

SCIENCE DE L'ESPRIT

Rudolf Steiner

Agriculture

Fondements spirituels

de la

méthode Bio-dynamique

SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT

SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT

SCIENCE DE L'ESPRIT

RUDOLF STEINER

AGRICULTURE

FONDEMENTS SPIRITUELS
DE LA
MÉTHODE BIO-DYNAMIQUE

*Koberwitz (Silésie) : 8 conférences, allocution,
réponses aux questions (7 au 16 juin 1924)*
Dornach : conférence du 20 juin 1924

Postface : E. Pfeiffer

6e édition

Editions Anthroposophiques Romandes 11, rue
Verdaine, 1204 Genève/Suisse
2002

Traduction faite d'après un sténogramme non revu par l'auteur. L'édition originale porte le titre :

Geisteswissenschaftliche Grundiagen zum Gedeihen der
Landwirtschaft
Landwirtschaftlicher Kursus

GA 6e édition 1979
Bibliographie N° 327

© 2002 Tous droits réservés by Editions
Anthroposophiques Romandes

Traduction autorisée par la Rudolf Steiner
Nachlassverwaltung Dornach/Suisse

Imprimé par Slatkine / Suisse
ISBN 2-88189-148-9

TABLE DES MATIÈRES

Introduction, Dornach, 20 juin 1924.

Compte rendu présenté par Rudolf Steiner comme additif au Cours aux agriculteurs.

Première conférence, Koberwitz, 7 juin 1924.

Avant-propos et introduction au cours. La vie de l'homme et de l'animal s'est émancipée du monde extérieur.

La vie planétaire. La vie terrestre. Comment vit la substance silice dans le monde. La substance du calcaire. Plantes annuelles. Plantes vivaces. Rythmes planétaires.

Conditions nécessaires a une agriculture prospère.

Deuxième conférence, 10 juin 1924.

Les forces de la terre et du cosmos.

Le sol, un organe véritable. L'exploitation agricole conçue comme individualité. Réciprocité des processus vitaux. Réflexion des forces cosmiques. Vitalité intérieure. Rayonnement cosmique ascendant. L'élément terrestre en tant que tel. Chaleur des fleurs, chaleur des racines. La force de cristallisation. Permanence de l'individualité dans le temps. Chaos de la graine. Formation naturelle de l'humus. L'ABC de la végétation. L'action du soleil. La grande métamorphose au sein de la nature. Analyse cosmique qualitative. Constitution de l'animal sous le rapport de la forme et de la couleur. Structure et consistance de sa substance.

Troisième conférence, 11 juin 1924.

Digression sur l'activité de la nature : comment l'esprit agit dans la nature.

Signification et influence de l'azote sur la production agricole dans son ensemble. Activité de l'azote dans l'univers. Activité du soufre. Soufre, véhicule de l'esprit. Signification du carbone dans l'univers. Le carbone, porteur de tous les processus formateurs dans la nature. L'oxygène à l'intérieur et à l'extérieur de la terre. L'oxygène, porteur de l'éthérique vivant. L'azote à l'extérieur de la terre et dans la terre. L'azote, porteur de la sensibilité. L'hydrogène, véhicule vers les lointains de l'univers. L'albumine originelle et le chaos de la semence. Calcaire et silice, bases de la croissance végétale. Les papilionacées. L'argile.

Quatrième conférence, 12 juin 1924.

Les forces et les substances qui pénètrent dans le spirituel. La question de la fumure.

L'engrais dans l'économie de la nature. Mode d'action des substances, des forces, et modes d'action de l'esprit. L'être de l'arbre en contraste avec les plantes annuelles. Tumulus. L'être d'une terre fumée. Rapport de l'individu avec l'engrais. Action des forces au sein de la matière organique. Vitalisation de la terre elle-même. Compost. Formation de la corne, de la ramure. Le fumier ordinaire. Les bactéries et la qualité de l'engrais. Concentration, vitalisation des forces de l'engrais dans le contenu de la corne. Dilution et brassage de la bouse de corne. Estivation du quartz ou du feldspath dans la terre. L'homme, base de toute réflexion.

Réponses aux questions posées, 12 juin 1924.

Dilution, brassage et répartition de la bouse de corne. Conservation et utilisation des cornes. Chaotisation de la graine. Faculté de reproduction et valeur nutritive des céréales.

Une des tâches de la science spirituelle : l'observation du macrocosme. La vie de la terre et la végétation des plantes.

Cinquième conférence, 13 juin 1924.

Comment équilibrer la composition de la fumure.

Traitement par composés de substances inorganiques. Vitalisation directe de la terre par les substances organiques. Dosage homéopathique en provenance du cosmos. Forces substantielles, vivantes et rayonnantes. L'achillée dans le processus naturel de la végétation. Le cerf royal et les forces du cosmos. L'action du calcium et la camomille officinale. L'ortie, première bienfaitrice de la végétation. La raison introduite dans le sol. Nature de la plante et maladies de la plante. Le chêne. Absorption par la terre de l'acide silicique. Rapport de qualité réciproque dans les processus organiques. Action réciproque de l'acide silicique et du potassium. Le pissenlit. Valériane officinale.

Réponses aux questions posées, 13 juin 1924.

Soins à apporter aux engrais en général. Détails concernant les préparations. Absorption de la nourriture atmosphérique.

Comment individualiser les méthodes en agriculture.

Sixième conférence, 14 juin 1924

La nature de la mauvaise herbe, des parasites animaux et de ce qu'on appelle maladies des plantes devant le forum de la nature.

Les actions du calcaire et de la silice terrestres. Influences planétaires. Influences de la lune et activité de la germination dans la terre. Les forces qui favorisent la formation des fruits. Incidence sur la mauvaise herbe d'une entrave à l'action lunaire. La cendre. Système planétaire et zodiaque. Action de la lune et de Vénus sur le règne animal. Exemple type : le mulot. Influences cosmiques sur les insectes et les animaux inférieurs. Le nématode de la betterave. Le soleil dans le zodiaque. Etat normal et maladies chez les plantes et les animaux. Influence lunaire et formation de champignons parasites. *Equisetum arvense*.

Réponses aux questions posées, 14 juin 1924.

Les mauvaises herbes aquatiques. La hernie du chou. Les maladies cryptogamiques de la vigne. La rouille. La question des constellations. L'engrais chimique.

Septième conférence, 15 juin 1924

Subtilité des influences réciproques au sein de la nature. Rapport entre les champs, les vergers et l'élevage.

L'arbre dans l'économie générale de la nature. Plantes herbacées et céréales. Le cambium. Odeur des plantes herbacées et odeur des arbres. L'être de la racine. Affinité entre les plantes et le monde des insectes. Les vers de terre. Le monde des oiseaux. Rapports réciproques entre forêt, champ et prairie : action régulatrice de la forêt. Affinité intrinsèque entre arbustes et mammifères. Relation d'intimité entre tous les cryptogames et les animaux inférieurs. Le rapport du végétal à l'animal et vice-versa. Le donner et le recevoir dans la nature.

Huitième conférence, 16 juin 1924.

La nature de la nourriture animale.

Bipartition de l'organisme animal. Substance terrestre et substance cosmique. Forces terrestres et forces cosmiques. L'exploitation agricole, un organisme. La tendance au moi dans l'engrais. La force du moi en devenir dans la terre. L'exploitation agricole en tant qu'individualité. La collaboration des courants substance et force chez les vaches laitières, les bêtes de trait et les bêtes d'embouche. Nourriture. Racine. La graine de lin. Le foin. Les variétés de trèfle. La cuisson des aliments. Le sel. Tomate et pomme de terre. L'agriculture en rapport des plus étroits avec la vie sociale.

Réponses aux questions posées, 16 juin 1924.

Engrais et purin. La question des constellations du zodiaque. Rôle de l'électricité dans la nature. Acidification du fourrage. Engrais vert. Utilisation de l'engrais humain. Ethique de la méthode.

Allocution prononcée par Rudolf Steiner à Koberwitz le 11 juin 1924.

Note des éditeurs : Comment aborder le travail d'après les directives données dans le cours aux agriculteurs ?

Postface E. Pfeiffer.

Notes sur le texte.

Ouvrages de Rudolph Steiner disponibles en langue française.

Planches en couleurs.

AVIS AU LECTEUR

Au sujet de ces publications privées, Rudolf Steiner s'exprime de la manière suivante dans son autobiographie « Mein Lebensgang » (chapitres 35 et 36, mars 1925) :

« Le contenu de ces publications était destiné à la communication orale, non à l'impression (...).

Nulle part il n'est rien dit qui ne soit uniquement le résultat de l'Anthroposophie, qui est en train de s'édifier. (...) Le lecteur de ces publications privées peut pleinement les considérer comme une expression de l'Anthroposophie. C'est pourquoi on a pu sans scrupule déroger à l'usage établi qui consistait à réserver ces textes aux membres. Il faudra seulement s'accommoder du fait que dans ces sténogrammes, que je n'ai pas revus, il se trouve des erreurs.

On ne reconnaît *la capacité de juger du contenu d'une telle publication privée* qu'à celui qui remplit les conditions préalables à un tel jugement. Pour la plupart de ces publications figurent *au moins* parmi ces conditions la connaissance de l'enseignement anthroposophique sur l'homme et le cosmos et celle de l'histoire selon l'Anthroposophie, telle qu'elle découle des communications provenant du monde de l'esprit. »

INTRODUCTION

Dornach, 20 juin 1924

Je viens de rentrer de mon voyage à Breslau-Koberwitz, un voyage qui cette fois avait avant toute autre chose un objectif déterminé ; mais cet objectif particulier était lié à des préoccupations ressortissant à l'anthroposophie en général. Ce qu'il faut dire d'abord, c'est que, comme vous le savez, un certain nombre d'agriculteurs, membres de la Société anthroposophique, ont souhaité que fût donné un cours où seraient examinés des points de vue propres aux agriculteurs et traitées des questions intéressant l'agriculture. Les cultivateurs appartenant à notre Société étaient venus vraiment de fort loin pour se faire, avec un extrême sérieux, une idée des perspectives que la recherche anthroposophique peut offrir dans ce domaine de l'activité humaine.

S'agissant d'un domaine touchant d'aussi près à la vie pratique, l'essentiel est bien entendu de réunir des points de vue intéressant le travail et non pas des théories quelles qu'elles soient. Aussi attendait-on également des points de vue tout à fait pratiques.

Cette manifestation à caractère privé s'est déroulée à la plus grande satisfaction des participants qui tous, y compris les membres du Comité directeur du Goethéanum qui avaient pu être présents, Madame Steiner, Mademoiselle Vreede et le Docteur Wachsmuth, étaient les invités de notre cher ami le comte Keyserlingk au château de Koberwitz.

L'esprit anthroposophique dans lequel nous avons été reçus a été, il est permis de le dire, tout à fait extraordinaire. Car ce n'était pas une petite affaire, en un lieu situé à trois quarts d'heure de voiture de Breslau, que d'offrir à une compagnie aussi nombreuse non seulement de quoi s'asseoir au moment des conférences, mais encore une table abondamment garnie. L'assistance comprenait plus de cent participants auxquels il fallait chaque jour servir un repas.

La compagnie arrivait d'habitude à Koberwitz vers les onze heures. Il n'était pas possible de loger tout ce monde sur place. On faisait donc le trajet de Breslau à Koberwitz. Commençait alors aussitôt la conférence, qui durait jusqu'à une heure. La conférence se muait alors en déjeuner et à cette occasion les invités avaient à leur disposition à peu près l'ensemble du château et de ses dépendances, qui ne manquent pas d'intérêt. On restait à table jusque vers une heure trente ou une heure quarante-cinq. Ensuite, on discutait encore de questions agricoles jusqu'à trois heures. Telle était la partie du programme qui se déroulait à Koberwitz. Il en fut ainsi pendant dix jours.

Vous voyez donc l'immense chaleur de l'accueil. Mais je dois dire que néanmoins l'organisation de ce cours a donné bien du mal à la comtesse et au comte Keyserlingk, car il était promis depuis longtemps et j'avais toujours quelque empêchement. Aussi le neveu du comte Keyserlingk était-il déjà venu à Dornach pour le Congrès de Noël et on avait dit au neveu en l'envoyant ici : ou bien tu me rapportes la promesse expresse que ce cours aura lieu dans les six mois qui viennent, ou bien tu ne remets plus les pieds à la maison. C'est donc sous ces auspices que le neveu, qui par ailleurs a déjà fait bien des choses remarquables en ce monde, a fait son apparition ici et qu'il a effectivement parlé avec tant d'insistance que je lui ai dit : ce cours aura lieu dès qu'une possibilité s'offrira.

L'occasion ne s'étant pas présentée plus tôt, le cours a eu lieu à la Pentecôte. Ce fut une belle fête de Pentecôte, une fête de Pentecôte comme la conçoit l'anthroposophie.

Ce domaine de Koberwitz et ses environs ont un trait particulier bien marqué. Fait partie de ce domaine de Koberwitz une exploitation de trente mille arpents. Il est parmi les domaines les plus vastes. Il y a donc là beaucoup à voir en matière d'agriculture. Et nous y avons en effet vu beaucoup de choses, car on a mis un empressement extraordinaire à tout nous montrer. Une chose frappe immédiatement quand on arrive à Koberwitz et qu'on a comme premier soin de se laver les mains : on remarque aussitôt qu'il y a du fer dans la

cuvette. Le sol de Koberwitz est en effet un sol ferrugineux. Et de fait, je pense qu'on pourrait tirer parti de ce sol de mille et une façons, car sa richesse en fer est exceptionnelle.

J'ai effectivement trouvé qu'ici le fer vient partout à votre rencontre. C'est pourquoi dès le premier repas de midi j'ai tout de suite voulu saluer nos hôtes en ces termes : ce qui frappe avant tout, c'est qu'à Koberwitz tout est de fer ; déjà le neveu avait été de fer en présentant sa requête quand il était venu ici pour Noël ; le sol est tout imprégné de fer et il règne à Koberwitz une détermination et une énergie telles que je ne puis donner à nos hôtes d'autre nom que celui-ci : le comte et la comtesse de fer*. Il y avait effectivement dans leur comportement moral une solidité de fer, littéralement.

* Peut-être par analogie avec le « Chancelier de fer », Bismarck.

Dans ce cours aux agriculteurs, il s'agissait d'abord de développer les conditions nécessaires à une agriculture prospère dans tous les domaines. Des domaines extrêmement intéressants, comme la végétation, l'élevage, la sylviculture, l'horticulture etc... Ensuite d'aborder un sujet parmi les plus intéressants de tous, les mystères de la fumure, qui sont au plus haut point d'authentiques mystères.

Sur tous ces points nous avons commencé par développer les principes, les rapports entre les phénomènes, qui à l'époque actuelle apparaissent comme particulièrement importants parce que, qu'on le croie ou non, c'est précisément l'agriculture qui, sous l'influence des conceptions matérialistes, s'est le plus écartée des principes rationnels. Et très rares sont les personnes à savoir qu'au cours des dernières décennies on a vu dans l'agriculture dégénérer tous les produits dont l'homme fait effectivement sa nourriture, et dégénérer à une cadence extraordinairement rapide.

Les choses en sont déjà à ce point que non seulement l'évolution morale de l'humanité à l'époque présente, qui est celle du passage du Kali Yuga [{1}](#) à l'âge de lumière, est en train de dégénérer, mais ce que l'homme, par les mesures qu'il prend, a fait de la terre et de ce qui est immédiatement au-dessus d'elle est en proie à une dégénérescence rapide que l'on démontre aujourd'hui statistiquement, dont on parle par exemple dans les associations de cultivateurs et devant laquelle il faut bien dire que précisément les hommes sont impuissants.

C'est ainsi qu'aujourd'hui le cultivateur, même matérialiste, pour peu qu'il ne se laisse pas vivre dans une complète apathie mais qu'au contraire il réfléchisse un tant soit peu à ce qu'il peut voir tous les jours ou au moins tous les ans, est en mesure de calculer à peu près combien de décennies il faudra pour que les produits soient dégénérés au point qu'avant même la fin de ce siècle ils ne puissent plus servir de nourriture aux humains.

Il ne s'agit donc ici de rien de moins que d'une question dont j'aimerais dire qu'elle est, au sens le plus élevé du mot, d'ordre cosmique et terrestre. L'agriculture montre précisément que de l'esprit doivent être tirées des forces aujourd'hui totalement inconnues et dont le sens n'est pas simplement d'améliorer un petit peu l'agriculture mais de permettre à l'homme – obligé qu'il est de vivre des produits de la terre – de survivre physiquement aussi sur terre.

Le thème du cours était donc d'une portée considérable. Et les principes qui ont été indiqués pour montrer dans quelles conditions les plantes se développent de la façon la plus diverse, les animaux se développent, les principes d'après lesquels il faut fumer le sol, éliminer la mauvaise herbe, la façon dont on peut détruire les parasites nuisibles à l'agriculture, combattre les maladies des plantes, tout cela constitue pour l'agriculture d'aujourd'hui des questions d'une brûlante importance.

Une fois ces principes énoncés, on est passé à ce qu'il faut faire en premier lieu pour parvenir à réformer la fumure, la lutte contre la mauvaise herbe, les parasites et les maladies des plantes. Et, faisant suite au cours et aux entretiens qui suivaient chaque jour, s'est constitué un cercle – ainsi l'a nommé le comte Keyserlingk – des cultivateurs anthroposophes réunis à Koberwitz, cercle qui se propose de travailler en relation étroite avec la section des sciences au Goethéanum. Si bien que la section des sciences aura à élaborer des principes en fonction des données de base telles que la nature géologique de ce sol, les autres aspects de cette nature du sol, les qualités de fourrage possibles, les possibilités de fumure, celles aussi

qui ont trait à tous les domaines qui entrent ici en ligne de compte : proximité de la forêt, conditions climatiques etc...

Une fois que les spécialistes de l'agriculture auront donné leurs indications sur ces divers points, on élaborera au Goethéanum les principes d'après lesquels il faut maintenant concevoir les essais à venir afin de soumettre effectivement à l'expérience les suggestions pratiques faites pendant le cours ou ajoutées lors des entretiens, de manière que tout un chacun puisse dire, même si bon nombre de ces procédés paraissent aujourd'hui encore bizarres : Nous les avons essayés, et ça marche.

Voilà donc la raison d'être de ce cercle, qui travaillera en entretenant les liens les plus étroits avec la section des sciences de la nature ainsi qu'avec Mademoiselle Vreede, dont les indications d'ordre astronomiques sont ici nécessaires.

Bien entendu, la participation de l'Université libre tout entière, en particulier de la section médicale, est également prévue sous les formes les plus variées. Si bien que, conformément aux objectifs déterminés pendant la durée de ce cours par nos amis le comte Keyserlingk et Monsieur Stegemann notamment, nous espérons que la chose suivra, sur le terrain pratique également, un cours plus favorable que bien des entreprises engagées ces derniers temps sous d'autres auspices où la compétence laissait à désirer.

Mais le succès de notre entreprise est lié à une condition qui a été soulignée avec rigueur et répétée à maintes reprises, à savoir que le contenu de ce cours reste pour le moment la propriété spirituelle des cultivateurs de fait qui composent ce cercle. En effet, il y avait également là des personnes que l'agriculture intéressait mais qui, n'étant pas des professionnels, n'ont pu être admises dans le cercle ; à ces personnes il a été explicitement enjoint de ne pas retomber dans la vieille habitude anthroposophique d'aller tout de suite raconter à n'importe qui tout ce qu'on vient d'entendre ; car les indications données ne peuvent être mises en pratique de façon significative que si le contenu de ce cours reste d'abord dans le cercle des hommes de métier, des agriculteurs qui en feront l'essai. Certains essais devront se poursuivre pendant quatre ans. Pendant ce temps, les suggestions pratiques qui ont été faites à Koberwitz ne sortiront pas des limites de la communauté agricole parce que ces choses ne sont pas faites pour qu'on se contente d'en parler, elles sont faites pour être effectivement mises en pratique dans la vie. Et c'est faire du tort à notre cause que d'aller colporter où que ce soit ce que l'on a entendu.

Telles sont les choses qui se rapportent en priorité à ce cours aux agriculteurs, dont je crois qu'il portera ses fruits.

Une représentation d'eurythmie, également, a pu être organisée à Breslau le matin du dimanche de Pentecôte ; le public y est venu très nombreux et la représentation a reçu un accueil extrêmement favorable.

A ces manifestations s'en sont ajoutées de nombreuses autres. Les questions agricoles surtout, dont on débattait le matin entre onze heures un quart environ et trois heures de l'après-midi. Cela se passait à la campagne, à Koberwitz, je l'ai dit. Les autres manifestations avaient lieu à Breslau – je dirai plus tard ce qui se passait dans l'intervalle – et chaque jour se terminait par une conférence réservée aux membres de la Société anthroposophique. La conférence traitait pour l'essentiel des questions touchant le karma qui depuis des semaines ont fait l'objet de nos considérations à Dornach. Ces considérations ont été réunies en un cycle de neuf conférences {2}. J'ai déjà donné un bref compte rendu de tout cela dans la Feuille pour les Membres jointe au « Goethéanum » paru aujourd'hui {3}. Il s'y trouve relaté tout ce qui concerne les manifestations à Breslau.

Qu'il me soit permis de revenir sans plus attendre à une chose qu'il faut souligner : à en juger par les expériences faites dans les lieux les plus divers, à Prague, à Berne, à Paris et maintenant à Breslau, je puis dire que ce qui est sorti du Congrès de Noël {4}, ce souffle ésotérique qui maintenant parcourt toute la Société anthroposophique, qui est l'élément nouveau, ce qui maintenant, alors que la nouvelle fondation de la Société anthroposophique est devenue réalité, existe et n'existait pas auparavant, je puis dire que cet élément nouveau est partout accueilli dans les cœurs d'une manière qui non seulement est nettement satisfaisante, mais qui témoigne d'une extraordinaire participation des âmes ; on est donc

vraiment fondé à espérer que maintenant, la Société anthroposophique ayant, grâce au Congrès de Noël, trouvé sa spiritualité, le travail qui se fait à Dornach au sein du Comité directeur ésotérique revêt d'ores et déjà un caractère consciemment spirituel, que maintenant on peut effectivement constater partout que non seulement le courant est orienté vers l'extérieur, mais qu'il trouve un écho sans réserve dans le cœur des participants.

C'est ce dont on a pu se rendre compte très, très clairement lors des conférences du soir, celles qui étaient réservées aux membres. Et qui plus est, la cordialité avec laquelle à Breslau comme à Koberwitz ces conférences ont été accueillies a véritablement pris la forme d'une organisation placée sous le signe de l'esprit, car si elle était inspirée par une compréhension anthroposophique, elle s'est également transformée et concrétisée sur le plan matériel. Il me suffit de mentionner que le dernier soir, le lundi soir à Breslau, toute la session s'est terminée par une réunion amicale au lieu d'une conférence.

De nombreux membres étaient vraiment venus de loin, il y avait longtemps que les membres des provinces allemandes n'avaient pas eu une pareille occasion, il en était venu du sud, de l'ouest et bien entendu aussi des régions avoisinantes, de sorte que nous avions de vastes salles archi-combles. Ce dernier soir, lors de la réunion amicale, alors que beaucoup ou même la plupart des participants avaient dû repartir dès le dimanche, il y avait tout de même encore quelque trois cent soixante-dix membres présents pour partager le repas du soir offert à Breslau par la maison Keyserlingk.

Il vous suffira donc de vous représenter que dans un local de Breslau se trouvait, apporté par camions, tout ce qu'il fallait pour restaurer trois cent soixante-dix anthroposophes qui ce soir-là avaient un appétit extraordinaire, comme je m'en suis aperçu en circulant parmi eux. Oui, c'est ce qui arrive quand on regarde des tableaux, on n'a jamais autant d'appétit que quand on s'est promené dans une galerie de peinture ; c'est, de toute évidence, ce qui se passe aussi lors de conférences anthroposophiques. L'appétit s'était accumulé au fil des journées. Mais le plus beau, c'est que les anthroposophes avaient un appétit robuste, qu'ils étaient trois cent soixante-dix en nombre et qu'il est resté de la nourriture en quantité.

La journée se concluait donc sur ces conférences, de sorte que toute la manifestation a été encadrée d'un côté par le cours aux agriculteurs, de l'autre par les réunions de membres.

Dans l'intervalle, il y a eu un cours d'art de la parole donné par Madame Steiner ; il y a eu deux réunions à l'intention du groupe des jeunes de Breslau ; il y a eu deux lectures de Classe. Et le dernier dimanche est venu s'ajouter encore autre chose. Monsieur Kugelmann est venu avec sa troupe théâtrale qui est à l'origine du nouvel art de la scène issu des impulsions données par le cours de déclamation qui s'est tenu au Goethéanum voici deux ans ; ils étaient venus donner « Iphigénie » et de fait, eu égard à tout ce qui est issu de ce cours de déclamation, la représentation a été extrêmement et avant tout pleine de promesses pour l'avenir.

Le temps fut bien rempli, vraiment bien rempli ; c'est qu'il a même été possible d'apporter beaucoup à des membres qui avaient été longtemps privés de la possibilité de prendre part à quelque manifestation anthroposophique que ce fût.

Au milieu de ces occupations, il y avait les visites des terres. On regardait ce qu'il y avait à voir sur le domaine et parmi les choses que l'on voit en Europe du Centre interviennent toujours les signes si clairement visibles d'une économie en train littéralement de s'effondrer. Je parle de l'économie en général. Le domaine de Koberwitz est exploité de façon tout à fait remarquable, il faut bien que l'agriculture continue, c'est évident, mais la vie économique est déjà dans un état épouvantable en Allemagne. Les manifestations ont donc pris fin le lundi, à onze heures du soir je crois.

Puis, le mardi, j'ai pu me rendre à Iéna-Lauenstein où quelques-uns de nos jeunes amis autour de Mademoiselle le Docteur lise Knauer fondent un institut médico-pédagogique à l'intention non seulement d'enfants peu doués, mais aussi d'enfants atteints de maladies constitutionnelles ; le but est de les élever et de les amener aussi loin qu'il est possible de le faire. Cet institut, je l'ai dit, est en cours de fondation. J'ai pu procéder à une sorte d'inauguration et voir les premiers pensionnaires. C'est dire que nous avons pu en quelque sorte mettre sur pied l'établissement de Lauenstein près d'Iéna.

Puis, je me suis arrêté à Stuttgart sur le chemin du retour. N'est-ce pas, à Stuttgart, ce qui aujourd'hui – indépendamment du reste – est extrêmement affligeant, c'est qu'à l'Ecole Waldorf qui, sous le rapport de la pédagogie appliquée et de la vie spirituelle fait des progrès extraordinaires, la situation économique est proprement désolante. Songez que ce matin, par exemple, j'ai dû organiser la 5^e classe de manière à en faire trois sections, nous avons donc maintenant une 5^a, une 5^b et une 5^c. Nous avons également trois sections en 6^e classe. La plupart des classes sont dédoublées, jusqu'aux classes supérieures. Nous avons plus de huit cents élèves à l'Ecole Waldorf. Les choses vont extrêmement bien dans le domaine pédagogique et spirituel, mais la situation économique de l'Ecole Waldorf est littéralement désolante, vraiment désolante au sens le plus profond du mot.

Pensez donc, nous avons encore, disons, dans les semaines qui ont précédé Noël, un budget mensuel de 6 à 8000 mark environ, ce qui correspond, par suite de la montée en flèche des denrées alimentaires en Allemagne, à un budget actuel de 25 à 27.000 mark.

C'est là bien évidemment une situation épouvantable. Et il y a quelque temps nous nous sommes trouvés dans une situation financière telle que sur ces 25 à 27.000 mark, nous avons 15 à 17.000 mark de découvert environ, si bien que dans les jours qui viennent nous aurons à compter avec un déficit mensuel de 15 à 17.000 mark or.

C'est là quelque chose d'affligeant, qui pèse très lourd sur l'âme, car tout est en place, un collège de professeurs qui comprend plus de quarante personnes, nous avons plus de huit cents élèves. Il est naturellement extrêmement difficile de continuer à porter tout cela dans de pareilles conditions économiques et notamment dans les perspectives économiques qui sont les nôtres en Allemagne.

Grâce au dévouement d'amis anthroposophes, nous avons pu couvrir pour les trois, quatre ou cinq mois à venir, 10.000 mark sur ce déficit, de telle sorte qu'il ne nous faudra plus trouver que 6 à 7000 mark par mois pour ces mois-là. Ce serait possible, mais il faut reconnaître, mes chers amis, que dans la Société anthroposophique précisément, lorsqu'il s'agit de questions qui demandent un peu de sens pratique, on se comporte parfois d'une façon qui n'est pas pratique du tout.

Il suffit de réfléchir, comme je le disais récemment lors d'une assemblée de l'Association pour l'Ecole Waldorf, et j'espère que mon propos sera largement diffusé – car il est beaucoup plus important de diffuser ce genre de choses que bien d'autres que les anthroposophes actuels vont parfois colportant – de réfléchir à ceci : nous avons en Allemagne 10.000 anthroposophes au bas mot. Si l'on faisait chaque semaine une collecte généralisée et si chacun donnait 50 pfennig par semaine, cela représenterait chaque semaine 5000 mark ; ce serait facile à réaliser si – il y a un si – on le faisait. Je disais donc : dans la Société anthroposophique, les choses sont à bien des égards ainsi faites que nos institutions reposent sur des bases si faibles que les gens qui donneraient volontiers leur argent – l'expérience le prouve – ne savent absolument pas comment se défaire de cet argent.

Oui, c'est quand même quelque chose de très difficile à supporter, cette situation de l'Ecole Waldorf et, à cette occasion, je me permets de mentionner que grâce justement au dévouement de nos amis suisses une aide mensuelle qui est loin d'être négligeable, qui est au contraire très appréciable, a été apportée, en partie par versement direct de subsides mais notamment par le système du parrainage pour nos enfants : est parrain celui qui verse chaque mois pour un enfant de l'Ecole Waldorf une somme de 25 à 27 mark. Mais les perspectives restent bien entendu très sombres malgré tout et cette situation dans l'Ecole Waldorf très, très déprimante.

S'il se trouvait encore 250 à 300 parrains, si les cotisations des membres rentraient mieux, si des collectes avaient lieu, les choses seraient pourtant loin d'être aussi difficiles. Il faut dire, bien sûr, qu'il y a actuellement en Allemagne une pénurie d'argent indescriptible. Ce n'est pas que les richesses manquent, mais la pénurie d'argent est telle que rien ne peut circuler. La vie économique dans l'Europe du Centre est dans une situation vraiment déplorable.

Voilà donc le compte rendu que je voulais vous faire. On voit bien que tout ce qui se fait sur le plan anthroposophique à partir du mouvement anthroposophique lui-même accuse à

ce jour la présence d'une force très grande. Toute la forme qu'a prise l'Ecole Waldorf montre à elle seule la très, très grande force qui est inhérente à l'anthroposophie. Et cela apparaît aussi ailleurs.

Il y a un besoin pour ce que peut donner l'anthroposophie. Il avait été prévu un cours de déclamation, c'est-à-dire un cours de diction artistique ; ce cours ne devait s'étendre que sur quelques heures, parce que le temps manquait vraiment pour tout ce qu'il y avait à faire. Mais voilà, il y eut, je crois, quelque chose comme 160 personnes à inscrire. On ne peut pas, en cinq heures, donner un enseignement de diction à 160 personnes ; il a donc fallu organiser la chose de telle sorte qu'une trentaine de personnes, assises dans les premiers rangs, reçurent un véritable cours de diction ; les autres durent se contenter d'écouter. Le besoin existe donc sans aucun doute, un besoin profond, intense et qui va loin. Il faudrait seulement que nous soyons en situation de mettre vraiment à flot les forces qui sont là et nous devrions alors aller effectivement de l'avant dans l'activité anthroposophique.

C'est un fait : si une manifestation comme celle de Breslau a pu avoir lieu, c'est essentiellement grâce aux efforts du comte et de la comtesse de fer Keyserlingk, comme je l'ai déjà dit, et à notre vieil ami Monsieur le Directeur Bartsch, qui est actif dans l'anthroposophie presque depuis que le mouvement anthroposophique a pris vie. Dès sa jeunesse il fut anthroposophe et maintenant qu'il a pris sa retraite de directeur d'école, il se sent encore si juvénile parmi les autres qu'à l'occasion des paroles de bienvenue qu'il m'a adressées le premier soir où les membres se sont réunis pour les conférences, il m'a appelé le père, ce qu'il lui a fallu payer très cher tout au long de ces dix journées.

Voilà le compte rendu que je voulais vous donner, mes chers amis, après cette manifestation dont je suis certain qu'elle ne manquera pas de vous intéresser, parce que le moment est peut-être venu, dans un domaine déterminé, en partant de l'anthroposophie, de parvenir à faire pénétrer quelque chose directement dans la vie. Car, on le voit, on peut dans le domaine de l'anthroposophie agir des deux côtés, à partir de ce qui est spirituel au plus haut point et à partir de ce qui est tout à fait pratique. Et à vrai dire l'action n'est vraiment juste que si ces deux aspects s'entrelacent dans une certaine mesure et sont placés l'un avec l'autre en parfaite harmonie.

Dans la pratique de l'anthroposophie, il est facile de commettre des erreurs ; la source de ces erreurs, c'est que d'une part ce qui relève de l'esprit ne passe pas dans la vie réelle, cela reste une sorte de théorie ou une sorte, je dirais, de croyance dans des mots ; on ne croit même pas à des idées, on croit à des mots ; et que d'autre part il n'y a pas moyen de faire comprendre que le spirituel peut réellement intervenir directement dans la pratique.

Songez donc, mes chers amis, simplement à ceci : de nos jours personne ne comprend exactement en quoi consiste la fumure. Sans doute procède-t-on encore instinctivement à partir d'une tradition héritée de l'ancien temps. Mais comprendre la nature de la fumure, personne n'en est plus capable. En réalité personne – à l'exception de ceux qui peuvent le savoir à partir de connaissances spirituelles – ne sait ce que signifie à proprement parler la fumure pour le champs, pourquoi dans certaines contrées elle est indispensable et nécessaire ni comment elle doit être pratiquée.

Par exemple, personne ne sait aujourd'hui que tous les engrais chimiques sont précisément le genre de fumure qui contribue pour l'essentiel à cette dégénérescence dont j'ai parlé, à cette baisse de qualité des produits agricoles. C'est qu'aujourd'hui chacun pense tout simplement, eh bien oui, la croissance des plantes demande une certaine quantité d'azote, et les gens trouvent tout à fait indifférentes la manière dont cet azote est préparé et son origine. Or, cette origine n'est pas indifférente, au contraire ; ce qui importe, c'est qu'il y a azote et azote, et qu'entre l'azote qui dans l'air est mélangé à l'oxygène, entre cet azote mort et l'autre, il y a une grande différence. Vous ne niez pas, mes chers amis, qu'il y a une différence entre un homme vivant, qui va et qui vient, et un cadavre, le cadavre d'un être humain. L'un est mort, l'autre est vivant et il a une âme.

Il en va de même par exemple pour l'azote et les autres substances. Il existe un azote mort. C'est celui qui est dans l'air autour de nous, mélangé à l'oxygène, et qui a son rôle à jouer dans tout notre processus respiratoire et dans le processus de nos échanges avec

l'atmosphère. Il ne faut pas que cet azote-là soit vivant, pour la simple raison que si nous vivions dans un air vivant, nous serions perpétuellement en syncope. Un air mort, un azote mort, un oxygène mort, ce sont les conditions que doit réunir un air dans lequel des êtres humains en grand nombre doivent respirer de manière à pouvoir penser en toute conscience, avec toute leur présence d'esprit.

L'azote qui est dans la terre, qui doit y pénétrer avec l'engrais, qui doit se former sous l'influence du ciel tout entier, il faut que cet azote-là soit vivant.

Et ce sont là deux azotes différents : celui qui est au-dessus du niveau du sol et celui qui est en dessous de ce niveau ; celui-là est de l'azote mort, celui-ci est de l'azote vivant.

Ainsi en est-il de toutes choses. Ce qui est nécessaire pour continuer à donner des soins à la nature, est complètement tombé dans l'ignorance au cours de l'ère du matérialisme. Les choses les plus importantes, on les ignore. Et c'est ainsi qu'on continue à procéder selon un instinct tout à fait juste assurément, mais qui disparaît petit à petit. Les traditions disparaissent. Les gens auront recours à la science pour fumer leurs champs. Les pommes de terre, les céréales, tous les produits deviennent de plus en plus mauvais.

D'ailleurs les gens savent que la qualité se perd, les statistiques leur permettent de le constater. Seulement on commence par se hérissier devant les mesures pratiques qui ont leur point de départ dans ce que peut fournir la perception spirituelle.

Il est d'une extrême importance qu'une bonne fois on regarde les choses en face et qu'on y voie clair. Je l'ai souvent dit ici même : si l'on a une aiguille aimantée qui prend toujours une direction bien déterminée, dont une extrémité est tournée vers le pôle magnétique nord, l'autre vers le pôle magnétique sud, on serait taxé d'infantilisme si l'on disait : les raisons pour lesquelles l'aiguille s'oriente de cette façon résident dans l'aiguille même. En fait, on a d'un côté la terre, de l'autre l'aiguille aimantée ; pourquoi celle-ci indique-t-elle d'un côté le nord, de l'autre le sud ? Parce qu'il y a un pôle magnétique nord et un pôle magnétique sud ; ce sont eux qui déterminent l'orientation de l'aiguille d'un côté ou de l'autre. Pour expliquer l'orientation de l'aiguille magnétique, on fait appel à la terre tout entière. On prend du recul par rapport à l'aiguille aimantée. On tiendrait pour infantile celui qui verrait dans l'aiguille aimantée la cause première du phénomène.

C'est être tout aussi infantile que de croire que les phénomènes observés par la science d'aujourd'hui aux abords mêmes de la plante ou dans son environnement immédiat s'expliquent par ce que les yeux voient. Le ciel tout entier avec ses étoiles participe à la croissance des plantes ! C'est une chose qu'il faut savoir, qu'il faut vraiment se mettre dans la tête une fois pour toutes. Il faut pouvoir se dire qu'il est tout aussi infantile de faire de la botanique comme on en fait aujourd'hui qu'il serait infantile de parler de l'aiguille aimantée comme je l'ai fait aujourd'hui.

Et tout homme cultivé peut aujourd'hui faire siennes certaines connaissances, pour peu qu'il ait le sens des conditions les plus simples requises par la vie selon l'anthroposophie.

Les indications que j'ai données pour la toute première fois l'année dernière à Penmaenmawr [{5}](#) sont de première importance. Aujourd'hui, les gens ne savent même plus comment l'homme et l'animal et encore moins la plante se nourrissent. Ils croient que s'alimenter consiste à consommer les substances qui nous environnent. L'homme les absorbe par la bouche ; elles parviennent dans l'estomac où une partie d'entre elles se dépose tandis que l'autre est éliminée. La partie déposée se trouve alors utilisée, puis éliminée à son tour, et le cycle recommence. On a aujourd'hui de l'alimentation une vision tout à fait extérieure. Or, il n'est pas exact que l'homme construise ses os, ses muscles et ses autres tissus avec les aliments qu'il absorbe par l'estomac, ce n'est vrai à proprement parler que pour la tête.

Et toutes les substances qui par le détour des organes de la digestion se répandent dans le corps pour y poursuivre leur élaboration, ne constituent que le matériau pour la tête de l'homme et pour tout ce qui se dépose dans le système neuro-sensoriel et les organes qui lui sont rattachés, tandis que par exemple pour le système membres ou pour les organes du métabolisme lui-même, les substances dont on a besoin, disons, pour former les os creux des jambes ou des bras ou bien pour former des boyaux en vue du métabolisme, de la digestion, ces substances-là ne sont pas du tout constituées par la nourriture absorbée par la bouche et

par l'estomac, elles sont au contraire assimilées par la respiration et même par les organes des sens à partir de tout l'environnement. L'homme est en permanence le siège d'un processus tel que les aliments absorbés par l'estomac constituent un courant ascendant qui monte vers la tête pour y être utilisé tandis que ce qui est reçu dans la tête, voire dans le système neuro-sensoriel, à partir de l'air et de l'environnement général, constitue pour sa part un courant descendant qui est à l'origine des organes du système digestif ou des membres.

Si donc vous voulez savoir de quoi se compose la substance de votre gros orteil, ce n'est pas du côté des aliments qu'il faut regarder. Si vous demandez à votre cerveau d'où il tire sa substance, c'est votre nourriture qu'il faut considérer. Mais si vous voulez connaître la substance de votre gros orteil dans la mesure où elle n'est pas substance sensorielle, c'est-à-dire revêtue de chaleur, etc... – en tant que telle, elle reçoit aussi sa nourriture de l'estomac – mais substance-charpente etc... Qu'elle est par ailleurs, cette substance est absorbée par la respiration, par les organes des sens et même par les yeux pour partie. Et, comme je l'ai souvent exposé ici, tout cela entre dans les organes à la faveur d'un cycle de sept années, de telle sorte que l'être humain, en ce qui concerne la substance de son système métabolique et des membres, c'est-à-dire en ce qui concerne les organes, est édifié à partir d'une substance cosmique.

Seul le système neuro-sensoriel est construit à partir d'une substance tellurique, terrestre. Voyez-vous, le fait est d'une importance tellement fondamentale que l'on ne peut porter de jugement sur la vie physique de l'homme et de l'animal si on ne le connaît pas. Et la science actuelle ne fournit rien, pas même les moyens et les voies d'accès à cette connaissance. On ne peut absolument rien en savoir si l'on s'adresse à la science actuelle. Il n'y a pas moyen, parce qu'avec les moyens dont elle dispose, la science d'aujourd'hui ne peut en aucune façon parvenir à ces découvertes. Ce n'est pas possible, c'est sans espoir.

Ce sont des choses qu'il importe de bien peser. De là vient que nous avons aujourd'hui ce fossé entre théorie et pratique. De nos jours, l'esprit est absent de la pratique, elle n'est plus que routine.

Mais ce qui vient de l'esprit rentre dans le domaine de la pratique dès l'instant où c'est effectivement l'esprit qui lui donne naissance. Cela devient alors pratique au sens le plus éclatant du terme.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Koberwitz, 7 juin 1924

Avant-propos et introduction au cours La vie de l'homme et de l'animal s'est émancipée du monde extérieur

Rétrospectivement, les paroles que vient de prononcer Monsieur le Comte Keyserlingk éveillent en moi une gratitude profonde. Car la gratitude éprouvée ne saurait en aucun cas se justifier exclusivement chez les personnes auxquelles l'anthroposophie peut apporter quelque chose, elle est à vrai dire également le fait en quelque sorte de la cause anthroposophique, qui se doit, dans les temps difficiles que nous connaissons aujourd'hui, de témoigner à tous ceux qui épousent les intérêts de l'anthroposophie une reconnaissance qui peut être profondément ressentie. Je voudrais donc simplement exprimer dans l'esprit de la démarche anthroposophique mes remerciements les plus cordiaux pour les paroles qui viennent d'être prononcées.

C'est assurément une source de satisfaction profonde que de pouvoir ici même, dans la maison du comte et de la comtesse Keyserlingk, donner ce cours sur l'agriculture. Je suis déjà venu ici et je sais quelle atmosphère merveilleusement agissante règne avant tout ici à Koberwitz – j'entends également par là une atmosphère imprégnée d'âme et d'esprit – je sais aussi combien la présence vivante d'une telle atmosphère est précisément la condition préalable la plus belle qui soit à tout ce qui doit être dit lors de ce cours.

Le comte a attiré notre attention sur quelques désagréments que tel ou tel d'entre nous pourrait éprouver – il s'agissait en l'espèce des dames eurythmistes, mais cela pourrait également concerner d'autres visiteurs ; d'un autre côté cependant, la raison précise pour laquelle nous sommes ici réunis m'oblige à dire : je crois que pour ce cours d'agriculture nous pourrions difficilement trouver un lieu d'hébergement plus indiqué que cette propriété rurale si remarquable et exploitée de façon si exemplaire. Toute manifestation anthroposophique requiert que les participants puissent se trouver pour ainsi dire dans l'ambiance nécessaire. Et je suis bien certain que ce pourra être le cas ici pour l'agriculture.

Tout cela me détermine à exprimer à la maison du comte Keyserlingk la plus profonde gratitude (à laquelle s'associe bien entendu Madame Steiner) pour la possibilité qui nous est donnée de vivre ici même ces jours de fête qui, je pense, seront aussi des jours de travail. Je ne dois pas non plus oublier que, permettez-moi de le dire, du fait même que nous sommes ici à Koberwitz, il régnera pendant ces jours de fête un esprit qui déjà unit les préoccupations d'ordre agricole à celles du mouvement anthroposophique. N'est-ce pas le comte Keyserlingk qui, depuis que nous avons commencé à déployer nos efforts à Stuttgart en faveur de l'agriculture, à partir du « Kommender Tag » {6}, les a soutenus, lui qui s'est montré à nos côtés de bon conseil, d'une aide efficace, qui s'est dévoué à la tâche, oui, en laissant agir dans tout ce qu'il nous a été possible de faire en agriculture son esprit si profondément lié aux choses de la terre par sa formation ?

Ainsi existait-il déjà, aimerais-je dire, issues du plus intime de notre mouvement, certaines forces en action pour nous attirer comme si cela allait en quelque sorte de soi à Koberwitz au moment où le comte souhaitait notre présence ici. Je n'ai donc pas de mal à croire non plus, je puis vous l'assurer, qu'en vérité tous ceux qui sont venus à ce cours se sont rendus à Koberwitz de plein gré. Et c'est avec cette assurance également que nous autres qui sommes venus à Koberwitz nous avons à exprimer notre profonde gratitude, et à l'exprimer de tout cœur à la maison Keyserlingk qui s'est déclarée prête à nous recevoir ces jours-ci pour y faire ce travail.

En ce qui me concerne, cette gratitude vient du fond du cœur et je prie la maison Keyserlingk de l'accepter tout particulièrement à titre personnel. Je sais ce que cela signifie

d'accueillir pendant plusieurs jours et de la manière dont je sens que cela se fera un si grand nombre de visiteurs ; je crois donc pouvoir mettre dans ces remerciements la nuance voulue et je prie que l'on prenne cette nuance tout à fait comme venant de quelqu'un qui n'a aucun mal à se représenter les difficultés que rencontre une telle manifestation dans une maison fort éloignée de la ville. Quels que soient les désagréments dont parlait le comte, non pas certes en qualité de ministre de l'Intérieur en l'occurrence, mais de ministre des Affaires extérieures chargé d'organiser sur place ces conférences, quels que soient ces désagréments, je suis convaincu que de toute façon chacun repartira satisfait de l'accueil et de l'hospitalité qu'il aura reçue ici.

Quant à savoir si vous pourrez repartir tout aussi satisfaits du cours lui-même, la question naturellement reste entière et la réponse deviendra probablement de plus en plus problématique, bien que nous soyons résolus à tout faire pour que dans les jours qui viennent nous puissions au cours de discussions multiples et variées nous mettre d'accord sur ce qui aura été dit. Songez en effet que, malgré l'espoir depuis longtemps caressé par beaucoup, c'est la première fois que je me charge d'un pareil cours, tiré du sein même de la recherche anthroposophique. Un cours comme celui-ci doit répondre à toutes sortes d'exigences : il nous montrera en effet que les intérêts de l'agriculture, dans toutes les directions, sont inséparables du cercle de la vie humaine dans sa totalité et qu'en fait il n'existe pour ainsi dire pas un domaine de la vie qui ne ressortisse à l'agriculture.

Vus d'un certain côté, considérés sous un certain angle, tous les intérêts de la vie humaine sont liés à l'agriculture. Bien entendu, nous ne pouvons aborder ici que le point central de l'activité humaine. Seulement, cela nous conduira ipso facto vers plus d'un chemin latéral qui, peut-être, du fait même que tout ce qui se dira ici ne doit avoir d'autre fondement que l'anthroposophie, s'avérera précisément nécessaire. Vous voudrez bien me pardonner, en particulier, s'il me faut d'abord aller chercher mon introduction d'aujourd'hui si loin que certaines personnes ne verront pas tout de suite comment elle se rattache à ce dont nous aurons à débattre sur le plan particulier de l'agriculture. Cependant il faudra que l'édifice à construire dans ce cours s'appuie sur ce qui doit être dit aujourd'hui et qui est quelque peu éloigné du sujet.

L'agriculture, précisément, a été d'une certaine manière atteinte, sévèrement atteinte par toute la pensée moderne. Voyez-vous, toute cette pensée a pris, en particulier en ce qui concerne l'économie, des formes destructrices dont bien des gens aujourd'hui pressentent à peine le caractère destructeur. Des économistes et des commerçants ont créé des entreprises économiques issues de notre mouvement anthroposophique avec le dessein de travailler à l'encontre de cet état de choses ; seulement ils n'ont pas été capables de réaliser sous tous leurs aspects les intentions qu'ils avaient à l'origine, ne fût-ce qu'en raison tout simplement des forces antagonistes trop nombreuses qui existent à l'heure présente et qui ne permettent pas de susciter une juste compréhension d'une telle cause. L'individu isolé est bien souvent impuissant en face des forces à l'œuvre et de ce fait en vérité les idées qui sont à la base de ces tentatives économiques issues du sein du mouvement anthroposophique, le point essentiel, ne sont même pas venues en discussion jusqu'ici. Car, pratiquement, de quoi s'agissait-il ?

Je vais traiter ce point en prenant l'agriculture comme exemple : ainsi nous n'en resterons pas aux généralités, nous parlerons des choses concrètement. Il existe aujourd'hui par exemple toutes sortes d'ouvrages et de conférences consacrés à l'économie du pays, comme on dit, et dans ces ouvrages on trouve aussi des chapitres sur l'agriculture du point de vue de l'économie politique. On se demande quelle forme donner à l'agriculture à partir des principes de l'économie politique. Il y a aujourd'hui des écrits qui traitent de la forme à donner à l'agriculture dans la perspective de l'économie politique. Tout cela, aussi bien les conférences publiques que le texte de tels livres, est de toute évidence un non-sens. Mais le non-sens évident se pratique aujourd'hui à grande échelle. Car il devrait aller de soi que pour pouvoir parler de l'agriculture – y compris de la forme sociale à lui donner – il faut commencer par prendre pour base l'agriculture elle-même, il faut véritablement savoir ce que signifie cultiver des betteraves, ou des pommes de terre, ou des céréales. Faute de quoi on ne peut pas parler non plus des principes de l'économie politique. Tout cela doit être mis au point à partir de la chose elle-même et non à partir de considérations théoriques quelles

qu'elles soient. Quand aujourd'hui on tient ce langage devant des gens qui ont suivi à l'université une série de cours d'économie politique relatifs à l'agriculture, ils trouvent cela complètement absurde, parce qu'ils considèrent la chose comme un fait établi.

Mais il n'en est rien : il n'est d'opinion valable en matière d'agriculture que tirée du champ, de la forêt, des bêtes d'élevage. Il faudrait en finir une bonne fois avec ce bavardage sur l'économie politique et partir pour en parler de la chose elle-même. Tant qu'on ne comprendra pas qu'en planant au-dessus des choses en parlant d'économie politique on ne fait que parler dans le vide, tout ce qu'on fera restera vain aussi bien dans le domaine de l'agriculture que dans les autres. D'où vient que l'on s'imagine pouvoir parler des choses selon les points de vue les plus différents, même quand on n'y entend rien ? Cela vient uniquement de ce qu'à l'intérieur des domaines de la vie pris isolément, on est une fois de plus incapable de retrouver les fondements mêmes des choses. Que l'on sache reconnaître une betterave, qu'elle ait tel ou tel aspect, qu'elle se coupe avec plus ou moins de facilité, qu'elle ait telle couleur ou qu'elle se compose de tels éléments, bien sûr on est en mesure de dire tout cela. Mais on est encore loin d'avoir compris la betterave et surtout comment elle vit en union avec le champ, avec la saison où elle mûrit, etc... : c'est qu'en effet il faut être au clair sur ce que je vais dire maintenant.

Je me suis souvent servi d'une comparaison pour éclairer la chose dans d'autres domaines. J'ai dit : on a devant soi une aiguille aimantée, on découvre que l'une des extrémités de cette aiguille indique à peu près le nord, l'autre le sud. On se demande pourquoi il en est ainsi, on cherche la cause du phénomène non dans l'aiguille mais dans le globe terrestre, en posant l'existence de deux pôles magnétiques, l'un au nord, l'autre au sud. Si l'on cherchait dans l'aiguille elle-même la raison pour laquelle elle s'oriente d'une façon aussi particulière, on dirait une sottise. Car on ne peut comprendre la position de l'aiguille que si l'on connaît son rapport à la terre tout entière.

Tout ce qui, dans le cas de l'aiguille, apparaît comme un non-sens, les gens le tiennent pour sensé dans bien d'autres domaines. Vous avez une betterave qui pousse en terre : la prendre comme elle est, dans ses limites étroites, c'est une absurdité dès l'instant où la betterave dépend peut-être pour sa croissance d'innombrables circonstances qui existent non pas sur terre mais dans l'environnement cosmique de la terre. Et c'est ainsi qu'aujourd'hui on explique beaucoup de choses, on organise bien des secteurs de la vie pratique, comme si on avait affaire aux choses uniquement dans leurs limites étroites et non aux influences qui proviennent de l'univers tout entier.

Il n'est pas un domaine de la vie qui n'ait terriblement souffert de cette façon de faire et qui ne serait marqué encore bien davantage par ces souffrances s'il ne subsistait, j'aimerais dire, en dépit de toute la science de notre temps, un certain instinct hérité de l'époque où l'on travaillait avec l'instinct et non avec la science. Il y a dans un autre domaine une chose qui me réjouit toujours, ce sont ces personnes à qui leur médecin a prescrit tant de grammes de viande, tant de grammes de chou, afin de respecter les normes de la physiologie – beaucoup ont une balance à côté d'eux et pèsent tout ce qu'ils mettent dans leur assiette – tout cela est bien joli, cela va de soi, ce sont des choses qu'il faut savoir, mais pour ma part je ne puis m'empêcher de penser chaque fois : encore heureux que l'intéressé sente la faim quand la quantité pesée ne suffit pas, encore heureux que cet instinct n'ait pas disparu.

Ainsi l'instinct était véritablement à la base de tout ce que les gens avaient à faire avant qu'une science n'existât dans tel ou tel domaine. Cet instinct était souvent singulièrement sûr ; et aujourd'hui encore on a bien des occasions d'être immensément surpris quand on lit dans de vieux almanachs des campagnes ces préceptes paysans : quelle infinie sagesse, quelle compréhension des choses ils expriment ! Car l'homme doué d'un instinct sûr a également la possibilité de ne pas tomber dans la superstition. De même que l'on rencontre pour les semailles et les récoltes des maximes extraordinairement profondes, de même on trouve çà et là, pour écarter toute possibilité de verser dans la niaiserie, des dictons comme celui-ci : Coq qui chante sur le fumier annonce la pluie, ou bien le même temps qu'aujourd'hui. L'humour qu'il faut pour écarter la superstition n'est jamais absent de cet instinct, lui non plus. Pour nous qui parlons ici en nous plaçant du point de vue de l'anthroposophie, il s'agit vraiment, non pas de revenir aux instincts d'autrefois, mais de trouver, à partir d'un discernement

spirituel approfondi, ce que l'instinct qui a perdu de sa sûreté peut de moins en moins donner. Pour cela, il est nécessaire de nous engager sur la voie d'un élargissement considérable dans notre façon de considérer la vie des plantes, des animaux, mais aussi la vie de la terre elle-même, un élargissement considérable dans la perspective cosmique.

D'un côté, il est vrai, on ne se trompe sûrement pas lorsqu'on se refuse, contrairement à ce qui se fait couramment, à voir une relation entre le temps de pluie et les phases de la lune, mais d'un autre côté il reste ceci, qui s'est produit une fois. J'ai déjà souvent raconté la chose en d'autres circonstances : il y avait à Leipzig deux professeurs d'université dont l'un, Gustave Théodore Fechner ^[7], avait parfois dans les choses spirituelles des vues qui ne manquaient pas de justesse. Or Fechner, s'appuyant sur ses observations – ce n'était donc pas simple superstition – était en mesure d'avancer que certaines périodes de pluie et de beau temps étaient quand même en rapport avec la lune et avec sa course autour de la terre. Pour lui cela ressortait nécessairement de ses études statistiques. Mais son collègue, le célèbre professeur Schleiden, contestait tout cela au nom de la rationalité scientifique, en un temps où personne ne voulait plus voir ce genre de relations.

Or ces deux professeurs à l'université de Leipzig étaient mariés. Et Fechner, qui ne manquait pas d'humour, de déclarer : « C'est à nos femmes de décider. » En ce temps-là existait encore à Leipzig certaine coutume. Il n'était pas facile de se procurer de l'eau pour faire la lessive, il fallait aller la chercher loin. C'est pourquoi on mettait les brocs et les baquets dehors pour recueillir l'eau de pluie. Ainsi faisaient la femme du professeur Fechner comme celle du professeur Schleiden. Mais elles n'avaient pas assez de place pour mettre ensemble leurs récipients dehors. Le professeur Fechner dit alors : « Si les phases de la lune n'y font rien, si mon estimé collègue a raison, que Madame Schleiden sorte donc ses baquets lorsque, d'après mes données et les phases de la lune, il pleut moins, et que ma femme en fasse autant dans les périodes où, d'après mes calculs, il pleut davantage. Si tout ce que je dis ne tient pas debout, Madame Schleiden y consentira volontiers. » Mais voilà, Madame Schleiden ne trouva pas la proposition à son goût, préférant suivre les indications du professeur Fechner plutôt que celles de son propre mari.

Ainsi vont les choses. Pour exacte que soit la science, la pratique n'a que faire de cette exactitude scientifique. Quant à nous, ce n'est pas le langage que nous souhaitons tenir, notre propos se veut résolument sérieux. Si j'ai dit cela, c'est pour montrer qu'il faut voir un peu plus loin qu'on n'a aujourd'hui l'habitude de le faire, lorsqu'on regarde ce sans quoi l'homme ne pourrait pas avoir de vie physique sur terre, c'est-à-dire l'agriculture indubitablement.

Je ne puis pas savoir si ce qui peut être dit dès à présent en s'inspirant de l'anthroposophie aura de quoi nous satisfaire à tous les points de vue. Mais nous essaierons de dire ce que l'anthroposophie peut apporter à l'agriculture.

En guise d'introduction, je voudrais attirer votre attention sur un fait qui, dans notre existence terrestre, est d'une extrême importance pour l'agriculture. C'est une habitude que nous avons aujourd'hui, n'est-ce pas, quand nous parlons de quelque chose, de mettre principalement l'accent sur les composants d'ordre physique et chimique. Au lieu de partir de ces composants, nous partons cette fois de quelque chose qui est à l'arrière-plan de ces composants et qui cependant est d'une importance toute particulière, d'une part pour la vie de la plante, d'autre part pour celle de l'animal. Voyez-vous, lorsque nous considérons la vie de l'homme et, jusqu'à un certain point, la vie de l'animal, nous constatons que l'une et l'autre se sont fortement émancipées du monde extérieur ; plus nous montons vers le niveau de l'homme, plus l'émancipation que nous avons à enregistrer est importante. Nous trouvons dans la vie de l'homme et de l'animal des phénomènes qui aujourd'hui nous paraissent d'abord entièrement indépendants des influences extérieures à la terre comme des influences atmosphériques ou autres dont la terre est immédiatement entourée. Il ne s'agit pas là que d'une apparence, c'est même, relativement à bien des processus vitaux chez l'homme, un fait d'une exactitude parfaite.

Certes, nous savons que certaines influences atmosphériques accroissent les douleurs que provoquent certaines maladies. Nous savons déjà moins que certaines maladies de l'homme, ou encore certains autres phénomènes vitaux, se déroulent de telle sorte que dans leur relation avec le temps, ils reproduisent des phénomènes de la nature. Mais leur début et leur

fin ne coïncident pas avec ceux de ces processus naturels. Il suffit de nous rappeler que l'un des phénomènes les plus importants, le cycle menstruel chez la femme, reproduit par son déroulement dans le temps le déroulement des phases de la lune, mais ne coïncide pas avec celles-ci quant au début et à la fin. Il existe, tant dans l'organisme de l'homme que dans celui de la femme, de nombreux autres phénomènes plus subtils qui reproduisent des rythmes naturels.

Si nous étions capables de pénétrer plus intimement la nature des choses, nous pourrions par exemple mieux comprendre bien des faits de la vie sociale : bien comprendre la périodicité des taches solaires nous le permettrait. Mais on ne s'arrête pas à ce genre de choses, parce que ce qui dans la vie sociale des hommes correspond à la périodicité des taches solaires n'apparaît et ne disparaît pas en même temps qu'elles, mais s'en est émancipé. La périodicité est la même, le rythme est le même, mais il n'y a pas simultanéité. La périodicité et le rythme sont conservés, mais deviennent autonomes, s'émancipent. Dites à qui veut l'entendre : « La vie humaine est un microcosme, à l'image du macrocosme », on pourra toujours vous répondre : vous énoncez là un non-sens. Soutenez-vous que certaines maladies connaissent une période fébrile de sept jours ? On pourrait objecter : si certains phénomènes extérieurs se produisent, il faudrait alors aussi que la fièvre apparaisse, suive son cours parallèlement aux dits phénomènes et disparaisse en même temps qu'eux. La fièvre ne se comporte pas ainsi, il est vrai, mais elle conserve le rythme intérieur, bien que son apparition et sa disparition ne coïncident pas avec celles des phénomènes extérieurs.

Pour la vie humaine, cette émancipation s'accomplit presque entièrement dans le cosmos. Pour la vie animale, c'est déjà un peu moins vrai, mais la vie végétale, elle, dans une large mesure, fait encore partie intégrante de la vie naturelle dans son ensemble et, partant, elle est soumise aux influences extérieures à la terre. C'est pourquoi il est absolument impossible de comprendre la vie de la plante si en même temps on ne tient pas compte du fait que tout ce qui se trouve sur terre n'est à vrai dire que le reflet de ce qui se passe dans le cosmos. Chez l'être humain, cette relation se dissimule parce qu'il s'est émancipé. Il en porte seulement le rythme intérieur. Chez le végétal, c'est encore éminemment le cas. Et c'est là-dessus qu'aujourd'hui, dans ces paroles d'introduction, je voudrais attirer l'attention.

Voyez-vous, la terre est entourée dans l'espace céleste par la lune d'abord, ensuite par les autres planètes de notre système planétaire. Une antique sagesse instinctive, pour laquelle le soleil comptait encore au nombre des planètes, avait établi la succession que voici : Lune, Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Je voudrais maintenant, en laissant de côté toutes les considérations d'ordre astronomique, attirer votre attention sur la vie planétaire, sur ce qui dans cette vie planétaire est en relation avec la vie terrestre. Nous avons d'abord, si nous regardons la vie terrestre dans son ensemble, à tenir compte d'un fait : dans cette vie terrestre, considérée dans son ensemble, répétons-le, quelque chose joue un rôle de la plus haute importance, j'appellerai ce quelque chose la vie de la silice dans l'univers. Cette substance de la silice, vous la trouvez par exemple enclose dans notre beau quartz, dans la forme du prisme et de la pyramide. Cette substance de la silice, vous la trouvez combinée à l'oxygène dans nos cristaux de quartz ; c'est le silicium, que l'on obtient si par la pensée on enlève l'oxygène qui dans le quartz se combine avec la silice. Ainsi nous avons cette substance, que la chimie compte aujourd'hui au nombre des éléments – oxygène, azote, hydrogène, soufre, etc... – nous avons ce silicium, qui se combine avec l'oxygène, nous avons donc la silice en tant qu'élément chimique.

Mais nous ne devons pas oublier que ce qui vit là dans le quartz sous forme de silicium est répandu sur la surface de notre terre dans la proportion de 27 à 28 %. Pour toutes les autres substances, le pourcentage est moindre, seul l'oxygène existe dans la proportion de 47 à 48 %. Le silicium existe en quantités énormes. Certes, ce silicium, quand il se trouve dans des minéraux tels que le quartz, se présente sous une forme qui, si l'on considère l'aspect extérieur et matériel, la couverture de la terre avec sa végétation – justement, on n'y pense pas, à cette couverture – ne présente pas grand intérêt. Car il n'est pas soluble dans l'eau, il est perméable à l'eau. A première vue, il ne semble donc pas avoir grand' chose à faire avec la vie sous son aspect banal et ordinaire en général. En revanche, si vous prenez la prêle des

champs (Equisetum), vous y trouvez 90 % d'acide silicique {8}, la même substance que dans le quartz, à l'état de dispersion beaucoup plus fine.

Tout cela vous montre quelle importance énorme la silice, le silicium, ne peut manquer d'avoir. Presque la moitié de tout ce que nous rencontrons sur terre est constitué de silice. Chose curieuse pourtant, cette silice passe à ce point inaperçue que même aujourd'hui elle est pratiquement exclue des domaines où son action peut être extraordinairement bienfaisante. Dans la médecine issue de l'anthroposophie, elle constitue un composant essentiel de très nombreux médicaments. On traite toute une série de maladies au moyen de l'acide silicique, soit en usage interne, soit sous forme de bains, car presque tout ce qui dans la pathologie se manifeste par des états anormaux des organes des sens, ce qui ne tient pas aux sens eux-mêmes mais qui se manifeste dans les sens, y compris les sens intérieurs, ce qui provoque ici ou là des douleurs dans les organes, tout cela se trouve précisément influencé d'une façon remarquable par le silicium. Mais le silicium joue encore, dans ce qu'on désigne d'un nom qui nous vient d'une ancienne tradition, dans l'économie de la nature, le rôle le plus important qui soit. Car le silicium n'est pas seulement présent là où nous le trouvons, dans le quartz ou dans d'autres roches, il est également présent dans l'atmosphère à l'état d'extrême dispersion, à vrai dire il est présent partout.

La moitié de la terre à notre disposition est à proprement parler de la silice, la proportion est en effet de 48 % {9}. Et cette silice, que fait-elle ? A ce stade, il va falloir nous poser la question sous la forme d'une hypothèse.

Supposons que dans notre environnement terrestre nous n'ayons que la moitié de la silice existante ; nous aurions alors des plantes présentant toutes une forme plus ou moins pyramidale. Les fleurs seraient toutes rabougries et dans presque toutes les plantes nous aurions à peu près ces formes de cactées que nous trouvons si anormales. Les formes des céréales seraient très drôles à voir : les tiges s'épaissiraient vers le bas, deviendraient même charnues, les épis rabougris, nous n'aurions pas d'épis pleins.

Vous voyez, c'est là un des côtés de la question. De l'autre côté, nous trouvons, moins répandue que la substance de la silice mais tout aussi nécessaire à la terre, la substance du calcaire et les substances apparentées, chaux, potasse, sodium. Si ces substances étaient présentes en moindre quantité, nous aurions des plantes pourvues exclusivement de tiges minces, des plantes dont la plupart auraient des tiges sinueuses, nous n'aurions que des plantes grimpantes. Certes les fleurs s'ouvriraient, mais elles seraient stériles, elles ne fourniraient pas non plus de substances particulièrement nutritives. C'est seulement dans l'équilibre, dans l'action conjuguée de ces deux forces – si je prends deux substances parmi les autres – dans l'action conjuguée de substances de l'ordre de la chaux et de l'ordre de la silice que la vie des végétaux peut prospérer dans la forme que nous lui voyons aujourd'hui.

Mais poursuivons. Voyez-vous, tout ce qui vit dans le siliceux possède des forces qui ne proviennent pas de la terre, mais des planètes dites extérieures, Mars, Jupiter, Saturne. Ce qui émane de ces planètes agit sur la vie des plantes par le biais des substances siliceuses et apparentées. En revanche, de toutes les planètes proches de la terre, lune, Mercure, Vénus, les forces agissent par le détour des substances calcaires sur le végétal comme aussi sur la vie animale. Ainsi, en présence d'un champ cultivé nous pouvons dire : ici agit l'élément silice et ici agit l'élément calcaire. Dans le siliceux agissent Saturne, Jupiter, Mars, dans le calcaire agissent la lune, Vénus, Mercure.

Cela dit, regardons maintenant les plantes elles-mêmes. Il y a deux choses que nous devons observer dans la vie de la plante. La première, c'est que l'être végétal dans son ensemble, et aussi chaque espèce végétale, se conserve en soi-même, développe les forces de la reproduction, de la multiplication, qu'une plante par conséquent est capable de produire sa pareille. C'est une chose. L'autre c'est que la plante, un être appartenant à un règne relativement inférieur de la nature, sert de nourriture aux êtres supérieurs. Ces deux courants dans le devenir de la plante n'ont à première vue pas grand' chose à faire ensemble. Car en ce qui concerne le processus de développement de la plante-mère à la plante-fille, petite-fille et ainsi de suite, il peut être parfaitement indifférent aux forces formatrices de la nature que nous consommons la plante et que nous nous en nourrissons ou non.

Ce sont deux intérêts totalement différents qui se font jour ici et pourtant, dans l'agencement des forces du monde naturel, les choses agissent de telle sorte que dans tout ce qui est lié aux forces internes de reproduction, à la croissance, dans tout ce qui contribue à assurer la succession des générations de plantes, dans tout cela est à l'œuvre ce qui de la lune, de Vénus et de Mercure, agit sur la terre depuis le cosmos par le biais du calcaire. Il n'est que de voir ce qui se manifeste dans les plantes que nous ne mangeons pas, qui se bornent à se perpétuer : nous les regardons comme si nous étions indifférents à l'action cosmique qui s'exerce sur elles par l'intermédiaire des forces de Vénus, de Mercure et de la lune – lesquelles ont partie liée avec ce qui sur terre se reproduit dans l'être végétal.

Mais lorsque des plantes deviennent au plein sens du terme des aliments, lorsqu'elles se développent de telle façon qu'en elles se forment les substances pour fournir aliment à l'animal et à l'homme, alors les planètes participantes sont Mars, Jupiter et Saturne, par le détour du siliceux. Ce dernier ouvre l'être végétal sur les lointains cosmiques et éveille les sens de l'être végétal de telle sorte que celui-ci recueille de toute la périphérie de l'univers ce qu'élaborent ces planètes éloignées de la terre ; à cela participent Mars, Jupiter et Saturne. Au contraire, des sphères de la lune, de Vénus et de Mercure, la plante reçoit ce qui la rend capable de se reproduire. Voilà qui apparaît d'abord comme relevant du savoir. Mais les données de cet ordre, qui sont tirées d'un horizon quelque peu élargi, conduisent aussi, et tout naturellement, de la connaissance à la pratique.

Voyez-vous, il faut maintenant nous demander, attendu que de la lune, de Vénus et de Mercure des forces arrivent jusqu'à la terre et que ces forces exercent leurs effets dans la vie de la plante : qu'est-ce qui favorise cette action ou bien l'entrave plus ou moins ? Qu'est-ce qui favorise l'action de la lune ou de Saturne sur la vie des plantes et qu'est-ce qui l'entrave ?

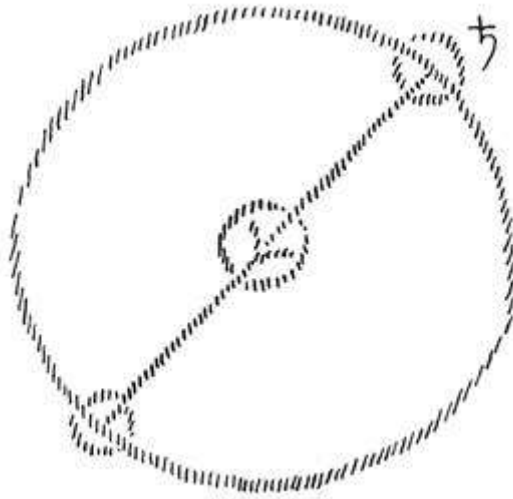
Lorsqu'on observe le cours de l'année, on voit celui-ci se dérouler de telle façon qu'il y a des jours de pluie et des jours sans pluie. Le physicien d'aujourd'hui, étudiant le phénomène de la pluie, constate simplement qu'il tombe davantage d'eau sur la terre quand il pleut que quand il ne pleut pas. Et l'eau est pour lui une substance abstraite, un composé d'hydrogène et d'oxygène, et il ne connaît l'eau que comme ce composé. Quand on fait l'électrolyse de l'eau, elle se décompose en deux substances qui se comportent différemment. Ceci posé, on n'a encore rien dit sur l'eau qui en rende pleinement compte. L'eau recèle encore bien autre chose que ce qui apparaît en chimie sous les espèces de l'hydrogène et de l'oxygène. L'eau est éminemment apte à montrer aux forces qui viennent par exemple de la lune le chemin du domaine terrestre, si bien que l'eau provoque la répartition dans le domaine terrestre des forces de la lune.

Entre la lune et l'eau sur terre, il existe un certain genre de relation. Supposons donc qu'il vienne de pleuvoir pendant quelques jours et que ces jours de pluie soient suivis de la pleine lune. Oui, avec les forces qui viennent de la lune les jours de pleine lune, il se passe sur terre quelque chose de prodigieux. Ces forces pénètrent comme des traits dans tous les processus de croissance de la plante. Elles ne peuvent pas s'y introduire ainsi s'il n'y a pas eu auparavant ces jours de pluie. Nous aurons donc à voir si cela signifie quelque chose de semer après qu'il a plu et qu'à la pluie succède la pleine lune, ou bien si l'on peut sans se poser de questions semer à n'importe quel moment. Certes, il poussera toujours quelque chose, mais la question est maintenant posée : dans quelle mesure est-il bon de se régler d'après la pluie et la pleine lune pour les semailles, puisque pour certaines plantes l'action qu'est censée exercer la lune est au plus fort de sa puissance après la pluie, faible et parcimonieuse après des jours ensoleillés ? On trouvait ces choses dans les vieux dictons paysans. On énonçait une maxime et on savait ce qu'il y a à faire. Les dictons sont aujourd'hui superstition d'un autre âge et il n'existe pas encore de science qui traite de ces choses, on ne veut pas se donner la peine de l'élaborer.

Continuons : autour de notre terre, nous trouvons l'atmosphère. Oui, l'atmosphère possède en premier lieu, hormis le fait qu'elle est constituée par de l'air, la particularité d'être soumise à des variations de température. A certaines époques, elle présente une accumulation de chaleur considérable et, lorsque la tension devient trop forte, cette chaleur éclate même en orages. Eh bien, qu'en est-il de la chaleur ? L'observation spirituelle montre ici que si l'eau n'a aucune relation avec la silice, la chaleur en revanche a un rapport

extrêmement fort avec la silice et agit tout simplement comme un stimulant particulier sur les forces qui s'exercent par l'intermédiaire du siliceux, c'est-à-dire les forces issues de Saturne, de Jupiter et de Mars. Ces forces, il faut les regarder avec de tout autres yeux que celles de la lune. Car n'oublions pas que Saturne met trente ans pour tourner autour du soleil, la lune ne met que 28 ou 30 jours pour accomplir ses phases.

Saturne n'est donc visible que pendant quinze ans {10}. Il est forcément dans une toute autre relation avec la croissance végétale. Malgré cela, son action ne s'exerce pas seulement quand la terre reçoit ses rayons, il agit aussi quand ses rayons doivent traverser la terre.



S'il tourne aussi lentement, en trente ans, nous aurons ici, en faisant un croquis*, la marche de Saturne et nous découvrirons que par moments il éclaire directement un endroit de la terre ; mais il peut également travailler sur cet endroit en traversant le globe terrestre. L'intensité avec laquelle les forces de Saturne peuvent trouver le chemin du monde végétal dépend toujours de la chaleur plus ou moins grande de l'air. Elles y parviennent quand l'air est chaud, pas quand il est froid. Et ce qu'elles font, qu'est-ce qui dans la vie de la plante nous le montre ?

* Voir planches en couleurs à la fin de l'ouvrage.

Ce que fait Saturne avec l'aide des forces calorifiques de notre terre, nous ne le voyons pas sur les plantes annuelles qui naissent et meurent en ne laissant que leurs graines, nous le voyons en revanche sur les plantes vivaces. Car ces forces, qui par le détour de la chaleur entrent dans le végétal, nous en voyons l'effet dans l'écorce des arbres et dans tout ce qui fait qu'une plante est vivace. Cela tient à ce que la vie de la plante annuelle et la durée limitée de sa vie sont en rapport avec les planètes dont le temps de révolution est bref. En revanche, ce qui s'arrache à ce caractère passager, ce qui entoure les arbres d'écorce, ce qui leur confère la durée, est en rapport avec les forces planétaires qui agissent par le détour des forces de la chaleur et du froid et qui ont une longue période de révolution, trente ans pour Saturne par exemple, douze ans pour Jupiter. Il n'est donc pas indifférent, quand on veut planter un chêne, de bien connaître les périodes de Mars.

Car un chêne planté au bon moment dans la période de Mars appropriée, prospérera sans nul doute autrement que si vous le mettez en terre sans réfléchir, tout simplement parce que cela vous convient. Ou bien si vous avez à faire des plantations de conifères, où les forces de Saturne jouent un si grand rôle, elles donneront tout autre chose selon que vous planterez vos conifères en période de Saturne ascendant, comme on dit, ou à un autre moment. Et celui qui voit clair en la matière, celui-là peut dire sans se tromper si les choses ont été faites par quelqu'un qui comprenait ou non ces rapports entre les forces. Car ce qui ne paraît pas

tellement clair à nos yeux se manifeste néanmoins en toute clarté dans les relations plus profondes au sein des êtres vivants.

Supposons par exemple que nous utilisions du bois de chauffage provenant d'arbres qu'on a plantés par ignorance sans avoir tenu compte des périodes cosmiques ; ce bois ne donnera pas une chaleur aussi saine que si nous utilisons des bois plantés en connaissance de cause. C'est précisément dans les relations plus profondes de la vie quotidienne, à laquelle ces choses sont si intimement liées, c'est là précisément qu'on voit l'importance immense de tout cela, mais aujourd'hui les gens vivent déjà sans presque plus penser à rien. On est content de ne pas avoir à penser à tout cela. On s'imagine que cela se passe comme pour la machine : on a les appareils qu'il faut, on remonte la machine et elle marche. On se figure, en bon matérialiste, que dans la nature entière les choses se passent de même. Mais on en arrive par là dans la vie pratique à des situations désastreuses.

C'est alors que se posent les grandes énigmes. Comment se fait-il que de nos jours on ne puisse pas manger de pommes de terre comme celles que j'ai encore mangées étant jeune ? Il en est ainsi, j'en ai fait l'expérience partout. On ne peut plus manger des pommes de terre comme celles-là, même pas là où j'en ai mangé à l'époque. Au fil du temps, bien des produits ont vraiment perdu de leur force nutritive. Les dernières décennies en donnent la preuve éclatante. Parce qu'on ne comprend plus du tout les influences profondes dont les effets se font sentir dans l'univers et dont il faudra néanmoins retrouver la trace sur le chemin que je me suis borné à indiquer aujourd'hui dans mon introduction. Je voulais seulement situer des questions qui vont bien au-delà de l'horizon actuel. Non seulement nous allons poursuivre notre réflexion, mais nous en verrons de façon approfondie les applications pratiques.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Koberwitz, 10 juin 1924

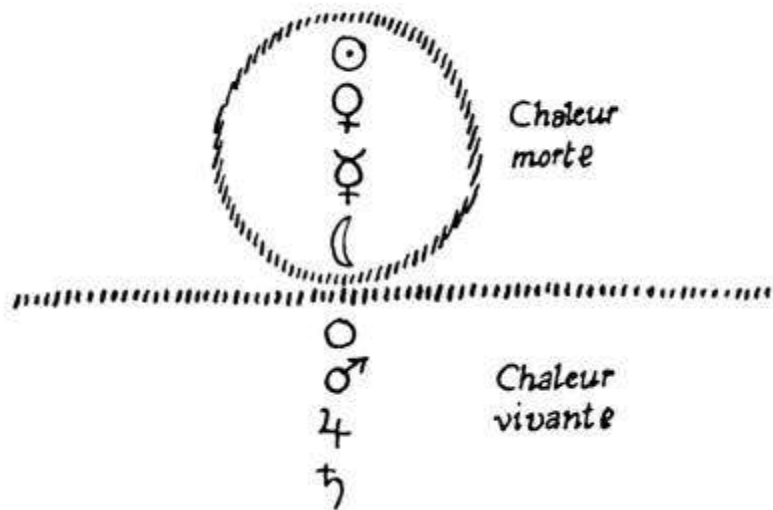
Conditions nécessaires à une agriculture prospère Les forces de la terre et du cosmos

Dans les premiers cours, nous partirons de la connaissance des conditions requises pour qu'une agriculture soit prospère et nous réunirons ce qui dans cette connaissance est nécessaire, afin d'en tirer les conclusions vraiment pratiques qui précisément doivent déboucher sur une application immédiate et qui n'ont de sens que dans cette application immédiate. Dès les premiers cours, vous aurez donc à voir comment naît exactement ce que l'agriculture produit et comment ce qui est ainsi produit vit dans l'univers tout entier.

Une entreprise agricole est pleinement conforme à sa nature quand elle peut être conçue comme une sorte d'individualité pour soi, une individualité qui se suffise vraiment à elle-même. Et toute exploitation devrait en vérité se rapprocher de cet état – y parvenir tout à fait n'est pas possible, mais elle devrait tendre à devenir une individualité qui se suffise à elle-même. Cela signifie qu'il faudrait créer la possibilité de disposer au sein même du domaine de tout ce qui est nécessaire à la production, y compris bien entendu le cheptel approprié. Au fond, tout ce qui est introduit de l'extérieur dans le domaine en fait d'engrais et produits analogues devrait être considéré, dans une exploitation de forme idéale, comme un remède destiné à une exploitation malade.

Une entreprise saine devrait pouvoir produire sur son propre sol tout ce dont elle a besoin. Nous verrons pourquoi c'est là une situation conforme à la nature. Dès lors qu'on ne considère pas les choses en fonction de leur essence et de leur réalité, mais seulement de l'extérieur et d'un point de vue matériel, on est parfaitement fondé à se demander : prendre son fumier de vache dans le voisinage ou le prendre dans son propre domaine, cela ne revient-il pas au même ? Je l'ai dit, il n'est pas possible de pratiquer ainsi en toute rigueur, mais il faut quand même avoir cette notion de l'autonomie nécessaire à un domaine si l'on veut vraiment organiser les choses conformément à leur nature.

Ce que je viens d'affirmer ne vous paraîtra pas totalement dénué de justification si vous considérez d'une part la terre, dans laquelle pousse ce que nous produisons, d'autre part ce qui, émanant de l'extérieur, agit sur elle. On parle aujourd'hui d'une façon bien abstraite la plupart du temps des influences extérieures qui s'exercent sur la terre. On se rend bien compte que la lumière et la chaleur du soleil et tout ce qui, météorologiquement parlant, s'y rattache, a dans une certaine mesure son rôle à jouer dans la constitution du sol couvert d'une végétation nourricière. Mais quant à dire les choses d'une façon plus précise, l'actuelle manière de voir ne peut apporter aucun éclaircissement réel, parce qu'elle ne pénètre pas jusque dans les réalités, jusque dans les faits. Parmi tous les points de vue que nous aurons à considérer, partons aujourd'hui de celui-ci, qui est primordial : à la base de l'agriculture, il y a le sol.



Ce sol – je l’indique ici schématiquement par ce trait (voir croquis) – on le regarde d’ordinaire comme quelque chose de purement minéral dans lequel, à l’extrême rigueur, du fait qu’il se forme de l’humus ou qu’on y enfouit du fumier, un élément organique s’introduit. Que le sol en tant que tel ne dépende pas uniquement de ces éléments pour la vie qui existe en lui, qu’il recèle déjà en lui-même de son propre fait une certaine vie végétale et que même il y ait dans le sol quelque chose qui agit à la manière de l’astral, voilà ce dont on ne tient même pas compte aujourd’hui et qu’on admet encore moins, quel que soit l’endroit.

Et si même on fait un pas de plus, si l’on voit combien cette vie intime du sol est différente – à doses, dirais-je, infinitésimales – en été et en hiver, on tombe alors sur des domaines qui sont vraiment d’une importance capitale pour la pratique, mais que justement on ne prend pas en considération de nos jours. Lorsqu’on prend le sol comme point de départ, il faut commencer par diriger son attention sur le fait que le sol est une sorte d’organe dans l’organisme qui se manifeste dans la végétation naturelle, partout précisément où cette végétation existe.

Le sol est un véritable organe, que l’on peut en gros comparer, si l’on veut, au diaphragme chez l’homme. Et nous nous représentons la réalité de façon juste, la réalité telle qu’elle est – ceci dit sans chercher une précision absolue mais pour éclairer la chose il n’en faut pas davantage – nous arrivons à nous représenter cela si nous nous disons : au-dessus du diaphragme, il existe chez l’homme certains organes, avant tout la tête et les organes qui la nourrissent par la respiration et la circulation ; en dessous du diaphragme se trouvent d’autres organes. Si maintenant, de ce point de vue, nous comparons pour ainsi dire le sol avec le diaphragme de l’homme, nous sommes obligés de dire : pour l’individualité ici considérée, la tête se trouve donc en dessous du sol et nous tous ensemble, hommes et animaux, nous vivons dans le ventre de cette individualité.

Ce qui est au-dessus de la terre, c’est exactement, en tous points, ce qui fait partie des entrailles de l’individualité agricole, c’est le nom qu’il faut bien lui donner. Dans un domaine agricole, nous allons et nous venons à proprement parler dans le ventre du domaine et les plantes issues des profondeurs pénètrent dans le ventre du domaine. Nous avons donc littéralement affaire à une individualité qui se tient sur la tête et qu’il serait faux de considérer autrement que comme se tenant sur la tête, sur la tête également par rapport à l’homme. Par rapport à l’animal, nous verrons au cours de ces conférences qu’il n’en va pas tout à fait de même. Et maintenant, qu’est-ce qui me fait dire que l’individualité agricole a la tête en bas ?

La raison en est que tout ce qui se trouve au voisinage immédiat de la terre, air, vapeur d’eau, chaleur aussi, tout ce qui constitue notre milieu ambiant, à l’intérieur duquel nous-mêmes nous respirons, d’où vient ce qui nous procure comme aux plantes cette chaleur extérieure, cet air extérieur et aussi pour les plantes l’eau extérieure, tout cela correspond

effectivement à ce qui chez l'homme est abdominal. Par contre, tout ce qui se passe à l'intérieur de la terre, sous la surface du sol, agit sur l'ensemble de la végétation comme notre tête agit sur notre organisme, notamment pendant l'enfance, mais aussi toute notre vie durant. Nous avons donc en permanence une action réciproque et toute chargée de vie entre ce qui est au-dessus de la terre et ce qui est au-dessous, et l'action qui s'exerce au-dessus de la terre dépend en même temps – considérez cela tout d'abord comme une localisation de cette influence – directement de la lune, de Mercure et de Vénus, qui soutiennent et modifient l'action du soleil de telle sorte que les planètes dites intérieures développent leurs effets par rapport à tout ce qui est au-dessus de la terre ; en revanche, les planètes lointaines, dont la rotation s'effectue en dehors de l'orbite du soleil, agissent sur tout ce qui se trouve au-dessous de la terre et soutiennent l'action que le soleil exerce d'en dessous de la terre. Autrement dit, les effets du ciel lointain sur notre végétation, il nous faut les chercher sous la terre, ceux des planètes plus rapprochées, au-dessus de la terre.

Ainsi tout ce qui agit sur la végétation depuis les lointains du cosmos n'agit pas directement, n'agit pas par rayonnement direct ; ce rayonnement est d'abord absorbé par la terre, puis renvoyé vers les hauteurs. Les effets bienfaisants ou nuisibles pour la végétation qui montent du sol sont donc à proprement parler ces rayons cosmiques renvoyés qui agissent directement dans l'air et dans l'eau qui se trouvent au-dessus de la terre. C'est là que se trouve emmagasiné le rayonnement direct et c'est de là qu'il agit. A cette action est donc liée la façon dont le sol, par sa constitution interne, dirons-nous, agit en premier lieu sur la végétation. Il nous faut encore étendre ces données aux animaux également.

Le sol nous offre d'abord en son sein tous les effets qui dépendent des extrêmes lointains du cosmos, ceux qui sont à prendre en considération pour l'action qu'ils exercent sur terre. C'est ce qu'on appelle d'ordinaire le sable et la roche. Sable et roches, qui ne laissent pas passer l'eau, dont on dit dans la vie courante qu'ils ne contiennent aucune substance nutritive, mais qui au même titre que les autres constituants à considérer sont d'une extrême importance pour l'épanouissement de la végétation, sable et roches dépendent complètement des effets des forces cosmiques les plus éloignées. Et par le détour du sable siliceux – c'est ce que nous voyons – entre de préférence dans le sol – si invraisemblable que cela paraisse au premier abord – pour ensuite agir lors de la réflexion, ce que nous pouvons considérer comme l'éther de vie du sol et le pouvoir d'action chimique du sol.

La façon dont le sol lui-même se met à vivre intérieurement, dont il exerce son chimisme propre, dépend entièrement de la constitution de la partie sableuse de ce sol. Et ce qui arrive aux racines des plantes dans le sol dépend précisément pour une part nullement négligeable de la mesure dans laquelle la vie cosmique et le chimisme cosmique sont captés par le détour de la roche – ce qui peut de ce fait parfaitement se passer à une certaine profondeur dans la terre. C'est pourquoi, chaque fois qu'on se propose d'étudier la croissance des plantes, il faudrait être parfaitement au clair sur la nature géologique du sous-sol au-dessus duquel les plantes se dressent et quelles que soient les circonstances on ne devrait jamais perdre de vue que, pour les plantes cultivées pour leur racine, on ne peut en fait se passer d'un sol siliceux, ne fût-ce que dans les profondeurs.

Dieu merci, aimerait-on dire, la silice sous forme d'acide silicique et d'autres combinaisons de la silice représente 47 à 48 % du sol terrestre et pour les quantités dont on a besoin on peut escompter presque partout qu'elle fera son office. Mais ce n'est pas tout : il faut encore que ce qui est ainsi, par le moyen de la silice, en relation avec le système racinaire puisse poursuivre à travers la plante un mouvement ascendant. Il faut bien que le courant de ces forces se dirige vers le haut, il faut qu'il y ait en permanence action réciproque entre ce qui provient du cosmos par l'intermédiaire de la silice et ce qui se déroule en haut – passez-moi l'expression – en haut dans le « ventre » et avec quoi la « tête », qui est en bas, doit être alimentée. Il faut en effet que la tête soit alimentée à partir du cosmos. Mais il faut qu'il y ait véritablement réciprocité avec ce qui se déroule au-dessus du sol, dans le ventre. Il faut toujours que les forces en provenance du cosmos et captées d'en bas puissent remonter le courant. Et ce qui rend possible ce courant ascendant, c'est l'élément argileux contenu dans le sol. Tout ce qui est de nature argileuse est à vrai dire le véhicule qui conduit les effets des entités cosmiques présents dans le sol du bas vers le haut.

Cette indication nous donnera déjà, lorsque nous passerons à l'aspect pratique des choses, un moyen de savoir comment nous avons à nous comporter vis-à-vis d'un sol argileux ou bien d'un sol siliceux, selon que nous aurons en vue telle ou telle production végétale. Mais avant toute chose il faut savoir ce qui se passe là au juste. La description que par ailleurs on donne de l'argile, la façon dont il faut la travailler pour qu'elle soit capable de servir de support à la végétation, tout cela ne manque pas d'avoir une extrême importance, secondairement. Mais ce qu'il faut savoir en premier lieu, c'est que l'argile est l'élément qui favorise la montée du courant des forces cosmiques.

Mais il ne suffit pas que soit présent ce courant ascendant des forces cosmiques, il faut encore – et j'appellerai l'autre élément l'élément terrestre, l'élément Terre – il faut encore que ce qui par ailleurs et dans une certaine mesure est soumis dans le ventre à une sorte de digestion extérieure, tout ce qui se passe dans l'air au-dessus du sol au long de l'été et de l'hiver – il s'agit bien et en tous points pour la végétation d'une sorte de digestion – tout ce qui de cette façon se passe par le canal d'une sorte de digestion, il faut que vice-versa cela soit attiré à l'intérieur du sol de sorte que, par l'effet d'une action réciproque, les forces produites par l'eau et par l'air et présentes au-dessus de la terre, de même les substances finement élaborées, à dose homéopathique, se trouvent maintenant attirées à l'intérieur du sol en fonction de la teneur en calcaire plus ou moins importante de celui-ci. La teneur en calcaire du sol, les substances calcaires dispersées à dose homéopathique directement au-dessus du sol, tous ces éléments sont là pour introduire dans le sol ce qui est de nature purement terrestre.

Voyez-vous, le jour viendra où ces notions apparaîtront sous un jour totalement différent, lorsqu'au lieu de radoter scientifiquement à leur propos comme on le fait aujourd'hui, on en aura une science véritable. On pourra fournir là-dessus des données exactes. Alors on saura également qu'il existe une grande, une énorme différence entre la chaleur qui règne au-dessus du sol, c'est-à-dire celle qui est du domaine du soleil, de Vénus, de Mercure et de la lune, et celle qui se manifeste à l'intérieur du sol, qui se trouve donc sous l'influence de Jupiter, de Saturne et de Mars. Ces deux chaleurs, dont nous pouvons caractériser l'une comme chaleur de la fleur et de la feuille, l'autre comme chaleur de la racine, ces deux chaleurs sont fondamentalement différentes l'une de l'autre, tellement différentes à dire vrai que nous pouvons dire de la chaleur au-dessus du sol qu'elle est morte, de la chaleur au-dessous du sol qu'elle est vivante. Cette dernière possède véritablement en elle, surtout en hiver, un principe de vie intérieure, quelque chose de vivant.

S'il nous fallait, à nous autres hommes, être entourés de cette chaleur qui agit dans la terre, nous deviendrions tous prodigieusement sots parce que, pour être intelligents, il nous faut un corps qui reçoive une chaleur morte. Mais à l'instant où, grâce à la teneur du sol en calcaire, la chaleur est attirée dans la terre, où cette chaleur y est introduite par les autres substances de la terre, où somme toute la chaleur extérieure se convertit en chaleur intérieure, la chaleur passe à un état où elle est légèrement vivante. On sait aujourd'hui qu'il existe une différence entre l'air au-dessus de la terre et l'air sous la terre. Mais on ne tient pas compte du fait qu'il y a déjà une différence entre la chaleur qui règne au-dessus de la terre et celle qui règne sous la terre. On sait que l'air au-dessous de la terre contient davantage de gaz carbonique, l'air au-dessus de la terre plus d'oxygène. Mais une fois de plus, on ne sait pas pourquoi. La raison en est que l'air est traversé d'un léger courant de vie quand il est absorbé et aspiré à l'intérieur de la terre. Il en est ainsi de la chaleur et de l'air. Ils se teignent légèrement de vie lorsqu'ils sont captés par la terre.

Il en va autrement de l'eau et de l'élément terre, solide, lui-même. Ceux-ci deviennent encore plus inertes dans la terre qu'ils ne le sont à l'extérieur, plus morts. Ils perdent quelque chose de leur vie extérieure, mais deviennent justement de ce fait plus aptes à être exposés aux forces cosmiques les plus éloignées. Et il faut que les substances minérales s'émancipent de ce qui est directement au-dessus de la terre, faute de quoi elles ne peuvent être exposées aux forces cosmiques les plus éloignées. A l'âge actuel de notre univers, c'est entre le 15 janvier et le 15 février, donc pendant cette période d'hiver, qu'elles ont le plus de facilité à s'émanciper de la proximité de la terre et à passer sous l'influence des forces cosmiques les plus éloignées actives à l'intérieur de la terre. Ce sont là des choses qui auront un jour valeur

de données exactes. Et c'est le moment où dans la terre peut se développer au maximum pour les substances minérales la force de cristallisation, la force qui engendre les formes. Au cœur de l'hiver. C'est à ce moment-là que la terre en ses profondeurs a la propriété d'atteindre d'elle-même son maximum d'indépendance par rapport aux masses minérales qui la composent et de passer sous l'influence des forces formatrices de cristaux qui se trouvent dans les lointains du cosmos.

Mettez-vous dans l'idée que les choses se présentent donc de la façon suivante : lorsque janvier tire à sa fin, c'est alors que les substances minérales contenues dans la terre aspirent au plus haut point à cristalliser – et plus on descend profond dans le sol, plus elles ont cette aspiration à devenir pures comme du cristal dans l'économie de la nature. Quant à la végétation, elle n'est pas affectée dans l'ensemble par ce qui se passe là dans le monde minéral. C'est l'époque où les plantes se concentrent le plus sur elles-mêmes dans la terre et où elles sont le moins exposées aux substances minérales ; par contre, pendant un certain temps avant et après, lorsque pour ainsi dire les minéraux s'appêtent – notamment avant – à passer dans le formé, à l'état de cristal, c'est alors qu'ils revêtent une importance particulière pour la végétation. C'est alors qu'ils rayonnent les forces particulièrement importantes pour la végétation. Nous pouvons donc dire : aux alentours de novembre-décembre, il y a un moment où ce qui se passe sous la surface du sol commence à agir avec une vigueur toute particulière sur la végétation. Dès lors se pose à nous une question pressante : comment utiliser effectivement ces données au bénéfice de la végétation ? Car le jour viendra où l'on mesurera combien il importe au plus haut point d'utiliser ces données si l'on veut pouvoir maîtriser la croissance des plantes.

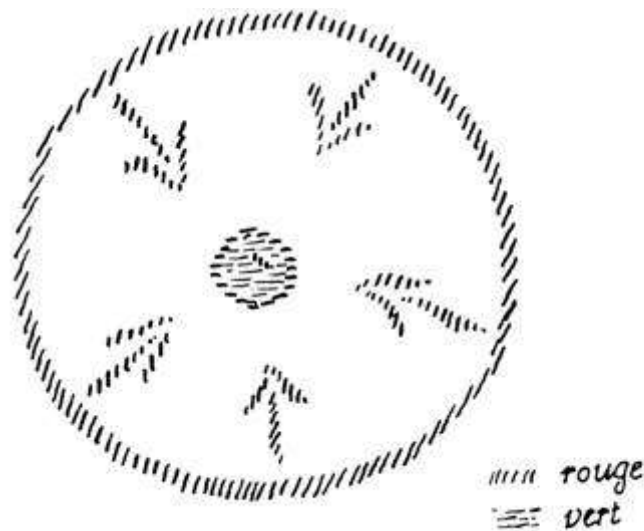
Je m'empresse de faire ici remarquer que si nous avons affaire à un sol qui a du mal à diriger spontanément vers en haut les forces qui précisément en cette saison d'hiver sont censées agir de bas en haut, il est bon de faire avec le dosage approprié que j'indiquerai plus tard un apport d'argile. Ainsi prépare-t-on le sol à faire monter au-dessus de la terre, afin que la végétation puisse l'utiliser, ce qui se trouve auparavant dans le sol, à savoir cette force de cristallisation dont on peut déjà se faire une idée en regardant tout simplement de la neige qui se cristallise – cette force de cristallisation qui s'affirme et s'intensifie au fur et à mesure que l'on descend plus profond dans le sol et qui n'atteindra son maximum d'intensité qu'en janvier-février.

Voyez-vous, ainsi découlent des connaissances apparemment les plus éloignées du sujet les indications pratiques les plus utiles ; elles peuvent vous apporter une aide capitale sans laquelle on ne sort pas d'un tâtonnement pur et simple. De toute façon, il nous faut saisir clairement le fait que le domaine agricole, inséparable de ce qui se trouve sous la surface du sol, présente une individualité qui vit dans le temps et que la vie de la terre est particulièrement intense en hiver, tandis qu'en été, d'une certaine façon, elle meurt.

Il s'agit maintenant de voir clair dans un ensemble de faits qui sont, pour la culture du sol précisément, de la dernière importance. Voyez-vous, ce qui est de la plus haute importance – j'en ai souvent fait mention devant des anthroposophes – c'est de connaître les conditions dans lesquelles l'espace cosmique est susceptible d'agir avec ses forces sur l'élément terrestre. Pour bien comprendre cela, partons de la formation de la graine. La graine, à partir de laquelle se développe la vie embryonnaire, on la considère habituellement comme un édifice moléculaire d'une extraordinaire complexité. Et l'on attache le plus grand prix à comprendre la formation de la graine dans sa structure moléculaire complexe. On se dit : les molécules ont une certaine structure, simple pour les molécules simples ; puis la complexité va croissant jusqu'à ce que l'on parvienne à la structure prodigieusement complexe de la molécule d'albumine.

Et l'on est rempli d'admiration et d'étonnement devant ce qu'on croit être la structure complexe de l'albumine dans la graine ; la démarche est la suivante : on s'imagine que dès l'instant où il s'agit de la molécule d'albumine, on est nécessairement en présence d'une complexité prodigieuse parce que de cette complexité naît le nouvel organisme. Et ce nouvel organisme est d'une prodigieuse complexité, il était déjà là en puissance dans l'embryon : cette substance microscopique ou hyper-microscopique doit donc également avoir une structure prodigieusement compliquée. Et à première vue c'est bien le cas, jusqu'à un certain

point. Tandis que s'édifie l'albumine terrestre, la structure moléculaire est elle aussi portée au plus haut degré de complexité. Mais de cette extrême complexité ne sortirait jamais, au grand jamais, un nouvel organisme. L'organisme, en effet, ne sort pas de la graine comme si ce qui a pris forme de graine ne faisait que se perpétuer à partir de la plante ou de l'animal-mère dans le rejeton, plante ou animal, qui vient à naître. Cela n'est pas vrai du tout. La vérité est ailleurs : lorsque cette complexité de la structure a été poussée au maximum, elle se désagrège et finit par donner, dans ce qui avait d'abord été porté au plan de la terre à une extrême complexité, un chaos en miniature. Il y a, pourrait-on dire, désagrégation en poussière cosmique ; et lorsque cette désagrégation a eu lieu, lorsque la graine portée à son maximum de complexité s'est désagrégée en poussière cosmique, lorsqu'apparaît le chaos, c'est alors que tout l'univers environnant commence à agir sur la graine, la marque de son empreinte et à partir de ce petit chaos édifie dans celui-ci ce qui peut y être édifié par le cosmos agissant de toutes les directions (voir croquis).



La graine nous offre ainsi l'image reflétée de l'univers. Chaque fois qu'une graine se forme, le processus terrestre selon lequel elle s'organise est mené à son terme jusqu'au chaos. Chaque fois le nouvel organisme se construit dans la graine chaotisée à partir de l'univers entier. La seule tendance que porte en lui l'organisme d'origine, c'est de placer la graine dans une situation cosmique telle que, grâce à son affinité pour cette situation cosmique, les forces agissent à partir des directions correctes et qu'un pissenlit engendre un autre pissenlit et non un berberis.

L'image qui s'offre dans chaque plante est donc bien toujours le reflet d'une constellation, quelle qu'elle soit, elle est construite à partir du cosmos. Si d'une façon générale nous voulons faire agir les forces du cosmos à l'intérieur de notre monde terrestre, il devient alors nécessaire d'amener l'élément terrestre le plus possible à l'état de chaos. Pour la croissance végétale, la nature elle-même y pourvoit déjà sous un certain rapport. Bien entendu, il est nécessaire, attendu que tout nouvel organisme est formé à partir du cosmos, que cette action du cosmos soit conservée dans l'organisme jusqu'à ce que la graine soit à nouveau formée.

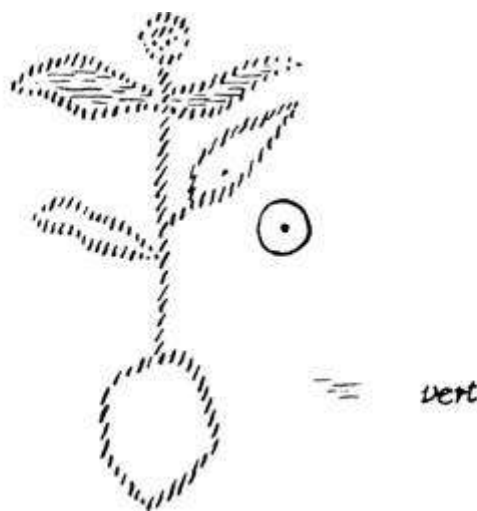
Tenez : nous mettons en terre la graine d'une plante quelconque ; nous avons dans cette graine la marque, l'empreinte du cosmos tout entier à partir d'une direction donnée de ce cosmos. C'est ici qu'entre en action la constellation, c'est de là que la graine tient sa forme spécifique. Et à l'instant où elle est mise dans le sol, l'extérieur de la terre agit très fortement sur elle et à l'instant même elle éprouve le désir ardent de renier le cosmos, de poursuivre une croissance anarchique dans toutes les directions possibles ; car ce qui agit au-dessus de la terre ne veut pas, à proprement parler, conserver cette forme ; il devient donc nécessaire de s'opposer à cette poussée anarchique vers le chaos – la graine, elle, il nous faut la pousser jusqu'au chaos – lorsque la première plantule se développe, ainsi que les pousses ultérieures,

il nous faut alors, par opposition à l'élément cosmique qui vit dans la graine en tant que forme de la plante, introduire dans la plante l'élément terrestre. Il faut donc rapprocher de la terre la plante en train de croître. Mais cela ne peut se faire que si effectivement nous incorporons à la vie de la plante la vie qui se trouve sur la terre, la vie qui existe déjà sur la terre, qui n'a donc pas encore été complètement chaotisée, qui n'a pas atteint le stade où la graine se forme, mais qui s'était arrêtée en chemin dans l'organisation de la plante, avant d'en arriver à la formation de la graine. C'est ici qu'intervient pour le plus grand profit de l'homme, dans les contrées particulièrement favorisées par le sort, la riche formation d'humus dans l'économie de la nature. Car au fond l'homme ne peut remplacer artificiellement que de façon insuffisante la fécondité que donne à la terre une formation naturelle d'humus.

Mais sur quoi repose cette formation d'humus ? Elle repose sur le fait que ce qui provient de la vie végétale est absorbé par le processus naturel. Ce qui n'a pas encore atteint l'état de chaotisation repousse d'une certaine manière l'élément cosmique. Si on l'utilise pour la croissance des plantes, on fixe solidement dans la plante l'élément terrestre proprement dit et quant à l'élément cosmique, son action se limite au courant qui ensuite monte à son tour jusqu'à la formation de la graine. En revanche, l'élément terrestre agit dans l'épanouissement des feuilles, des fleurs, etc... Dans tout cela, l'influence du cosmos ne s'exerce que par radiations. C'est là un processus que l'on peut véritablement suivre avec une précision absolue.

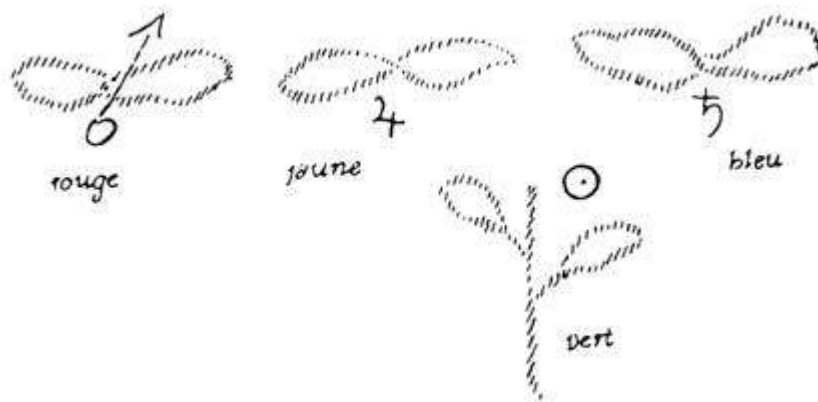
Supposez que vous ayez une plante qui se développe à partir de sa racine. A l'extrémité de la tige se forme la graine minuscule. Feuilles et fleurs s'étalent. Maintenant regardez : est terrestre dans la feuille et dans la fleur ce qui ressortit à la forme, ce qui est aussi remplissage de matière terrestre, de sorte que si une feuille ou si un grain s'épaississent, absorbent les substances internes et ainsi de suite, c'est grâce à ce que nous apportons à la plante comme élément terrestre, à ce qui n'a pas encore été amené à chaotisation. La graine en revanche, qui développe toute sa force par l'intermédiaire de la tige, mais dans le sens vertical, non pas vers le pourtour, irradie feuille et fleur des forces cosmiques. Cela se voit immédiatement.

Regardez en effet les feuilles vertes (croquis). Les feuilles vertes sont porteuses de l'élément terrestre par leur forme, leur épaisseur et leur couleur verte. Mais elles ne seraient pas vertes si ne vivait aussi en elles l'énergie cosmique du soleil.



Si vous passez à la fleur colorée, en elle vit non seulement l'énergie cosmique du soleil mais aussi le soutien que reçoivent les forces cosmiques du soleil par l'intermédiaire des planètes lointaines, Mars, Jupiter, Saturne. Quand on considère la croissance des plantes sous cet aspect, alors seulement on voit dans le rouge de la rose la force de Mars. Prenez le tournesol jaune – ce nom de tournesol n'est pas tout à fait justifié, il n'est dû qu'à sa forme – en raison de sa couleur jaune, il faudrait l'appeler plus justement fleur de Jupiter. Car la force

de Jupiter, qui soutient la force cosmique du soleil, colore les fleurs en blanc et en jaune. Si nous nous approchons, pour l'observer au bord du chemin, d'une chicorée sauvage bleuâtre de couleur, ce bleu nous fera deviner l'influence de Saturne qui soutient l'action du soleil.



Nous avons donc la possibilité de ne voir dans la fleur rouge d'autre influence que celle de Mars. Nous avons la possibilité de voir Jupiter dans la fleur blanche et jaune, Saturne dans la fleur bleue et dans la feuille verte le soleil proprement dit. Or la force qui apparaît là, dans la coloration de la fleur, agit avec une intensité toute particulière dans la racine. Car ce qui vit, ce qui est source de force dans les planètes lointaines agit précisément par ailleurs dans le sol. Il faut donc nous dire en tout état de cause : dans la plante que nous arrachons, nous avons en bas la racine et dans la racine l'élément cosmique ; dans la fleur se trouve surtout l'élément terrestre, très légèrement teinté de cosmique peut-être et seulement au plan de la couleur.

En revanche, si l'élément terrestre doit vivre dans la racine et y vivre avec force, il tend à prendre forme. Car la plante tire sa forme de ce qui peut naître dans le domaine terrestre. Ce qui élargit la forme est de nature terrestre. Lorsque la racine se divise, se ramifie en tant que racine, s'étoffe, c'est l'élément terrestre qui agit vers le bas comme pour la couleur l'élément cosmique agit vers le haut. Nous avons donc strictement des racines d'origine cosmique dans celles qui sont d'une seule pièce. Au contraire, dans les racines ramifiées nous avons l'action de l'élément terrestre qui pénètre dans le sol comme nous avons dans la couleur une action de l'élément cosmique en direction des fleurs, l'élément solaire étant présent entre les deux. L'élément solaire agit de préférence dans la feuille verte et il agit dans le rapport réciproque fleur-racine avec tout ce qui se trouve entre les deux.

L'élément solaire est donc à proprement parler ce qui sert de diaphragme à la terre elle-même, tandis que la mission de l'élément cosmique est à l'intérieur de la terre d'où il monte vers les parties hautes de la plante. Mais l'élément terrestre au-dessus du sol agit aussi vers le bas et il est attiré vers les parties basses de la plante avec l'aide du calcaire. A preuve, voyez les plantes chez lesquelles par le moyen du calcaire l'élément terrestre est fortement attiré jusque dans la racine : ce sont des plantes qui font partir leurs racines dans toutes les directions, comme par exemple les bonnes plantes fourragères – pas les betteraves – tel par exemple le sainfoin ; ainsi nous pouvons dire que c'est la forme de la plante qu'il faut regarder si l'on veut comprendre les plantes, c'est à leur forme et à la couleur des fleurs que l'on voit dans quelle mesure les éléments cosmique et terrestre agissent en elles.

Supposez maintenant que nous trouvions un moyen de retenir l'élément cosmique dans la plante, de l'y maintenir fortement ; il ne se manifesterait guère alors, il ne ferait pas de fleurs, il userait ses forces dans quelque chose comme la tige. Tiens, au fait, où vit donc, d'après les indications que nous avons données, l'élément cosmique dans la plante ? Il vit dans le siliceux. Et maintenant regardez *l'Equisetum*, la prêle : elle a la propriété d'attirer à elle

l'élément cosmique précisément, de s'imprégner de silice. Elle contient 90 % d'acide silicique. Dans cette prêle, l'élément cosmique existe pour ainsi dire en surabondance prodigieuse, mais il l'est de façon telle qu'il ne se manifeste pas en passant dans la fleur, mais qu'il apparaît justement dans les parties basses de la plante. Prenons un autre cas.

Admettons que nous voulions retenir dans le système racinaire d'une plante ce qui cherche à partir vers le haut, à monter dans la feuille par la tige. A l'âge actuel de notre terre, n'est-ce pas, on n'envisage plus tellement de faire pareille chose étant donné que nous avons déjà si bien fixé nos familles de plantes à la suite de circonstances diverses. Dans les temps anciens, dans la haute antiquité, il en allait autrement, il était encore facile de transformer une plante en une autre. En ce temps-là, cela se faisait beaucoup. C'est d'ailleurs encore le cas aujourd'hui parce qu'il nous faut chercher les conditions favorables à une plante donnée.

Car à quoi faut-il être attentif de nos jours, de quels yeux regarder une plante chez laquelle nous souhaitons que l'énergie cosmique ne monte pas tout entière dans l'activité florale et fructifère, mais reste en bas dans la plante, si nous voulons en quelque sorte privilégier la formation racinaire aux dépens de la formation de la tige et de la feuille, que faire dans ce cas-là ? Il faut mettre cette plante dans un sol sablonneux. Car dans un sol siliceux, les forces cosmiques sont retenues, sont positivement captées. En conséquence il faudra planter la pomme de terre dans un sol sablonneux, sous peine de ne pas réussir à retenir en elle la force cosmique : il faut en effet faire en sorte de retenir dans la pomme de terre elle-même, dans sa partie basse, la formation de la fleur, la contenir, car la pomme de terre est un rhizome, la force qui forme la feuille et la tige est maintenue dans la pomme de terre elle-même : la pomme de terre n'est pas la racine, mais une tige retenue.

Il ressort de tout cela que pour juger de toute la croissance des végétaux, l'A. B. C. pour ainsi dire consiste à être toujours en mesure d'établir ce qui dans une plante est d'ordre cosmique et ce qui est d'ordre tellurique terrestre. Comment peut-on, en fonction de la nature particulière du sol, disposer celui-ci à densifier, si j'ose dire, l'élément cosmique et à le retenir de la sorte davantage dans les zones de la racine et de la feuille ? Comment peut-on le rendre moins dense pour qu'ainsi il soit aspiré vers les hauteurs jusque dans les fleurs et qu'il les colore, ou bien jusque dans la formation du fruit et qu'il imprègne celui-ci d'un goût délicat ? Car si vos abricots ou vos prunes ont un goût délicat, ce goût leur vient, comme aux fleurs la couleur, de l'élément cosmique qui est monté jusque dans le fruit. Dans une pomme c'est effectivement Jupiter que vous mangez, dans une prune c'est Saturne.

Et si l'humanité, avec ce qu'elle sait aujourd'hui, se trouvait placée devant la nécessité de choisir certes, mais parmi un nombre réduit de plantes venant du fond des âges, pour produire toute la variété des fruits que nous avons aujourd'hui, elle n'irait pas loin si les formes de nos espèces fruitières ne nous venaient pas déjà de nos ancêtres et si elles n'avaient pas été produites en un temps où une antique sagesse instinctive permettait encore aux hommes de produire de nouvelles variétés de fruits à partir des espèces primitives. Si nous n'avions pas déjà les espèces fruitières et si les lois de l'hérédité ne permettaient pas de les reproduire indéfiniment, avec toute l'intelligence qui est la nôtre aujourd'hui, placés dans la même situation avec tout à refaire, nous ne parviendrions guère à produire d'espèces fruitières. Car on procède en toutes choses par tâtonnements, sans entrer rationnellement dans le processus. Pourtant, c'est la condition fondamentale qui doit derechef s'ensuivre si nous voulons peu ou prou continuer à cultiver la terre.

Notre ami Stegemann a trouvé exactement le mot juste lorsqu'il a dit qu'on pouvait constater une baisse dans la qualité des produits agricoles. Cette baisse de qualité tient – peu importe que vous preniez ma remarque en mal ou en bien – tout comme la transformation dans le développement des âmes humaines, à la fin du Kali Yuga dans le cosmos au cours des dernières décennies et des décennies à venir. Nous sommes également à la veille d'une importante transformation au sein de la nature. L'héritage du passé, ce que nous avons toujours perpétué, aussi bien en fait de dispositions naturelles, de connaissances transmises de père en fils et autres que les médicaments qui sont parvenus jusqu'à nous, tout cela perd son sens. Il nous faut acquérir des connaissances nouvelles pour pouvoir pénétrer tout le contexte des choses de la nature. L'humanité n'a que cette alternative : acquérir dans les domaines les plus divers des connaissances nouvelles qu'elle empruntera au contexte de la

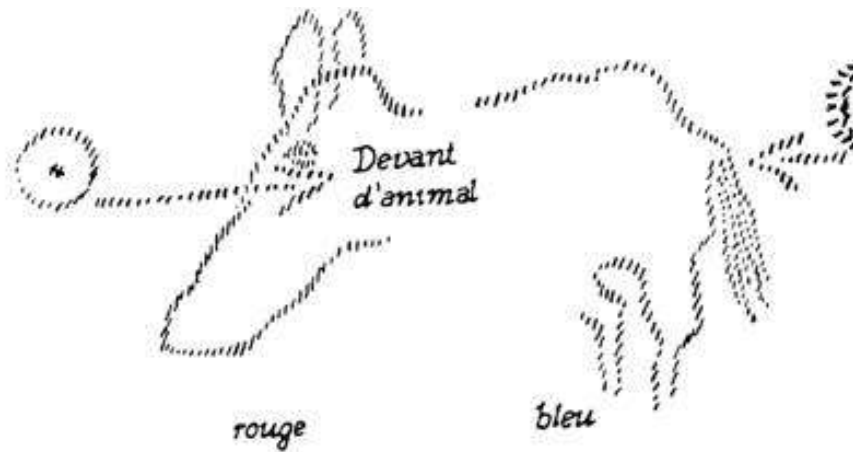
nature tout entier, au contexte du cosmos, ou bien laisser dépérir, dégénérer la nature et la vie humaine tout ensemble. De même que dans les temps anciens il était nécessaire de posséder des connaissances qui vraiment saisissaient en profondeur les structures de la nature, de même il nous faut aujourd'hui véritablement réapprendre à pénétrer les structures de la nature.

Voyez-vous, l'homme d'aujourd'hui sait tout juste comment l'air – j'ai déjà parlé de cela – se comporte à l'intérieur de la terre, mais quant à la façon dont la lumière se comporte à l'intérieur de la terre, il en ignore tout. Il ne sait pas que la roche cosmique par excellence, le siliceux, capte la lumière dans la terre, et, là, rend la lumière active, qu'en revanche ce qui est proche du vivant-terrestre, la formation d'humus, ne capte pas la lumière, ne la met pas en activité dans la terre et engendre donc une action dont la lumière est absente. Or, ce sont là des choses qu'il faut savoir, dans lesquelles il faut voir clair.

Maintenant, la végétation qui pousse sur la terre, ce n'est pas encore tout ; d'une région déterminée de la terre fait non moins partie un secteur déterminé du règne animal. Pour des raisons qui apparaîtront ultérieurement, nous pouvons faire abstraction de l'être humain. Mais nous ne pouvons pas faire abstraction du règne animal. Car il existe ceci de particulier que la meilleure analyse cosmique qualitative s'effectue elle-même lorsqu'il y a coexistence d'un territoire donné avec sa végétation et des animaux qui vivent sur ce territoire. Il existe ceci de particulier – et je serais heureux si précisément l'on vérifiait ce que j'avance, car la vérification en apporterait sûrement la confirmation – il existe entre les animaux et les plantes la relation suivante : lorsqu'on a sur un domaine, quel qu'il soit, le nombre convenable de vaches, de chevaux et d'autres animaux, ces animaux réunis donnent exactement la quantité de fumier dont on a besoin sur le domaine, dont on a besoin pour compléter ce qui s'est chaotisé.

Et à la vérité, si l'on a le nombre exact de chevaux, de vaches, de porcs, le mélange de leur fumier est également le bon. Ceci s'explique par le fait que les animaux consomment, mangent, l'exacte mesure de ce qui leur vient de la végétation parce qu'ils mangent l'exacte mesure de la végétation que la terre peut produire. C'est la raison pour laquelle ils élaborent aussi, au cours de leur processus organique, autant de fumier qu'il en faut pour le restituer à la terre. En fait, ce qui se passe ici – il n'est pas possible d'y parvenir tout à fait, mais idéalement parlant c'est exact – c'est que si l'on est obligé de faire rentrer du fumier, quel qu'il soit, du dehors, il faut l'utiliser, le traiter uniquement comme un remède destiné à un domaine déjà atteint par la maladie. Un domaine ne se porte bien que dans la mesure où il produit lui-même son fumier grâce à son cheptel. Ceci exige naturellement que l'on mette au point une science exacte permettant de déterminer le nombre d'animaux de telle ou telle espèce dont on a besoin sur un domaine précis.

Mais on y parviendra, sans aucun doute, pour peu que l'on réapprenne à connaître au fond les forces qui sont ici à l'œuvre. Car bien entendu, ce que nous avons dit de la nature ventre au-dessus du sol, de la nature tête sous la surface du sol, s'applique aussi à la compréhension de l'organisme animal. Celui-ci est en effet inséparable du contexte général que constitue l'économie de la nature : par sa forme et sa couleur, également par la structure et la consistance de sa substance, lorsqu'on va de l'avant vers l'arrière, c'est-à-dire du museau vers le cœur, il est porteur des influences de Saturne, de Jupiter et de Mars, dans le cœur des influences du soleil et vers la queue de celles de Vénus, de Mercure et de la lune (voir croquis). A cet égard, les personnes qui s'intéressent à ces choses devraient vraiment développer désormais leurs connaissances en observant les formes.



En effet, développer ses connaissances en partant de la forme, de l'observation des formes, est d'une importance capitale. Allez donc voir dans un musée le squelette d'un mammifère quelconque et allez-y en vous pénétrant de ceci : dans la formation de la tête, dans sa conformation, agit principalement le rayonnement solaire tel qu'il se déverse dans la gueule de l'animal, l'action directe du rayonnement solaire. Et pour d'autres raisons profondes dont nous parlerons aussi dans ce cours, les animaux ne s'exposent pas tous au soleil de la même façon – un lion s'y expose autrement qu'un cheval – et la forme de la tête et de tout ce qui se rattache à la tête dépend de la façon dont ils s'y exposent. Ainsi avons-nous affaire dans l'avant-train de l'animal au rayonnement direct du soleil et par là à la formation de la tête.

Mais n'oubliez pas que la lumière du soleil entre encore par une autre voie dans l'environnement de la terre, puisqu'elle est reflétée par la lune. Nous avons donc affaire non seulement à la lumière du soleil, mais à la lumière du soleil reflétée par la lune. Cette lumière-là est complètement sans effet lorsqu'elle brille sur la tête d'un animal. Elle n'exerce alors aucune influence. Mais cette remarque vaut surtout pour la vie embryonnaire. La lumière reflétée par la lune, cependant, développe son maximum d'efficacité lorsqu'elle tombe sur l'arrière-train de la bête. Et regardez comment est formé le squelette dans cette partie-là, dans quel rapport particulier elle se trouve avec la formation de la tête. Développez en vous le sens de la forme pour apprécier cette opposition, la façon dont les fémurs s'insèrent dans l'ensemble, voyez le contraste entre l'extrémité du tube digestif telle qu'elle est formée et ce qui, au pôle opposé, se constitue à partir de la tête. L'opposition soleil-lune apparaît dans l'avant et l'arrière-train de l'animal.

Et si vous faites un pas de plus, vous trouvez que l'action du soleil va jusqu'au cœur pour s'arrêter devant lui, que la formation de la tête et du sang est soumise à l'action de Mars, Jupiter et Saturne, qu'au-delà du cœur en allant vers l'arrière l'action de la lune est soutenue par celle de Mercure et de Vénus, de sorte que si vous placez l'animal, si vous le tournez, si vous le dressez dans une position telle qu'il ait la tête en bas et l'arrière-train en l'air, vous obtiendrez la disposition qui est, invisible, celle de l'individualité agricole.

Ainsi vous est donnée la possibilité d'établir, à partir de la forme de l'animal, un rapport entre ce que l'animal fournit, par exemple, comme fumier et les besoins de la terre dont l'animal consomme les plantes. Car vous savez, n'est-ce pas, que par exemple les influences cosmiques qui s'exercent sur une plante, qui viennent de l'intérieur de la terre, se trouvent conduites vers le haut. Si donc une plante est particulièrement riche en influences cosmiques de cette nature et qu'un animal la consomme, qui de son côté et dans le même temps produit du fumier à partir de sa propre organisation sur la base d'une telle nourriture, cet animal fournit alors un fumier particulièrement adapté au sol sur lequel la plante pousse.

Ainsi, vous le voyez, si l'on perçoit les choses en fonction de leur forme, on arrive à connaître tout ce qui est nécessaire à cette individualité autonome que représente un domaine agricole. Mais il ne faut pas omettre d'y inclure le bétail.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Koberwitz, 11 juin 1924

Digression sur l'activité de la nature Comment l'esprit agit dans la nature

Les forces de la terre et du cosmos dont je vous ai parlé, ces forces agissent au sein de l'agriculture par l'intermédiaire des substances de la terre. Aussi ne sera-t-il possible de passer dans les jours qui viennent à l'éventail des points de vue pratiques que si nous nous occupons aujourd'hui avec plus de précision encore de la question suivante : comment agissent par l'intermédiaire des substances terrestres les forces dont nous avons parlé ?

L'une des questions primordiales que l'on peut soulever quand il s'agit de la production dans le domaine agricole a déjà été celle de la signification et de l'influence de l'azote sur la production agricole dans son ensemble. Seulement, il règne aujourd'hui précisément une grande confusion sur cette question de la nature même de l'action de l'azote. Partout où l'azote est à l'œuvre, on ne voit pour ainsi dire que les aboutissants de son action, les phénomènes les plus superficiels dans lesquels il se manifeste.

Mais on ne pénètre pas le contexte naturel au sein duquel agit l'azote et il ne saurait en être autrement si l'on se cantonne dans un domaine de la nature, ce n'est possible que si le regard porte jusqu'aux lointains du domaine de la nature et si l'on se soucie en même temps de savoir comment l'azote est actif dans la nature. On peut même dire – et c'est ce qui ressortira de mon exposé – que si l'azote en tant que tel ne joue pas nécessairement le tout premier rôle dans la vie végétale, il est néanmoins de première nécessité de connaître ce rôle pour comprendre la vie de la plante.

Mais l'azote, quand il agit dans la nature, a, dirais-je, quatre frères dont il faut en même temps apprendre à connaître les effets si l'on veut saisir ses fonctions et son importance dans l'économie de la nature, comme on l'appelle. Et ces quatre frères sont unis à lui d'une façon qui reste un mystère pour la science extérieure d'aujourd'hui, unis à lui dans l'albumine végétale et animale. Ces quatre frères sont le carbone, l'oxygène, l'hydrogène et le soufre. Si l'on veut connaître à fond la signification de l'albumine, il ne suffit pas de citer parmi les éléments significatifs qui la composent l'hydrogène, l'oxygène et le carbone, il faut y ajouter le corps dont l'action est pour l'albumine d'une importance primordiale, le soufre. Car le soufre est précisément, dans l'albumine, le médiateur entre l'esprit partout répandu dans le monde, entre la force formatrice du spirituel et le physique.

Et l'on est fondé à dire que si l'on veut suivre dans le monde matériel les traces qu'y dessine l'esprit, il faut suivre l'activité du soufre. Bien que cette activité du soufre ne soit pas aussi manifeste que celle d'autres corps, elle est cependant d'une extrême importance parce que c'est par le détour du soufre que l'esprit agit sur le physique dans la nature, le soufre est positivement le porteur du spirituel. On l'appelait autrefois « sulphur », d'un nom qui s'apparente à celui du phosphore ; ce nom ancien, il le porte parce qu'autrefois on voyait aussi dans la lumière, la lumière qui se répand, la lumière de nature solaire, le spirituel qui se répand. Et c'est pourquoi on nommait ces corps, comme le soufre et le phosphore, qui ont à voir avec l'action de la lumière pénétrant dans la matière, les porteurs de lumière.

Maintenant, et précisément parce que l'activité du soufre dans l'économie de la nature est si subtile, c'est en considérant et en apprenant à comprendre vraiment les quatre autres frères, carbone, hydrogène, azote, oxygène que nous verrons le mieux apparaître ce que représentent exactement ces corps dans l'ensemble de l'univers. Car le chimiste d'aujourd'hui ne sait pas grand' chose de ces corps. Il sait quel est leur aspect extérieur, lorsqu'il les a dans son laboratoire, mais il ignore absolument tout de la signification profonde de ces corps dans l'ensemble des activités universelles. Et la chimie d'aujourd'hui ne nous en apprend guère plus sur ces corps que ne nous en apprend sur une personne la silhouette que l'on a croisée

dans la rue, qu'on a prise en photo s'il se trouve et qu'on se rappelle en s'aidant de la photo. Car la science ne fait pas beaucoup plus que photographier ces corps – dont il faut pourtant connaître la nature profonde – et ce qu'en disent les livres, la façon dont on en parle dans nos cours, tout cela n'a guère plus de contenu qu'une photographie, assurément.

Partons donc pour commencer – nous verrons en son temps les conséquences à en tirer pour le monde végétal – du carbone. Ce carbone, voyez-vous, est aujourd'hui déchu d'une position très aristocratique et Dieu sait que par la suite bien des êtres dans l'univers ont suivi le même chemin, pour tomber à un niveau très, très plébéien. Ne voit-on pas dans le carbone le charbon qui sert à chauffer les poêles ? N'y voit-on pas le graphite qui sert à écrire ? Il subsiste bien une forme modifiée du carbone à laquelle on donne encore une valeur aristocratique, le diamant ; mais on n'a plus tellement loisir de l'apprécier, parce qu'on ne peut pas se le payer. Ainsi ce que l'on sait du carbone, comparé à l'énorme importance qui est la sienne dans l'univers, c'est trois fois rien. Ce gaillard – nous l'appellerons ainsi – ce gaillard de couleur noire, on le tenait jusqu'à une époque relativement très récente, il y a quelques siècles encore, pour ce qu'on désignait d'un terme extrêmement noble : la « pierre philosophale ».

Qu'est-ce que la pierre philosophale ? La question a suscité bien des bavardages dont il n'est pas sorti grand' chose. Car lorsque les alchimistes d'antan et leurs pareils ont parlé de la pierre philosophale, ils entendaient par là le carbone sous ses diverses formes. Et s'ils gardaient son nom à ce point secret, c'est que faute de le garder secret, n'importe qui aurait prétendu posséder la pierre philosophale, évidemment. Mais c'est bien du carbone qu'il s'agissait. Et pourquoi le carbone ?

Nous pouvons ici donner une réponse qui, tout en faisant appel à une conception ancienne, devrait être connue aujourd'hui. Voyez-vous, si l'on fait abstraction de la forme fragmentée sous laquelle, du fait que le carbone a passé par certains processus, nous le trouvons dans la nature (la houille ou encore le graphite), si nous saisissons le carbone dans son activité vivante, tel qu'il est véhiculé à travers le corps humain, à travers le corps de l'animal, tel qu'à partir de sa propre nature il édifie le corps de la plante, alors la substance amorphe – sans forme – que l'on se représente sous les espèces du carbone n'apparaît plus que l'aboutissement dernier, le cadavre de ce qu'est à proprement parler le charbon, le carbone, dans l'économie de la nature.

Le carbone est en effet le porteur de tous les processus créateurs de formes dans la nature. Qu'il s'agisse d'une forme ou d'une autre, celle, relativement éphémère, de la plante ou celle, perpétuellement changeante, de l'organisme animal, le grand modelleur qui est là présent, c'est le carbone : c'est lui qui, non seulement porte en lui sa substantialité noire, mais qui, lorsqu'il est en pleine activité, qu'il est intérieurement mobile, est partout le porteur des images cosmiques qui créent les formes, des grandes imaginations cosmiques dont sort nécessairement tout ce qui dans la nature reçoit une forme. Un sculpteur caché est à l'œuvre dans le carbone et ce sculpteur, en édifiant les formes les plus diverses qui sont élaborées dans la nature, se sert du soufre.

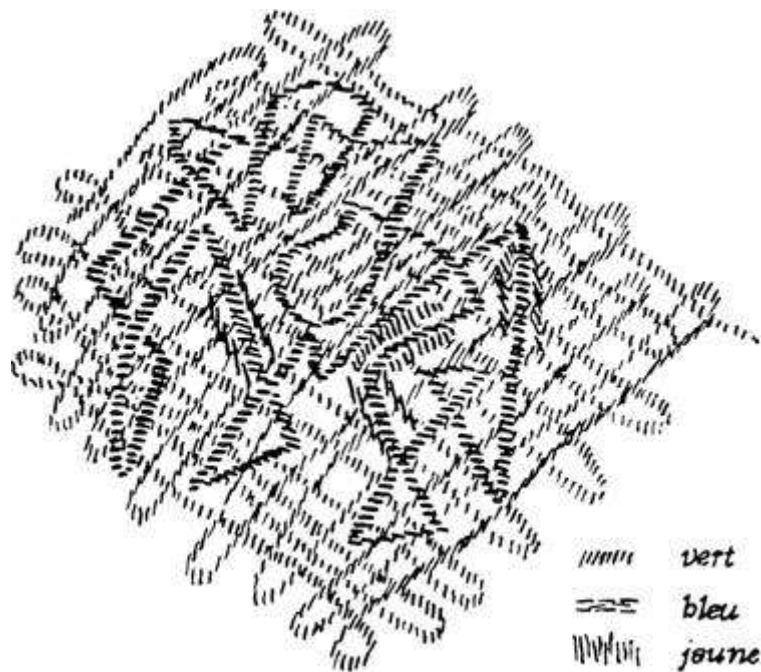
Si bien que si nous voulons nous faire une idée juste du carbone dans la nature, nous devons regarder comment l'activité de l'esprit dans l'univers s'humidifie en quelque sorte avec le soufre, fait œuvre de sculpteur et édifie à l'aide du carbone la forme plus solide de la plante mais aussi celle qui déjà passe tandis qu'elle naît, la forme de l'être humain qui justement se différencie de la plante en ce qu'il est capable d'anéantir sans cesse la forme en train de naître en éliminant le carbone qui sous forme de gaz carbonique s'est combiné à l'oxygène. C'est justement parce que le carbone dans le corps humain nous donne des formes trop rigides, trop fermes, comme celles du palmier – il se donne pour tâche de nous conférer cette solidité – que la respiration déconstruit aussitôt, arrache le carbone à cet état de solidité, le combine à l'oxygène et l'évacue à l'extérieur ; c'est ainsi que nous sont données les formes mobiles dont, en tant qu'êtres humains, nous avons besoin.

Mais la présence du carbone dans la plante est telle que d'une certaine manière il y est retenu jusqu'à un certain point sous forme solide, même dans les plantes annuelles. Une maxime ancienne dit à propos de l'homme : « Le sang est un suc tout particulier » et on dit avec raison que le moi humain bat dans le sang, qu'il s'y exprime physiquement, mais pour

être plus précis, c'est le carbone vivant, agissant, se donnant forme et à nouveau la défaisant, sur les traces duquel, humidifié avec le soufre, se meut dans le sang cet élément spirituel dans l'être humain que nous appelons le Moi ; de même que le Moi humain, qui est à proprement parler l'esprit en l'homme, vit dans le carbone, de même le Moi cosmique vit en quelque sorte dans l'esprit cosmique par le détour du soufre contenu dans le carbone qui se donne des formes et sans cesse les dissout. Il se trouve qu'aux époques antérieures de l'évolution de notre terre, le carbone a été ce qui s'est déposé, somme toute.

C'est seulement plus tard qu'est venu s'ajouter par exemple le calcaire dont l'homme se sert pour donner à son être une assise, une armature plus solides. Afin que puisse être mis en mouvement ce qui vit dans le carbone, l'homme crée dans son armature osseuse calcaire un soubassement solide ; l'animal aussi, du moins l'animal supérieur. Par là, l'être humain, avec la mobilité du carbone qui est en lui, se dégage du minéral pur, de la formation calcaire, solide, qui est celle de la terre et que lui aussi s'incorpore afin d'avoir en lui de la terre ferme. Dans le calcaire de ses formations osseuses, l'être humain a en lui la terre ferme.

Vous en savez maintenant assez pour vous représenter qu'à la base de tout ce qui est vivant se trouve une armature carbonée plus ou moins solide ou plus ou moins fluctuante qui ouvre la voie au déplacement du spirituel à travers le monde. Permettez-moi de vous dessiner cela très schématiquement, cela suffira pour nous donner une vue tout à fait concrète de la chose. Je dessine ainsi une armature comme l'esprit peut en élaborer n'importe où à l'aide du soufre (voir en bleu sur le croquis). C'est donc soit du carbone en perpétuel changement, qui se meut à dose très fine dans le soufre, soit comme chez les plantes une armature de carbone devenue plus ou moins solide, mêlée à d'autres substances, à d'autres ingrédients qui l'ont rendue plus solide.



Voyez maintenant : si nous considérons l'homme, ou en fin de compte un autre être vivant, il faut – nous l'avons souvent souligné depuis que nous sommes ensemble – que l'élément vivant en lui soit parcouru par l'éthérique qui est à proprement parler le porteur de la vie. Donc ce qui représente ici l'armature carbonée d'un être vivant, il faut que cela soit également pénétré d'éthérique de telle sorte que cet éthérique ou bien se fixe davantage sur les éléments de cette armature, ou bien soit plus ou moins en mouvement. Mais il faut que l'éthérique soit répandu sur toute l'étendue de l'armature (en vert sur le croquis). Nous pouvons donc dire : il faut qu'un élément éthérique soit présent partout où cette armature existe.

Mais cet éthérique, s'il restait seul de son côté, ne pourrait pas exister en tant qu'éthérique au sein de notre monde terrestre physique, c'est un premier point. Il passerait partout comme un néant furtif, pour ainsi dire, sans pouvoir se saisir de ce dont il a à se saisir dans le monde terrestre physique, s'il ne disposait d'un support terrestre. Tout ce que nous avons sur terre a ceci de particulier que le spirituel y a toujours besoin d'un support physique. Les matérialistes, eux, ne tiennent compte que du support physique, ils oublient le spirituel. Ils ont toujours raison, parce qu'effectivement la première chose qui s'offre à nous, c'est le support physique. Mais justement, ils restent totalement insensibles au fait que partout il faut au spirituel un support physique. Et ce porteur physique du spirituel qui agit dans l'éthérique – nous pouvons dire que dans l'éthérique agit le spirituel à son niveau le plus bas – ce support physique qui est parcouru par l'éthérique, parcouru de telle façon que l'éther s'humidifie en quelque sorte avec le soufre et introduit alors dans le physique ce qui n'est plus une forme à donner, ce qui n'est plus la constitution d'une armature, mais une perpétuelle mobilité, une perpétuelle vitalité à faire passer dans l'être de cette armature, cet élément physique qui, à partir de l'éther et avec l'aide du soufre, introduit la vie agissante, c'est l'oxygène. Si bien que ce que j'ai esquissé ici en vert, vous pouvez aussi vous le représenter, si vous le considérez sous son aspect physique, comme l'image de l'oxygène et par le canal de l'oxygène, de l'entité vivante, vibrante, ondoyante.

C'est par ce détour de l'oxygène que se meut l'éthérique avec l'aide du soufre. Et c'est par là que le processus respiratoire commence à prendre un sens. Nous absorbons l'oxygène par le processus respiratoire. Le matérialiste d'aujourd'hui ne parle que de l'oxygène qu'il a dans sa cornue quand il fait l'électrolyse de l'eau. Mais dans cet oxygène est partout vivant l'éthérique, le suprasensible à son niveau le plus bas, quand il n'en est pas supprimé comme nécessairement il est supprimé dans l'air qui nous entoure. Dans l'air que nous respirons, l'élément vivant de l'oxygène est tué afin que nous ne perdions pas connaissance en inspirant l'oxygène vivant. Car nous perdons connaissance lorsqu'un élément supérieur vivant pénètre en nous. Déjà une banale hypertrophie de croissance qui apparaît dans l'organisme, si elle se développe en un endroit où il ne le faudrait pas, nous fait perdre connaissance, sinon pire. Donc, si nous étions entourés d'un air vivant, contenant de l'oxygène vivant, nous irions dans tous les sens complètement abasourdis.

Il faut que l'oxygène autour de nous soit tué. Mais je dirais qu'il est, de naissance, le porteur de la vie, de l'éthérique. De même il devient aussitôt porteur de vie quand il sort de la sphère où il a mission d'agir, du fait qu'il lui faut extérieurement entourer nos organes des sens. Si nous le faisons entrer en nous par notre respiration, où il lui est permis d'être vivant, il redevient vivant. L'oxygène qui circule en nous n'est pas le même que celui qui nous entoure extérieurement. En nous, c'est de l'oxygène vivant et de même il redevient aussitôt oxygène vivant quand il quitte l'air atmosphérique pour pénétrer dans le sol, bien qu'il y vive d'une vie moins intense qu'en nous ou dans les animaux. Mais vivant, il le devient dans le sol. L'oxygène présent sous la surface de la terre n'est pas le même que celui qui vit au-dessus de la terre.

Il est certes difficile de tomber d'accord là-dessus avec les physiciens et les chimistes, car selon les méthodes qu'ils appliquent, il faut toujours que l'oxygène soit extrait de l'élément terrestre. Aussi n'ont-ils jamais à leur disposition que de l'oxygène mort. Il ne peut en aucune façon en être autrement. Mais c'est là une situation à laquelle est exposée toute science qui n'a en vue que le physique. Elle ne peut comprendre que des cadavres. En réalité, l'oxygène est le porteur de l'éther vivant et cet éther vivant s'empare de l'oxygène, le domine, en agissant par l'intermédiaire du soufre.

Voilà donc que j'ai maintenant deux éléments qui ne sont encore pour ainsi dire que juxtaposés : d'une part, l'armature carbonée dans laquelle manifeste son activité la forme la plus élevée du spirituel qui nous soit accessible sur terre, le Moi humain ou bien le spirituel cosmique à l'œuvre dans les plantes. D'autre part, si nous examinons le processus tel qu'il se déroule en l'homme, nous sommes en présence de la respiration, de l'oxygène vivant qui se manifeste en l'homme et qui porte l'éther ; et nous avons encore l'armature de carbone qui est là, à l'arrière-plan, et qui chez l'homme est en mouvement. L'un et l'autre doivent nécessairement se rejoindre. Il faut que l'oxygène puisse emprunter les voies qui sont tracées

d'avance par l'armature et il faut qu'il puisse aller là où une ligne, ou quelque chose d'approchant, est dessinée par le carbone, par l'esprit du carbone, et partout dans la nature il faut que l'oxygène porteur de l'éthérique puisse trouver le chemin qui mène vers le carbone porteur du spirituel. Comment s'y prend-il ? Qui sert ici de médiateur ?

Le médiateur, c'est l'azote. L'azote introduit la vie dans les formes incarnées dans le carbone. Partout où l'azote apparaît, il a pour mission de procurer la vie en servant d'intermédiaire au spirituel qui a d'abord trouvé forme dans le carbone. C'est l'azote qui partout, dans le règne végétal comme dans le règne animal et même à l'intérieur de la terre, jette un pont entre l'oxygène et le carbone. Et la spiritualité qui à son tour s'affaire dans l'azote avec l'aide du soufre, c'est celle que nous appelons spiritualité astrale. C'est la spiritualité astrale dans le corps astral de l'homme, c'est la spiritualité astrale dans l'environnement de la terre, où l'astral agit également dans la vie des plantes, des animaux, etc...

Spirituellement parlant, nous avons donc, intercalé entre oxygène et carbone, l'astral, mais cet astral marque le physique de son empreinte en se servant de l'azote pour pouvoir agir sur le plan physique. Partout où il y a de l'azote il se répand de l'astral. Car l'éthérique porteur de vie coulerait partout à flots à la façon d'un nuage, sans tenir le moindre compte de cette armature carbonée, si l'azote n'éprouvait pas une aussi prodigieuse attirance pour l'armature carbonée.

Partout où des lignes et des chemins sont tracés dans le carbone, l'azote entraîne à sa suite l'oxygène, l'astral de l'azote entraîne à sa suite l'éthérique (en jaune sur le croquis). Cet azote est l'entraîneur par excellence, celui qui entraîne le vivant vers le spirituel. C'est pourquoi l'azote en l'homme joue un rôle essentiel dans la vie de l'âme puisque la vie de l'âme sert d'intermédiaire entre la vie tout court et l'esprit.

Cet azote est, à proprement parler, quelque chose de vraiment merveilleux. Lorsque nous suivons le chemin qu'il parcourt dans l'organisme humain, c'est tout un être humain qu'il dessine. Il y a effectivement un homme-azote. Si nous pouvions l'isoler, ce serait le plus beau spectre qui puisse exister. Car il imite point pour point ce qui se trouve dans l'armature osseuse de l'homme. D'un autre côté, il se remet aussitôt à s'écouler dans la vie. Ainsi plonge le regard dans le processus respiratoire. Par ce processus, l'homme prend en lui l'oxygène, autrement dit la vie éthérique. Puis intervient l'azote interne qui entraîne l'oxygène partout où il y a du carbone, c'est-à-dire des formes actives et changeantes ; il y amène l'oxygène afin que celui-ci aille chercher la substance charbon et l'évacue.

Mais c'est bien par l'intermédiaire de l'azote que l'oxygène forme du gaz carbonique et que l'oxyde de carbone se trouve expiré. Cet azote nous entoure de tous côtés. Il n'y a autour de nous qu'une faible proportion d'oxygène – porteur de vie, on s'en souvient – alors qu'il y a une importante proportion d'azote de nature astrale et porteur d'esprit. De jour comme de nuit, nous avons un besoin considérable d'oxygène autour de nous. Nous avons peut-être moins de considération pour l'azote, de jour comme de nuit, parce que nous estimons – je parle ici de l'azote contenu dans l'air que nous respirons – en avoir moins besoin. Pourtant l'azote est bien ce qui a avec nous une relation spirituelle. Vous pourriez faire l'expérience suivante :

Vous pourriez tenter l'expérience en plaçant un homme dans un volume d'air déterminé en milieu clos et vous pourriez soustraire à l'air ambiant une petite quantité d'azote de manière que cet homme soit entouré d'un air un peu plus pauvre en azote que dans les conditions habituelles. Vous vous convaincriez, si l'expérience pouvait être menée à terme avec prudence, que l'azote se reconstitue immédiatement, non pas de l'extérieur mais, ainsi qu'il s'avère, de l'intérieur de l'homme. L'homme doit céder son azote de manière à lui restituer la proportion à laquelle il est habitué. C'est une nécessité pour nous autres hommes que de restaurer la proportion exacte entre notre être intérieur tout entier et l'azote qui nous entoure. La quantité d'azote extérieur ne peut en aucun cas diminuer. Certes, il ne perdrait rien de sa valeur : comme nous n'avons pas besoin d'azote pour respirer, il y en aurait toujours assez. Mais la relation spirituelle qui s'attache à lui exige la quantité d'azote qu'on a l'habitude de trouver dans l'air.

Vous le voyez donc, l'azote agit fortement jusque dans le spirituel et cela vous permettra également maintenant, si je puis m'exprimer ainsi, de concevoir, de vous représenter que la vie des plantes n'existerait pas sans l'azote. La plante en effet, telle qu'à première vue elle pousse dans le sol, n'a qu'un corps physique et un corps éthérique, pas de corps astral comme les animaux, mais il faut que de l'extérieur l'astral l'entoure de tous côtés. La plante ne fleurirait pas si l'astral n'était pas en contact avec elle de l'extérieur.

A la différence de l'animal et de l'homme, elle ne prend pas l'astral en elle, mais il faut qu'elle en soit touchée de l'extérieur. L'astral est partout et l'azote, porteur de l'astral, est partout, il vit dans l'air sous forme de cadavre, mais dès l'instant où il pénètre dans la terre, il reprend vie. Il devient vivant comme l'oxygène devient vivant. Non seulement cet azote dans la terre devient vivant, mais il acquiert une qualité dont il faut tenir compte particulièrement en agriculture, si paradoxal que cela paraisse aujourd'hui à des esprits embrouillés par le matérialisme : il ne se contente pas de prendre vie, il acquiert une sensibilité. Il devient véritablement porteur d'une sensibilité mystérieuse qui se déverse sur toute la vie terrestre. C'est lui qui ressent si dans telle ou telle région de la terre est présente la quantité d'eau qui convient.

Dans l'affirmative, il ressent la chose avec sympathie et dans le cas contraire avec antipathie. Il éprouve de la sympathie lorsque dans un sol donné poussent les plantes qui lui conviennent, etc... Et cet azote répand de la sorte sur toutes choses une espèce de vie sensible. Et avant tout, voyez-vous, on peut dire : tout ce que j'ai dit hier et dans les cours précédents de l'influence des planètes Saturne, soleil, lune etc... Sur la forme et sur la plante, on peut dire que personne n'en sait rien, oui, voyez-vous, dans la vie courante on peut dire que personne n'en sait rien. Mais l'azote, qui est partout, le sait, il le sait même très bien. L'azote n'est pas sans savoir ce qui émane des étoiles et poursuit son action dans la vie des plantes et dans la vie de la terre.

Il est le médiateur sensible, de même que dans le système neuro-sensoriel de l'homme il est le médiateur de la sensibilité. En vérité, il est le porteur de la sensibilité. Vous voyez donc que vous pouvez jeter un regard dans la vie subtile de la nature en considérant que l'azote s'y meut partout comme les sensations qui vont et qui viennent. Il en résulte que la façon dont nous traiterons l'azote pour la culture des plantes est de la plus haute importance. Ceci fera naturellement l'objet de considérations ultérieures, mais auparavant il y a encore un autre point qu'il est nécessaire d'examiner.

Vous voyez par conséquent que dans une collaboration vivante entre ce qui, émanant de l'esprit, prend forme d'armature dans la substance carbonée et ce qui, émanant de l'astral, pénètre de vie cette armature et lui donne sensibilité dans l'azote, c'est là où la vie est à l'œuvre dans l'oxygène.

Mais si tous ces éléments collaborent au sein du terrestre, c'est qu'ils se pénètrent encore de quelque chose d'autre qui établit la liaison entre le monde physique et les lointains du cosmos. Car il ne saurait naturellement être question pour notre monde terrestre que la terre se déplace comme un solide à travers le cosmos en se coupant du reste de l'univers. Si elle agissait ainsi, elle serait dans la situation d'un homme qui vivrait sur un domaine agricole mais qui voudrait rester autonome et laisserait de côté ce qui pousse sur ses terres. Cet homme se montre raisonnable et n'en fait rien. Il y a aujourd'hui abondance dans les champs. Demain nous retrouvons cela dans l'estomac de l'honorable compagnie et après-demain cela retourne au champ d'une manière ou d'une autre.

Nous ne pouvons absolument pas dire que nous pouvons, en tant qu'hommes, nous isoler, au contraire nous sommes liés à notre environnement, en dernière analyse nous faisons partie de lui de même que mon petit doigt fait partie de moi et de même que les choses qui entourent l'homme font partie de l'humanité dans son ensemble. Il faut qu'il y ait perpétuellement échange de substances ; il faut qu'il en soit de même entre la terre avec tous les êtres qu'elle porte et l'univers tout entier. Tout ce qui vit sur terre dans des formes physiques doit pouvoir être ramené dans le cosmos pour y être en quelque sorte nettoyé et purifié.

Nous avons donc suivant le croquis (plus haut) : d'abord ce que j'ai précédemment dessiné en bleu, l'armature carbonée, puis ce que vous voyez là en vert, l'oxygène support de l'éthérique, et ensuite, prenant partout son point de départ dans l'oxygène et transmis par l'azote aux diverses lignes, ce qui s'élabore sous forme astrale (en jaune) et qui constitue la passerelle entre la substance carbonée et la substance oxygénée. Partout je pourrais montrer comment l'azote entraîne et fait pénétrer dans les traits bleus ce qui est indiqué schématiquement par les lignes vertes.

Mais tout ce qui chez les être vivants s'est ainsi structuré et apparaît en un tracé délicat, il faut effectivement que tout cela puisse à nouveau disparaître. Ce n'est pas l'esprit qui disparaît, c'est ce que l'esprit a édifié à l'intérieur du carbone et pour quoi il attire à lui la vie contenue dans l'oxygène. Tout cela doit de nouveau pouvoir disparaître, une disparition qui ne se limite pas au plan terrestre mais qui doit pouvoir s'effectuer dans le cosmos, dans l'univers. C'est ce qu'accomplit un corps aussi proche parent que possible du physique et d'autre part aussi proche parent que possible du spirituel, l'hydrogène, dans lequel à proprement parler, si l'on veut dire les choses comme elles sont, bien qu'il soit lui-même le plus subtil des corps physiques, le physique réduit en mille morceaux, porté par le soufre, s'écoule dans les espaces indifférenciables de l'univers.

On pourrait dire : dans ce genre de formations, l'esprit a revêtu l'apparence du physique, il vit dans le corps sous les espèces de l'astral, il vit dans son image en tant qu'esprit, en tant que Moi. Il y vit sur le mode physique, en tant qu'esprit transformé en corps physique. Au bout d'un certain temps, il s'y sent mal à l'aise. Il veut se dissoudre. Il a maintenant besoin, tandis qu'à nouveau il s'humecte de soufre, d'un corps à l'intérieur duquel il abandonne toute détermination, toute structure, et gagne le tout indéterminé, le grand chaos de l'univers où il ne reste pas trace d'organisation quelle qu'elle soit. Et ce corps qui d'un côté est si proche du spirituel, de l'autre si proche du substantiel, c'est l'hydrogène. Il emporte dans les hauteurs éloignées de l'univers tout ce qui est, ici ou là, astral formé, doué de vie, où il redevient propre à être de nouveau puisé dans l'univers, comme nous l'avons décrit. Véritablement, l'hydrogène dissout tout.

Ainsi, voyez-vous, nous avons ces cinq corps qui représentent vraiment au premier chef tout ce qui est à l'œuvre et présent dans le vivant et aussi dans ce qui apparemment est mort mais ne l'est que temporairement. Soufre, carbone, hydrogène, oxygène, azote, sont en relation étroite avec un élément spirituel bien déterminé et sont par conséquent tout autre chose que ce dont nous parle notre chimie. Notre chimie ne parle que du cadavre des substances, elle ne parle pas des substances dans leur réalité. Il faut apprendre à connaître en elles des substances douées de sensibilité, de vie. A ceci près que l'hydrogène précisément, parce que d'abord il est le plus subtil en apparence, qu'il a le poids atomique le plus faible, est le moins spirituel des cinq.

Voyez-vous, lorsqu'on médite – il me faut bien ouvrir cette parenthèse pour vous montrer qu'il n'y a là rien de nébuleux – que fait-on au juste ? L'Oriental a pratiqué la méditation à sa façon. Nous, Occidentaux habitant l'Europe moyenne, nous avons notre façon de méditer. Nous pratiquons une méditation qui ne s'appuie pas directement sur le processus respiratoire, notre concentration, notre méditation sont actives et vivantes. Mais tout ce que nous faisons là, en nous adonnant aux exercices spirituels, a néanmoins une contrepartie corporelle, si ténue et subtile soit-elle.

L'activité méditative modifie toujours un peu, bien que de façon extrêmement subtile, le rythme régulier de la respiration, ce qui est si étroitement lié à la vie de l'homme. En méditant, nous gardons toujours en nous un peu plus de gaz carbonique que dans le processus ordinaire de notre conscience de veille. Toujours reste en nous un peu plus de gaz carbonique. En l'occurrence, nous ne rejetons pas constamment et immédiatement, comme on le fait d'habitude passivement, toute la masse de gaz carbonique. Nous en retenons une partie. Nous ne rejetons pas toute la masse de gaz carbonique dans le monde extérieur où nous sommes de toutes parts entourés d'azote. Nous retenons quelque chose.

Disons maintenant ceci : lorsque vous vous cognez le crâne, disons à une table, vous ne prenez conscience que de la douleur que vous ressentez, mais si vous frottez la table plus doucement, vous prenez conscience de la surface de la table et ainsi de suite. Il en va de

même lorsque vous méditez. Vous entrez petit à petit dans un état où vous faites l'expérience de l'azote tout autour de vous. C'est là ce qui réellement se passe dans la méditation. Tout devient connaissance, y compris ce qui vit dans l'azote. Car l'azote est un gaillard très intelligent. Il vous renseigne sur ce que font Mercure, Vénus, etc... Parce qu'il le sait, parce qu'il le ressent justement. Et c'est là le point – je reviendrai plus tard avec plus de précision sur certains aspects de la question – où effectivement le spirituel dans l'activité intérieure commence à avoir un certain rapport avec l'agriculture.

Car c'est là ce qui en particulier a toujours suscité un si vif intérêt chez notre cher ami Stegemann, cette coopération de l'âme et de l'esprit avec ce qui nous entoure. Car, voyez-vous, il n'est pas mauvais que celui qui s'occupe d'agriculture puisse méditer. Par là, il se rend réceptif aux révélations de l'azote. Sa réceptivité aux révélations de l'azote ne cesse d'augmenter. Et l'on en vient à pratiquer l'agriculture dans un tout autre style, dans un tout autre esprit quand on s'est rendu ainsi réceptif aux révélations de l'azote. On sait soudain toutes sortes de choses. Elles surgissent. On connaît alors toutes sortes de choses sur les secrets qui sont à la clé d'un domaine ou d'une ferme.

Voyez-vous, il n'est certes pas possible de répéter ce que je viens de vous dire ici depuis une heure, mais je peux le caractériser encore une fois d'une certaine manière. Prenons un paysan, que le savant tient pour un homme sans instruction ; il parcourt son champ. Oui, l'homme instruit dit que le paysan est bête, mais en réalité ce n'est pas vrai ; ce n'est pas vrai, pour la bonne raison que le paysan – pardonnez-moi, il en est ainsi – est en vérité un homme qui médite. L'objet de ses méditations pendant les soirées d'hiver est vaste, extrêmement vaste. Ce qu'il fait sien de la sorte, c'est déjà une façon d'acquérir la connaissance spirituelle. La seule chose qui lui manque encore, c'est de pouvoir formuler cette connaissance. Ce qu'il y a, c'est qu'elle apparaît tout d'un coup. On marche à travers champs et soudain on sait. On sait d'abord, on essaie ensuite.

J'ai éprouvé cela maintes et maintes fois, du moins dans ma jeunesse, lorsque je vivais avec des paysans, il en est ainsi, sans l'ombre d'un doute. Et, c'est de choses comme celles-là qu'il faut partir en vérité. Les considérations purement intellectuelles ne sont ici d'aucun secours. Elles ne nous donnent pas accès à de telles profondeurs. Il faut nous raccrocher à ce dont je viens de parler. En fin de compte, la vie et l'activité dans la nature sont d'une essence tellement subtile qu'elles passent à travers les mailles grossières des concepts intellectuels. C'est l'erreur qu'a commise la science moderne. Elle prétend se servir de concepts intellectuels à mailles grossières pour voir clair dans des choses qui précisément sont d'une texture beaucoup plus fine.

Toutes ces substances, voyez-vous, soufre, carbone, oxygène, azote, hydrogène, sont réunies dans l'albumine. Et maintenant nous comprendrons avec plus de précision encore que nous n'avons pu le faire jusqu'ici la formation de la graine. Voyez-vous, lorsque carbone, hydrogène, azote, sont présents où que ce soit dans la feuille, la fleur, le calice, la racine, ils sont chaque fois liés à d'autres substances sous une forme ou sous une autre. Ils dépendent d'elles, ils ne sont pas autonomes. Il n'y a que deux voies qui leur permettent de devenir autonomes : ou bien l'hydrogène emporte tout cela dans les lointains du cosmos et enlève à la chose tout caractère particulier, entraîne le tout dans un chaos général et le laisse s'y dissoudre ; ou bien la substance hydrogène s'introduit dans la petite graine en formation, dans les composants de base de l'albumine et là les rend autonomes de telle sorte qu'ils deviennent réceptifs aux influences du cosmos. Dans la petite graine en formation règne le chaos, de même dans tout l'univers environnant. Et il faut qu'à ce point agissent l'un sur l'autre le chaos dans la graine et le chaos dans le fin fond de l'environnement cosmique. Alors naît la nouvelle vie.

Et maintenant, regardons quelle forme prend dans la nature la façon d'agir de ces substances, comme nous les appelons, et qui sont en réalité des porteurs d'esprit. Voyez-vous, ce qui agit disons à l'intérieur de l'homme sous forme d'oxygène et sous forme d'azote se comporte au fond d'une manière assez ordonnée. Là vivent effectivement les propriétés de l'oxygène et de l'azote. Si la science ordinaire ne parvient pas à découvrir ce fait, c'est qu'apparemment il se cache justement au sein de la nature. Mais l'activité du carbone et de l'hydrogène a des retombées qui ne peuvent pas se comporter de manière aussi ordonnée.

Prenons pour commencer le carbone : lorsque, venant du végétal, il parvient, avec l'activité qui lui est propre, au règne animal et à l'homme, il faut d'abord qu'il devienne mobile pendant un temps. Pour offrir une forme solide, il faut qu'il s'édifie sur une armature plus profonde ; cette armature, c'est celle qui, sous-jacente à grande profondeur, est contenue dans notre squelette calcaire, mais également dans la silice que nous portons toujours en nous, si bien que chez l'homme et aussi chez l'animal la force qui dans le carbone est créatrice de forme se trouve jusqu'à un certain point masquée. Le carbone prend appui pour grimper sur la force modelante du calcaire et de la silice. Le calcaire lui donne la force formatrice terrestre, la silice la force formatrice cosmique. Dans l'homme lui-même et dans l'animal non plus il ne prétend pas être en tout cas seul compétent, il s'appuie sur les formes déterminées par le calcaire et la silice.

Mais le calcaire et la silice sont aussi, nous le savons, le fondement de la croissance végétale. Et il nous faut développer une connaissance de l'activité à laquelle se livre le carbone dans l'ensemble du processus digestif, respiratoire et circulatoire chez l'homme dans sa relation avec la structure osseuse et avec la structure siliceuse, une connaissance de ce qui se passe à l'intérieur de l'être et que nous verrions en quelque sorte si nous pouvions nous y glisser et nous faire montrer dans le processus circulatoire comment les forces formatrices du carbone rayonnent dans le calcaire et dans la silice. C'est ce regard que nous devons mettre en œuvre lorsque nous portons les yeux sur une surface couverte de végétation et qui a au-dessous d'elle du calcaire et de la silice.

On ne peut pas regarder à l'intérieur de l'être humain. Mais il faut alors développer cette connaissance, il faut être capable de voir l'oxygène capté par l'azote qui le fait ensuite descendre dans le carbone, mais dans le carbone en tant qu'il prend appui sur le calcaire et la silice. Nous pouvons également dire : parce que l'oxygène ne fait que traverser le carbone. Nous pouvons dire aussi : il faut introduire dans la terre ce qui vit dans le milieu environnant, ce qui est rendu vivant sous forme d'oxygène. C'est cela qu'avec l'aide de l'azote il faut introduire dans les profondeurs de la terre afin que l'oxygène, prenant forme dans le calcaire, puisse trouver appui dans la silice. Et ce processus, à condition d'être parfaitement sensible et réceptif à ce genre de choses, on peut l'observer de la façon la plus merveilleuse qui soit chez les papilionacées, chez les légumineuses et chez toutes les plantes qu'en agriculture on peut nommer accumulateurs d'azote et qui ont effectivement mission d'attirer l'azote à elles pour le communiquer à ce qui est au-dessous d'elles. Et quand on regarde ces légumineuses on peut dire : là, sous terre, se trouve quelque chose qui a un besoin, sensiblement comme le poumon humain a besoin d'oxygène.

Mais ce qui fait ici besoin c'est l'azote et ce qui en a besoin c'est le calcaire. Là, sous terre, le calcaire contenu dans la terre est effectivement, aimerait-on dire, voué à respirer en quelque sorte l'azote, de même que le poumon humain est voué à respirer l'oxygène. Et les papilionacées sont des plantes qui à vrai dire offrent l'exemple d'une fonction analogue à celle de nos cellules épithéliales. C'est par la voie de l'inspiration que l'azote descend. Et on peut dire que pour l'essentiel les papilionacées sont les seules plantes à se comporter ainsi. Toutes les autres n'ont d'affinité qu'avec l'expiration. Et c'est ainsi qu'aux yeux de l'observateur se décompose, aimerais-je dire, en ses éléments l'organisme entier du monde végétal, quand nous faisons appel à l'azote, que nous considérons cette manière de respiration par l'azote, alors l'organisme du monde végétal qui constitue un tout se décompose en ses éléments. Car partout où nous rencontrons des papilionacées, nous avons sous les yeux en quelque sorte les voies de la respiration et là où nous trouvons d'autres plantes, nous observons les autres organes qui assurent la respiration d'une façon beaucoup plus secrète et qui sont à vrai dire destinés à d'autres fonctions.

Notre tâche consiste à poser sur l'être végétal un regard tel que chaque espèce de plante apparaisse comme un organe au sein de l'organisme total qu'est le monde végétal, tandis que chez l'homme l'organe isolé paraît s'inscrire dans le tout organique qu'il constitue. Il faut être capable de regarder chaque plante comme faisant partie d'un tout. Et si l'on voit les choses de cette façon, alors on découvrira précisément l'importance considérable des papilionacées, on la découvrira – je sais bien, tout le monde connaît cela ; mais il est nécessaire d'en connaître les arrière-plans spirituels, faute de quoi le danger est grand, au fur

et à mesure que se perd la tradition, de s'engager, en appliquant des données nouvelles, sur des voies totalement erronées.

On peut voir comment ces papilionacées agissent au juste : elles présentent toutes ce trait particulier que le fruit en formation, qui chez les autres plantes tend plutôt vers les parties hautes, est chez elles maintenu dans la région des feuilles. Le fruit veut se former avant la floraison. Toutes les papilionacées ont cette tendance. Cela provient de ce que chez ces plantes ce qui se manifeste dans l'azote est justement beaucoup plus maintenu au voisinage de la terre – ce sont elles, n'est-ce pas, qui portent l'azote vers la terre ; chez ces plantes, les substances azotées manifestent un penchant qui les porte vers la terre plus que chez d'autres plantes où elles se développent à une plus grande distance du sol. Vous voyez chez ces plantes une inclination à colorer leurs feuilles non pas d'un vert ordinaire, mais d'un vert un peu plus foncé.

Vous voyez aussi que chez ces plantes on est en présence d'une sorte de rabougrissement du fruit proprement dit et que les graines de ces plantes ne gardent que peu de temps leur pouvoir germinatif. En effet, l'organisation de ces plantes est telle qu'elles utilisent tout particulièrement pour leur croissance les forces que le monde végétal doit à l'hiver et non celles qu'il doit à l'été. Aussi est-on tenté de dire : voilà des plantes qui ont toujours tendance à attendre l'hiver ; elles veulent vraiment attendre l'hiver pour se développer. Leur croissance ralentit lorsqu'elles trouvent en suffisance ce dont elles ont besoin : l'azote de l'air qu'à leur manière elles peuvent véhiculer vers le bas.

Eh bien, voyez-vous, telle est donc la manière dont on peut pénétrer du regard le devenir et la vie de ce qui se passe dans le sol et au-dessus du sol. Ajoutez à cela que le calcaire présente, au vrai sens du terme, une remarquable parenté avec le monde des désirs humains, et vous verrez comme là tout devient organique, vivant. Le calcaire, quand il est encore sous forme d'élément, de calcium, n'a de cesse qu'il n'ait pris pleine conscience de son identité, qu'il ne soit devenu calcaire, qu'il n'ait combiné le calcium à l'oxygène ; mais cela ne lui suffit pas encore, il a tous les désirs possibles et imaginables, convoite toutes sortes d'acides, jusqu'au bitume qui n'est plus minéral et qu'il veut absorber. Il veut tout attirer à lui ; il développe dans le sol le caractère authentique de la convoitise. Avec un peu de sensibilité, on perçoit la différence qui le sépare d'un autre corps. Le calcaire nous suce véritablement ; on a nettement l'impression que la nature de la convoitise est vraiment répandue partout où se trouve la substance calcaire, elle attire même l'élément végétal. Car tout ce que le calcaire veut posséder vit dans le végétal. Il faut toujours recommencer à le lui arracher. Comment le lui arracher ? Par le moyen d'une substance d'une distinction extrême qui, elle, ne désire plus rien.

Il existe une substance répondant à ce caractère de distinction, une substance qui ne désire plus rien, qui se suffit à elle-même, c'est la silice. Elle a trouvé en elle-même le repos. Et si l'on s'imagine ne voir la silice que dans ce qui présente les contours fermes du minéral, on se trompe. La silice est partout répandue à dose homéopathique, elle est en paix avec elle-même, elle ne prétend à rien. Le calcaire revendique tout, la silice ne revendique véritablement plus rien. Elle est comme nos organes des sens qui ne se perçoivent pas eux-mêmes mais qui en revanche perçoivent le monde extérieur. La silice est l'organe des sens extérieur partout présent dans l'élément terrestre, le calcaire est le désir extérieur partout présent dans l'élément terrestre et l'argile sert de médiateur entre les deux. L'argile est un peu plus près de la silice, mais il assure tout de même la médiation avec le calcaire.

Voyez-vous, ce sont là des choses qu'il faudrait pénétrer de manière à parvenir à un stade où la sensibilité nourrit la connaissance. Il faudrait ne ressentir le calcaire que comme l'homme de toutes les convoitises, car il est celui qui veut tout arracher aux autres pour se l'approprier, et la silice comme ce monsieur distingué qui arrache au calcaire tout ce qui lui est arraché, le transporte dans l'atmosphère et édifie les formes des plantes. Il vit de deux façons : ou bien il se retranche comme dans un château-fort, c'est ce qui se passe pour la prêle, ou bien il vit en tous lieux sous forme subtile, à un faible degré, fût-ce parfois selon une répartition à dose homéopathique très diluée et c'est par son intervention à proprement parler qu'est arraché au calcaire ce qui doit lui être arraché. Voyez-vous, ici encore on est en présence de la subtilité prodigieuse avec laquelle agit la nature.

Le carbone est à proprement parler dans toutes les plantes ce qui leur donne forme, c'est lui qui forme l'armature. Mais au cours de l'évolution de la terre, la tâche lui a été rendue difficile. Le carbone pourrait donner forme à toutes les plantes s'il n'avait en dessous de lui que de l'eau. Tout alors parviendrait à pousser, mais voilà, en dessous se trouve le calcaire qui le dérange et c'est pourquoi il s'associe à la silice, et silice et carbone unissant encore leurs forces à celles de l'argile modèlent à nouveau les formes, précisément parce qu'il faut surmonter la résistance du calcaire. Mais comment vit donc la plante dans cet ensemble ?

En bas, le calcaire veut la saisir avec ses tentacules, en haut la silice veut la rendre toute fine, svelte et filamenteuse, comme le sont les plantes aquatiques, mais au milieu, occupé à donner à nos plantes leur forme véritable, se tient le carbone qui met bon ordre à tout cela. Et de même que notre corps astral met de l'ordre entre le Moi et le corps éthérique, de même l'azote, élément astral, agit entre les deux. Il faut apprendre à comprendre comment l'azote s'active entre calcaire, argile et silice, entre les exigences perpétuelles du calcaire qui tendent vers le bas et l'aspiration perpétuelle de la silice à rayonner vers le haut. Alors se pose la question : comment introduire de la bonne manière l'azote dans le monde végétal ? C'est cette question qui nous occupera demain et qui nous servira de transition pour examiner les divers modes de fumure.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Koberwitz, 12 juin 1924

Les forces et les substances qui pénètrent dans le spirituel La question de la fumure

Vous l'avez vu, n'est-ce pas, en agriculture comme ailleurs, découvrir des méthodes conformes à la science spirituelle suppose que d'une certaine façon l'on considère la nature et l'action de l'esprit dans la nature avec une vue d'ensemble, étendue au vaste cercle que l'esprit embrasse, alors que de plus en plus la science teintée de matérialisme en est venue à s'enfermer dans le cercle étroit des phénomènes limités. Bien que, dans un domaine comme celui de l'agriculture, on n'ait pas toujours affaire à l'infiniment petit, au microscopique, comme c'est fréquemment le cas pour les autres sciences (celles de la nature), on a cependant affaire à ce qui agit sur une petite échelle et qui peut être découvert par l'action qui s'exerce à cette échelle.

Mais le monde dans lequel vivent l'homme et d'autres êtres terrestres ne saurait être en aucun cas un milieu dont on puisse juger en se contentant d'une échelle aussi limitée. Procéder, par exemple en ce qui concerne l'agriculture proprement dite, comme le fait aujourd'hui la science courante, reviendrait à prétendre connaître toute l'entité humaine à partir du petit doigt ou du lobe de l'oreille et à partir de là construire tout le reste. En face de ce procédé, il nous faut établir – et pour peu qu'il en existe la possibilité, cela s'avère aujourd'hui nécessaire – une science véritable qui ait en vue les grands rapports existant dans l'univers.

A quel point la science, au sens courant du terme ou au sens qui était courant il y a quelques années, est devant la nécessité de se corriger elle-même, c'est ce qui ressort des sottises scientifiques qui avaient cours il y a peu de temps encore en matière de nutrition chez l'être humain. Tout ce qu'on disait alors était parfaitement scientifique, tout était scientifiquement démontré et pour qui se contentait d'appliquer son attention aux seuls éléments qui entraient alors en ligne de compte, il n'y avait rien à redire à la preuve ainsi fournie. Il était prouvé, scientifiquement prouvé qu'un homme d'un poids moyen, 70 à 75 kg, a besoin pour se nourrir d'environ 120 g d'albumine.

C'est ce qui était, je l'ai dit, scientifiquement prouvé, si j'ose m'exprimer ainsi. Aujourd'hui, une formation scientifique ne permet plus de croire à ce principe. Car la science a d'elle-même corrigé son erreur. Tout le monde sait aujourd'hui que non seulement il n'est pas nécessaire d'absorber 120 g d'albumine pour se nourrir, mais qu'une telle dose est carrément nuisible et qu'il suffit d'en absorber chaque jour 50 g pour se porter au mieux. Sur ce point, la science s'est corrigée d'elle-même. On sait aujourd'hui avec certitude que si l'on absorbe de l'albumine en excès, elle donne naissance dans l'intestin à des produits de décomposition qui ont des effets toxiques.

Et si l'on examine non seulement les périodes pendant lesquelles on administre cette albumine à l'être humain, sans plus, mais la vie de cet être dans toute sa durée, on s'aperçoit que les effets toxiques de l'albumine en excès sont principalement l'apparition avec l'âge de l'artériosclérose. Ainsi les recherches scientifiques qui ont par exemple pour objet l'être humain aboutissent parfois à des résultats erronés parce qu'elles ne considèrent que ce qui se passe dans l'instant. Mais la vie d'un homme dure normalement plus de dix ans et les effets nocifs consécutifs à des causes qu'en jugeant sur les apparences on aurait volontiers crues bénéfiques, n'apparaissent souvent que très tard.

La science spirituelle risque moins de tomber dans pareille erreur. Certes, je n'ai nullement l'intention de faire chorus avec la critique facile qui se donne très fréquemment libre cours du fait que la science courante se voit contrainte de corriger ses erreurs, comme je

viens de le dire. On comprend parfaitement qu'il ne peut en être autrement, que c'est là une nécessité. Mais d'un autre côté, il est tout aussi facile de tomber à bras raccourcis sur la science spirituelle lorsqu'elle veut intervenir dans la vie pratique, parce qu'elle est bien obligée de diriger son attention sur les rapports plus vastes qui caractérisent la vie et parce qu'alors lui tombent sous les yeux non seulement les forces et les substances grossièrement matérielles, mais les forces et les substances qui pénètrent ensuite dans le spirituel. Cela est parfaitement valable pour l'agriculture également et en particulier quand vient à se poser la question de la fumure.

Il suffit d'entendre comment s'expriment si fréquemment – permettez-moi de le dire – les scientifiques d'aujourd'hui sur le chapitre de la fumure pour s'apercevoir qu'on a sur l'importance spécifique de la fumure dans l'économie de la nature des idées qui n'ont pas grand' chose à voir avec la réalité. On donne aujourd'hui à qui veut l'entendre de cette formule : la fumure contient les substances nutritives nécessaires aux plantes. Eh bien, les quelques phrases d'introduction de tout à l'heure avaient pour but de vous montrer que la science a été contrainte tout récemment, à notre époque ni plus ni moins, de réviser ses vues sur l'alimentation de l'homme. Elle y a été contrainte parce que précisément, en ce qui concerne la nutrition et quel que soit l'être vivant envisagé, elle part d'un point de vue totalement faux.

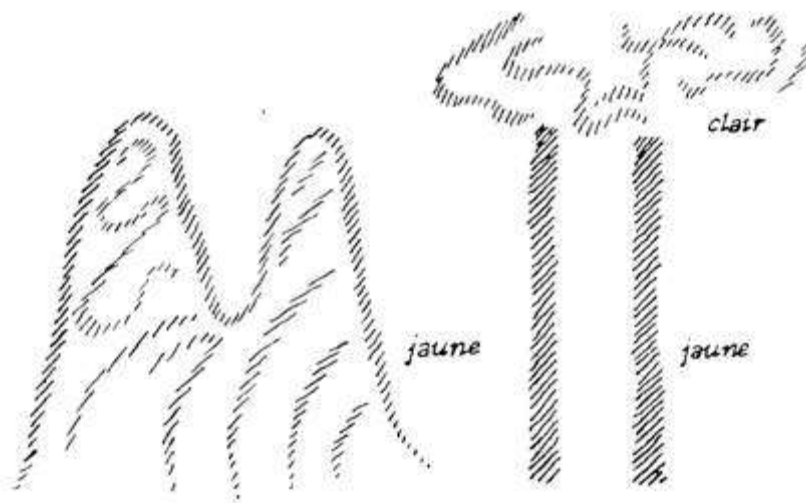
Voyez-vous, on croyait que l'essentiel dans l'alimentation – ne m'en voulez pas si je dis les choses aussi spontanément – était ce qu'on mange chaque jour. Bien sûr, c'est important, ce qu'on mange chaque jour. Mais la plus grande partie de ce que l'on mange n'est pas destinée à être absorbée par le corps en tant que substance et pour s'y déposer. La nourriture est là en majeure partie, au contraire, pour céder au corps les forces qu'elle contient, pour mettre le corps en mouvement. Et la plus grande partie de ce que l'on absorbe ainsi se trouve éliminée ; nous sommes donc conduits à dire qu'il ne s'agit pas principalement de pondérer l'assimilation des aliments, il s'agit au contraire de savoir si nous sommes capables d'absorber correctement avec les aliments les forces vivantes qu'ils contiennent. Car c'est de cette qualité vitale que nous avons besoin, par exemple lorsque nous marchons ou lorsque nous travaillons, en tout cas, quand nous bougeons les bras.

Par contre, ce dont le corps a besoin pour déposer en lui les substances, pour s'enrichir en quelque sorte de substances – ces substances que l'on expulse ensuite lorsque tous les sept ou huit ans on renouvelle sa substance corporelle, ces substances sont absorbées en majeure partie par les organes des sens, par la peau, par la respiration, de sorte que ce que le corps doit absorber et déposer en lui en fait de substance, il l'assimile à dose extrêmement diluée, constamment, pour ne le densifier que dans l'organisme. Il le prend dans l'air, le durcit et le densifie ensuite au point qu'on a des ongles, des cheveux, etc... qu'il faut couper. La formule : absorption de nourriture → passage par le corps → desquamation de la peau et des ongles, etc... est totalement fautive ; il faut dire au contraire : respiration → absorption très subtile par les organes des sens, même par les yeux → passage par l'organisme → expulsion. Alors qu'en fait ce que nous absorbons par l'estomac est important parce que, doué de mobilité intérieure comme un combustible, cela introduit dans le corps les forces nécessaires à la volonté qui agit dans ce corps.

Voyez-vous, on est au comble du désespoir quand on voit à côté de la vérité ainsi décrite, qui est tout simplement le résultat de l'investigation spirituelle, les vues de la science actuelle qui défend exactement l'inverse. On est désespéré parce qu'on se dit qu'il est tellement difficile de s'entendre en quoi que ce soit sur les questions les plus importantes avec cette science actuelle. Il faut pourtant que l'entente se fasse, car la science moderne conduirait inévitablement à une impasse dans la vie pratique justement. Avec les voies qu'elle suit, il y a des choses qu'elle ne peut tout simplement pas comprendre et pourtant elle a quasiment le nez dessus. Je ne parle absolument pas des expériences. En règle générale, ce que dit la science là-dessus est vrai. Les expériences sont parfaitement exploitables : les théories qu'on échafaude par la suite, voilà qui est grave. Et c'est malheureusement d'elles que découlent les indications pratiques à suivre dans les divers domaines de la vie. Quand on considère tout cela, on voit combien l'entente est difficile. Mais d'un autre côté il faut que cette entente se réalise dans les domaines pratiques par excellence, dont fait partie l'agriculture.

Voyez-vous, il faut bien avoir des connaissances dans les domaines les plus divers de la vie agricole, sur le mode d'action des substances, des forces et aussi du spirituel si l'on veut mener son affaire de la bonne façon. Car enfin, tant qu'un enfant ne sait pas à quoi sert un peigne, il le mord et l'utilise en dépit du bon sens. De même on utilisera les choses de la terre en dépit du bon sens si l'on ne connaît pas leur nature et si l'on ne sait pas comment se comporte la terre vis-à-vis des éléments dont elle dépend.

Pour nous faire une idée, regardons un arbre. Voyez-vous, il y a une différence entre un arbre et une plante annuelle commune qui conserve sa nature herbacée. L'arbre s'entoure d'une écorce. Quelle est au juste la nature de cet arbre par opposition à celle de la plante annuelle ? Comparons cet arbre avec un monticule de terre qu'on a entassée là et qui est extrêmement riche en humus, qui contient une énorme quantité de substances végétales plus ou moins décomposées et peut-être aussi des substances animales en décomposition (voir croquis).



Supposons qu'ici ce soit le monticule de terre, dans lequel je m'en vais ménager une dépression en forme de cratère, le monticule riche en humus, et là ce serait l'arbre avec à l'extérieur une partie plus ou moins ferme tandis qu'à l'intérieur croît ce qui ensuite donne sa forme à l'arbre. Vous allez trouver étrange que je mette en parallèle ces deux choses ; c'est que vous ne mesurez pas pleinement la parenté qui existe entre elles. Car la terre, qui, comme je l'ai décrit, est pénétrée de substances humifères en voie de décomposition, possède en elle le vivant-éthérique et c'est de là que tout dépend. Lorsque nous avons une terre comme celle-là, dont la composition particulière nous montre qu'elle porte en elle le vivant-éthérique, elle est en fait en train de devenir enveloppe végétale. Mais elle s'arrête en chemin, elle ne parvient pas à devenir cette enveloppe qui se prolonge dans l'écorce de l'arbre.

Et vous pouvez vous représenter que dans la nature elle n'y parvient pas ; les choses se passent simplement ainsi : au lieu que se forme le monticule mentionné plus haut, et que de l'humus y pénètre – celui-ci agit dans le sol au moyen des propriétés caractéristiques qui viennent du vivant-éthérique – le monticule, qui revêt alors une forme d'évolution supérieure, se referme tout simplement autour de la plante. Lorsqu'en effet en un lieu quelconque de la terre s'établit une ligne de démarcation entre le niveau supérieur de la terre et l'intérieur de celle-ci, tout ce qui s'élève au-dessus de ce niveau normal d'une légion donnée montre une inclination particulière pour le vivant, une inclination particulière à se pénétrer de vivant-éthérique.

C'est pourquoi il vous sera plus facile de fertiliser une terre ordinaire, inorganique, minérale, à l'aide de corps humiques ou plus généralement à l'aide de déchets en voie de décomposition si vous édifiez des monticules de terre et si vous les nourrissez de ces substances. Alors la terre acquerra d'elle-même la tendance à devenir intérieurement vivante,

à développer une affinité avec la plante. C'est le même processus qui préside à la formation de l'arbre. La terre se soulève, les bords se retroussent, elle entoure la plante et dispose autour de la plante son vivant-éthérique. Pourquoi ?

Voyez-vous, je vous dis tout cela pour vous éveiller à l'idée qu'il existe une parenté profonde entre ce qui est enclos dans les contours de cette plante et le sol qui entoure la plante. Il n'est pas vrai du tout que la vie de la plante s'arrête à ses contours. La vie en tant que telle a des prolongements, notamment dans le sol, à partir des racines, et pour beaucoup de plantes, il n'existe pas de frontière nettement délimitée entre la vie à l'intérieur de la plante et la vie au sein de son environnement. Avant toute chose, il est nécessaire de se pénétrer de cette donnée, il faut comprendre cela à fond pour être à même de saisir véritablement la nature d'une terre fumée ou travaillée d'une autre manière avec des intentions semblables.

Il faut savoir que fumer la terre doit consister à la vivifier afin que la plante ne se retrouve pas dans une terre morte et qu'elle n'ait pas de mal à mener à bien à partir de sa vitalité propre toutes les opérations nécessaires à la formation du fruit. Elle y parvient plus facilement si elle est déjà plongée dans un milieu vivant. Au fond, toute croissance végétale a un caractère légèrement parasitaire : la plante se développe à proprement parler sur terre comme un parasite. C'est une nécessité. Comme il y a de nombreuses régions de la terre où nous ne pouvons pas compter sur la nature pour qu'elle enfouisse elle-même dans la terre une quantité suffisante de déchets organiques que celle-ci puisse ensuite amener à une décomposition assez avancée pour que la terre en soit véritablement vivifiée comme il convient, il faut dans certaines régions de la terre venir en aide à la croissance végétale à l'aide de la fumure. Cette aide est le moins nécessaire dans les régions où il y a, comme on dit, de la terre noire. La « terre noire » a en effet ceci de particulier que la nature veille spontanément à y entretenir une vie suffisante, du moins dans certaines régions.

Vous voyez qu'il faut vraiment comprendre de quoi il s'agit. Mais il y a encore autre chose à comprendre : il faut savoir – c'est dur à entendre – établir une sorte de relation personnelle avec l'agriculture et tout ce qui la regarde, en premier lieu une relation personnelle avec la fumure et notamment avec le travail de la fumure. C'est là, semble-t-il, une tâche désagréable ; mais sans cette relation personnelle, on n'arrive à rien. Pourquoi ? Dites-vous bien que vous y verrez tout de suite clair si vous êtes capable en somme d'entrer dans la nature même d'un être vivant quel qu'il soit. Tout ce qui vit a toujours un côté extérieur et un côté intérieur. Le côté intérieur est contenu dans une peau, quelle qu'elle soit, le côté extérieur est en dehors de la peau. Et maintenant considérez, je vous prie, l'intérieur.



Le côté intérieur n'a pas uniquement des courants de forces qui vont vers l'extérieur, comme l'indiquent ces flèches (voir croquis), la vie interne d'un organisme a aussi des courants de forces qui vont de la peau vers l'intérieur, qui sont refoulés. D'autre part, l'organique est entouré extérieurement de tous les courants de forces possibles. Or il existe

quelque chose qui exprime d'une façon parfaitement exacte, mais comme sur un mode personnel, comment l'organique doit nécessairement élaborer la relation entre son intérieur et son extérieur. Tout ce qui en fait de forces exerce son action à l'intérieur de l'organique et à proprement parler à l'intérieur de l'organisme, c'est-à-dire à l'intérieur des contours de son épiderme, ce qui stimule et maintient la vie, tout cela doit – le mot une fois de plus est fort, veuillez m'en excuser – dégager intérieurement une odeur, on pourrait dire également puer.

La vie consiste essentiellement en ceci : au lieu de répandre leur odeur en s'évaporant comme ailleurs, les choses qui dégagent une odeur ne rayonnent pas trop intensément vers l'extérieur mais sont retenues là où cette odeur se dégage, à l'intérieur. Par rapport au monde extérieur, l'organisme doit vivre de façon à laisser filtrer le moins possible, à travers l'enveloppe constituée par sa peau, de ce qui produit en lui une vie génératrice d'odeurs ; ainsi pourrait-on dire qu'un ensemble organique est d'autant plus sain qu'il est plus odorant à l'intérieur et moins odorant à l'extérieur (voir croquis).



En effet, par rapport au monde extérieur, l'organisme, notamment l'organisme végétal, est prédestiné non à dégager de l'odeur, mais à en absorber. Et si l'on est parfaitement conscient du bien que peut faire une prairie aux senteurs aromatiques, imprégnée du parfum de plantes aromatiques, on prête alors attention au soutien mutuel que s'apportent dans la vie ces aspects complémentaires. Cet arôme qui se répand là et qui n'est pas purement et simplement l'odeur de la vie, embaume pour des raisons que nous aurons certainement encore loisir de fournir et il est présentement ce qui agit de l'extérieur sur la plante. Il faut qu'existe à proprement parler entre tous ces faits et nous une relation personnelle et vivante, c'est à cette condition qu'on est en plein dans la nature vraie.

Maintenant il s'agira pour nous de comprendre justement que la fumure et toutes les opérations analogues consistent nécessairement à conférer au sol un certain degré de vitalité ; mais il y a plus : il faut aussi mettre le sol en mesure de laisser s'opérer en lui, comme je l'ai indiqué particulièrement hier, une propagation de l'azote telle qu'avec l'aide de ce dernier précisément la vie puisse être véhiculée suivant certaines lignes de force, ainsi que je vous l'ai montré hier.

Il faut donc, lorsque nous fumons, que l'addition d'azote dans le sol suffise à apporter le vivant jusqu'aux structures qui ne peuvent se passer de lui dans le sol destiné à la végétation, sous la plante. Telle est la tâche. Mais c'est une tâche qu'il faut accomplir rigoureusement en conformité avec la réalité des faits.

Maintenant, vous trouverez déjà une indication solide dans le fait que si vous utilisez comme engrais une matière minérale, purement minérale, jamais en réalité vous n'agirez sur l'élément terre, mais seulement, à l'extrême rigueur, sur l'élément aqueux contenu dans la terre. Avec des engrais chimiques, vous pouvez produire un effet sur l'élément aqueux de la terre, mais vous n'irez pas plus loin, vous ne parviendrez pas à vitaliser l'élément terre lui-même. C'est pourquoi vous observerez chez des plantes sous l'influence d'un engrais chimique quel qu'il soit, une croissance que ne soutient pas une terre vitalisée mais simplement une eau stimulée.

Le mieux que nous ayons à faire si nous voulons vraiment étudier ces questions, c'est de nous tourner d'abord vers l'engrais qui de tous a le moins de prétentions, le compost que parfois on va jusqu'à mépriser. Nous avons là un moyen de vitaliser la terre ; on y fait entrer véritablement toutes sortes de déchets dont on fait peu de cas, qu'ils viennent des champs ou du jardin, depuis l'herbe qu'on a laissé pourrir, jusqu'aux feuilles mortes et autres en transformation, voire aux animaux crevés, etc... Or ce sont des choses qu'on ne devrait mépriser sous aucun prétexte, à vrai dire, car elles ont conservé en elles quelque chose de l'éthérique et même de l'astral.

C'est important. Dans notre tas de compost nous avons, du fait de tout ce qui entre dans sa composition, de l'éthérique, du vivant-éthérique, de la vie, mais aussi de l'astral. Certes, l'éthérique vivant et l'astral, nous ne les trouvons pas dans le compost dans une proportion aussi forte que dans le fumier ou dans le purin, mais nous les y trouvons en quelque sorte sous une forme plus stable ; ils s'y installent, l'astral notamment s'y installe davantage à demeure. Et il s'agit seulement pour nous de tenir compte en conséquence de cette présence permanente. Un éthérique par trop exubérant porte immédiatement préjudice à l'action de l'astral sur l'azote. Une vie trop exubérante de l'éthérique ne permet pas, pour ainsi dire, à l'astral de s'implanter dans le tas de compost.

Maintenant, il existe dans la nature un élément dont je vous ai déjà dit, en me plaçant aux points de vue les plus divers, combien il est excellent pour elle. C'est le calcaire. C'est pourquoi, si vous mettez dans le compost du calcaire, par exemple sous forme de chaux vive, il en découle la propriété suivante : sans qu'on agisse trop fortement sur l'évaporation de l'astral, la chaux vive capte l'éthérique, aspire du même coup l'oxygène, et l'astral peut alors opérer d'heureuse façon. L'effet ainsi obtenu est bien défini. En fumant avec du compost ainsi traité, on parvient à communiquer au sol quelque chose qui a tendance à faire pénétrer intensément l'élément terre dans l'astral sans passer par l'éthérique.

Représentez-vous par conséquent que l'astral, sans faire d'abord le détour par l'éthérique, pénétrera très fortement dans l'élément terre, si bien que celui-ci est de ce fait, dirais-je, fortement astralisé et que par le détour de cette terre astralisée il est pénétré par l'azote de telle manière que ce qui prend alors naissance ressemble vraiment beaucoup à un certain processus de l'organisme humain qui dans cet organisme rappelle le végétal, mais processus végétatif tel qu'il lui importe peu d'arriver jusqu'à la fructification et qu'il s'arrête quasiment à la formation des feuilles et des tiges. Ce processus que nous transmettons ainsi à la terre, il faut expressément que nous l'ayons en nous afin de pouvoir comme il se doit amener les aliments à cette mobilité dont je vous ai dit hier que sa présence est nécessaire. Or, c'est aussi cette mobilité que nous stimulons dans le sol lorsque nous le traitons comme je viens de le décrire.

Ce faisant, nous préparons le sol de telle façon que ses produits sont particulièrement bons à consommer pour les animaux par exemple, qui sous leur influence prolongée en eux développent la mobilité intérieure, mettent leur corps intérieurement en mouvement. En d'autres termes nous ferons bien de fumer avec ce compost nos prairies et nos pâturages, et si nous nous tenons rigoureusement à cette pratique, nous réussirons par là – notamment si nous appliquons les autres mesures qui s'imposent en la circonstance – à obtenir du bon fourrage vert qu'une fois fauché nous pourrons aussi utiliser comme foin. Mais j'aimerais dire que pour procéder en la matière de façon juste, il faut voir clair dans l'ensemble du processus. Car le détail de l'opération dépend naturellement en grande partie du sentiment personnel. Mais ce sentiment se développe si l'on perçoit correctement toute la nature de ce processus.

Si maintenant on se contente de laisser son tas de compost dans l'état où je l'ai décrit jusqu'ici, il peut très bien se faire que son astral se répande de tous les côtés. Il s'agira de développer maintenant vis-à-vis de ces choses une relation personnelle, de faire en sorte, autant que possible, que ce tas répande le moins d'odeur possible ; on y parviendra aisément en cherchant tout d'abord à disposer des couches minces entre lesquelles on interposera chaque fois une certaine quantité, disons, de tourbe. Ceci permet de retenir ce qui autrement s'évaporerait. Car l'azote est assurément un corps qui dans toutes les combinaisons possibles prend très volontiers le large. Nous avons ainsi le moyen de le retenir. Ce que je veux

indiquer par là, c'est principalement qu'il faut traiter l'agriculture sous tous ses aspects en étant convaincu que sans répandre partout la vie, y compris même l'astral, on court à l'échec.

En partant de là, vous pouvez voir apparaître un élément nouveau. Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi les vaches ont des cornes et certains animaux des bois ? La question est d'une importance extrême. La science n'a d'habitude à offrir là-dessus que des explications unilatérales et superficielles. Répondons à notre question : pourquoi les vaches ont-elles des cornes ? Je l'ai dit, n'est-ce pas, l'organique, le vivant, n'a pas toujours nécessairement des courants de forces uniquement dirigés vers l'extérieur, il peut aussi avoir des courants de forces dirigés vers l'intérieur. Maintenant représentez-vous un être organique de forme massive, avec des courants de forces dirigés vers l'extérieur, d'autres vers l'intérieur.

Il y aurait là une véritable anomalie, cela donnerait une masse organique, donc un être vivant tout d'une pièce. Si c'était le cas, nos vaches auraient un aspect fort étrange. Elles seraient tout d'une pièce avec des pieds à peine ébauchés, comme au premier stade de la vie embryonnaire. Elles garderaient toujours cette allure grotesque. Mais la vache n'est pas ainsi faite, elle a des cornes, elle a des sabots. Que se passe-t-il aux endroits où poussent le sabot, la corne ? Là se constitue un lieu qui envoie les courants vers l'intérieur avec une force toute particulière. Ces endroits sont coupés de l'extérieur d'une façon tout à fait particulière. Non seulement toute communication par le moyen de la peau perméable ou de la toison est impossible, mais les portes par où passeraient les courants vers l'extérieur sont hermétiquement fermées. C'est pourquoi la formation cornée est en rapport avec toute la forme de la bête. La formation des cornes et des sabots est en rapport avec toute la configuration de l'animal.

La formation des bois se présente tout autrement. Ici, il ne s'agit pas de ramener les courants dans l'organisme, au contraire ; il s'agit de conduire certains courants vers l'extérieur sur une certaine distance, il y a là des soupapes par lesquelles certains courants sont déchargés à l'extérieur – ces courants ne sont pas toujours forcément liquides ou gazeux, ce peut aussi être des courants de forces localisés dans les bois. Le cerf est un bel animal parce qu'il communique intensément avec son environnement en envoyant certains de ses courants vers l'extérieur et qu'il vit avec son environnement, absorbant ainsi tout ce qui agit organiquement dans les nerfs et dans les organes des sens. Le cerf devient un animal nerveux. A certains égards tous les animaux portant ramure sont parcourus par un courant de légère nervosité, cela se voit déjà à leurs yeux.

La vache a des cornes afin d'envoyer dans son propre corps les forces formatrices astrales et éthériques qui doivent déployer tous leurs efforts dans ce sens pour progresser jusqu'au système digestif de telle manière que dans ce système se développe un travail intense par l'intermédiaire précisément du rayonnement en provenance des cornes et des sabots. C'est pourquoi, si l'on veut comprendre la fièvre aphteuse, c'est-à-dire la réaction de la périphérie sur l'appareil digestif, il faut voir clair dans cette relation ; et c'est à partir de la perception claire de cette relation qu'est conçu notre remède contre la fièvre aphteuse. Tout cela fait donc de la corne quelque chose que sa nature et son être singuliers rendent particulièrement propre à réfléchir vers la vie intérieure du corps les forces de la vie et de l'astral. Vous avez dans la corne quelque chose qui rayonne de la vie, qui rayonne même de l'astral. Il en est ainsi et si vous pouviez circuler à travers l'organisme vivant de la vache, si vous étiez à l'intérieur de son ventre, vous sentiriez à l'odeur le courant des forces de vie s'écouler des cornes vers l'intérieur. Il en est de même pour les sabots.

Voyez-vous, cela nous donne une indication sur les recommandations que nous pouvons vous faire en vue d'augmenter l'efficacité du fumier d'étable ordinaire. Qu'est-ce au juste que le fumier d'étable ordinaire ? C'est la nourriture empruntée au monde extérieur qui a pénétré dans l'animal, qui a été jusqu'à un certain degré, jusqu'à un certain point, absorbée, qui a donné lieu à l'apparition dans l'organisme d'une dynamique de forces actives, mais qui ne sert pas au premier chef à enrichir l'organisme puisqu'elle se trouve éliminée. Mais elle a séjourné dans l'organisme, elle s'est pénétrée d'astral et d'éthérique. Elle s'est imprégnée au niveau de l'astral des forces porteuses de l'azote, au niveau de l'éthérique des forces porteuses d'oxygène. La masse qui maintenant se présente comme du fumier s'est imprégnée de tout cela.

Songez donc, nous prenons cette masse, nous la confions à la terre sous une forme ou sous une autre – nous reviendrons là-dessus plus en détail – c'est donc que nous donnons à proprement parler à la terre un astral-éthérique qui se trouve à juste titre dans le ventre de l'animal et qui y donne naissance à des forces de nature végétale. Car les forces que nous produisons dans notre appareil digestif sont de nature végétale. Le fumier a véritablement droit à toute notre reconnaissance parce qu'il subsiste au terme de la digestion ; car il véhicule de l'intérieur des organes jusqu'à l'air libre de l'éthérique et de l'astral qui restent attachés à lui. Quant à nous, il nous faut simplement les y conserver de manière appropriée pour avoir à notre disposition un fumier porteur d'éthérique et d'astral. C'est à cette condition qu'il exerce sur le sol, dans l'élément terre, une action vivifiante et aussi astralisante. Non seulement dans l'élément aqueux, mais effectivement dans l'élément terre. Il a la force de vaincre ce qu'il y a d'inorganique dans la terre. Maintenant, il faut bien entendu que ce qui se trouve ici confié à la terre perde la forme première qui était la sienne avant que ce soit consommé sous forme d'aliment ; car, pour être précis, il faut que cela soit parcouru par un processus organique interne du métabolisme.

Le fumier sera donc à un certain égard le théâtre d'une désagrégation, d'une décomposition. Les conditions les plus favorables sont celles où il en est au point de se décomposer sous l'effet de ses propres forces astrales et éthériques. Alors s'installent les bactéries, les infiniment petits. Ils trouvent un bon terrain nourricier. Aussi croit-on que ces êtres parasites ont quelque chose à voir avec la qualité du fumier en somme. A vrai dire, ils ne font qu'indiquer l'état dans lequel se trouve le fumier. Du fait qu'ils donnent des indications sur cet état, ils peuvent avoir de l'importance. Mais si nous croyons qu'en inoculant au fumier ces bactéries ou d'autres micro-organismes nous pouvons lui apporter une amélioration radicale, nous cédon, notez-le, à une belle illusion. A en juger d'après les apparences cela peut d'abord paraître le cas, mais la réalité montre que ce n'est pas le cas. Jusqu'à quel point ce n'est pas le cas, j'en reparlerai. Pour l'instant, poursuivons.

Prenons du fumier tel que la vache peut nous le donner, bourrons-en une corne de vache que nous enterrons à une certaine profondeur – je dirai 0,50 m ou 0,75 m à condition d'avoir un sous-sol qui ne soit ni trop argileux ni trop sablonneux ; il doit être possible de choisir pour cela un sol favorable, pas trop sablonneux. Qu'en résulte-t-il ? Ayant enfoui la corne de vache remplie de fumier, nous conservons dans celle-ci les forces que la corne de vache avait l'habitude d'exercer à l'intérieur même de la vache, à savoir réfléchir l'éthérique et l'astral. Du fait que la corne est entourée de terre, tous les rayons qui vont dans le sens de l'éthérisation et de l'astralisation convergent et pénètrent dans la cavité qu'elle constitue.

Et le contenu de la corne avec ces forces qui maintenant attirent ainsi tous les courants éthériques qui sont source de vie et qui sont contenus dans la terre environnante, tout le contenu de la corne se trouve vivifié intérieurement durant tout l'hiver, au moment où la terre, on s'en souvient, connaît son maximum de vitalisation. C'est en hiver que la terre est vitalisée au maximum. Tout ce qui vit est conservé dans cette bouse et l'on obtient ainsi, dans le contenu de la corne, une capacité de fertilisation extraordinairement concentrée et vitalisante.

On peut alors déterrer la corne ; on en sort ce qu'elle contient de fumier. Lors de nos derniers essais à Dornach, ces messieurs ont pu se convaincre, quand nous avons sorti le fumier, qu'il ne sentait plus mauvais du tout. C'était tout à fait frappant. Il ne sentait plus rien, mais il commença bien entendu à dégager une odeur quand on y réintroduisit de l'eau. Cela prouve que l'élément odorant s'est concentré dans le fumier et s'y est élaboré. Il y a là des forces énormes tant astrales qu'éthériques, dont vous pouvez vous servir en diluant dans de l'eau ordinaire – qu'il faudrait peut-être faire un peu tiédir – le contenu de la corne lorsqu'il a passé l'hiver en terre. Lorsque dans un premier temps j'ai regardé la superficie qu'il s'agissait de fumer – cela permet de se faire une idée des quantités à employer – l'expérience a prouvé que pour une surface, disons, à peu près comme celle qui va de la troisième fenêtre, ici, jusqu'à peut-être la première allée transversale (1200 m² environ), si on veut la traiter avec une quantité suffisante de l'engrais en question, on a assez d'une corne dont on dilue le contenu dans un demi-seau d'eau à peu près.

Mais il est alors nécessaire de combiner soigneusement le contenu entier de la corne avec l'eau. Cela implique qu'il faut maintenant commencer à remuer le mélange et à le remuer de telle façon que l'on tourne rapidement au bord du seau, à la périphérie, et qu'il se forme à l'intérieur un entonnoir allant presque jusqu'au fond du seau, de sorte que l'ensemble est effectivement pris dans un mouvement de rotation. Puis on inverse rapidement le sens de rotation, pour que le tout bouillonne vers le côté opposé. Quand on poursuit cette opération pendant une heure, on obtient une parfaite interpénétration de l'eau et du fumier.

Dites-vous bien que cela ne demande pas grand travail. Tout cela ne représente pas une tâche considérable. En outre je verrais très bien les personnes autrement inoccupées dans l'exploitation prendre un plaisir particulier à remuer du fumier de cette façon, au moins au début. Si les fils et les filles de la maison se chargent de cette tâche, celle-ci s'accomplirait à merveille, car c'est un sentiment très agréable de découvrir qu'une odeur doucement persistante se dégage encore de ce qui était pourtant totalement inodore. Cette relation personnelle que vous pouvez développer vis-à-vis de l'opération a quelque chose d'extraordinairement bienfaisant pour qui aime à percevoir la nature dans sa totalité et pas seulement telle qu'elle est présentée dans le guide Michelin.

Voyez-vous, il ne s'agira plus maintenant que de pulvériser la préparation sur la terre labourée, de façon qu'elle soit intimement mélangée à la terre – pour de petites surfaces, cela peut se faire avec un pulvérisateur ordinaire. Il va de soi que pour des surfaces plus importantes il faudra construire des machines spéciales. Mais si l'on arrive à conjuguer la fumure ordinaire avec ce que j'aimerais appeler ce « fumier spirituel », on verra bien quelle fécondité en résultera. On verra entre autres que ces procédés peuvent être considérablement développés. Car à cette mesure que je viens de décrire peut tout de suite s'en ajouter une autre, qui peut consister en ceci :

On prend à nouveau des cornes de vache, mais au lieu de les remplir de bouse, on les remplit de quartz finement pilé comme une farine (on peut aussi prendre de la silice, ou encore de l'orthoclase, du feldspath), on en fait une bouillie ayant à peu près la consistance d'une pâte très diluée et on en remplit la corne. Maintenant, au lieu de faire hiverner la corne, on la fait estiver, après quoi on la déterre à la fin de l'automne, on conserve le contenu jusqu'au printemps suivant puis on retire le contenu, qui a été exposé dans la terre à la vie de l'été, et on le traite comme précédemment, à ceci près qu'on a besoin cette fois de quantités bien moindres.

Vous pouvez donc prendre la valeur d'un petit pois que vous mélangez en tournant à un seau d'eau, peut-être même suffira-t-il de la valeur d'une tête d'épingle. Mais ici aussi il faut tourner une heure durant. Si vous utilisez cette préparation en pulvérisation sur l'extérieur des plantes – le traitement s'avérera bénéfique en particulier pour les légumes et les plantes de ce type – en pulvérisation et non en arrosage brutal, vous verrez comment elle corrobore l'effet qui d'autre part vient de la terre par l'intermédiaire du fumier de corne.

Et si un jour – ce qui, dirais-je, serait assez bien venu – on voulait étendre la chose à de grandes surfaces, pourquoi ne pourrait-on pas également avoir des machines – elles ne seraient pas si difficiles à construire – qui répandraient sur des champs entiers la pulvérisation très diluée dont nous avons besoin – vous verriez alors le fumier de corne exercer sa poussée à partir d'en bas, l'autre préparation tirer la végétation à partir d'en haut, la tirer ni trop fortement, ni trop faiblement. L'effet serait merveilleux, spécialement pour les graines de semence.

Voyez-vous, toutes ces indications procèdent, aimerais-je dire, d'une manière de considérer les choses dans toute leur ampleur et non pas simplement d'un point de vue étriqué, ce qui revient très exactement à vouloir reconstruire l'être humain d'une façon théorique à partir de son petit doigt ; on arrive assurément par là à un résultat qui n'est pas à sous-estimer. Voyez-vous, ce que l'on étudie de nos jours, ce que l'on appelle la rentabilité pour l'agriculteur, en définitive cela revient toujours à étudier comment rendre la production financièrement la plus avantageuse. Il n'y a pas grand' chose d'autre qui compte. N'est-ce pas – bien sûr, on n'y pense pas toujours, mais inconsciemment l'idée est toujours là, à l'arrière-plan – on s'extasie, quand on est agriculteur, devant les résultats considérables qu'on obtient dans l'immédiat en adoptant certaines mesures, pommes de terre énormes, produits de belle

taille, bien gonflés ; certes, mais on ne pousse pas l'analyse plus loin, car ce n'est pas là l'essentiel.

L'essentiel, c'est que lorsque ces produits deviennent produits de consommation, ils profitent le plus possible à l'être humain. Vous pouvez produire un fruit d'apparence superbe, dans votre champ ou dans votre verger, mais peut-être ne fait-il que vous remplir l'estomac, sans stimuler organiquement l'être intérieur à proprement parler. Mais cette science ne peut aller aujourd'hui jusqu'au point où elle permettrait à l'homme d'avoir la nourriture la plus propre à stimuler son organisme, parce qu'elle ne sait pas comment y parvenir.

Mais, vous voyez, les principes que nous énonçons ainsi à partir de la science spirituelle ont pour fondement toute l'économie de la nature. La pensée procède à partir de la totalité ; c'est pourquoi le fait isolé, dont il faut bien parler, donne la mesure du tout. Quand on pratique ainsi l'agriculture, ses produits ne peuvent être que de la meilleure qualité pour l'homme et pour les animaux. C'est même l'homme qui constitue toujours le point de départ de nos considérations, c'est lui qui en est le fondement. De là découlent les indications qui sont données afin que la nature humaine subvienne à ses besoins dans des conditions optimales. C'est ce qui fait la différence entre notre façon de voir et celles qui sont aujourd'hui courantes.

RÉPONSES AUX QUESTIONS POSÉES

12 juin 1924

*Dilution, brassage et répartition de la bouse de corne.
Conservation et utilisation des cornes.
Chaotisation de la graine.
Faculté de reproduction et valeur nutritive des céréales.*

Question. – La dilution doit-elle suivre une progression arithmétique ?

R. Steiner. – Il y aura sur ce point un certain nombre de choses à dire. On sera, selon toute vraisemblance, amené, au fur et à mesure que les surfaces augmenteront, à utiliser de plus grandes quantités d'eau et moins de cornes, si bien qu'avec un nombre relativement restreint de cornes, on pourra fumer sur de grandes surfaces. A Dornach, nous avons vingt-cinq cornes et en attendant nous les avons réparties sur un très grand jardin. Nous avons pris une corne pour un demi-seau. Puis nous avons recommencé en mettant deux cornes pour un seau entier. Et puis nous avons encore à fumer une surface sensiblement plus grande : sept cornes pour sept seaux.

Question. – Peut-on utiliser un dispositif mécanique pour le brassage de la bouse en vue du traitement de grandes surfaces, ou n'est-ce pas permis ?

R. Steiner. – C'est là, naturellement, un point sur lequel on peut ou bien se montrer intransigeant ou bien se résoudre à glisser peu à peu vers des solutions de remplacement. Il est absolument hors de doute que le brassage à la main a une autre signification qu'un brassage mécanique. Evidemment un esprit mécaniste n'en conviendra pas. Mais réfléchissez à la différence considérable selon que vous faites votre brassage vraiment à la main et que vous faites passer dans ce mouvement exécuté à la main tous les mouvements subtils, que vous lui communiquez toutes ces choses, y compris – pourquoi pas ? – ce que vous ressentez, ou que vous vous contentez de brasser mécaniquement. Bien entendu, nos contemporains ne croient pas que cette différence entre en ligne de compte et pourtant cela se remarque bel et bien en médecine.

Croyez bien que cela ne revient pas du tout au même de préparer un médicament quel qu'il soit à la main ou à la machine. L'être humain donne quelque chose à ce qu'il travaille de sa propre main et à ce propos – ne souriez pas, je vous prie – on m'a souvent demandé – un certain nombre d'entre vous connaissent probablement les médicaments Ritter utilisés en médecine – ce que je pense de ces médicaments. Peut-être savez-vous que les uns disent monts et merveilles de ces médicaments tandis que d'autres disent à tout vent qu'ils n'ont aucun effet. Les effets de ces remèdes existent bien, mais je suis fermement convaincu qu'à partir du moment où ces médicaments sont introduits en bloc dans le circuit commercial, ils perdent l'essentiel de leur efficacité, parce que, s'agissant de ces remèdes, il n'est pas indifférent que le médecin les ait chez lui et les remette au patient en mains propres. En effet, lorsqu'il remet un médicament au malade, la chose a beau se passer dans un cercle restreint, il y joint un certain enthousiasme. Mais l'enthousiasme, direz-vous, ne pèse rien. On ne pèse pas l'enthousiasme. Mais ses vibrations sont présentes et quand un médecin est enthousiasmé, il vibre spirituellement*.

* Rudolf Steiner a l'air d'énoncer une vérité de La Palice en disant dans la même phrase : les médecins sont enthousiasmés quand ils ressentent de l'enthousiasme. Il use en fait de deux mots dont le sens est le même : *Enthusiasmus* et *Begeisterung*. La racine du premier est le grec *Theos* = Dieu, celle du deuxième l'allemand *Geist* = Esprit. Il s'agit bien dans les deux cas du principe spirituel en l'homme (N. d. T.).

La lumière agit très fortement sur les médicaments, pourquoi n'en serait-il pas de même de l'enthousiasme ? C'est le véhicule de beaucoup de choses, son action est étendue, de sorte que les médecins d'aujourd'hui, quand ils sont enthousiasmés, peuvent susciter des effets

considérables. Le médicament de Ritter se révèle justement par là d'une grande efficacité. L'enthousiasme permettra de susciter des effets thérapeutiques considérables. Mais si vous procédez de façon mécanique, il est probable que la vertu de la chose se volatilise. La question en l'occurrence est donc de savoir si l'on fait quelque chose avec tout ce que des mains d'homme sont capables de faire – et elles sont capables de faire beaucoup – ou si on le fait à la machine. Mais on pourrait peu à peu découvrir qu'il y a un grand plaisir à s'occuper manuellement de ce brassage, de sorte que si l'on en vient à avoir besoin de beaucoup de cornes de vache, on ne pensera même plus à procéder mécaniquement. On en viendra à faire ce travail le dimanche, en guise de dessert tout simplement. Ce sera un moyen simple, si l'on a beaucoup de personnes à inviter et si on fait cela le dimanche, de parvenir aux résultats les meilleurs sans avoir recours aux machines et en procurant à ses invités la distraction qu'il leur faut.

Question. – La répartition d'un demi-seau d'eau sur une surface d'un tiers d'arpent soulève déjà de petites difficultés techniques. Si l'on augmente le nombre des cornes, les difficultés n'augmenteront pas seulement en fonction du nombre de cornes, mais plus rapidement. La pulvérisation en deviendrait alors plus difficile encore. Peut-on dans ce cas allonger l'eau de brassage ou importe-t-il de ne rien changer au contenu d'origine (un demi-seau) et par conséquent d'utiliser à peu près un demi-seau pour un tiers d'arpent ?

R. Steiner. – C'est faisable, oui. Mais je crois que dans ce cas il faut modifier le mode de brassage. Vous pouvez, dans un premier temps, achever de brasser le contenu d'une corne dans un demi-seau d'eau puis allonger dans le seau la préparation obtenue, mais il faut alors recommencer à brasser ; je crois donc préférable de calculer de combien on peut diminuer la quantité de substance à brasser dans un demi-seau et ensuite de brasser par demi-seaux, fût-ce avec moins d'une corne. Il est d'une importance capitale d'obtenir l'homogénéité parfaite du mélange. On est encore loin d'obtenir vraiment cette homogénéité lorsqu'on a versé la substance dans l'eau et remué en tournant. Il faut susciter une interpénétration en profondeur et ce n'est pas en versant simplement une substance un tant soit peu consistante ni en agitant mollement qu'on obtient jamais un mélange complet. Je crois qu'il est plus facile à l'homme de brasser si possible un grand nombre de demi-seaux contenant peu de substance que d'avoir à brasser une nouvelle fois un premier mélange étendu d'eau.

Question. – Il restera toujours des particules solides dans le liquide. Pourrait-on le filtrer pour permettre une meilleure répartition à l'aide du pulvérisateur ?

R. Steiner. – Je ne crois pas que ce soit nécessaire. Si l'on tourne rapidement, en effet, on obtient un liquide assez trouble et il est inutile de tenir compte de tel ou tel corps étranger qui pourrait encore s'y trouver. La fumure se laissera répartir comme il convient. La bouse de vache pure est ce qu'il y a de mieux, mais je ne crois pas qu'il faille se donner la peine de passer spécialement le liquide, même s'il s'y trouve des corps étrangers. S'il s'en trouve, ils ne feront pas de tort, ils pourront au contraire exercer une influence très favorable, le cas échéant, parce que dans la concentration et la dilution qui lui fait suite, rien d'autre n'agit effectivement que le rayonnement, non plus les substances, mais le rayonnement dynamique, si bien qu'à l'endroit où serait enfoui un corps étranger comme celui-là vous ne risquez pas d'avoir des pommes de terre avec de longues tiges et rien en dessous. Ce danger n'existera pas.

Question. – Je ne pensais qu'à l'utilisation du pulvérisateur.

R. Steiner. – On peut passer le liquide, cela ne fait pas de mal. On pourrait – ce serait la meilleure solution – concevoir d'emblée les machines pour qu'elles aient un tamis placé avant le système de vaporisation.

Question. – Vous n'avez pas dit s'il faut peser la bouse tirée de la corne pour respecter les proportions. Quant au demi-seau, s'agit-il du seau qu'on utilise en Suisse ou bien s'agit-il d'une indication en litres ?

R. Steiner. – Je me suis servi du seau modèle suisse, du seau à traire utilisé en Suisse – les essais ont été faits au jugé. Il faudrait maintenant établir des rapports de poids.

Question. – Peut-on réutiliser les cornes, ou bien faut-il nécessairement que ce soient des cornes de bêtes abattues de fraîche date ?

R. Steiner. – Nous n'avons pas fait d'essais ; je pense, à en juger d'après ce qu'on peut en savoir, qu'il est possible d'utiliser les mêmes cornes trois ou quatre fois de suite, mais que, passé ce laps de temps, cela n'irait plus très bien. Il n'est pas exclu que, le cas échéant, après avoir utilisé les cornes trois ou quatre ans, on puisse, en les conservant à l'étable, les utiliser un an encore. Je n'ai pas la moindre idée du nombre de cornes dont une exploitation peut disposer, je ne sais pas non plus s'il est nécessaire d'être particulièrement économe en la matière ou non. C'est une question que je ne peux pas trancher maintenant.

Question. – D'où peut-on faire venir les cornes de vache ? Faut-il les prendre en Europe de l'Est ou en Europe du Centre ?

R. Steiner. – Leur provenance est indifférente. Seulement il ne faut pas les prendre chez un équarisseur ; il faut qu'elles soient aussi fraîches que possible. Ce qui est curieux, il est vrai, si paradoxal que cela paraisse, c'est que la vie en Occident, la vie dans l'hémisphère occidental est totalement différente de la vie dans l'hémisphère oriental. La vie en Afrique, en Asie, en Europe prend une autre signification que la vie en Amérique. Il pourrait donc peut-être se faire que, le cas échéant, les cornes du bétail américain dussent être utilisées d'une manière un peu différente. Peut-être pourrait-il s'avérer qu'avec ces cornes, on soit obligé d'épaissir un peu la bouse, de la rendre plus dense, de la battre pour en faire une masse compacte.

Il n'est pas de meilleure solution que de prendre les cornes dans la région où l'on se trouve. Il existe une affinité extrêmement puissante entre les forces présentes dans les cornes de vache d'une contrée et les autres forces propres à cette contrée, tandis que les forces des cornes provenant de bêtes étrangères au pays peuvent entrer en conflit avec les forces attachées à la terre de ce pays. Il ne faut pas non plus perdre de vue que très fréquemment les vaches qui fourniront les cornes dans une région donnée ne sont pas directement originaires de cette région. Il faudra ne pas s'arrêter à cela et tenir compte du fait que lorsque la vache s'est nourrie pendant trois ou quatre ans sur un sol déterminé, donc qu'elle a vécu sur ce sol, elle en fait partie, si ce n'est pas une vache provenant de l'hémisphère occidental.

Question. – Quel âge doivent avoir ces cornes ? Faut-il que ce soient les cornes d'une jeune vache ou d'une bête âgée ?

R. Steiner. – Selon moi – il faut multiplier les essais dans ce domaine – compte tenu de la nature de la chose, les meilleures cornes devraient provenir d'animaux d'âge moyen.

Question. – Quelle doit être la dimension des cornes ?

R. Steiner. – R. Steiner dessine au tableau les dimensions de la corne – longueur 30 à 40 cm environ. – C'est par référence à la dimension qu'on trouve habituellement chez un bovin de l'Allgäu. Cf. voir croquis.



Question. – N'est-il pas essentiel également que la corne provienne plutôt d'un bœuf, ou plutôt d'un mâle ou d'une femelle ?

R. Steiner. – Il est extrêmement probable que les cornes d'un bœuf n'ont aucun effet, celles d'un taureau un effet relativement faible. C'est pourquoi je parle toujours de cornes de

vaches, animaux qui en règle générale sont du genre femelle ! Je parle donc d'animaux femelles.

Question. – Quelle est l'époque la plus favorable pour semer les céréales, le blé panifiable ?

R. Steiner. – N'est-ce pas, la réponse précise à cette question s'offrira lorsque je parlerai des semailles dans ma conférence. Les semailles ont bien entendu une importance extrême et il y a une grande différence selon qu'on sème près ou loin des mois d'hiver. Dans le premier cas, on obtient pour les céréales une forte capacité de reproduction, dans le second des qualités nutritives importantes.

Question. – Peut-on aussi répartir la bouse de corne avec du sable ? La pluie a-t-elle une importance ?

R. Steiner. – Pour ce qui est du sable, on peut le faire si on veut. Nous n'avons pas essayé. Rien ne s'y oppose. Quant à l'action naturelle de la pluie, il faudrait d'abord voir à l'usage. On peut admettre que la pluie n'entraîne pas de modification et même éventuellement qu'elle peut provoquer un renforcement de l'action. Mais d'un autre côté il s'agit d'une concentration de forces tellement puissante qu'on pourrait penser qu'à la faveur du petit choc provoqué par la chute des gouttes de pluie il pourrait se produire une projection trop importante. Il s'agit véritablement d'une action subtile, il ne faut donc négliger aucun détail. Quant à mélanger du sable à la bouse de vache pour la répandre, il n'y a rien à objecter à cela.

Question. – Comment écarter telle ou telle influence qui pourrait nuire à la conservation de la corne et de son contenu ?

R. Steiner. – L'un dans l'autre on peut dire qu'en pareille matière on fait plus de mal en règle générale en éliminant les influences dites nuisibles qu'en laissant les choses telles qu'elles sont. N'est-ce pas, on n'a à l'heure actuelle qu'une idée en tête, désinfecter partout. A cet égard on va sans aucun doute trop loin dans tous les domaines. Dans la fabrication des médicaments on a voulu à tout prix éviter le développement de la moisissure ; on est alors obligé d'employer des méthodes qui entravent leur vertu thérapeutique proprement dite. Pour ma part, toutes ces formes de nocivité ne m'impressionnent absolument pas. Le mal qu'elles peuvent faire n'est pas si grand. Le mieux, au lieu de s'évertuer à nettoyer les cornes, c'est de les laisser telles qu'elles sont. Nous les avons couvertes de vessies de porc, pour que la terre ne s'y introduise pas. Il n'y a pas lieu de recommander un nettoyage particulier des cornes. Il faut se familiariser avec cette notion que ce qui est sale n'est pas toujours de la « saleté ». Si par exemple vous vous enduisez le visage d'une mince couche d'or, votre visage est sale, pourtant l'or n'est pas de la saleté. La saleté n'est donc pas toujours sale. La saleté est justement parfois ce qui conserve.

Question. – Doit-on intervenir d'une façon ou d'une autre pour favoriser au maximum la chaotisation de la graine ?

R. Steiner. – On pourrait la favoriser, mais cela ne sera pas nécessaire. En somme, lorsque la formation de la graine intervient, le processus de chaotisation est déjà à son maximum. Il n'est donc pas nécessaire de le soutenir à ce stade. C'est au moment de la fumure que ce soutien est nécessaire. Mais lorsque la graine se forme, je ne crois pas que la nécessité se présente de favoriser la chaotisation. De toute façon, dans la graine qui va porter fruit le chaos est intégralement réalisé. Bien sûr, on pourrait arriver à ce résultat en augmentant la teneur du sol en silice. Car c'est par l'intermédiaire de la silice qu'agit à vrai dire l'élément proprement cosmique capté dans la terre. On pourrait procéder ainsi, mais je n'en vois pas la nécessité.

Question. – Quelle doit être la surface des parcelles expérimentales ? Ne faudra-t-il pas également faire quelque chose pour les forces cosmiques qu'il s'agit de conserver jusqu'à la formation de la nouvelle plante ?

R. Steiner. – Voici comment on pourrait s'y prendre pour expérimenter la chose : il est toujours relativement facile de donner des directives en la matière. Il n'empêche que chacun doit trouver par l'expérience les dimensions appropriées. En ce qui concerne la question posée, il sera relativement facile de procéder à des essais. Vous mettez, disons sur deux

parcelles juxtaposées, à titre expérimental, du froment et du sainfoin. Vous aurez alors la possibilité, chez une plante qui d'elle-même tend facilement à former des graines – le froment a constamment cette tendance – de découvrir qu'un apport de silice compromet la formation de la graine dans le cas du froment ; vous verrez que pour le sainfoin la formation de la graine est totalement étouffée ou encore qu'elle se produit à retardement. On peut toujours, quand on veut faire des recherches sur ces questions, prendre comme élément de comparaison les qualités intrinsèques de la semence de froment et parallèlement celles de la semence de sainfoin, des légumineuses, et faire ainsi des expériences très intéressantes sur la formation de la graine.

Question. – Est-il indifférent de répandre la préparation diluée sur le champ à un moment plutôt qu'à un autre ?

R. Steiner. – Ce n'est certainement pas indifférent, dans le cas où on voudrait conserver les cornes telles quelles après les avoir déterrées – en règle générale, cependant, on peut les laisser en terre jusqu'au moment où on en a besoin ; même si elles doivent y passer l'hiver et y rester encore une partie de l'été, elles n'en pâtiront pas – mais si l'on était obligé de les entreposer ailleurs, il faudrait faire une caisse dont les côtés seraient rembourrés de tourbe, présenteraient par conséquent sur tout le périmètre intérieur des coussins de tourbe. Il faudrait ensuite y placer les cornes afin que la très forte concentration se maintienne. En revanche il est déconseillé en tous les cas de conserver la préparation une fois qu'elle est diluée. Il faudrait procéder au brassage peu de temps avant l'emploi.

Question. – Lorsqu'on veut traiter des céréales d'hiver, doit-on utiliser les cornes trois mois après les avoir déterrées ?

R. Steiner. – Le mieux sera toujours de les laisser en terre jusqu'au moment de les utiliser – il n'y a pas d'exceptions. Quand on les utilise au début de l'automne qui suit, on les laisse en terre jusqu'au moment de s'en servir. La bouse n'en souffre pas.

Question. – Quand on emploie un pulvérisateur à tamis fin, la pulvérisation très fine du liquide n'entraîne-t-elle pas la déperdition des forces éthériques et astrales ?

R. Steiner. – Assurément non. Elles sont fortement fixées. D'une façon générale le spirituel risque moins de vous fausser compagnie, à moins que vous ne le chassiez a priori, que le matériel.

Question. – Comment traite-t-on les cornes remplies de substances minérales quand elles ont passé l'été en terre ?

R. Steiner. – On peut, sans dommage pour elles, les sortir de terre et les entreposer ailleurs. Vous pouvez les jeter en tas où vous voudrez. Cela ne nuit pas à la substance qui a passé l'été en terre. On peut exposer ces cornes à la lumière du soleil. Cela peut même leur être profitable.

Question. – Faut-il enterrer les cornes à l'endroit même que l'on veut plus tard fumer, ou bien peut-on les enterrer les unes à côté des autres dans un lieu quelconque ?

R. Steiner. – La différence sera si infime qu'il n'est pas nécessaire d'en tenir compte. Pratiquement, la meilleure solution sera de choisir un endroit où la terre soit relativement bonne, donc où elle ne soit pas fortement minéralisée mais au contraire un peu humifère, et d'y enfouir en un même point toutes les cornes dont on pourra avoir besoin.

Question. – Qu'en est-il de l'emploi des machines en agriculture ? Ne dit-on pas qu'il ne faut pas se servir de machines ?

R. Steiner. – Oui, eh bien voyez-vous, c'est là une question à laquelle au fond on ne peut pas répondre si l'on s'en tient à la seule agriculture. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute que dans la société où nous vivons aujourd'hui la question de savoir si on a le droit de se servir de machines n'est guère d'actualité. Exercer aujourd'hui le métier d'agriculteur sans se servir de machines, c'est à peine pensable. Il est bien certain que toutes les opérations qu'on exécute sont loin d'avoir avec les opérations les plus intimes de la nature les mêmes affinités que précisément le brassage et les opérations de ce type. De même que l'on ne devrait pas intervenir au moyen de dispositifs purement mécaniques dans un processus naturel aussi intime, de même pour les autres éléments dont j'ai parlé la nature pourvoit d'elle-même à ce que la machine ne soit pas d'une grande utilité là où elle n'a pas sa place.

La machine ne peut pas faire grand' chose dans la formation de la graine, la nature y pourvoit elle-même. Je ne vois cependant pas que la question soit d'une actualité brûlante. Mais qu'on le veuille ou non, on voit mal comment on pourrait venir à bout de ces tâches sans machines. Il suffit de faire remarquer qu'un agriculteur n'a pas besoin de cultiver la passion des machines. L'expérience prouvera sans aucun doute que celui qui est atteint d'une pareille passion s'en trouvera – même si la nouvelle machine apporte des améliorations – beaucoup plus mal que s'il avait continué à se servir de l'ancienne jusqu'à ce qu'elle ne vaille plus rien. Mais ce sont là des considérations qui sortent du domaine agricole au sens strict du terme.

Question. – Peut-on utiliser la quantité indiquée de bouse diluée dans l'eau également sur la moitié de la surface indiquée ?

R. Steiner. – Vous aurez alors une végétation foisonnante, cela donnera ce que j'ai déjà indiqué à une autre occasion. Si vous utilisez cette proportion, par exemple pour la pomme de terre ou quoi que ce soit d'autre, vous aurez une végétation foisonnante, une forêt de tiges étalées et ce que vous souhaitez obtenir ne se développe pas vraiment. Vous obtenez cela même qu'on appelle la verse, conséquence d'une croissance trop luxuriante. Voilà ce que vous obtiendrez en prenant des quantités excessives.

Question. – Qu'en est-il des plantes chez lesquelles on veut développer le système foliaire, de l'épinard par exemple ?

R. Steiner. – Je crois que là encore nous nous contenterons de ce demi-seau avec le contenu d'une seule corne, comme nous l'avons fait à Dornach nous-mêmes pour une superficie en gros équivalente à celle d'un jardin potager, sans plus. Pour des plantes cultivées sur de plus grandes surfaces, on aura besoin de beaucoup moins. Nous avons là la proportion optimale.

Question. – Le fumier qu'on emploie – fumier de vache, de cheval ou de mouton – est-il sans importance ?

R. Steiner. – Pour cette opération le matériau le meilleur est sans aucun doute le fumier de vache. Mais on pourrait poursuivre des recherches pour voir si l'on ne pourrait pas utiliser aussi du fumier de cheval. Il y aura lieu alors, si l'on veut traiter du fumier de cheval de cette façon, d'entourer impérativement la corne de crins tirés de la crinière du cheval, afin de rendre efficace par ce moyen ce qui chez le cheval, animal sans cornes, réside dans la crinière.

Question. – Doit-on pulvériser la bouse avant ou après les semilles ?

R. Steiner. – La bonne méthode consiste à pulvériser avant les semilles. Nous verrons comment cela agit. Car cette année nous avons pris un peu de retard et en certains endroits il faudra pulvériser après les semilles. Nous verrons donc si cela fait du tort. Mais il va de soi qu'on pulvérise avant les semilles de manière que le sol soit déjà sollicité.

Question. – Peut-on utiliser pour la silice les cornes qui ont déjà servi pour la bouse ?

R. Steiner. – Oui, certes, mais on ne peut pas les utiliser plus de trois ou quatre fois. Quand elles ont déjà servi trois ou quatre fois, elles perdent leurs forces.

Question. – La personne qui exécute le travail a-t-elle son importance ? Cela peut-il être n'importe qui ou bien faut-il que ce soit un anthroposophe ?

R. Steiner. – Là est évidemment la question. Qui la soulève aujourd'hui s'attirera bien des sourires. Rappelez-vous qu'il y a certaines personnes à qui la culture des fleurs sur leurs fenêtres réussit magnifiquement. Entre les mains de certaines autres personnes, les fleurs ne s'épanouissent pas, elles se dessèchent. Le fait est là. Mais tout ce qui est dû à l'influence de l'être humain lui-même et qui arrive d'une façon inexplicable pour un regard extérieur, mais parfaitement transparente pour le regard intérieur, cela se produit déjà du fait que la personne, dirons-nous, se livre à des méditations et se prépare au moyen de la vie méditative – j'ai caractérisé cela hier. A vrai dire, on crée un lien tout à fait différent avec l'azote, qui contient les imaginations, lorsqu'on médite.

Par la méditation, on passe sur un plan où tout ce qui est essentiel devient actif ; et c'est sur ce plan qu'on se transporte alors vis-à-vis de la végétation en général. Seulement la chose n'est justement pas aussi claire aujourd'hui qu'en des temps où l'on admettait ce genre de faits. Il y a eu une époque où les gens savaient effectivement qu'en accomplissant certaines

opérations ils acquéraient l'aptitude à s'occuper de la végétation. Aujourd'hui on n'y fait plus attention, l'opinion générale déteint et ces effets subtils et délicats se perdent lorsqu'on évolue constamment parmi des personnes qui ne leur prêtent aucune attention. C'est pourquoi il est très facile de réfuter ceux qui appliquent ces procédés. De ce fait, je crains encore un peu de faire scandale en parlant dès maintenant de ces choses en toute liberté devant un public plus vaste, parce qu'il est facile naturellement, étant donné la façon dont on vit aujourd'hui, de les réfuter.

Lors de notre discussion dans la salle Bock, notre ami Stegemann a soulevé une question très délicate lorsqu'il a demandé si l'on pouvait lutter contre les parasites par le moyen de la concentration et d'exercices analogues. La question ne se pose même pas : si vous faites ces exercices comme il convient, vous le pouvez ; si en particulier, au moment de l'année situé entre la mi-janvier et la mi-février, ce moment où la terre développe ses forces les plus intenses qui sont au maximum de leur concentration à l'intérieur de la terre, si on se fixait cette période-là comme une période de fête, pour ainsi dire, et si l'on procédait alors justement à ces exercices de concentration, on pourrait déjà observer des effets. Question délicate, je l'ai dit, mais question qui admet une réponse par l'affirmative. Seulement, il faut accomplir tout cela en accord avec la nature entière. Il faut savoir que c'est tout autre chose de faire un exercice de concentration au cœur de l'hiver ou au fort de l'été.

Bien des dictons populaires contiennent une foule de sentences qui peuvent encore donner à l'homme d'aujourd'hui des indications importantes. Voyez-vous, il y a encore autre chose que j'aurais pu mentionner hier : parmi tout ce que je devais faire dans la présente incarnation et qui n'a pu être mené à bien, tout jeune encore j'ai eu l'idée d'écrire ce que j'appellerai une philosophie du paysan, de mettre par écrit l'idée vivante que se font les paysans de tout ce qui les touche. Cela aurait pu donner quelque chose d'extrêmement beau et réduire à néant l'affirmation du comte d'après laquelle les paysans sont bêtes. Il en serait ressorti une sagesse subtile, une philosophie qui, déjà dans la manière de former les mots, s'étend longuement, en une fresque littéralement grandiose, sur les aspects les plus secrets de la nature. On est vraiment stupéfait de voir tout ce que le paysan sait effectivement de ce qui se passe au sein de la nature.

Il n'est plus possible aujourd'hui d'écrire une philosophie du paysan comme celle-là ; à notre époque, ces connaissances se sont presque entièrement perdues. Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient il y a quarante ou cinquante ans. Oui, tout cela était chargé d'une signification extraordinaire, car on pouvait apprendre auprès des paysans beaucoup plus qu'à l'université. Mais quoi, les temps étaient alors différents, on vivait à la campagne, avec les paysans, et on pouvait compter sur ses doigts les fois où l'on voyait venir les gens coiffés de chapeaux de bandits calabrais, ceux-là mêmes qui introduisirent ensuite le socialisme d'aujourd'hui dans les campagnes. Aujourd'hui, nous sommes dans un autre monde. Les plus jeunes parmi les auditeurs ici présents n'ont pas la moindre idée de la transformation que le monde a connue au cours des trente ou quarante dernières années.

Les trésors authentiques que renfermaient les patois sont aujourd'hui perdus pour la plupart, et plus encore cette philosophie du paysan qui était un peu celle d'une civilisation. Jusque dans les almanachs paysans on trouvait encore des choses qui maintenant n'y sont plus. Ils avaient également un autre aspect, ils parlaient à l'âme et au cœur. J'ai encore connu de ces almanachs imprimés sur du mauvais papier, mais on y voyait, en couleurs, les signes planétaires et à l'extérieur, sur la page de titre, un tout petit bonbon, c'est lui qu'on voyait en premier, un bonbon minuscule sur lequel on pouvait passer la langue chaque fois qu'on avait besoin du livre, ce qui rendait celui-ci encore plus savoureux. Des générations s'en sont servi.

Question. – Quand on a de grandes surfaces à fumer, faut-il uniquement se fier à son sentiment pour fixer le nombre des cornes à utiliser ?

R. Steiner. – Je ne le conseillerais pas. En pareil cas, je crois qu'il faut quand même être vraiment rationnel. Je conseillerais de tout faire d'abord pour obtenir les résultats les plus favorables en se laissant guider par ses sentiments dans les essais que l'on fait, puis de commencer, pour tenir compte du monde tel qu'il est, à transcrire la chose en chiffres, afin de disposer de véritables barèmes que les gens puissent ensuite utiliser. Je conseillerais à quiconque se sent par tempérament porté à procéder selon son sentiment de suivre sa pente ;

mais, dans son comportement vis-à-vis des autres, qu'il n'ait pas l'air de mépriser les barèmes et qu'il leur donne des résultats chiffrés et des barèmes. Il faudrait vraiment tout transcrire en chiffres permettant de faire des calculs et de dresser des totaux. C'est ce dont le monde d'aujourd'hui a vraiment besoin. Nous avons besoin de cornes de vaches pour mener l'opération à bien, mais nous n'avons pas besoin de cornes de taureaux pour la justifier à tout prix. C'est là ce qui justement suscite des oppositions. J'aimerais ici conseiller de se convertir le plus possible à des solutions de compromis et de tenir compte le plus possible des jugements d'autrui.

Question. – Peut-on fumer le tas de compost avec de la chaux vive dans les proportions qui sont prescrites aujourd'hui ?

R. Steiner. – Le procédé habituel donnera de bons résultats. Il faudra cependant faire une certaine distinction selon qu'on a affaire à un sol tourbeux ou à un sol sablonneux. Dans ce dernier cas, on aura besoin d'un peu moins de chaux, tandis que le sol tourbeux demande, lui, un peu plus de chaux, à cause de l'acidification.

Question. – Faut-il retourner le tas de compost ?

R. Steiner. – Cela ne peut pas lui faire de mal. Après l'avoir retourné, il ne faut pas oublier bien entendu de le protéger autant que possible en remettant une couche de terre dessus, pour maintenir autour de lui une couverture. Il est particulièrement indiqué pour ce faire d'utiliser de la terre tourbeuse ou de la tourbe.

Question. – Dans l'éventualité où on emploierait de la chaux pendant la période de reconversion, de quelle sorte de chaux s'agit-il ?

R. Steiner. – De chaux magnésienne.

Question. – Comment utiliser au mieux la bouse qui reste après remplissage des cornes ? Doit-on l'épandre à l'automne sur le champ afin qu'elle participe au processus hivernal ou faut-il la laisser où elle est jusqu'au printemps ?

R. Steiner. – Ne vous y trompez pas, cette fumure à la bouse de corne ne remplace pas complètement la fumure en général ; il faut naturellement aller plus loin. Il s'agira seulement de considérer cette nouvelle fumure comme une sorte de fumure additionnelle qui accroît substantiellement l'action des procédés utilisés jusqu'ici en matière de fumure. L'autre type de fumure doit être maintenu.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Koberwitz, 13 juin 1924

***Une des tâches de la science spirituelle :
l'observation du macrocosme
La vie de la terre et la végétation des plantes
Comment équilibrer la composition de la fumure***

Ce que nous avons mis en avant hier aux fins d'améliorer notre fumier dans les cornes de vache s'entend naturellement comme une amélioration de la fumure. Celle-ci demeure présente, cela va de soi, et nous aurons à voir aujourd'hui comment se comporter vis-à-vis de cette fumure puisqu'aussi bien il ne faut pas perdre de vue que ce qui vit doit aussi être maintenu au sein du vivant.

Nous avons vu, n'est-ce pas, que la vie éthérique ne doit strictement jamais quitter la région, la sphère de la croissance. C'est ce qui nous a conduits à attacher tant de prix à bien voir que le sol, d'où sort la plante qui pousse, le sol qui entoure ses racines, prolonge en quelque sorte la croissance à l'intérieur de la terre, qu'il est au sein même de la terre le vivant végétal, donc quelque chose qui vit. Et hier j'ai même indiqué comment on peut se représenter le passage d'un monticule de terre entassée dans lequel a surgi une vie intérieure grâce à – disons – l'humus qu'on y a incorporé, au cortex, voire à l'écorce qui entoure l'arbre et l'isole de l'extérieur.

Au cours de l'époque moderne, on a perdu, on ne pouvait pas ne pas perdre l'intelligence des grands ensembles présents dans la nature, et il est parfaitement naturel qu'on en soit arrivé là ; de même on n'a plus du tout compris non plus que cette vie commune à la croissance de la terre et à celle des végétaux se prolonge dans les produits d'élimination que nous avons dans le fumier, on n'a plus compris comment agissent les forces de cette vie omniprésente. Il était nécessaire que la connaissance de ces choses aille se perdant de plus en plus.

Cela ne veut pas dire que la science spirituelle, comme je l'ai déjà dit hier au cours de nos entretiens, doive par une manière de fanatisme intervenir avec fracas pour bouleverser ou révolutionner ce qu'on a produit ces derniers temps dans les domaines les plus divers de la vie ; il faut au contraire qu'elle reconnaisse pleinement le travail qui s'est fait ailleurs. Seules doivent être combattues – si je puis m'exprimer ainsi – les conclusions qui reposent sur des prémisses totalement fausses et qui tiennent à la philosophie matérialiste du temps présent ; et il faut compléter ce qui, découlant précisément d'une conception vivante du monde, peut déborder sur les domaines les plus divers de la vie. Aussi ne m'attacherai-je pas à exposer comment on prépare le fumier à partir du fumier de litière, du purin et du compost. On a pu observer à cet égard, en ce qui concerne le traitement du fumier et du purin, les façons d'agir les plus variées.

Il y aura peut-être beaucoup à dire dans ce sens au cours de nos entretiens cet après-midi. Je partirai simplement du principe qu'une juste conception des choses nous oblige sans doute à dire qu'en fait, dans nos exploitations, nous ne pouvons pas faire autrement que de nous livrer à la piraterie. Et si nous devons nous livrer à la piraterie, c'est tout simplement qu'avec tous les produits agricoles que nous envoyons par le monde, nous enlevons véritablement des forces à la terre, nous en enlevons même à l'air, et que ces forces sont à remplacer ; c'est dire qu'en fait avec le temps la teneur en fumier, dont la valeur est en rapport avec les besoins d'une terre appauvrie qu'on veut vivifier correctement, doit être traitée en conséquence. Or, sur ce point, la conception matérialiste du monde a vu naître ces derniers temps précisément des jugements erronés.

Primo : on étudie aujourd'hui avec soin l'action des bactéries, des infiniment petits ; on leur prête la capacité de produire un fumier parfaitement équilibré. On a positivement les yeux fixés sur le travail qu'accomplissent les bactéries dans le fumier et on s'en remet à elles.

Dans cet ordre d'idées, on a fait des tentatives tout à fait ingénieuses et parfaitement rationnelles pour inoculer au sol des bactéries, mais dans la plupart des cas, les résultats ont été de courte durée et sans grand profit. Tout cela précisément procède d'une vision des choses que l'on peut mettre en parallèle avec celle-ci : dans une pièce on découvre des mouches à foison et l'on pense que parce qu'il y a tant de mouches, la pièce est sale. La pièce n'est pas sale du tout parce qu'elle est remplie de mouches, au contraire les mouches sont là parce que la pièce est sale. Et on ne rendra pas la pièce plus propre non plus en imaginant mille façons de multiplier les mouches dans l'idée que nécessairement elles vont dévorer plus rapidement la saleté, ou bien mille façons d'en diminuer le nombre et ainsi de suite. Ces méthodes-là ne conduisent pas à grand' chose ; en tout cas il sera plus efficace de s'attaquer à la saleté.

Lorsqu'on emploie dans l'engrais des produits d'élimination d'origine animale, il s'agit donc de considérer ces petits êtres vivants comme quelque chose qui apparaît du fait des processus qui s'instaurent ici ou là dans la substance de l'engrais, qui par conséquent peut être un symptôme extrêmement utile de certains états de la substance de l'engrais, mais qu'il ne peut pas être de grande importance d'introduire ni de cultiver dans l'engrais, mais plutôt d'y combattre. Il s'agit toujours, à l'intérieur des processus vitaux qui importent en agriculture, de garder une vue d'ensemble et à propos de ces êtres microscopiques, de recourir le moins possible à une perspective atomiste.

Naturellement, il faudrait se garder soigneusement d'avancer pareille affirmation si on ne montrait pas en même temps comment s'y prendre dans la pratique. Certes, ce que j'ai dit jusqu'ici, on l'entend dire bien haut de divers côtés ; mais il est important de ne pas se contenter d'avoir des idées justes. Car bien souvent on ne sait que faire de ces idées justes ; il faut aussi connaître les mesures à prendre pour opposer à ces idées justes, quand elles sont négatives, la démarche positive. C'est qu'il s'agit toujours, quand on n'a rien de positif à proposer, de s'abstenir de souligner l'aspect négatif des choses, car on ne fait que susciter l'irritation.

Secundo : une fois de plus, on a cru bon ces temps derniers, comme on y était incité par des vues teintées de matérialisme, de traiter le fumier de façons diverses et variées à l'aide de toutes sortes de composés minéraux ou d'éléments inorganiques. On s'est convaincu par l'expérience que cela non plus n'a pas de valeur durable. Il faut bien se rendre compte, en effet, qu'à vouloir ennoblir, améliorer le fumier au moyen de minéraux, on ne fait que vivifier l'élément liquide, l'eau, alors qu'il est nécessaire, pour pratiquer une agriculture de bon aloi, de ne pas vivifier que l'eau. Car l'eau, qui filtre à travers la terre, ne saurait la vivifier à son tour.

C'est la terre même qu'il faut vivifier et on ne peut pas le faire en la minéralisant, ce n'est possible que si l'on procède à l'aide d'éléments organiques que l'on prépare en conséquence afin qu'ils agissent directement sur l'élément terrestre solide en l'organisant, en le vivifiant. Toute cette tâche, qui est précisément de stimuler la masse de l'engrais ou du purin – et on peut donner cette stimulation à toute masse qu'on utilise de la sorte, en ne sortant pas du domaine du vivant – échoit à l'impulsion que la science spirituelle peut donner à l'agriculture. Le regard de la science spirituelle veut partout pénétrer les grands effets qui se manifestent dans le monde du vivant et elle renonce – car là n'est pas l'essentiel – à garder l'œil fixé sur le microscopique – c'est l'affaire du microscope – et aux conclusions que l'on tire de l'étude du microscopique. L'observation du macroscopique, des vastes cercles dans lesquels la nature opère, telle est la tâche de la science spirituelle. Pour cela il est évidemment nécessaire de plonger le regard dans ces opérations de la nature.

Vous savez, il y a une phrase qu'aujourd'hui vous trouvez partout dans la littérature agricole sous les formes les plus diverses – elle a sa source dans l'expérience qu'on croit avoir acquise – une phrase qui dit à peu près ceci : l'azote, l'acide phosphorique, le calcaire, la potasse, le chlore etc... et même le fer, tous ces corps sont précieux pour le sol si l'on veut y voir prospérer la végétation. Mais l'acide silicique, le plomb, l'arsenic, le mercure – le sodium lui-même figure sur la liste – ces corps ont tout au plus, quant à la prospérité proprement dite des plantes, valeur d'excitant, c'est ce qu'on dit. On peut s'en servir pour stimuler les plantes.

Prononcer cette phrase, c'est prouver du même coup qu'on marche à l'aveuglette ; fort heureusement, et cela est dû assurément à la permanence des traditions – on n'a pas à l'égard des plantes un comportement aussi aberrant que si l'on prenait modèle sur cette phrase. D'ailleurs ce n'est pas faisable. En effet, en présence de quoi sommes-nous ?

Voyez-vous, ceci s'explique par le fait que Dame Nature ne nous abandonne pas sans merci quand nous faisons fi de son acide silicique, de son plomb, de son mercure, de son arsenic, comme elle nous abandonne quand nous ne tenons pas compte comme il le faudrait de la potasse ou du calcaire ou de l'acide phosphorique. Car l'acide silicique, le plomb, le mercure, l'arsenic, le ciel les donne, et les donne de son plein gré, avec la pluie. Pour avoir dans la terre les quantités correctes d'acide phosphorique, de potasse et de calcaire, il faut travailler la terre, il faut fumer correctement. Cela, le ciel ne le donne pas de son plein gré. Cependant il est vrai qu'une exploitation continue de la terre peut l'appauvrir. Et c'est ce qui ne cesse de se passer.

Voilà pourquoi il faut fumer. Et il est possible que petit à petit, comme c'est le cas dans de nombreuses exploitations, la compensation apportée par le fumier soit trop faible. Alors c'est à un pillage de la terre qu'on se livre, on laisse la terre s'appauvrir en permanence. Il faut veiller à ce que le processus naturel proprement dit puisse s'accomplir correctement de bout en bout. Ce qu'on appelle les effets stimulants, ce sont en effet les plus importants de tous. Sont présentes à dose extrêmement fine, agissant tout autour de la terre, les substances mêmes que l'on tient pour inutiles ; et les plantes en ont besoin tout aussi nécessairement que de ce qui leur vient de la terre. La seule différence c'est qu'elle les aspire, comme par succion, dans l'environnement cosmique : mercure, arsenic, acide silicique, elles les tirent du sol comme par succion lorsque ces substances ont été introduites dans le sol par rayonnement.

Nous autres hommes, nous sommes parfaitement capables d'empêcher complètement le sol d'absorber correctement par rayonnement à partir de l'environnement cosmique ce dont les plantes ont besoin. Nous pourrions peu à peu, en continuant à fumer à tort et à travers, empêcher la terre d'absorber les principes actifs de l'acide silicique, du plomb, du mercure qui, à dose homéopathique infinitésimale, si je puis dire, lui viennent de l'environnement cosmique et doivent être captés par la végétation afin que la plante, qui édifie son corps à proprement parler en donnant forme au carbone avec l'aide de ce qui lui vient de l'environnement cosmique à dose infinitésimale, afin donc que la plante, par l'intermédiaire de la terre, dispose toujours réellement de ce qu'il lui faut.

C'est pourquoi il faut travailler notre fumier sérieusement, non seulement comme je l'ai dit hier, mais en allant plus loin encore. Ce qui importe ici, ce n'est pas seulement de lui incorporer les substances dont nous croyons qu'il lui faut pour les introduire dans les plantes, ce qui importe, c'est de lui apporter des forces vivantes. Car les forces vivantes sont beaucoup plus importantes pour la plante que les seules forces contenues dans les substances. A supposer que nous obtenions petit à petit un sol riche à souhait en telle ou telle substance, il ne vaudrait rien pour la végétation si, par le moyen de la fumure, nous ne mettions pas la plante en mesure de capter aussi dans son propre corps les forces agissantes contenues dans le sol. C'est bien de cela qu'il s'agit.

On ignore aujourd'hui avec quelle force extraordinaire des quantités infimes peuvent agir, précisément quand elles agissent dans le domaine du vivant. Mais je pense que depuis les recherches de Madame Kolisko [{11}](#) sur l'action des quantités infinitésimales, recherches qui ont si brillamment donné une base scientifique à tout ce qui jusqu'à présent n'était en homéopathie que tâtonnements, je pense que depuis lors on peut considérer comme parfaitement scientifique que dans les petites entités, les petites quantités, les forces rayonnantes nécessaires dans le monde organique sont libérées lorsqu'on utilise de façon appropriée des quantités infinitésimales.

Lors de la fumure, il ne nous sera pas difficile du tout d'employer ces quantités infinitésimales. Et nous avons vu comment, si nous tenons prêtes à l'emploi, soit avant soit après fumure, les préparations que nous avons faites dans les cornes de vache, nous apportons au fumier des possibilités d'agir, nous lui apportons les forces complémentaires qui permettent de soutenir son action quand il est utilisé indépendamment de cette fumure

homéopathique, épandu comme il faut et où il faut. Mais il faut essayer par les moyens les plus divers de donner vraiment au fumier la qualité de vie, la consistance qui conviennent pour que de lui-même il conserve en lui la proportion d'azote et autres corps dont il a besoin ; de susciter en lui une tendance à la vie qui lui donne la capacité de procurer à son tour à la terre la qualité de vie correspondante.

Et je voudrais aujourd'hui, plutôt à titre d'orientation, donner quelques indications qui vont justement dans le sens d'une vitalisation du fumier qui, parallèlement à l'apport en provenance des cornes de vache, lui permette de transmettre à son tour ses propres forces de vie au sol d'où jaillira la végétation.

Je vais ici énumérer diverses substances, mais je souligne expressément que si d'aventure il était, dans telle ou telle région, difficile de se les procurer, elles pourraient être remplacées par beaucoup d'autres. Il n'y a qu'un seul cas où l'on cherchera vainement un succédané, parce que le produit en question est tellement caractéristique qu'il n'existe pratiquement pas sous cette forme dans une autre espèce végétale.

Il faut d'abord – selon ce que j'ai exposé – veiller à ce que les corps qui dans l'organique doivent leur importance primordiale à leur origine cosmique : carbone, hydrogène, azote, soufre, etc... entrent correctement en contact dans l'organique avec d'autres substances, particulièrement, disons, avec les sels de potasse. Si nous ne considérons que la quantité de sels de potasse dont la plante a besoin pour croître – certes, on sait là-dessus certaines choses, on sait que les sels de potasse ou la potasse en général introduisent les forces de croissance davantage dans les zones de l'organisme végétal qui plus tard donnent dans de nombreux cas l'armature, provoquant l'apparition de la partie solide, tige ou tronc, dans laquelle la croissance est retenue grâce à la teneur en potasse – mais il ne s'agit pas de cela, il s'agit d'élaborer cette teneur en potasse au sein du processus qui se déroule entre terre et plante de telle sorte que dans le processus organique elle se comporte de manière juste vis-à-vis de ce qui constitue le corps proprement dit de la plante, c'est-à-dire des matières albuminoïdes. On obtiendra un résultat en procédant ainsi :

On prend de l'achillée mille feuille, plante que l'on trouve à peu près partout. Si on ne la trouvait pas dans une région ou une autre, on pourrait parfaitement l'utiliser de la même manière sous forme de plante séchée. Cette achillée est une merveille – assurément cela est vrai de toutes les plantes – mais lorsqu'on regarde une autre fleur, on est particulièrement sensible à la merveille qu'est l'achillée ; une merveille très particulière. Elle porte toujours en elle ce dont je vous ai dit que l'esprit s'humecte toujours les doigts lorsqu'il veut acheminer les divers corps, carbone, azote, etc... aux endroits où la vie organique réclame son intervention. On croirait, à voir cette achillée dans la nature, que quelque créateur de plantes a donné là un modèle permettant de mettre le soufre dans un juste rapport avec les autres substances qui composent la plante.

On serait tenté de dire que dans aucune autre plante les esprits de la nature ne parviennent à une telle perfection dans l'utilisation du soufre. Et lorsqu'on sait comment l'achillée agit dans l'organisme animal et dans l'organisme humain, comment elle est capable de remédier – à condition d'être judicieusement introduite dans le terrain biologique – à tous les maux qui tiennent à une faiblesse du corps astral, on peut alors la suivre dans sa nature d'achillée dans l'ensemble du processus naturel de la croissance végétale. Elle est déjà extraordinairement bienfaisante lorsqu'elle pousse au bord des champs ou des chemins, près des cultures de céréales, de pommes de terre etc... Il ne faudrait absolument pas la détruire. On devrait bien entendu l'empêcher de s'installer là où elle est gênante – elle n'est nuisible nulle part, mais elle peut devenir gênante – mais elle agit déjà, comme agissent beaucoup d'hommes sympathiques dans la société par leur seule présence, et non par ce qu'ils disent, elle exerce dans une région où elle est abondante, par le seul fait de sa présence, une action extraordinairement favorable.

Voici maintenant ce que l'on peut faire, précisément, avec l'achillée. On prend exactement la partie de l'achillée qu'on utilise aussi en médecine, les inflorescences du sommet, ces inflorescences en forme d'ombelles. Quand on a l'achillée sur pied, on peut la cueillir aussi fraîche que possible et la faire sécher sommairement. Il n'est pas nécessaire à vrai dire de la faire beaucoup sécher. Quand on ne dispose pas de plantes fraîches, mais seulement de

plantes séchées, on essaiera, avant de s'en servir, d'exprimer le jus des feuilles qu'on peut même obtenir en faisant une décoction des feuilles sèches, et on arrosera un peu les inflorescences avec ce jus. Ensuite on prendra – vous voyez comme nous restons toujours dans le domaine du vivant – après avoir assez fortement comprimé une ou deux poignées de ces inflorescences d'achillée, une vessie de cerf, on visera donc à enfermer cette substance d'achillée dans la vessie, on ligaturera la vessie et on aura donc dans cette vessie de cerf une masse d'achillée d'une certaine consistance. On suspendra cette vessie durant l'été à un endroit aussi ensoleillé que possible.

L'automne venu, on décrochera la vessie et on l'enterrera, pas très profond, pendant l'hiver ; ainsi, tout au long de l'année, on a exposé les fleurs d'achillée enfermées dans la vessie de cerf – même si le fruit est déjà formé – moitié au-dessus de terre, moitié sous terre, à tous les effets auxquels elles peuvent être exposées. On constatera que pendant l'hiver cette masse a pris une consistance très particulière. Lorsqu'après cela – on peut conserver la vessie sous cette forme aussi longtemps qu'on veut – on ajoute la substance tirée de la vessie à un tas de fumier qui peut être aussi grand qu'une maison, et si on la répartit dans le fumier – cela ne demande pas tellement de travail, il suffit de la répandre – le rayonnement agit. Il y a dans cette substance une force de radiation si extraordinaire – le matérialiste ne refusera pas de croire à des forces de radiation, lui qui parle de radium – pour peu qu'on la mette dans le fumier même en la répartissant sur une large surface – qu'elle agit sur la masse du fumier, du purin ou du compost.

Cette masse obtenue à partir de l'achillée exerce une influence effectivement si vivifiante, si rafraîchissante que si l'on continue maintenant à utiliser simplement ce fumier ainsi travaillé comme le fumier qu'on traite aujourd'hui, on corrige en grande partie les effets de la culture-pillage. On rend au fumier la possibilité de vivifier la terre de telle sorte qu'elle capte en elle les autres substances cosmiques, telles qu'acide silicique, plomb, etc... qui lui arrivent à dose homéopathique infinitésimale. Il faudrait donc que les membres du cercle des agriculteurs fassent de leur côté leurs recherches là-dessus ; ils s'apercevront vite que cela donne des résultats.

Voyez-vous, la question est maintenant la suivante – car il faut travailler en y voyant clair et non pas en aveugle : nous avons fait connaissance avec l'achillée, avec sa teneur en soufre à dose très finement homéopathique, qui se combine au potassium d'une façon vraiment exemplaire, qui agit si magnifiquement à partir de l'achillée elle-même et qui rend l'achillée capable d'irradier ses effets sur des masses de fumier même importantes. Mais pourquoi l'enferme-t-on précisément dans une vessie de cerf ?

Ce choix est lié à une vue exacte de tout le processus qui se déroule en relation précisément avec la vessie. Le cerf est une créature animale qui se trouve dans un rapport particulièrement étroit, non pas tellement avec la terre qu'avec l'environnement de la terre, avec ce qui dans cet environnement est de nature cosmique ; c'est pourquoi le cerf possède la ramure, dont j'ai exposé hier la mission. Or, ce qui précisément est contenu dans l'achillée est conservé dans l'organisme humain et animal tout particulièrement grâce au processus qui se déroule entre les reins et la vessie, et ce processus dépend à son tour de la substance qui constitue la vessie. D'où la présence dans la vessie du cerf – si mince soit-elle en substance – des forces qui sont en liaison non pas avec l'intérieur de l'organisme comme par exemple chez le bovin, dont les forces sont tout à fait différentes, mais avec les forces du cosmos, si bien que la vessie du cerf est presque une image reflétée du cosmos. Nous donnons alors à l'achillée la possibilité d'augmenter sensiblement les forces qu'elle possède déjà et qui lui permettent de combiner le soufre avec les autres substances. C'est pourquoi nous avons dans cette préparation de l'achillée que nous avons indiquée quelque chose d'absolument fondamental pour l'amélioration du fumier, et nous restons à l'intérieur du vivant, nous ne quittons pas le domaine du vivant, nous n'entrons pas dans la chimie minérale. C'est là l'important.

Prenons un autre exemple : il importe, si nous voulons donner au fumier la possibilité d'accueillir en lui assez de vie pour qu'il puisse la transférer à la terre d'où sort la plante, de donner également au fumier la capacité de combiner davantage encore les substances nécessaires à la croissance végétale, c'est-à-dire, outre la potasse, le calcium, les

combinaisons du calcaire. Avec l'achillée, nous avons affaire par excellence aux effets de la potasse. Si nous voulons également capter les effets du calcium, il nous faut une fois de plus une plante qui, sans doute, ne nous transporte pas d'enthousiasme comme l'achillée, mais qui cependant contient elle aussi, à dose homéopathique, du soufre afin d'attirer à elle, à partir du soufre, les autres substances nécessaires à la plante et de les faire entrer dans un processus organique. C'est la camomille, *Chamomilla officinalis*.

Il ne suffit pas de dire que la camomille se distingue par sa forte teneur en potasse et en calcium ; voici en fait ce qu'il en est : l'achillée développe de préférence, dans le processus de formation de la potasse, son potentiel de soufre. C'est pourquoi elle contient exactement la quantité de soufre qui lui est nécessaire pour élaborer la potasse. Pour sa part, la camomille élabore en outre le calcium et contribue ainsi, du moins pour l'essentiel, à éliminer de la plante ces effets nuisibles à la fructification et à la maintenir en bonne santé. L'admirable, c'est que la camomille contienne aussi un peu de soufre, mais dans une proportion différente, parce qu'elle a charge d'élaborer aussi le calcium. Ceci nous amène à nous livrer à une autre étude encore. Ce qui procède de la science spirituelle, voyez-vous, se préoccupe toujours des vastes sphères, comme on dit, et tient compte non des rapports microcosmiques, mais des rapports macrocosmiques.

Nous suivrons donc le processus accompli dans l'organisme humain et animal par la camomille une fois absorbée. Pour tout ce qu'il advient dans l'organisme humain ou animal de la camomille ainsi absorbée, la vessie est à peu près sans importance, en revanche la substance de la paroi intestinale importe davantage. C'est pourquoi, si l'on veut agir avec la camomille comme avec l'achillée, il faut cueillir ces belles petites têtes d'un jaune blanchâtre, les traiter comme les ombelles de l'achillée, mais au lieu de les mettre dans une vessie, se servir de boyaux de bovidé. Une fois de plus, voyez-vous, vous pouvez faire là quelque chose de magnifique, et sans avoir besoin de grandes quantités, de vraiment magnifique. Au lieu de faire comme tout le monde aujourd'hui et d'utiliser les boyaux de bovidés pour faire des saucisses, faisons donc des saucisses avec de la camomille préparée comme il a été dit. On sera ainsi à nouveau en possession de quelque chose qu'il n'y aura plus qu'à exposer convenablement à l'action des forces naturelles, et vous voyez qu'ici non plus nous ne sortons pas du domaine du vivant.

Il faut seulement, puisqu'aussi bien on cherche à faire agir sur la camomille des forces de vie apparentées dans toute la mesure du possible à l'élément terre, exposer ces précieuses – précieuses, c'est le mot – petites saucisses durant tout l'hiver, sans les enterrer trop profondément, aux forces d'une terre aussi riche que possible en humus ; de plus, on cherchera pour ce faire des endroits où la neige reste assez longtemps et où cette neige qui demeure est bien éclairée par le soleil, de telle sorte que l'astralité cosmique exerce son maximum d'influence sur les endroits où vous aurez logé les précieuses petites saucisses.

Puis au printemps, on les sortira de terre, on les conservera comme on fait de l'achillée et de la même façon on les incorporera au fumier ; on verra alors que le fumier ainsi obtenu aura premièrement une teneur en azote plus stable qu'un autre fumier et qu'en outre il présentera la particularité de vivifier la terre de telle sorte qu'elle peut agir sur la croissance végétale comme un stimulant d'un pouvoir extraordinaire. Et surtout on produira des plantes plus saines, vraiment plus saines qu'en ne fumant pas de cette manière. De nos jours, n'est-ce pas, on dira qu'il faut être fou pour procéder ainsi – je le sais fort bien – mais songez donc à tout ce qui dans le monde à ce jour a pu paraître de la folie et qui a été adopté au bout de quelques années. Il aurait fallu lire dans les journaux suisses, à l'époque où quelqu'un avait parlé de construire des chemins de fer de montagne, tout ce qu'on a pu jeter à la tête de la personne en question. Pourtant peu de temps après les chemins de fer existaient et aujourd'hui nul ne pense que l'idée avait germé dans la tête d'un fou. Il s'agit donc en la matière de laisser de côté les préjugés.

Comme je l'ai dit, s'il devait être difficile pour une raison ou pour une autre de se procurer ces deux plantes à tel ou tel endroit, on pourrait les remplacer par autre chose ; mais les résultats seraient moins bons. On peut aussi parfaitement utiliser la plante sous forme séchée. En revanche, il existe une plante dont il n'est pas facile de remplacer l'action bénéfique sur notre fumier, une plante que bien souvent on n'aime pas, en ce sens que l'on

caresse volontiers ce que l'on aime. Cette plante, on ne la caresse pas volontiers. C'est l'ortie. L'ortie est effectivement la plante entre toutes qui fait le plus de bien à la croissance végétale et elle est quasiment irremplaçable. En tout cas, si en quelque endroit on ne devait pas en trouver, c'est par la plante séchée qu'il faudrait la remplacer. Mais c'est une rude luronne que l'ortie, ses pouvoirs sont considérables.

Elle aussi porte en elle ce qui ordonne en tous sens et qui élabore le spirituel, le soufre, dont j'ai exposé la signification. Mais, outre qu'elle véhicule la potasse et le calcium dans leur rayonnement et leurs courants de forces, l'ortie diffuse encore une sorte de rayonnement ferreux dont l'action est presque aussi favorable à l'évolution de la nature qu'au flux de notre propre sang. L'ortie a tant de qualités qu'elle ne mérite vraiment pas le mépris dont elle est souvent l'objet là où elle pousse dans la nature. Elle devrait pousser, en vérité, autour du cœur humain, car elle est véritablement dans la nature, par la prodigieuse action qu'elle exerce au cœur des choses, par son organisation intérieure, semblable exactement à ce qu'est le cœur dans l'organisme humain.

Il faut donc avant tout insister sur le fait que l'ortie est déjà en elle-même un grand bienfait, à quoi il faudrait ajouter – pardonnez-moi, Monsieur le Comte, de m'appesantir indûment sur la région qui est la vôtre – que pour débarrasser un sol du fer qu'il contient, en cas de besoin, on a intérêt à planter des orties à des endroits encore non cultivés : les orties ont une façon bien à elles de libérer des effets du fer la couche supérieure du sol, parce qu'elles sont friandes de ces effets et les attirent à elles. Si elles ne portent pas atteinte au fer en tant que tel, du moins entravent-elles son action sur la croissance végétale. Aussi la plantation d'orties dans les contrées où nous nous trouvons revêtirait-elle à coup sûr une signification toute particulière, ceci soit dit en passant. Je voulais attirer votre attention sur le fait que la seule présence de l'ortie peut avoir une importance pour la végétation environnante dans son ensemble.

Et maintenant, que l'on prenne pour améliorer le fumier toutes les orties que l'on peut se procurer, qu'on les laisse se faner un peu, qu'on les comprime légèrement, qu'on les utilise sans vessie ni boyau en les enfouissant tout simplement dans la terre recouvertes d'une mince couche, je dirai de tourbe, pour leur éviter un contact trop direct avec la terre. On les met donc en terre sans autre forme de procès, mais en repérant bien l'endroit pour ne pas avoir que de la terre lorsqu'on creusera pour les déterrer. On les laisse passer l'hiver, puis l'été – elles doivent rester un an sous terre – on obtient alors une substance d'une prodigieuse activité.

Mélangeons maintenant cette préparation au fumier comme nous l'avons fait pour les autres selon les indications précédentes et nous donnerons à ce fumier une sensibilité, j'ai bien dit une sensibilité, de sorte que le voilà maintenant comme doué de raison et qu'il ne permet pas que quelque élément que ce soit se décompose mal, laisse l'azote s'en aller etc... En ajoutant cet ingrédient au fumier, justement, on rendra celui-ci raisonnable, il n'y a pas d'autre mot, et notamment on le mettra en mesure de rendre également raisonnable la terre à laquelle on l'incorpore, si bien qu'elle prendra tel ou tel caractère individuel en fonction précisément des plantes que l'on veut y cultiver.

En adjoignant au sol cette préparation d'ortie dioïque, on pourra véritablement « le mettre à la raison ». Voyez-vous, les méthodes qu'on emploie aujourd'hui pour améliorer l'engrais ont beau avoir parfois des résultats en apparence surprenants, elles n'aboutissent en définitive qu'à transformer peu à peu les produits agricoles dits excellents en simples substances propres à remplir l'estomac humain. Encore un peu et ils n'auront plus de valeur nutritive véritable. Il s'agit donc de ne pas se leurrer parce qu'on a devant soi des produits de gros calibre et bien rebondis, mais de rechercher des produits consistants en soi et possédant vraiment une valeur nutritive.

Il peut maintenant se faire que l'on voie apparaître des maladies chez les plantes cultivées. Je vais en parler d'une façon très générale. Aujourd'hui la mode est à la spécialisation en toutes choses, on parle donc de telle maladie ou de telle autre. C'est d'ailleurs parfaitement juste : dans la mesure où on fait œuvre scientifique, il faut savoir comment se présentent précisément les choses. Mais dans la plupart des cas il ne sert pas à grand' chose au médecin de pouvoir décrire une maladie, il est beaucoup plus important de

pouvoir la guérir. Dans l'acte de guérir entrent en effet en ligne de compte des points de vue bien différents de ceux qu'on adopte aujourd'hui pour décrire les maladies. On peut être capable de décrire les maladies dans leurs moindres détails, savoir exactement ce qui se passe dans l'organisme selon les règles de la physiologie ou de la chimie physiologique actuelles, mais on est impuissant à rien guérir. Il ne faut pas guérir en fonction du diagnostic histologique ou microscopique, il faut savoir guérir à partir des phénomènes saisis dans les vastes ensembles qu'ils constituent.

Ainsi en est-il également en face de la nature des plantes. Et comme celle-ci est à cet égard plus simple que celle des animaux et des hommes, je dirais volontiers que la thérapeutique est également quelque chose qui peut présenter davantage un caractère général, si bien que pour les plantes on peut avoir davantage recours à une sorte de remède universel. Si on ne le pouvait pas, on serait effectivement en bien fâcheuse posture vis-à-vis du monde végétal ; c'est la situation dans laquelle se trouve – nous aurons à en reparler – le vétérinaire, mais pas le médecin. L'homme peut dire où il a mal. Les animaux et les plantes ne le peuvent pas ; mais il se trouve qu'on peut leur appliquer une thérapeutique plus générale précisément. C'est ainsi qu'un grand nombre de maladies des plantes, pas toutes, peuvent être éliminées véritablement dès qu'on constate leur apparition, grâce à une fumure rationnelle, et ceci de la façon suivante :

Il faut par la fumure apporter au sol du calcium. Mais il ne sert à rien d'apporter le calcium à la terre si l'on ne passe pas par le vivant ; au contraire, si l'on veut que le calcium agisse comme remède, il faut qu'il reste à l'intérieur du domaine du vivant. Il ne doit pas sortir de ce domaine. Prendre de la chaux ordinaire ou un produit analogue, c'est peine perdue.

Or nous avons une plante qui contient du calcium en abondance, 77 % dans les cendres, mais en combinaison très fine, c'est le chêne. C'est en particulier son écorce qui représente une sorte de produit intermédiaire entre le végétal et la terre vivante, tout à fait dans le sens où je vous ai exposé la parenté entre la terre vivifiée et l'écorce. En ce qui concerne ce qui apparaît par la suite sous forme de calcium, la structure du calcium présente dans l'écorce de chêne est la structure idéale. Or le calcium, quand il est encore à l'état vivant – à l'état mort il agit aussi – possède la propriété que j'ai exposée : il remet les choses en ordre lorsque le corps éthérique agit avec trop de force et empêche l'astral d'accéder à la substance organique quelle qu'elle soit. Il tue (il tempère) le corps éthérique, libérant du même coup les effets du corps astral. Il en est ainsi du calcaire sous toutes ses formes. Mais si nous voulons que dans les règles de l'art se contracte un éthérique exubérant, oui, qu'un éthérique exubérant se contracte et se contracte de façon telle que cette contraction soit vraiment bien régulière, qu'elle ne provoque pas de chocs au niveau de l'organique, il faut que nous utilisions le calcium dans la structure même où nous le trouvons dans l'écorce de chêne.

Nous recueillons donc l'écorce de chêne que nous pouvons trouver. Il n'en faut pas beaucoup, juste ce que nous pouvons trouver sans mal. Nous recueillons cette écorce, nous la hachons de façon à obtenir une consistance, une structure en miettes ; puis nous prenons sur un de nos animaux domestiques, peu importe au fond lequel, le crâne, la boîte crânienne. Nous y mettons l'écorce de chêne hachée menu, nous la refermons, si possible avec des os, et nous l'enfouissons dans le sol, pas très profondément, puis nous la recouvrons de tourbe et nous essayons en ménageant une rigole d'amener le plus possible d'eau de pluie jusqu'à cet endroit. On pourrait même utiliser une cuve qui recevrait constamment l'eau de pluie et la laisserait s'écouler, y mettre une substance végétale qui produit beaucoup de vase. Dans ce, disons, limon végétal reposera notre récipient en os qui contient l'écorce de chêne émietée. L'ensemble doit passer là l'hiver – l'eau de fonte des neiges a la même valeur que l'eau de pluie – rester là si possible un automne et un hiver.

C'est cette écorce qui, ajoutée à nos tas de fumier, leur confèrera les forces nécessaires pour lutter préventivement contre les maladies dommageables aux plantes, pour les écarter. Voilà déjà quatre préparations que nous avons mélangées au fumier. Cela ne va pas sans un certain travail, assurément ; mais à bien y réfléchir, vous vous apercevrez que cela donne moins de travail que la fabrication en laboratoire de produits chimiques pour l'agriculture qui

coûtent cher et qui ne sont qu'enfantillages. Vous verrez que sur le plan de l'économie nationale, c'est notre proposition qui est plus rentable.

Maintenant il nous faut encore autre chose qui attire comme il convient l'acide silicique contenu dans l'environnement cosmique tout entier. Car dans la plante il nous faut cet acide silicique. Et justement, pour ce qui est d'absorber l'acide silicique, la terre en perd le pouvoir au cours des temps. Elle le perd petit à petit, c'est pourquoi cela ne se remarque pas tellement ; pourtant voyez-vous, ceux qui n'ont plus d'yeux que pour le microcosmique et perdent de vue le macrocosmique n'attachent pas d'importance à cette perte de l'acide silicique parce qu'elle n'a, croient-ils, pas de signification pour la croissance végétale. Or, elle est de la plus grande importance. Car là-dessus il y a des choses qu'il faut savoir. Entretenir de pareilles idées n'est certainement plus aujourd'hui aux yeux du savant le signe d'une aussi grande confusion d'esprit qu'il y a un certain temps encore – ne parle-t-on pas déjà de nos jours et sans faire de manières, de la transmutation des éléments ? A cet égard, l'observation de toutes sortes d'éléments a dompté les lions du matérialisme.

Mais il est certaines choses qui littéralement ne cessent de se passer autour de nous et dont on n'a pas la moindre idée. Si on en avait idée, on aurait moins de peine à croire aux choses comme je viens de les exposer. Oh je sais bien, celui qu'on a berné en lui inculquant les formes de pensée actuelles, celui-là dira : Mais tu ne nous dis pas un mot sur la façon d'améliorer la teneur en azote du fumier. Je n'ai pas cessé d'en parler, notamment quand j'ai parlé d'achillée, de camomille et d'ortie, parce qu'en effet dans le processus organique réside une alchimie secrète qui par exemple transforme la potasse – à la seule condition que celle-ci y travaille de la façon juste – en azote véritable et transforme même le calcaire, quand celui-ci travaille comme il le faut, en azote véritable. Vous savez, n'est-ce pas, que dans la végétation se trouvent les quatre éléments dont j'ai parlé : à côté du soufre, il y a aussi l'hydrogène.

Je vous ai indiqué la signification de l'hydrogène. Or il existe un rapport de qualité réciproque entre le calcaire et l'hydrogène analogue à celui qui existe dans l'air entre l'oxygène et l'azote. On pourrait déjà pressentir là d'une façon purement extérieure, comme dans l'analyse chimique quantitative, qu'il existe une parenté entre le rapport oxygène-azote dans l'air et le rapport calcaire-hydrogène dans les processus organiques. Sous l'influence de l'hydrogène en effet, calcaire et potasse se transforment continuellement en quelque chose d'analogue à l'azote et finalement en azote véritable. Et c'est précisément cet azote qui peut ainsi se former, qui est d'une utilité si prodigieuse pour la végétation ; mais il faut lui permettre de se former selon les méthodes que j'ai décrites.

L'acide silicique, n'est-ce pas, contient le silicium. A son tour le silicium est transformé dans l'organisme en une substance d'une importance extraordinaire, qui pour le moment ne figure même pas parmi les éléments chimiques, le silicium est transformé et on a justement besoin de l'acide silicique pour attirer et absorber les forces cosmiques. Or il faut que dans la plante se produise précisément une action réciproque entre l'acide silicique et le potassium, à l'exclusion du calcium. Il nous faut donc vivifier le sol de façon à élaborer correctement ce rapport de réciprocité par la fumure. Il nous faut rechercher une plante qui soit à même, grâce à la juste proportion de potassium et d'acide silicique qu'elle contient elle-même, une fois additionnée au fumier à dose en quelque sorte homéopathique, de conférer à ce fumier le pouvoir correspondant. Cette plante, nous pouvons effectivement la trouver. Et qui plus est elle est ainsi faite qu'il lui suffit de pousser dans les limites de nos régions agricoles pour commencer à répandre ses bienfaits dans le sens indiqué. C'est *Taraxacum*, la dent-de-lion, autrement dit le pissenlit.

Innocent, jaune, le pissenlit est pour la région où il pousse un extraordinaire bienfait, car il est l'intermédiaire entre l'acide silicique subtilement réparti à dose homéopathique dans le cosmos et ce qu'il faut effectivement d'acide silicique pour couvrir les besoins d'une région. C'est vraiment comme un messenger du ciel, ce pissenlit. Mais si l'on veut qu'il exerce une action sur le fumier, si l'on vient à avoir besoin de ses services, il faut l'utiliser correctement. Il faut par conséquent, cela va de soi, l'exposer à l'action de la terre, et ce pendant la saison d'hiver. Il s'agit donc de capter les forces périphériques en le préparant exactement comme on l'a fait pour les autres. On récolte les petites têtes de pissenlit, on les laisse un peu faner, on les comprime, on les coud dans un mésentère de bovidé et on les confie à la terre pendant

tout l'hiver. Au printemps, quand on ressort les boules – mais on peut les laisser jusqu'à l'utilisation – elles sont effectivement totalement pénétrées d'influences cosmiques. La substance acquise par leur intermédiaire, on peut maintenant, et toujours de la même manière, l'ajouter au fumier ; elle donnera au sol la faculté de tirer de l'atmosphère et du cosmos autant d'acide silicique qu'il en faut à la plante pour acquérir véritablement une sensibilité à l'égard de ce qui agit autour d'elle et capter ensuite elle-même ce dont elle a besoin.

Pour qu'une plante puisse vraiment pousser, il lui faut en effet une manière de sensibilité. De même que si je croise dans la rue un homme à l'esprit obtus, il peut ne pas me remarquer, de même tout ce qui circule dans le sol et au-dessus du sol peut naturellement laisser insensible une plante obtuse : elle est incapable de mettre ces forces à son service. Mais qu'on pénètre, qu'on vivifie la plante de cette façon, la plus subtile qui soit, au moyen de l'acide silicique, et la voilà sensible à tout, la voilà qui capte tout. Mais il est très facile de conditionner la plante à n'utiliser ce qui l'entoure que dans un périmètre très restreint pour en tirer ce dont elle a besoin. Cela ne fait évidemment pas l'affaire. Si on travaille le sol comme je viens de le décrire, la plante sera préparée à attirer ces choses à elle dans un vaste pourtour. La plante peut bénéficier non seulement de ce qui est dans le champ où elle pousse, mais aussi de ce qui se trouve dans le pré voisin si elle en a besoin. La plante peut bénéficier de ce qui est dans le sol de la forêt avoisinante, à condition qu'une sensibilité intérieure ait été développée chez elle de cette façon. C'est ainsi que nous pouvons amener à agir des échanges naturels en donnant aux plantes les forces qui veulent venir à elles de cette façon par l'intermédiaire du pissenlit.

Je serais enclin à penser, par conséquent, qu'il faudrait chercher à produire des engrais en leur ajoutant effectivement et de la façon indiquée ces cinq ingrédients ou leurs substituts. Il faut désormais traiter l'engrais non plus par des procédés chimiques puérils mais au moyen de l'achillée, de la camomille, de l'ortie, de l'écorce de chêne et du pissenlit. Ainsi préparé, l'engrais contiendra, c'est un fait, beaucoup des substances dont on a effectivement besoin.

Faisons encore un effort et, avant d'utiliser le fumier ainsi préparé, exprimons le suc des fleurs de valériane, diluons-le abondamment – ceci peut se faire à tout moment et l'on peut conserver la préparation, surtout si on a utilisé de l'eau tiède pour la dilution – : ajoutée au fumier en toutes petites quantités, cette dilution de fleurs de valériane permet d'y faire naître l'impulsion à se comporter de la bonne manière vis-à-vis de ce qu'on appelle la substance phosphorée. Grâce à ces six ingrédients, on pourra produire un engrais de toute première qualité, que ce soit à partir de purin, de fumier de litière ou de compost.

RÉPONSES AUX QUESTIONS POSÉES

13 juin 1924

Soins à apporter aux engrais en général Détails concernant les préparations Absorption de la nourriture atmosphérique

Question. – En ce qui concerne la vessie de cervidé, s'agit-il de celle du mâle, du cerf ?

R. Steiner. – J'ai voulu parler du cerf mâle.

Question. – S'agit-il de l'ortie annuelle ou de l'ortie vivace ?

R. Steiner. – De l'ortie dioïque.

Question. – Fait-on bien de couvrir les fosses à fumier dans les régions où il pleut beaucoup ?

R. Steiner. – A vrai dire, le fumier devrait supporter les quantités de pluie normales. Et d'un autre côté, de même qu'une absence totale de pluie lui porte préjudice, de même il n'est pas bon qu'il soit complètement lessivé par la pluie. C'est une question que l'on ne peut trancher dans l'absolu. Généralement parlant, la pluie profite au fumier.

Question. – Ne faudrait-il pas avoir des fumiers couverts afin d'éviter au purin de se perdre ?

R. Steiner. – Indubitablement, l'eau de pluie est nécessaire au fumier en un certain sens. On pourrait se demander s'il serait bon de faire obstacle à la pluie en recouvrant le fumier de tourbe. Lui mettre un toit pour le tenir tout à fait à l'abri de la pluie ne peut avoir de sens. Il ne fait pas de doute qu'il y perdrait en qualité.

Question. – Si l'on favorise ainsi la croissance végétale en appliquant la méthode de fumure indiquée, les mauvaises herbes comme on les appelle en profitent-elles autant que les plantes nobles ou bien faut-il avoir recours à des mesures d'exception pour extirper les mauvaises herbes ?

R. Steiner. – A première vue la question est naturellement tout à fait justifiée. Je parlerai ces jours-ci de ce qu'on appelle la guerre à faire aux mauvaises herbes. D'abord, ce que je vous ai dit vaut pour la végétation dans son ensemble, ce n'est donc pas en suivant mes indications qu'on parviendrait à extirper les mauvaises herbes. En revanche, on confère à la plante une résistance beaucoup plus grande à l'invasion de parasites nuisibles. Les choses se présentent donc de la façon suivante : le moyen de lutter contre les parasites nuisibles qui peuvent s'attaquer aux plantes, nous l'avons déjà. La lutte contre les mauvaises herbes n'a rien à voir avec les principes que nous avons énoncés jusqu'à présent. La mauvaise herbe fait elle aussi partie de la végétation dans son ensemble. Nous en reparlerons. Tout cela est tellement lié qu'il n'est pas bon d'en retirer quoi que ce soit.

Question. – Que penser du procédé qu'emploie le capitaine Krantz en entassant le fumier par couches aérées, ce qui permet d'enlever également toute odeur au fumier grâce à une production spontanée de chaleur ?

R. Steiner. – C'est tout à fait délibérément que je n'ai pas parlé des procédés rationnels déjà en vigueur à l'heure actuelle. Mon but était d'améliorer chacune de ces méthodes à l'aide des suggestions que peut apporter la science spirituelle. Le procédé auquel vous avez fait allusion présente incontestablement énormément d'avantages. Mais je crois que dans l'ensemble c'est un procédé récent, il n'a pas pour lui la garantie de l'ancienneté, il est donc à présumer qu'il appartient à ce type de procédés qui font d'abord illusion et qui à l'usage ne s'avèrent pas aussi pratiques qu'on le suppose en fait. Dans les premiers temps, lorsqu'un sol est encore à l'ancienne mode, on peut dire que tout lui donne un coup de fouet d'une certaine manière. Quand ensuite on persiste, il se passe la même chose qu'avec les médicaments lorsqu'on les prend pour la première fois. Les médicaments les plus invraisemblables

apportent un soulagement au premier essai ; mais leur pouvoir curatif s'arrête là. Pour en revenir à notre question, il se passe toujours un certain temps avant qu'on s'aperçoive que les résultats ne sont pas à la mesure des espérances. Ce que nous avons là de particulièrement important, c'est la production de chaleur par le fumier lui-même et l'activité qui doit se déployer pour produire cette chaleur spontanée ne saurait être qu'extraordinairement bénéfique au fumier ; c'est donc une activité dont les conséquences sont nécessairement favorables. Ce qui est dommage, c'est que le fumier manque de densité et que je ne suis pas certain que ce fumier absolument sans odeur soit à prendre au pied de la lettre. S'il s'avère qu'il en est ainsi, ce serait le signe que le procédé est de bon aloi. Ce procédé n'a pas encore fait ses preuves.

Question. – Ne vaut-il pas mieux placer le tas de fumier sur le sol plutôt que de le surbaïsser en l'enterrant ?

R. Steiner. – En principe il est juste de monter le tas de fumier le plus possible. Mais il faut aussi prendre garde de ne pas donner au tas de fumier trop de hauteur afin qu'il ne perde pas le contact souhaitable avec les forces qui sont sous terre. Il n'est pas possible de le hisser sur une butte, mais on peut partir du niveau du sol et parvenir ainsi à la hauteur optimale.

Question. – Pour le pied de vigne, qui a beaucoup à souffrir, peut-on utiliser le compost dans les mêmes conditions ?

R. Steiner. – Oui, avec quelques modifications dont je parlerai quand j'en arriverai à la culture des fruits et de la vigne ; mais, dans l'ensemble, ce que j'ai dit aujourd'hui est valable pour l'amélioration de tous les engrais. J'ai indiqué aujourd'hui les procédés qui améliorent les engrais en général. Nous préciserons plus tard la façon de les adapter spécifiquement aux prairies et pâturages, aux céréales de semence, à la culture des fruits et de la vigne.

Question. – A-t-on raison d'empierrier l'emplacement du fumier ?

R. Steiner. – Etant donné ce que l'on peut savoir de la structure de la terre dans son ensemble et du rapport qui la lie à l'engrais, il est en tout cas contraire à la nature d'empierrier l'emplacement du fumier. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi on l'empierre. Si on le fait, il faut laisser au tas de fumier un espace, aménager autour de lui une ceinture de terre nue afin de permettre l'action réciproque de la terre et du fumier. Pourquoi devrait-on nuire à la qualité du fumier en le coupant de la terre ?

Question. – La nature du sol, argileuse ou siliceuse, a-t-elle une influence quelle qu'elle soit ? Il est fréquent que la couche la plus basse du tas de fumier soit recouverte d'argile pour la rendre imperméable.

R. Steiner. – Il est tout à fait exact qu'un type de terre donné exerce une influence donnée. Cette influence provient du caractère particulier inhérent à chaque type de terre. Si l'on a sous le tas de fumier un sol siliceux qui boit l'eau, qui la laisse passer, il sera nécessaire de le compléter par un peu d'argile avant d'y placer le fumier. Si l'on a un sol de consistance argileuse prononcée, il est conseillé de l'ameublir à proprement parler et d'y répandre du sable. Pour faire une moyenne, on prend toujours une couche de sable et une couche d'argile. On a alors les deux à la fois, une tenue de la terre et les influences de l'eau. Faute de cela, on n'aurait qu'un suintement d'eau. Un mélange des deux sortes de terre sera particulièrement bénéfique. Pour cette raison, il faudra autant que possible éviter de placer le tas de fumier sur du loess. Le loess et les sols de même nature n'ont pas d'influence particulière sur le fumier. A ce moment-là, mieux vaut créer petit à petit un sol artificiel pour le tas de fumier.

Question. – Pour ce qui est de cultiver les plantes que vous nous avez indiquées, l'achillée, la camomille, l'ortie, est-il possible de les introduire en les semant dans les contrées où elles n'existent pas ? Dans nos cultures herbagères, nous sommes partis du point de vue que l'achillée était dangereuse pour les bovins, de même que le pissenlit. Nous avons cherché, nous producteurs de fourrage, à les éliminer le plus possible, de même que les chardons. Nous sommes précisément en train de réaliser l'opération. Faudrait-il maintenant les réintroduire en les semant en bordure de champ, mais non pas dans les prés et pâturages ?

R. Steiner. – Certes, mais en quoi pourraient-elles nuire à l'alimentation du bétail ?

Le comte Keyserlingk. – On dit que l'achillée contiendrait des substances toxiques. On dit que le pissenlit ne serait pas bon à manger pour les bovins.

R. Steiner. – Attention, en plein champ les animaux ne les mangent pas.

Le comte Lerchenfeld. – Chez nous, c'est l'inverse : on considère le pissenlit comme une bonne nourriture pour les laitières.

R. Steiner. – Nous avons là parfois affaire à des opinions. On ne sait pas si l'expérience les confirme. Il est donc possible – il faut essayer – que dans le foin cela ne fasse pas de tort. Je pense que si le foin lui était nuisible, l'animal n'y toucherait pas ; l'animal ne mange pas ce qui est dangereux pour lui.

Question. – L'achillée n'a-t-elle pas été surtout écartée par des chaulages abondants puisqu'elle a besoin d'un sol humide et acide ?

R. Steiner. – Lorsqu'on se sert d'achillée sauvage – il a été question de ce traitement homéopathique particulier – il suffit dans ce cas d'une quantité minimale d'achillée dispersée sur un domaine très étendu. Pour les besoins du domaine tout entier, il suffirait d'avoir l'achillée dans le jardin de la maison.

Question. – J'ai constaté dans mes pâturages que tous les bovins mangent volontiers le pissenlit quand il n'est pas encore tout à fait en fleur ; plus tard en revanche, dès que le pissenlit a commencé à fleurir, ils n'y ont plus touché.

R. Steiner. – Voici ce qu'il faut en penser : bien entendu, je parle en règle générale. L'animal ne mange pas le pissenlit lorsque celui-ci lui fait du tort ; l'animal a pour se nourrir un instinct extraordinairement sûr. Mais il y a autre chose qu'il ne faut pas oublier. Quand le résultat recherché, quel qu'il soit, dépend d'un processus, nous employons presque toujours des moyens que nous n'employons pas dans les cas particuliers. Je prends un exemple : personne ne consommerait quotidiennement de la levure et pourtant elle sert à la cuisson du pain. Pour parler clair, un produit qui peut avoir des effets toxiques si on le consomme à haute dose, aura dans d'autres proportions l'action la plus bénéfique. Les médicaments ne sont-ils pas toxiques pour la plupart ? Ce qui est déterminant, ce n'est donc pas le produit mais la façon de s'en servir. Je pense donc qu'on peut très bien ne pas s'arrêter à l'idée que le pissenlit peut nuire à l'animal. On voit tant d'opinions étranges ; n'est-il pas curieux que d'un côté le comte Keyserlingk souligne la nocivité du pissenlit tandis que de l'autre le comte Lerchenfeld dit qu'il n'y a pas de meilleur galactogène ? Il n'est pas possible que l'action du pissenlit soit différente dans deux régions aussi proches l'une de l'autre, l'une de ces deux opinions doit nécessairement être inexacte.

Question. – La nature du sous-sol serait-elle décisive ? D'ailleurs, mon opinion s'appuie sur celle des vétérinaires. Cette achillée et le pissenlit, faut-il les planter spécialement dans les prés et les pâturages ?

R. Steiner. – Il suffit d'une toute petite surface.

Question. – La durée de conservation des préparations une fois incorporées à l'engrais après avoir été déterrées a-t-elle une importance ?

R. Steiner. – A partir du moment où elles sont mélangées à l'engrais, cela n'a pas d'importance, elles peuvent y rester tant que vous voulez. Mais le mélange doit être fait quelque temps avant de répandre l'engrais, il faut y veiller.

Question. – Doit-on enterrer toutes les préparations au même endroit ou chacune séparément ?

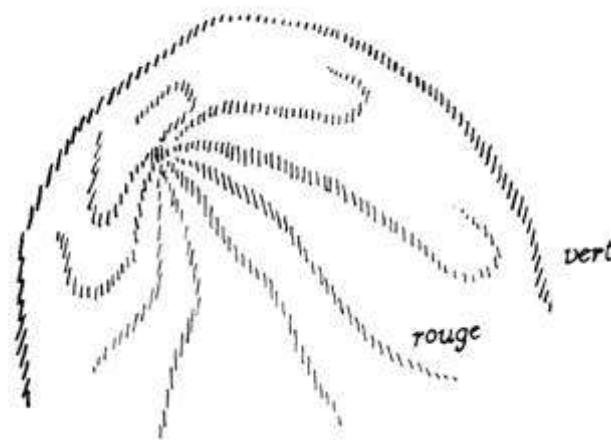
R. Steiner. – Voilà qui a proprement une certaine importance, dans la mesure où il est bon que, pendant la durée des échanges, les préparations ne se gênent pas entre elles, ce qui veut dire qu'il faudrait les enterrer au moins à une certaine distance l'une de l'autre. Si j'avais à le faire sur un lieu de surface modeste, je chercherais toujours à la périphérie les points les plus éloignés et j'entreprendrais de creuser les trous le plus loin possible les uns des autres afin qu'il n'y ait pas de gêne mutuelle. Sur un grand domaine, l'écartement n'offre que l'embarras du choix.

Question. – La terre qui se trouve au-dessus des préparations peut-elle être couverte de végétation ?

R. Steiner. – La terre peut faire ce qu'elle veut. En pareil cas, il est même bon que la terre au-dessus soit couverte de végétation. Elle peut aussi être recouverte de plantes cultivées.

Question. – Comment opérer avec les préparations dans le fumier ?

R. Steiner. – Je vous conseillerais de procéder comme suit : enfoncer les préparations d'un quart de mètre ou d'un peu plus si le tas de fumier est assez gros, afin que le fumier se referme autour d'elles. Inutile d'aller jusqu'à un mètre pourvu que le fumier se referme sur les préparations. Car voici ce qui se passe (voir croquis). Si je représente ici le tas de fumier et là un petit fragment de préparation – tout dépend du rayonnement – les radiations s'orientent toutes ainsi ; si donc la préparation se trouve trop près de la surface extérieure, ce n'est pas bon. La radiation se brise contre la surface extérieure, elle décrit une courbe complète, elle ne sort pas lorsque le fumier se referme sur le fragment. Il suffit d'un demi-mètre. Trop près de la surface extérieure, le fragment perd une grande partie des forces qu'il rayonne.



Question. – Suffit-il de faire seulement quelques trous, ou faut-il répartir le tout le plus possible ?

R. Steiner. – Mieux vaut répartir et ne pas faire les trous en un endroit seulement. Autrement, les rayonnements se gênent.

Question. – Doit-on incorporer toutes les préparations à la fois ?

R. Steiner. – Quand on introduit les préparations dans le tas de fumier, on peut les mettre l'une à côté de l'autre. Elles n'ont pas d'influence l'une sur l'autre, elles n'ont d'influence que sur le fumier en tant que tel.

Question. – Peut-on mettre toutes les préparations dans le même trou ?

R. Steiner. – En théorie on pourrait aller jusqu'à supposer qu'en mettant toutes les préparations dans le même trou on ne provoque pas d'interférence. Mais je ne me risquerais pas à l'affirmer a priori. On peut les mettre au voisinage l'une de l'autre, mais il pourrait bien se faire qu'elles se dérangent si on les réunissait toutes dans un même trou.

Question. – De quel chêne s'agit-il ?

R. Steiner. – Du chêne rouvre.

Question. – Faut-il prendre l'écorce sur un arbre vivant ou sur un arbre abattu ?

R. Steiner. – En l'occurrence sur un arbre vivant si possible et même sur un arbre dont on peut supposer que la résine est encore assez active.

Question. – L'écorce tout entière entre-t-elle en ligne de compte ?

R. Steiner. – A vrai dire seulement la surface, la couche superficielle de l'écorce, qui s'effrite quand on la détache.

Question. – Est-il absolument nécessaire de n'aller que jusqu'à la couche arable lorsqu'on enterre les préparations, ou peut-on aussi descendre plus bas pour les cornes de vache ?

R. Steiner. – Mieux vaut les laisser dans la couche arable. Il est même à supposer que dans le sous-sol, en dessous de la couche arable, elles ne donneraient pas un matériau aussi fécond. Encore faudrait-il examiner si, en approfondissant la couche végétale, on obtiendrait un résultat absolument meilleur. Quand on a découvert l'endroit où la couche arable est la plus épaisse, on peut se dire que c'est le meilleur. Mais en dessous de la terre arable, on n'obtiendra aucun effet probant.

Question. – Dans la terre arable, les préparations seraient toujours exposées au gel. Cela ne fait-il pas de tort ?

R. Steiner. – Lorsqu'elles sont exposées au gel, elles entrent justement dans la période où la terre, grâce à la gelée, s'ouvre le plus aux influences cosmiques.

Question. – Comment concasse-t-on le quartz et la silice ? Dans un petit moulin ou au mortier ?

R. Steiner. – Le mieux dans ce cas, c'est de le faire d'abord au mortier, il faut pour cela un pilon en fer, et de broyer jusqu'à obtenir une consistance farineuse très fine. Pour le quartz, il sera même nécessaire de le broyer de cette façon autant que faire se peut et ensuite de continuer le broyage sur une surface de verre. Car il faut obtenir une farine très fine, ce qui est extrêmement difficile avec le quartz.

Question. – L'expérience montre en agriculture qu'une tête de bétail bien nourrie engraisse. Il faut donc qu'il y ait un rapport entre la nourriture et l'absorption de la nourriture atmosphérique ?

R. Steiner. – Il n'est que de faire attention à ce que j'ai dit. J'ai dit : l'important pour l'absorption de la nourriture, ce sont les forces développées dans le corps. C'est à condition d'absorber correctement sa nourriture que l'animal peut développer assez de forces pour avoir la faculté de capter les substances qu'il tire de l'atmosphère et de les élaborer. C'est un processus comparable à la manière dont on enfile, quand il le faut, un gant trop étroit. On n'y parvient pas en forçant sur les doigts, au contraire on commence par élargir le gant avec un morceau de bois, on l'étire. De même il s'agit ici d'un assouplissement des forces dont la présence est nécessaire pour recevoir de l'atmosphère ce que la nourriture ne peut fournir. Les aliments élargissent l'organisme et le rendent capable de tirer davantage de l'atmosphère. Il peut même y avoir hypertrophie si l'on en tire trop. Il en coûte une durée de vie plus courte. Entre maximum et minimum, il y a un juste milieu.

SIXIÈME CONFÉRENCE

Koberwitz, 14 juin 1924

***Comment individualiser les méthodes en agriculture.
La nature de la mauvaise herbe,
des parasites animaux et de ce qu'on appelle
maladies des plantes devant le forum de la nature.***

Nous allons maintenant pousser plus loin nos considérations et nous aurons à nous appuyer sur ce que nous avons entendu pendant les journées écoulées, sur les connaissances acquises dans le domaine de la végétation comme aussi de la constitution des animaux. Notre tâche va consister à passer en revue, au moins sous une forme condensée, quelques données de la science spirituelle ayant trait aux plantes, aux parasites des végétaux et des animaux dont souffre l'agriculture et à ce qu'on appelle maladies de la plante. Mais à vrai dire ce sont là des points qui ne se laissent considérer que concrètement. Aussi vais-je encore commencer par donner, là où il n'est pas possible de s'étendre sur les généralités puisqu'il faut bien en arriver au détail, des exemples qui pourront servir de point de départ à nos recherches et nous conduire plus loin. J'aimerais partir des mauvaises herbes, puisque tel est leur nom, à ces ennemies de la végétation. Considérons-les.

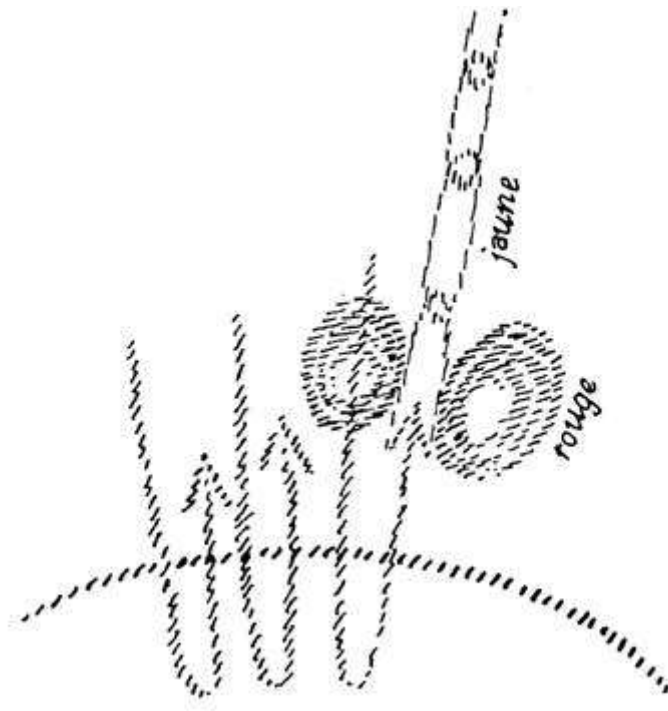
Voyez-vous, il s'agit moins d'aboutir à une définition des mauvaises herbes que d'apprendre à éliminer ces plantes de tel ou tel champ où on ne veut pas les voir. N'est-ce pas, on a encore parfois de ces étranges lubies qui remontent à l'époque des études. J'ai donc essayé, sans grand enthousiasme d'ailleurs, de suivre une de ces lubies et de rechercher dans quelques écrits la définition qu'on y donne de la mauvaise herbe. J'ai découvert que la plupart des auteurs qui veulent définir ce qu'est la mauvaise herbe disent ceci : « La mauvaise herbe, c'est tout ce qui pousse aux endroits où on n'en veut pas. » On ne peut pas dire que ce soit là une définition qui saisisse sérieusement son objet.

Et la chance ne vous sourira pas davantage si vous vous intéressez à la nature de la mauvaise herbe pour la bonne raison qu'au regard de la nature, la mauvaise herbe a exactement autant le droit de pousser que les plantes jugées utiles. Il faut bien se mettre dans la tête que les choses sont à envisager d'un point de vue un peu différent, du point de vue qu'on élimine de tel ou tel champ précisément les plantes qu'on n'y attendait pas mais qui y poussent en vertu de l'harmonie générale de la nature. Pour résoudre la question, le seul moyen, c'est de prendre en considération justement ce que nous avons dit dans les jours qui ont précédé.

Nous avons bien dit qu'il faut faire une distinction marquée entre les forces à l'œuvre dans la végétation et qui ont leur origine dans le cosmos, c'est vrai, mais qui venant du cosmos sont d'abord captées par la terre et qui agissent depuis la terre sur la végétation. Ces forces, qui proviennent donc pour l'essentiel des influences cosmiques, comme je l'ai dit, de Mercure, de Vénus et de la lune, mais qui au lieu d'agir directement à partir de ces planètes passent par le détour de la terre, ces forces, il faut en tenir compte lorsqu'on cherche à déterminer ce qui fait naître une plante-fille d'une plante-mère en succession ininterrompue. En revanche, dans tout ce que la plante puise au sein du supra-terrestre environnant, il ne faut pas perdre de vue les possibilités d'action que les planètes éloignées transmettent à l'air et qui sont justement captées de cette façon-là. Dans un sens plus large, on peut encore dire que tout ce que les planètes intérieures font agir de forces sur la terre est très influencé par l'activité du calcaire de la terre, tandis que ce qui agit à partir du pourtour est influencé par l'activité de la silice. Il en résulte que l'activité de la silice, même quand elle émane de la terre elle-même, ne transmet pas les influences qui proviennent de la lune, de Mercure et de Vénus, mais strictement celles qui proviennent de Jupiter, de Mars et de Saturne.

Aujourd'hui on a complètement perdu l'habitude de considérer ces choses sous leur vrai jour. Mais cela se paie. Il existe un cas où, dans de nombreux pays du monde civilisé, il a fallu

payer cette méconnaissance de l'influence cosmique, qu'elle agisse par l'intermédiaire de l'air en passant par tout ce qui se trouve au-dessus du niveau du sol ou qu'elle agisse d'en bas par l'entremise de la terre, payer disais-je, ce manque de discernement, du fait que s'était totalement épuisée l'ancienne connaissance instinctive de la conduite à tenir en pareille circonstance ; cela vous est peut-être égal, mais il y a beaucoup de gens pour qui cela ne l'est pas. Le sol était épuisé, les traditions aussi – en dépit des conseils souvent donnés par les paysans – et c'est ainsi que s'est abattu sur de vastes vignobles le phylloxéra. On s'est trouvé bien démuni devant le phylloxéra. Je peux vous raconter par le menu comment on s'est adressé de toutes parts à la rédaction d'un journal agricole paraissant à Vienne dans les années 1880 pour lui demander de trouver un remède contre le phylloxéra ; elle en fut totalement incapable, alors que le fléau entrait vraiment dans sa phase aiguë. La science actuelle n'a pas les moyens de faire face à de telles situations et d'y mettre fin radicalement. Le seul moyen d'y faire face, c'est d'aborder véritablement le problème avec ce que l'on peut savoir des cheminements que nous avons indiqués.



Maintenant représentez-vous, à l'aide du schéma que voici (voir croquis), que ceci soit le niveau de la terre ; ici, en provenance du cosmos, toutes les forces qui émanent de Vénus, de Mercure et de la lune et qui rayonnent en retour, de telle sorte qu'elles agissent de bas en haut. Et ces forces qui entrent ainsi en action dans la terre – je vous les dessine encore une fois schématiquement – déclenchent dans la plante une activité telle qu'elles commencent par élaborer la pousse d'une année et qu'elles forment ensuite la graine. De la graine naît ensuite une deuxième plante qui en engendre une troisième et ainsi de suite. Tout ce qui vient par cette voie passe dans la force de reproduction d'une génération à l'autre.

A l'opposé, tout ce qui parvient par une autre voie, en restant cette fois au-dessus du niveau de la terre, vient des autres forces, des forces planétaires extérieures. Cela peut se décrire schématiquement en ces termes : c'est là ce qui va se transformer dans la plante du fait qu'elle s'épanouit dans le milieu ambiant, ce qui lui donne son aspect épais et charnu, ce que nous prélevons dessus pour nous nourrir, parce qu'un courant perpétuel ne cesse de le reformer. Ce que nous détachons par exemple de la pomme, de la pêche, ce que nous mangeons ensuite comme pulpe, tout cela provient des influences de ces planètes lointaines. Or de ces connaissances découle justement la conduite à tenir lorsqu'on veut influencer de telle ou telle manière la croissance des plantes. Il n'y a pas d'autre moyen d'acquérir des

lumières sur la façon dont on veut influencer cette croissance que de prendre en compte ces différentes forces.

Nous dirons d'abord que pour un grand nombre de plantes, et avant tout celles qu'on range habituellement parmi les mauvaises herbes, lesquelles sont souvent des plantes médicinales extraordinairement puissantes – n'est-ce pas parmi les mauvaises herbes que nous allons chercher nos remèdes les plus efficaces ? – ce qui a le plus d'influence, c'est ce qu'on peut appeler les forces lunaires.

L'homme de la rue sait de la lune qu'elle capte à sa surface les rayons du soleil et qu'elle les renvoie sur la terre. Nos yeux voient les rayons solaires réfléchis du fait qu'ils les interceptent – de même que la terre intercepte elle aussi ces rayons renvoyés par la lune. Ce sont donc les rayons solaires réfléchis de cette façon, mais que la lune pénètre de ses courants de force, qui parviennent précisément à la terre sous forme de forces lunaires depuis que la lune s'est séparée de la terre. Dans le cosmos, cette force lunaire agit précisément en renfort de ce qui est terrestre. A l'époque où la lune était encore unie à la terre, l'élément terrestre avait un pouvoir de vie et de fructification beaucoup plus grand. Au temps de l'union des deux planètes, l'élément minéral n'était de loin pas aussi prédominant que de nos jours. Mais depuis la séparation de la lune d'avec la terre, la lune agit de telle façon que l'état habituel de cette terre, tout juste suffisant à provoquer la croissance des êtres vivants, s'en trouve renforcé et que la croissance peut accéder au stade de la reproduction.

Quand un être pousse, il augmente de taille. La force qui préside à ce phénomène est la même que la force à l'œuvre dans la reproduction, à cette différence près que dans la croissance il ne naît pas un être de la même espèce. Il n'apparaît qu'une succession de cellules, il s'agit d'une forme affaiblie de reproduction, la reproduction étant une forme de croissance renforcée. La terre par elle-même ne peut assurer que la forme faible de reproduction, la croissance, mais sans la lune elle n'a aucun pouvoir sur la forme renforcée de croissance. Aussi a-t-elle tout simplement besoin des forces cosmiques qui lui viennent de la lune et pour certaines plantes également de Vénus et de Mercure.

Je vous ai demandé tout à l'heure de vous représenter que la lune se contente de capter les rayons du soleil et de les réfléchir sur la terre. On en déduit, lorsqu'on parle d'influence lunaire, qu'elle ne fait pas autre chose. Mais ce n'est pas tout. Les rayons lunaires véhiculent encore jusqu'à la terre la réflexion du cosmos tout entier. Tout ce qui agit sur la lune se trouve retransmis par rayonnement. C'est donc le firmament tout entier, sans pour autant qu'on puisse le prouver à nos contemporains par les méthodes de la physique actuelle, qui d'une certaine manière se trouve réfléchi par la lune sur la terre. La force cosmique que la lune fait ainsi descendre dans les plantes est puissante, c'est une excellente organisatrice : grâce à elle la plante reçoit également le don de venir à graine et la force de croissance s'élève jusqu'à la force de reproduction.

Mais tout cela ne se passe dans une région donnée de la terre qu'à la pleine lune. A la nouvelle lune, la région en question ne jouit pas des bienfaits de l'influence lunaire. Pendant la période de nouvelle lune, les plantes ne font que conserver ce qu'elles ont absorbé à la pleine lune. On obtiendrait déjà des résultats significatifs en observant le chemin que l'on ferait lorsque, dirons-nous, on se servirait déjà de la lune au moment des semailles pour favoriser le tout, début de l'activité germinative dans la terre, ainsi que l'on fait les Hindous de jadis jusqu'au XIX^e siècle en semant d'après les phases de la lune. Mais la nature n'est pas cruelle au point de punir l'homme, au moment de la récolte, de l'inattention et du manque de courtoisie qu'il témoigne à la lune pour tout tribut.

Car nous avons douze pleines lunes par an et cela suffit pour que la pleine lune puisse exercer son action, c'est-à-dire faire agir les forces qui président à la formation du fruit. Et si d'aventure on entreprenait quoi que ce fût qui contribue à la fécondation de la graine à la nouvelle lune et non à la pleine lune, cela attendrait justement dans la terre la prochaine pleine lune, passant outre à l'erreur humaine et se gouvernant d'après la nature. Cela est amplement suffisant pour que les hommes fassent usage de la lune sans en avoir la moindre idée. Mais cela ne va pas plus loin.

Car voyez-vous, quand on agit sans discernement, les mauvaises herbes revendiquent leur droit à l'existence de même que les autres et tout pousse à la fois parce qu'on n'est pas dans le secret des forces qui gouvernent la croissance. Il faut entrer dans ces forces si l'on veut savoir qu'au moment où la force lunaire est à son plein développement, elle travaille à la reproduction, à la propagation de tout le vivant végétal, c'est-à-dire qu'elle agit sur la poussée qui monte de la racine jusque tout en haut où se forme la graine. En conséquence, nous aurons les meilleures mauvaises herbes en laissant agir sur elles la lune bienfaisante, en n'entravant pas cette action. Car du fait qu'il y a également des années pluvieuses où les forces de la lune agissent mieux que dans les années sèches, ces mauvaises herbes vont se reproduire et par là se multiplier.

Mais si l'on tient compte de ces forces cosmiques, voici ce qu'on dira : Si on entrave l'action de la lune en l'empêchant de produire son plein effet sur les mauvaises herbes, si on ne laisse agir sur les mauvaises herbes que les influences extérieures, qui ne sont pas celles de la lune, mais celles qui agissent directement, on met une limite à leur reproduction. Elles ne peuvent plus se reproduire. Il s'agit donc de traiter le sol d'une façon telle – puisqu'aussi bien il n'est pas question de supprimer la lune – que la terre n'ait plus envie d'absorber les influences lunaires ; et non seulement on peut ôter à la terre son penchant à absorber les influences de la lune, mais les plantes, ces mauvaises herbes, peuvent encore éprouver une certaine aversion à pousser dans une terre traitée d'une certaine manière. Parvenir à cela, c'est arriver à ses fins.

Nous voyons comment se développe la mauvaise herbe au cours de l'année. Alors il faut prendre la chose en mains, ne pas s'affoler, mais se dire que le moment est venu de passer à l'attaque. Nous ramassons donc sur la mauvaise herbe un certain nombre de graines, la partie où a fini par s'enfermer la force dont j'ai parlé. Nous allumons un feu – un feu de bois ordinaire de préférence – nous y brûlons ces graines et nous recueillons soigneusement les cendres obtenues. Nous ne produisons ainsi qu'une quantité réduite de cendres. Mais nous avons maintenant, en ayant ainsi traité ces plantes, en ayant fait passer leur graine par le feu, en l'ayant transformée en cendres, nous avons littéralement concentré dans la cendre la force opposée de celle qui entre en jeu dans l'attraction des forces lunaires.

Si maintenant nous répandons sur nos champs – sans prendre de précautions particulières, car la chose a un rayon d'action étendu – cette petite préparation obtenue de la sorte à partir des mauvaises herbes les plus diverses, nous verrons au bout de deux ans déjà que les variétés de mauvaise herbe ainsi traitées sont beaucoup moins abondantes. Elles poussent moins dru et comme beaucoup de choses dans la nature vont par périodes de quatre ans, nous verrons au bout de la quatrième année que la mauvaise herbe en question, traitée chaque année par éparpillement de ce poivre, cesse d'exister.

Vous voyez donc que l'on a rendu efficace dans les faits l'action d'entités microscopiques qu'ont maintenant scientifiquement prouvée les recherches de l'institut biologique. On pourrait effectivement à l'aide de cette méthode obtenir des résultats extraordinairement substantiels et, si vous tenez compte de ces données dans votre façon de faire, si par conséquent vous faites entrer en jeu les influences dont personne aujourd'hui ne se soucie, vous pouvez maintenant disposer d'une arme extrêmement puissante. Vous pouvez maintenant planter quelque part le pissenlit dont vous avez besoin pour effectuer le traitement que j'ai indiqué hier, mais vous pouvez aussi utiliser la graine de ce pissenlit en la brûlant à titre d'expérience, en préparant le petit poivre et en le répandant sur vos champs. Vous aboutirez alors à ce résultat que vous pouvez implanter le pissenlit où il vous plaît, mais que pour le champ que vous traitez avec ces cendres vous pouvez être tranquille : le pissenlit n'y poussera pas. Ce sont là des connaissances auxquelles on ne croit plus aujourd'hui, mais dont on avait autrefois la maîtrise grâce à une sagesse instinctive concernant l'agriculture.

On pouvait alors sur un espace donné planter ensemble ce qu'on voulait parce qu'on faisait ces choses d'instinct. Je peux vous donner sur tous ces points des indications dont vous pourrez voir qu'elles peuvent servir de point de départ à une mise en pratique véritable et juste. Et puisque aujourd'hui on juge – je ne veux pas dire on préjuge – que tout doit être vérifié après coup, eh bien qu'à cela ne tienne, essayons de vérifier ces données. Si on fait correctement les expériences, on s'apercevra vite qu'elles confirment les indications.

Seulement, si j'avais un domaine à moi, je n'attendrais pas confirmation, je commencerais tout de suite, car je suis certain, sûr et certain, que cela marche. Je m'explique : à mes yeux, les vérités de la science spirituelle sont vraies par elles-mêmes. Elles n'ont pas besoin d'être confirmées par d'autres contextes, à l'aide de méthodes relevant de la connaissance sensible. Nos savants ont tous commis l'erreur de regarder du côté de méthodes extérieures et de vouloir vérifier ces vérités à l'aide de méthodes qui sont d'une autre essence. Ils ont fait ainsi à l'intérieur de la Société anthroposophique également : pourtant les gens auraient dû savoir dans ce cas que les choses peuvent être vraies par elles-mêmes. Mais aujourd'hui, pour qu'un résultat soit acquis, il faut le vérifier de l'extérieur, avoir recours à un compromis, hors de là point de salut. En principe, ce compromis n'est pas nécessaire, car comment connaît-on les choses de l'intérieur ?

On les connaît parce qu'elles s'imposent intrinsèquement par leur qualité d'être, qu'elles s'imposent comme à peu près s'impose le fait que si je fais faire quelque chose par cinquante personnes et s'il me vient l'idée de tripler la production, je prends cent cinquante personnes. Il peut alors venir un petit malin qui dira : à d'autres, qu'on me prouve d'abord que cent cinquante personnes en font trois fois plus. Le cas échéant, il peut arriver que l'expérience faite contredise l'affirmation. Disons que pour les besoins de la cause nous faisons fabriquer quelque chose par une, puis par deux, puis par trois personnes. Nous comptabilisons ensuite l'ouvrage accompli par les trois. Il est bien certain que si elles passent leur temps à bavarder, elles produisent moins que la personne seule. La prévision que l'on avait faite est fautive. L'expérience peut prouver le contraire. Mais rien n'est encore dit parce que l'expérience prouve le contraire de ce qu'on attendait. Il faut encore, si l'on procède avec une exactitude parfaite, avoir à l'œil la contre-épreuve.

Alors, ce qui est vrai intérieurement se confirmera aussi extérieurement. On pourrait donc parler d'une façon plus générale des plantes nuisibles à nos cultures. Mais nous ne pourrions pas parler en termes aussi nettement généraux si nous en venons aux parasites de nature animale. Ici je voudrais tout de suite choisir un exemple qui peut être particulièrement caractéristique pour tenter de saisir comment ces faits se vérifient.

Prenons pour la circonstance un ami particulièrement cher au paysan, le mulot. Ce mulot, que ne ferait-on pas, que ne fait-on pas pour le combattre ! On peut lire dans des traités d'agriculture qu'il est bon d'employer d'emblée toutes sortes de préparations à base de phosphore ou encore un mélange de strychnine et de saccharine. On a même vu surgir la solution assez radicale qui consiste à combattre le mulot en lui faisant attraper le typhus, résultat que l'on obtient en répandant en quantité convenable une bouillie de pommes de terre à laquelle on a incorporé certains bacilles nuisibles aux rongeurs seulement. On a été jusque-là ou du moins c'est un moyen que l'on recommande.

On cherche donc de toutes parts à avoir raison de ce petit animal d'aspect pourtant franchement confiant par des mesures franchement bien peu humaines au fur et à mesure qu'on les invente. Et je crois bien qu'il n'est pas jusqu'à l'Etat qui ne s'émeuve parce qu'effectivement il ne sert à rien de combattre les mulots par ces procédés si votre voisin n'en fait pas autant. Ils émigrent alors chez vous et il faut ensuite appeler à l'aide l'Etat afin qu'il contraigne tout un chacun à traiter les mulots de la même manière. Or l'Etat ne s'embarrasse pas de deux poids et deux mesures ; il prescrit unilatéralement ses méthodes, peu lui importe qu'elles soient bonnes ou mauvaises s'il les estime justes, et chacun se voit obligé de s'y plier.

Eh bien, voyez-vous, tout cela c'est tourner autour du pot et décider au petit bonheur. Et on a toujours le sentiment que les expérimentateurs n'ont pas trouvé la solution puisqu'il y a toujours des mulots qui reviennent. Non, cela ne réussit pas tout à fait, les mulots reviennent toujours. Ce dont nous allons nous occuper maintenant, il est vrai, est un procédé qu'on ne peut pas utiliser purement et simplement sur une exploitation, mais qui peut parfaitement apporter d'une certaine manière une aide même sur une exploitation. Il ne sera pas possible d'en recueillir tout le bénéfice à moins de faire appel à la compréhension des voisins pour qu'ils l'appliquent aussi, mais je soutiens qu'à l'avenir il faudra en toutes choses en appeler au discernement beaucoup plus qu'aux mesures prises par la police. Nous aurons ainsi accompli un véritable progrès dans notre vie sociale.

Il suffit d'y penser : si l'on capture un mulot encore assez jeune, on peut l'écorcher, dépouiller ce mulot assez jeune de sa peau. Mais il s'agit de se procurer cette peau, cette dépouille – au moment de faire l'expérience, on trouvera toujours assez de mulots, car il faut que ce soit des mulots – à l'époque où Vénus est dans le signe du Scorpion. Voyez-vous, les vieux de la vieille avec leur sagesse instinctive n'étaient pas si bêtes que ça. Quand nous passons de la plante à l'animal, nous tombons précisément sur le zodiaque. Car ce n'est pas sans raison qu'on emploie ce terme de zodiaque, ou cercle des animaux. Pour arriver à quelque chose dans le domaine des plantes, il n'est pas nécessaire de sortir du système planétaire. Avec les animaux, cela ne va plus. Il faut faire intervenir des perspectives qui tiennent compte des étoiles fixes environnantes, notamment de celles qui existent dans le zodiaque.

A elle seule, l'action de la lune suffit presque à entraîner la reproduction dans le monde des plantes. Dans le règne animal il faut que l'action de la lune soit appuyée par celle de Vénus. Il n'est même pas nécessaire d'attacher autant d'importance à l'action de la lune sur le règne animal, parce que celui-ci garde en réserve en lui les forces de la lune et s'émancipe de la lune. Il s'ensuit que dans le règne animal la force lunaire ne s'exerce pas seulement au moment de la pleine lune. L'animal porte en lui la force de la pleine lune, s'émancipe de la chaîne du temps. Mais ce n'est pas le cas pour les recherches que nous devons poursuivre ici, ce n'est pas le cas pour les forces planétaires autres que celles de la lune.

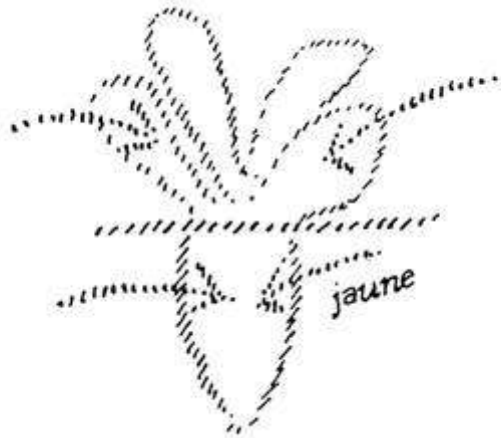
Nous nous proposons en effet d'utiliser la dépouille du mulot à des fins bien déterminées. Nous nous procurons cette dépouille de mulot au moment où Vénus est dans le Scorpion, nous la brûlons, nous recueillons soigneusement le produit de la combustion, les cendres résiduelles où se trouvent en somme les éléments décomposés – cela ne fera pas beaucoup, mais avec un certain nombre de mulots, le compte y sera, on aura assez de ce que l'on recueille ; on a donc une peau calcinée au moment du passage de Vénus dans le Scorpion. Et dans ce qui se trouve anéanti par le feu par cette opération, il reste la force négative qui s'oppose à la force de reproduction du mulot.

Si maintenant vous répandez sur vos champs le poivre ainsi obtenu – dans certaines régions où l'opération se révèle difficile, on peut agir à dose encore plus homéopathique, on n'a pas besoin d'une assiette à soupe remplie de poivre à ras bord – et si ce poivre est passé par le feu exactement au moment de la conjonction de Vénus et du Scorpion, vous aurez là le moyen d'écarter les mulots du champ traité. Attention, ces animaux ont du toupet, ils recommencent à se montrer dès l'instant où l'épandage du poivre a laissé des trous à certains endroits. Là où il n'y a pas de poivre, le mulot refait son nid. Entendez par là que le rayon d'action du poivre a beau être étendu, il n'est pas exclu que l'opération puisse ne pas être menée vraiment à bien. Mais que tout le voisinage s'y associe et on peut être certain qu'elle sera radicale. A mon avis, on peut même prendre beaucoup de plaisir à des traitements pareils. Il se pourrait bien que grâce à eux l'agriculteur prenne goût à son travail comme on prend goût à un plat quand on l'a saupoudré de poivre.

Et voilà comment on en arrive de cette manière, sans être le moins du monde superstitieux, à tenir compte des influences sidérales. Il se trouve simplement que ce qui était à l'origine un savoir se transforme par la suite en superstition. Il n'est évidemment pas question de réchauffer ce qui est superstition. Il faut repartir d'un savoir ; mais ce savoir, il faut l'acquérir entièrement selon une démarche spirituelle et non pas seulement en exploitant les données physico-sensibles. C'est donc ainsi qu'on traite la terre quand on veut entreprendre le combat contre tout ce qui est vermine des champs et qu'on peut classer à quelque titre que ce soit parmi les animaux supérieurs. Les rongeurs appartiennent à cette catégorie. En revanche, ce n'est pas la bonne façon de s'y prendre avec les insectes, qui sont soumis à des influences cosmiques totalement différentes ; tous les animaux inférieurs sont soumis à d'autres influences que les animaux supérieurs.

Je voudrais maintenant m'engager sur un terrain délicat et, en corrélation avec ce que nous avons dit du mulot, prendre l'exemple du nématode de la betterave qui nous fournira un élément de comparaison. On croit découvrir l'origine du mal dans les renflements bien connus, filamenteux, des racines et aussi dans le fait que le matin les feuilles restent flasques. Ce sont là des signes extérieurs. Il faut bien voir que cette partie médiane – les feuilles, qui en

l'occurrence connaissent une modification – capte dans l'air les influences cosmiques tandis que les racines captent les forces du cosmos qui reviennent à la plante par l'intermédiaire de la terre. Que se passe-t-il donc quand le nématode entre en scène ? Lorsqu'il apparaît, le processus d'absorption des forces cosmiques qui, dans des conditions normales, devrait se dérouler dans la région foliaire se trouve refoulé dans la terre où il passe alors dans la zone des racines.



Faisons un schéma (voir croquis) : soit ici le niveau de la terre et là, la plante. Chez le sujet infesté par le nématode, les forces cosmiques qui doivent agir sur la partie supérieure agissent dans la partie inférieure. Tel est le symptôme caractéristique auquel nous avons affaire. Certaines forces cosmiques glissent trop profondément dans le sol. C'est également ce qui provoque l'aspect extérieur maladif chez la plante. Mais c'est ce qui donne au parasite la possibilité de bénéficier dans son milieu naturel, la terre, des forces cosmiques dont il a besoin pour vivre. Sinon, il lui faudrait vivre au-dessus, dans les feuilles – le nématode est un ver filiforme – ce qui lui est impossible, car, répétons-le, son milieu, c'est la terre.

Certains êtres, tous les êtres, ont ceci de particulier qu'ils ne peuvent vivre qu'à l'intérieur de certaines conditions. Essayez donc de vivre à des températures de + ou – 70 °Celsius. Vous êtes faits pour vivre à une température déterminée. Au-dessus ou bien au-dessous de ce niveau, c'est la mort. Pour le nématode, il en va de même. Il ne peut vivre hors de la terre, pas plus qu'il ne peut se passer des forces cosmiques. Sans cela, c'est la mort à coup sûr. L'être vivant a toujours des conditions d'existence déterminées. De même la race humaine tout entière serait condamnée à périr si certaines conditions n'étaient pas remplies.

Justement, pour ces êtres dont le développement se présente sous cette forme, il est important que l'élément cosmique pénètre dans la terre, cet élément qui normalement ne devrait se manifester que dans l'environnement de la terre. Ces influences obéissent à un rythme de quatre ans, c'est leur caractère distinctif. Or la présence du nématode a quelque chose de fort anormal que l'on peut également étudier, quand on s'en rend compte – ce sont exactement les mêmes forces – en observant la larve du hanneton qui apparaît tous les quatre ans. Ce sont exactement les mêmes forces qui se donnent pour tâche de permettre à la terre de développer les germes de pomme de terre. La terre acquiert exactement les mêmes forces pour former les larves de hanneton qui apparaissent tous les quatre ans avec les pommes de terre. Il existe ainsi un cycle de quatre années, quand le phénomène fait son apparition ; ce cycle ne concerne pas le nématode, mais ce qu'il nous faut faire en vue de nous opposer au nématode.

Contrairement à ce que nous avons fait pour le mulot, il ne faut pas utiliser telle ou telle partie de l'insecte, mais l'insecte tout entier. Car un insecte comme celui-là, qui s'installe en parasite dans la racine, est au sens propre du terme dans son entier un produit des pénétrations cosmiques. La terre, il n'en a besoin que comme support. Il faut donc brûler l'insecte tout entier. Le brûler, c'est ce qui est le plus efficace et qui permet d'arriver le plus

rapidement au bout de ses peines. On pourrait aussi le laisser pourrir, ce qui permettrait peut-être de faire les choses plus à fond, mais il est difficile de récolter les produits de décomposition ; quoi qu'il en soit, on est tout à fait certain d'obtenir l'effet recherché en incinérant l'insecte en totalité. Comment conduire l'incinération ? Là où c'est possible, on peut très bien conserver l'insecte et le brûler quand il est desséché.

Il faut procéder à l'incinération lorsque le soleil est dans le signe du Taureau, c'est-à-dire à l'opposé des constellations où doit se trouver Vénus lorsqu'on prépare le poivre avec la dépouille du mulot. Car le monde des insectes est intimement lié aux forces qui s'exercent lorsque le soleil passe par le Verseau, les Poissons, le Bélier, les Gémeaux, jusques et y compris le Cancer. A partir du Lion, cela n'apparaît plus que faiblement et ceci jusqu'au retour dans le Verseau. Le soleil, quand il traverse cette région du zodiaque, rayonne les forces qui sont en corrélation avec le monde des insectes. On est loin de savoir combien le soleil est un être à vocation multiple. En un mot, le soleil n'est pas le même selon qu'il rayonne sur la terre depuis le signe du Taureau, qu'il s'agisse du cycle quotidien ou du cycle annuel, ou depuis le signe du Cancer, etc...

Il est sans cesse différent. C'est même quasiment un non-sens, pardonnable certes, que de parler du soleil sans préciser. Il faudrait dire en effet : soleil du Bélier, soleil du Taureau, soleil du Cancer, soleil du Lion, etc... Il s'agit chaque fois d'un être entièrement différent et ceci est vrai – avec ce résultat que les deux actions se combinent – aussi bien pour sa course journalière que pour sa course annuelle qui sont déterminées par la position du soleil au point vernal. Vous voyez donc qu'en suivant cette indication et en préparant chaque fois de cette façon le poivre d'insecte, vous pouvez le répandre sur un champ de betteraves et petit à petit le nématode sera réduit à l'impuissance. Au bout de quatre ans, on l'aura à coup sûr si bien affaibli qu'il ne pourra plus vivre. Il redoute d'avoir à vivre dans une terre ainsi parsemée de poivre de nématode.

Ainsi, vous le voyez, renaît à nos yeux d'une façon tout à fait remarquable ce que l'on désignait autrefois sous le nom de connaissance des astres. De nos jours, la connaissance des astres a pris une orientation mathématique ; elle ne peut servir à rien d'autre, à vrai dire. Il n'en a pas été ainsi de tout temps, au contraire il y a eu une époque où l'on a su lire dans les étoiles des indications sur la façon de conduire sur terre sa vie, ses actes et ses travaux. Cette science est maintenant bel et bien perdue.

Nous en sommes donc arrivés au point où il nous est possible de tenir éloigné un certain parasitisme de nature animale et ceci à condition d'entretenir avec la terre un rapport tel que l'on sache que d'une part il est exact que les influences de la lune et de l'eau mettent la terre en mesure de produire des plantes. Mais d'autre part, la plante, comme tout être, porte également en elle le germe de sa propre destruction. Ainsi, de même que d'une part l'eau est bel et bien indispensable à la fécondité, de même le feu est un destructeur de la fécondité. Il dévore la fécondité. Il en résulte que si vous traitez par le feu, toutes conditions étant remplies, ce qui par ailleurs a été traité par l'eau en vue de la fertilité – entendez, le végétal – vous créez au sein de l'économie de la nature un élément d'anéantissement. C'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue. L'eau imprégnée des forces lunaires permet à la graine de développer un vaste pouvoir fécondant. Le feu imprégné de forces lunaires et imprégné en somme de forces cosmiques, développe dans la graine un vaste pouvoir de destruction, comme nous l'avons vu dans l'exemple précédent.

Voyez-vous, il n'y a rien là qui paraisse si terriblement étrange, puisqu'aussi bien on table sur d'importantes forces d'expansion et qu'au surplus on fait remarquer qu'il faut choisir la période avec une rigoureuse exactitude. La force de germination n'agit-elle pas dans le sens de l'expansion ? Il s'ensuit qu'elle va aussi très loin dans le sens de l'anéantissement. Il est donc clair que les éléments contenus dans la graine ont une force d'expansion. Cette capacité d'expansion est propre à la graine comme à la force. De même, le poivre que nous préparons de cette façon est tout emplî de cette force d'expansion. Je ne l'appelle poivre qu'à cause de son aspect extérieur. La plupart du temps la préparation ressemble à du poivre.

Il nous reste maintenant à considérer ce qu'on appelle les maladies des plantes. C'est là un chapitre sur lequel il faut bien dire qu'on ne peut pas parler de maladies des plantes au sens propre du terme. Les processus de nature anormale qui apparaissent comme des

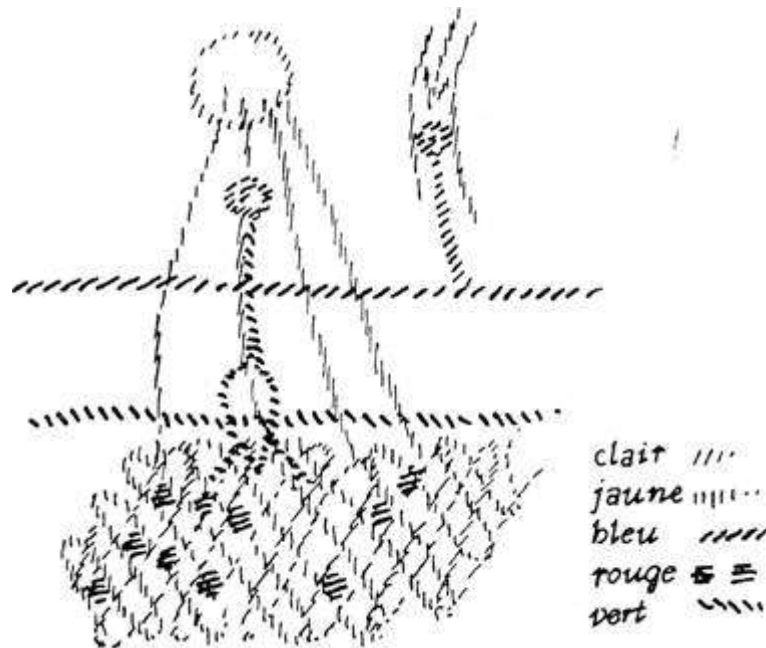
maladies de la plante ne sont pas des maladies au sens où nous l'entendons pour les animaux. Quand nous parlerons du règne animal, nous saisirons la différence avec plus de précision encore. En premier lieu, ces processus ne se comparent pas à ceux de la maladie chez l'homme. Car il ne peut y avoir de maladie au sens strict sans la présence d'un corps astral. Chez l'animal et chez l'homme, le corps astral est lié au corps physique par l'intermédiaire du corps éthérique. C'est là une situation en quelque sorte normale.

Une relation fondée sur des modalités bien déterminées, tel est le cas normal. Mais lorsque le corps astral intensifie sa relation avec le corps physique ou un organe quelconque du corps physique, lorsque la relation n'est plus normale, c'est-à-dire lorsque le corps éthérique ne suffit plus à faire tampon entre les deux et que le corps astral accentue sa pression sur le corps physique, c'est alors qu'apparaissent la plupart des maladies. La plante, quant à elle, n'a pas à proprement parler de corps astral. Il en résulte que chez la plante la maladie ne se présente pas avec la même spécificité que chez l'animal et chez l'homme. C'est là un fait dont il faut bien se pénétrer.

Il s'agit donc de se faire une idée de ce qui peut effectivement déclencher un état pathologique dans la plante. Si vous vous référez à tout ce que je vous ai exposé, il vous apparaîtra ceci : la terre, qui constitue l'environnement du végétal, a une vie bien à elle ; font aussi partie de cette vie intérieure de la terre, sans pour autant atteindre l'intensité nécessaire à susciter l'apparition de formes végétales, mais néanmoins avec une certaine intensité dans l'entourage du végétal, toutes les forces de croissance possibles, une légère ébauche de forces de reproduction et plus généralement tout ce qui agit de cette façon dans la terre sous l'influence des forces de la pleine lune dont le véhicule est l'eau.

Vous voilà donc devant un faisceau très complet de relations significatives ; vous avez la terre, vous avez la terre gorgée d'eau. Vous avez la lune. En y faisant pénétrer une pluie de rayons, la lune rend la terre vivante jusqu'à un certain point, elle éveille dans son éthérique des ondes et un va-et-vient. Cela lui est plus facile quand la terre est imbibée d'eau. Quand elle est sèche, la tâche est plus difficile. Cela veut dire que l'eau n'est à proprement parler qu'un agent de transmission. Ce qui doit être rendu vivant, c'est donc la terre elle-même, le solide, le minéral. Bien entendu, il n'existe pas de limite tranchée puisque l'eau elle-même a quelque chose de minéral. Il faut donc que nous ayons à l'intérieur du sol également l'intervention des influences lunaires.

Or, les influences lunaires à l'intérieur du sol terrestre peuvent devenir trop fortes. Cela peut même se produire d'une façon très simple. Pensez à un hiver très humide auquel fait suite un printemps très humide. Dans de telles conditions, la force de la lune pénétrera trop l'élément terrestre. La terre sera trop vivifiée, elle aura une vie trop forte. Je vais indiquer par un pointillé rouge la présence d'une terre que vivifie par trop la lune (voir croquis).



Nous voyons alors que si le pointillé rouge n'existait pas, donc si cette terre n'était pas trop fortement vivifiée par la lune, il y pousserait une végétation qui viendrait normalement à graine, par exemple du blé qui produirait du grain si précisément la vie était impartie à la terre par la lune dans la bonne mesure. Dans ce cas cette force vitale exerce sa poussée vers le haut jusqu'à la formation du grain.

Mais supposons que la lune ait une action trop forte et donne à la terre un excès de vie, alors la poussée qui s'exerce de bas en haut dépasse la mesure et ce qui devrait apparaître au moment de la formation de la graine seulement intervient prématurément. Ce trop-plein d'intensité ne permet pas à la formation de la graine de se produire tout à fait en haut, il la maintient à un niveau plus bas. L'action de la lune a donc pour effet une formation de graine qui manque de force. Il s'instaure dans la graine comme un dépérissement et à la faveur de ce dépérissement se constitue en quelque sorte au-dessus de la surface initiale du sol, du premier niveau, un second niveau. Certes, il ne s'agit pas de terre dans ce second niveau, mais les mêmes influences y sont présentes, à l'étage au-dessus.

Il s'ensuit que la graine de la plante, sa partie supérieure, devient une sorte de plancher qui sert à d'autres organismes. S'y installent parasites et champignons, toutes sortes de champignons. Et nous voyons apparaître par cette voie les maladies des plantes telles que charbon, rouille, carie, chancre, etc... C'est par suite d'une action trop forte de la lune que se trouve empêché d'accéder à la hauteur nécessaire ce qui doit monter du sol pour former la graine. La force de fructification dépend donc en totalité d'une action lunaire qui reste normale et ne prend pas trop d'ampleur. Fait curieux mais authentique, ceci n'est pas dû à un affaiblissement, mais à un renforcement des forces de la lune. Si l'on se contentait de réfléchir et de spéculer au lieu d'observer, on parviendrait peut-être à des conclusions opposées. Mais ce serait faux. Il s'agit d'un fait d'observation, tel que je viens de vous l'exposer.

Et maintenant que faire ? Il faut soulager la terre des forces lunaires en excédent qu'elle contient. C'est faisable. Il suffit de trouver ce qui agit dans la terre de façon à retirer à l'eau son pouvoir de transmission et à donner à la terre une qualité d'être plus forte afin qu'elle ne capte pas, sous l'effet de l'eau qu'elle contient, les influences lunaires trop importantes. Ce résultat, on l'obtient – extérieurement, il n'y paraîtra pas – en faisant une sorte de tisane de prêle des champs, une tisane assez concentrée qu'on dilue ensuite et qu'on utilise comme un purin sur les champs où l'on veut combattre la rouille et autres maladies cryptogamiques. Et cette fois encore il suffit de faibles quantités, cette fois encore d'une sorte de traitement homéopathique.

Mais voyez-vous, c'est aussi là le domaine où l'on voit clairement combien les aspects particuliers de la vie sont appelés à s'interpénétrer. Percevoir l'action remarquable d'*Equisetum arvense* (la prêle des champs) sur l'organisme humain par le canal de la fonction rénale, c'est posséder un fil directeur pour comprendre l'action du purin. Bien entendu, il n'est pas possible de spéculer ni de s'en faire une représentation rationnelle, mais on a un fil directeur qui permet de mettre à l'épreuve l'action de la prêle quand on la transforme en ce que j'ai appelé une sorte de purin que l'on répand ensuite par aspersion – sans avoir besoin de pulvérisateur – et qui agit sur de grandes distances malgré les très petites quantités aspergées.

On en arrive à constater la grande efficacité de ce remède. Encore ne s'agit-il pas d'un véritable remède puisque les plantes ne peuvent pas tomber malades à proprement parler. Ce n'est pas vraiment un processus thérapeutique, c'est le processus inverse de celui que j'ai décrit auparavant. On peut ainsi, lorsqu'on pénètre du regard l'action de la nature dans les domaines les plus divers, maîtriser effectivement les phénomènes de croissance, y compris, nous le verrons plus tard, ceux de la croissance animale, qu'ils soient normaux ou anormaux. La véritable science part de là. Car les tentatives que l'on fait aujourd'hui pour expliquer les choses, ce n'est pas de la science, cela consiste à prendre en note des éléments, des faits isolés ; la science, ce n'est pas cela. Il y a science véritable à partir du moment où l'on a en mains les forces agissantes.

Le fait est que les plantes, les animaux qui vivent là, tous les parasites aussi qui vivent dans les plantes, ne peuvent se comprendre isolément. Je vous disais déjà dans les premiers cours, et non sans raison, que c'est un non-sens de considérer une aiguille aimantée et de chercher dans l'aiguille elle-même la cause de son orientation constante vers le Nord. Ce n'est pas la solution : il faut pour expliquer le phénomène appeler à l'aide la terre entière, lui donner un pôle nord magnétique et un pôle sud magnétique. De même que dans le cas de l'aiguille aimantée il faut, pour en expliquer les propriétés, faire appel à toute la terre (voir croquis), il faut aussi, quand on étudie les plantes, ne pas se contenter de considérer le végétal, l'animal, l'humain, il faut avoir recours à l'univers dans son entier. Car toute vie est issue de l'univers entier et non pas seulement de ce que la terre nous abandonne. La nature est un tout, de toutes parts les forces agissent.



Celui qui est ouvert au sentiment des forces manifestement en action, celui-là saisit la nature. Mais que fait aujourd'hui la science ? Elle fabrique une coupelle, y place une préparation, en isole soigneusement tous les composants et quand cela est fait, elle y plonge ses regards. On exclut de tous côtés les influences qui pourraient venir de l'extérieur. Puis on donne à cela le nom de microscope. C'est tout le contraire de ce qu'on doit faire à vrai dire pour parvenir à une compréhension des lointains cosmiques. On ne se contente plus de s'enfermer dans une chambre, on s'enferme dans ce tube et on se coupe du monde plein de merveilles. Ne doit subsister que ce qui entre dans l'objectif. Petit à petit on en est arrivé à se convertir plus ou moins au microscope. Mais quand nous trouverons le chemin du macrocosme, nous recommencerons à comprendre quelque chose à la nature et à bien d'autres domaines encore.

RÉPONSES AUX QUESTIONS POSÉES

14 juin 1924

*Les mauvaises herbes aquatiques. La hernie du chou.
Les maladies cryptogamiques de la vigne.
La rouille. La question des constellations.
L'engrais chimique.*

Question. – Peut-on appliquer aux autres insectes également les méthodes indiquées pour les nématodes ? Je pense à la vermine de toute espèce. Est-il permis d'anéantir sans autre forme de procès, à l'aide de ces méthodes, la vie animale et la vie végétale sur de grandes étendues ? Il pourrait en résulter de graves désordres. Il faudrait fixer une limite afin que la destruction ne puisse s'étendre au monde entier du fait d'un homme.

R. Steiner. – Voici comment se présente la question de la permission : admettons que nous en restions là – permettez-moi de ne pas aborder tout de suite le problème sous l'angle moral, sous l'aspect moral-occulte – et que ces pratiques soient interdites. Dans ces conditions interviendrait inéluctablement ce que j'ai déjà dit et répété : à l'intérieur des pays civilisés, notre agriculture irait de plus en plus mal et nous connaîtrions la disette et la hausse des prix non pas ici ou là, mais absolument partout. C'est là un état de choses qui existera dans un avenir moins lointain qu'on ne le pense, si bien qu'on n'a pas d'autre alternative : ou bien on laisse périr la vie civilisée sur terre, ou bien on se donne la peine de créer des conditions qui puissent susciter un renouveau de fécondité. L'urgence est telle qu'on n'a plus aujourd'hui le loisir de discuter pour savoir si la méthode est permise ou non.

Mais on peut encore poser la question d'un autre point de vue : il s'agit là de penser impérativement à mettre en place un dispositif de sécurité en quelque sorte pour éviter les abus. L'abus peut se produire, n'est-ce pas, naturellement, dès l'instant où la pratique se généralise. Pas de doute là-dessus. Et, disons-le en passant à titre de remarque, il y a toujours eu sur terre des civilisations dans lesquelles on savait ces choses, on les appliquait de la façon la plus étendue tout en gardant la possibilité de ne pas les mettre entre toutes les mains et d'éviter ainsi les abus. Ces pratiques ont pourtant donné lieu à des abus considérables à l'époque où il était encore possible de commettre des abus beaucoup plus graves parce que les forces en question agissaient partout.

Ce fut le cas à certaines époques tardives de la civilisation atlantéenne, où les abus prirent une telle ampleur qu'il en résulta de grandes catastrophes. D'une façon générale, on ne peut dire qu'une chose : l'usage de ne pas divulguer ce savoir en dehors d'un cercle restreint est sans nul doute justifié. Mais à une époque comme la nôtre, il n'est déjà presque plus possible de s'y tenir. De nos jours, le savoir ne se laisse pas enfermer dans un cercle restreint. Les petits cercles s'efforcent même de trouver moyen de diffuser le savoir. Tant que l'imprimerie n'existait pas, c'était plus facile. Tant que la plupart des hommes ne savaient pas écrire, c'était encore plus facile. Chaque fois ou presque que l'on donne une conférence aujourd'hui devant un cercle encore aussi restreint, la question se pose lorsqu'on fait venir un sténographe. Sa présence me chagrine. Il faut la supporter, bon gré mal gré. Il vaudrait mieux qu'il ne soit pas là. Je ne vise bien entendu que la fonction et non la personne.

Mais d'un autre côté, ne faut-il pas tenir compte d'une autre nécessité, celle de relever le niveau moral de toute la vie humaine ? La voilà, notre panacée contre les abus, le relèvement du niveau moral de toute la vie humaine. Certes, à contempler certains phénomènes actuels, on a plutôt envie d'être pessimiste. Mais dans cette perspective de relèvement moral de la vie, rien ne devrait jamais conduire à une contemplation pure et simple, mais au contraire à des pensées qui soient traversées d'impulsions volontaires, et c'est en pleine connaissance de cause qu'il faudrait agir dans le sens d'un relèvement de la moralité chez l'être humain en général. Une telle initiative pourrait très bien venir de l'anthroposophie, car elle n'aurait

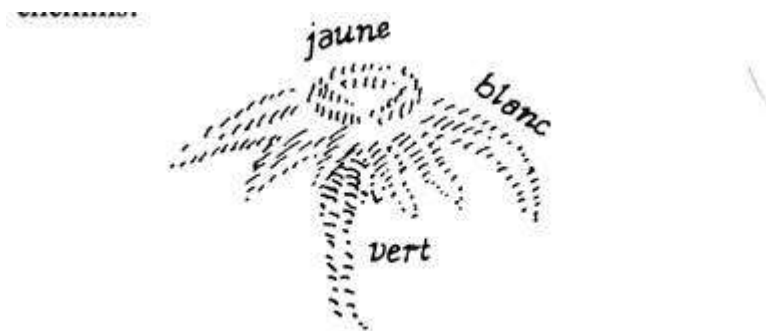
aucune raison de s'opposer à ce que se forme un cercle de ce genre, conçu comme une sorte de remède aux désordres qui pourraient être occasionnés.

La nature ne nous donne-t-elle pas maints exemples de bien qui se transforme en mal ? Songez donc, si nous n'avions pas les forces de la lune pour agir sous terre, nous ne les aurions pas non plus pour agir au-dessus de la terre ; il faut donc bien qu'elles soient là, qu'elles agissent avec cette conséquence que ce qui est ici impératif nécessaire au plus haut point sera nuisible ailleurs. Ce qui est moralement à sa place à un certain niveau est profondément immoral à un autre. Ce qui dans la sphère terrestre ressortit à Ahriman n'est dommageable que parce que cela se trouve dans la sphère terrestre. Si l'influence agit dans une sphère un tant soit peu supérieure, elle n'a que des effets favorables.

En ce qui concerne l'autre question, il est exact que les indications données pour le nématode sont valables pour tout le monde des insectes. Elles sont valables pour tous les animaux inférieurs dont le signe distinctif est une moelle ventrale et non épinière. Pour les animaux à moelle épinière, il faut détacher la peau. Pour ceux qui ont la moelle ventrale, il faut brûler l'animal entier.

Question. – Quand vous parlez de camomille, voulez-vous dire la camomille sauvage ?

R. Steiner. – La variété à pétales tombants (voir croquis). Les pétales, au lieu d'être dressés, retombent. C'est la camomille officinale, sauvage, qui pousse au bord des chemins.



Question. – Prend-on également les fleurs d'ortie ?

R. Steiner. – Oui, pour l'ortie, on peut prendre aussi les fleurs ; toute la plante, quand elle fleurit, à l'exception des racines.

Question. – Peut-on utiliser la camomille puante (maroute) que l'on rencontre dans les champs ?

R. Steiner. – C'est une variété plus proche de la camomille officinale que celle qu'on désigne ici sous le nom de camomille romaine. Cette dernière est à rejeter. Mais celle dont on fait aussi la tisane se rapproche beaucoup plus de la variété officinale. On peut donc s'en servir.

Question. – La camomille qu'on trouve le long des voies de chemin de fer serait donc la bonne ?

R. Steiner. – C'est la bonne, oui.

Question. – Ce que vous indiquez pour détruire la mauvaise herbe est-il valable également pour celle qui pousse dans l'eau, par exemple l'élodée ?

R. Steiner. – C'est valable pour les herbes des marais, comme pour celles qui surgissent de l'eau, comme aussi pour celles qui vivent dans l'eau. Il faut naturellement répandre le poivre sur les rives.

Question. – Peut-on combattre les parasites du sous-sol, par exemple la hernie du chou, avec les mêmes moyens que les parasites de surface ?

R. Steiner. – Sans aucun doute.

Question. – Peut-on employer pour les maladies de la vigne les mêmes moyens ?

R. Steiner. – Bien que personne n’ait essayé, pas même moi, et que sur le plan occulte on n’ait pas fait grand’ chose de particulier dans ce domaine, je me dois cependant d’exprimer ma conviction que les vignobles auraient pu être protégés, comme je l’ai déjà indiqué, si on avait procédé de la façon indiquée.

Question. – Qu’en est-il de la maladie de la chute des feuilles ?

R. Steiner. – Il faut la combattre comme on le fait pour une rouille.

Question. – Peut-on se permettre, en tant qu’anthroposophe, de continuer à cultiver la vigne ?

R. Steiner. – Voyez-vous, dans beaucoup de domaines, la seule raison d’être de l’anthroposophie de nos jours, c’est de dire ce qui est. Quant à ce qui devrait être, la question reste encore bien difficile à résoudre dans les domaines les plus divers. J’ai connu un bon anthroposophe propriétaire de grands vignobles. Sur ce que lui rapportait chaque année son domaine, il prélevait une partie pas trop importante, mais importante quand même, pour envoyer des cartes postales dans le monde entier en prônant l’abstinence. J’ai par ailleurs eu un ami qui n’aurait pas touché à une goutte de vin et qui a même eu sa vie durant bourse ouverte pour l’anthroposophie. Mais il appartenait à cette catégorie de gens qui placardaient sur tous les tramways de la ville des affiches où on lisait : Sternberg, cuvée réservée*. C’est là que la question pratique commence à poser des problèmes particuliers. De nos jours on ne peut pas tout faire passer. C’est pourquoi j’ai dit : les cornes de vache sont assurément celles que nous prenons sur les vaches et que nous enterrons. Mais les cornes de taureau dont nous voudrions nous coiffer pour foncer tête baissée sur tout et le reste, pourraient le cas échéant causer de grands dommages à l’anthroposophie.

* Il s’agit d’un vin de Moselle (N. d. T.).

Question. – Ne pourrait-on pas remplacer la vessie de cerf par autre chose ?

R. Steiner. – Je vous accorde qu’il est peut-être difficile de se procurer des vessies de cerf. Mais ce ne serait pas la seule difficulté qu’on rencontre en ce monde. Bien entendu, il n’est pas interdit d’essayer si on peut remplacer la vessie de cerf par autre chose. Je n’ai rien à en dire. Il serait parfaitement possible qu’il y eût quelque part une espèce animale peut-être originaire de territoires étroitement délimités en Australie. C’est une possibilité. Mais parmi les espèces européennes indigènes, je n’en vois pas d’autre. Utiliser autre chose qu’une vessie d’animal est carrément impensable. Songer tout de suite à une solution de remplacement n’est pas à recommander.

Question. – La position de la constellation doit-elle être la même quel que soit l’insecte à combattre ?

R. Steiner. – C’est une question d’expérimentation. J’ai dit qu’entre en ligne de compte tout ce qui va du Verseau jusqu’au Cancer. Et il est vrai qu’une variante dans le choix de la constellation peut avoir son importance selon l’espèce d’animaux inférieurs concernée. C’est à essayer.

Question. – Pour la lutte contre le mulot, s’agit-il de la Vénus des astronomes ?

R. Steiner. – Oui, celle qu’on nomme l’Etoile du Berger.

Question. – Pour la conjonction de Vénus et du Scorpion ?

R. Steiner. – Voilà comment il faut la comprendre : cette conjonction est à prendre en considération toutes les fois que Vénus est visible dans le ciel et que derrière elle apparaît la constellation du Scorpion. Il faut que Vénus soit derrière le soleil.

Question. – Obtient-on de plus belles pommes de terre en brûlant des tiges de pomme de terre ?

R. Steiner. – L’influence est tellement restreinte que cela ne vaut même pas la peine d’en parler. Une influence, il y en a une, il y en a toujours une plus ou moins dès lors que l’on traite quoi que ce soit avec des résidus organiques quels qu’ils soient, et elle ne concerne pas seulement la plante isolée mais le champ tout entier ; mais elle est si infime que pratiquement elle n’intervient pas dans nos considérations.

Question. – Qu’entend-on par mésentère du bovin ?

R. Steiner. – Le péritoine. A ma connaissance, quand on parle de mésentère, il faut comprendre péritoine.

Question. – Est-ce la même chose que la « toilette » ?

R. Steiner. – Non, c’est différent, c’est le péritoine.

Question. – Comment répartir la cendre sur le champ ?

R. Steiner. – J’ai voulu dire que l’on peut vraiment procéder comme quand on saupoudre quelque chose de poivre. La cendre a un rayon d’action tellement étendu qu’il suffit véritablement et proprement de passer à travers le champ et de saupoudrer.

Question. – Les préparations agissent-elles de la même manière sur les arbres fruitiers ?

R. Steiner. – En gros, tout ce que j’ai déjà dit s’applique aussi aux fruits. Il reste à considérer certains détails que je vous communiquerai demain.

Question. – Il est d’usage dans l’agriculture de réserver le fumier d’étable aux plantes sarclées. Peut-on envisager, avec le fumier dynamisé, de fumer aussi les céréales, ou faut-il traiter celles-ci spécialement ?

R. Steiner. – On peut dans un premier temps s’en tenir aux us et coutumes existants. Il s’agit seulement de les compléter comme je l’ai dit. Quant aux autres pratiques habituelles, que je n’ai pas abordées, la règle est la suivante : il n’est pas nécessaire de décréter d’emblée que tout est mauvais et de le réformer. Je crois pour ma part qu’il faut continuer ce qui a fait ses preuves, sans y rien changer et se contenter d’y ajouter ce que j’ai indiqué. Je voudrais simplement remarquer que mes indications se trouveront considérablement modifiées quant à l’effet produit, si l’on utilise un engrais riche en fumier de mouton ou de porc. Le succès ne serait pas aussi éclatant que si l’on évitait d’employer en trop grande quantité du fumier de porc ou de mouton.

Question. – Et si on se sert d’engrais non organiques, que se passe-t-il ?

R. Steiner. – Voici ce que vous verrez apparaître : l’engrais chimique, il faut graduellement cesser de l’employer. Car tout ce qui est engrais chimique a pour effet d’appauvrir petit à petit la valeur nutritive des produits de culture dans les champs qu’il a servi à fumer. C’est une loi qui n’admet pas d’exceptions. Si l’on suit mes conseils, il suffira de fumer tous les trois ans, pas plus. Peut-être pourra-t-on se contenter de fumer tous les quatre ou tous les six ans. On pourra se passer complètement d’engrais artificiels. On l’abandonnera avant tout parce que cela reviendra moins cher d’utiliser notre méthode. L’engrais artificiel n’a plus d’utilité, il est appelé à disparaître. On juge aujourd’hui sans avoir pris le temps de faire des expériences sur une période suffisamment longue.

A l’occasion d’un débat sur l’apiculture, un éleveur moderne s’est donné beaucoup de peine pour conseiller l’élevage industriel des reines, lesquelles seraient alors vendues partout : ce serait la fin du petit élevage individuel. Je lui ai donné raison, comment faire autrement, mais en pensant à part moi que dans quarante à cinquante ans, sinon dans trente à quarante, on verra clairement que cette pratique aura conduit l’apiculture à la ruine. Il faut donc prendre garde à ces choses. Aujourd’hui, tout est mécanisé et minéralisé, mais le problème, en tout et pour tout, c’est que le minéral ne devrait agir qu’à la manière dont il agit par lui-même dans la nature. A moins de mélanger le minéral à quelque chose d’autre, il ne faut véritablement pas imprégner la terre vivante d’un élément totalement privé de vie comme l’est le minéral. Ce n’est peut-être pas encore demain qu’on le comprendra, mais après-demain, n’en doutons pas, ce sera l’évidence.

Question. – Comment capturer les insectes ? Pourrait-on les utiliser à l’état de larve ?

R. Steiner. – On pourra utiliser les larves aussi bien que les insectes achevés. Il peut se faire que la constellation se modifie légèrement. Du Verseau il y aura un certain déplacement vers le Cancer lorsqu’on passera de l’insecte achevé à la larve. Dans le cas de l’insecte, la constellation se rapprochera un peu du Verseau.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Koberwitz, 15 juin 1924

Subtilité des influences réciproques au sein de la nature. Le rapport entre les champs, les vergers et l'élevage.

Je voudrais maintenant ajouter aux considérations auxquelles nous nous sommes livrés quelques réflexions sur l'élevage, les cultures fruitières et les cultures maraîchères ; j'y consacrerai le temps qui nous reste.

Ce temps sera court, je m'en rends compte ; néanmoins on ne saurait aborder ce domaine de l'activité agricole avec profit si l'on ne fait pas tout pour susciter une compréhension, une vue claire des rapports qui existent entre ses trois aspects. C'est ce que nous ferons aujourd'hui et demain nous en viendrons une fois encore à quelques conseils d'application pratique.

Je vous prierai de vous efforcer aujourd'hui de me suivre sur un terrain quelque peu éloigné de vos préoccupations habituelles parce que, familier autrefois aux yeux d'une agriculture fondée davantage sur l'instinct, il est tout simplement devenu *terra incognita* pour ainsi dire. Les entités présentes dans la nature, minéraux, végétaux, animaux – laissons l'homme de côté – on les considère très, très souvent comme si elles n'avaient pas de rapports entre elles. On a l'habitude aujourd'hui d'envisager séparément telle plante et à partir de là telle espèce de plantes séparément, puis telle autre espèce séparément. Et on classe tout cela bien proprement dans des boîtes, on le range par variétés et par espèces, préparant ainsi tout ce qu'il faut savoir à ce sujet. Mais dans la nature les choses ne se passent pas ainsi. Dans la nature, dans l'être universel, tout est dans tout. Tout agit sur tout. A notre époque matérialiste, on ne s'attache qu'à ce qui agit grossièrement sur autre chose : l'un dévore l'autre, le digère, le fumier d'animal se répand dans les champs. On ne s'intéresse à rien d'autre.

Mais outre ces échanges grossiers, d'autres interactions ne cessent de se produire par l'intermédiaire de forces plus subtiles, de substances plus fines, de la chaleur, de l'éther chimique constamment à l'œuvre dans l'atmosphère, de l'éther de vie. A moins de tenir compte de ces interactions plus subtiles, il y a certains domaines de l'activité agricole où l'on ne progresse pas. Il faut faire spécialement attention à ce genre d'actions réciproques, que j'aimerais qualifier d'intimes, lorsqu'on a affaire, dans une même exploitation agricole, à des bêtes et à des plantes qui coexistent. Et je ne parle pas seulement des animaux qui constituent notre entourage immédiat : bovins, chevaux, moutons, etc..., ceux-là sont évidents, mais il faut porter un regard d'intelligence, disons par exemple sur le monde multicolore des insectes qui voltigent une partie de l'année autour du monde végétal.

Oui, ce regard d'intelligence, il nous faut même apprendre à le poser sur le monde des oiseaux. Aujourd'hui, l'humanité ne conçoit pas encore dans leur réalité les répercussions qu'a effectivement sur tout ce qui touche à l'agriculture et à la vie des forêts la disparition dans certaines régions de certaines espèces d'oiseaux chassées par nos conditions de vie actuelles. Il faut jeter une nouvelle lumière sur ces questions, les reconsidérer sous l'angle de la science spirituelle. Nous nous aiderons de certaines réflexions qui ont maintenant fait leur chemin en nous pour parvenir à de plus amples visions.

Lorsque vous regardez un arbre fruitier, poirier, pommier ou prunier, vous avez affaire à quelque chose de tout à fait différent, n'est-ce pas – un arbre, quel qu'il soit, est au premier abord différent en tous points d'une plante herbacée ou d'une plante céréalière – de différent, disais-je, au premier abord. Et il faut mettre précisément le doigt sur ce qui fait qu'il est différent, cet arbre. Faute de quoi, on ne comprendra jamais la fonction des fruits dans l'économie de la nature. Bien entendu, je parle ici pour commencer des fruits qui poussent sur les arbres. Bon, observons l'arbre. Que représente-t-il au juste dans l'économie de la

nature ? Lorsque effectivement nous l'observons intelligemment, nous ne pouvons d'abord compter au nombre de ses éléments de nature purement végétale que les ramilles, les tiges porteuses de feuilles, les fleurs et les fruits. Ce qui sort de l'arbre comme la plante herbacée sort de terre. Car, pour tout ce qui pousse sur ses branches, l'arbre joue vraiment le rôle de la terre. Il est terre devenue monticule, mais une terre constituée de façon plus vivante que celle d'où sortent nos céréales et nos légumes.

Si donc nous voulons comprendre l'arbre, nous devons faire la distinction entre le tronc épais auquel appartiennent encore en un certain sens les branches maîtresses et leurs ramifications. A première vue c'est là-dessus que pousse ce qu'on appelle à proprement parler plante, c'est-à-dire feuilles et fleurs. Telle est la plante, enracinée dans le tronc et dans les branches comme sont enracinés dans la terre légumes et céréales.

Alors se pose aussitôt la question : cette plante qu'à cause de sa nature il faut bien nommer plus ou moins parasite de l'arbre, cette plante est-elle au même titre que les autres vraiment enracinée ?

De véritable racine sur l'arbre, nous ne pouvons en découvrir. Et pour le comprendre comme il faut, nous devons dire : cette plante, qui pousse là, qui développe là-haut ses fleurs, ses fruits et ses tiges, elle a perdu ses racines du fait qu'elle est installée sur l'arbre. Mais il n'y a pas de plante achevée sans racines. Il lui faut des racines. D'où la question nécessaire : où se trouve au juste la racine de cette plante ?

Eh bien voyez-vous, pour voir cette racine, il faut autre chose qu'une vision extérieure et grossière. Il ne faut pas en l'occurrence vouloir uniquement voir de ses yeux la racine, il faut la comprendre. La comprendre, qu'est-ce à dire ? Faisons avancer les choses au moyen d'une comparaison concrète : imaginez que je ne plante sur un même terrain que des plantes herbacées (légumes) si près les unes des autres que leurs racines s'entrelacent, s'enroulent les unes autour des autres et que l'ensemble constitue une sorte d'amalgame de racines qui se perdent les unes dans les autres. On pourrait concevoir qu'il ne soit pas permis à cet amalgame de racines de ne pas se plier à une certaine discipline, qu'il s'organiserait pour constituer une unité où les sucres s'interpénétreraient. Il y aurait là amalgame structuré avec impossibilité de discerner où finit une racine et où commence l'autre. Il se formerait dans la plante une entité racine collective (voir croquis).



Voici comment se présenterait cet ensemble, dont la nécessité ne s'impose pas a priori, mais qui peut nous faciliter la compréhension : on aurait ici le sol.

J'y mets toutes mes plantes – comme ceci ! Et voilà que là en dessous leurs racines s'enchevêtrent comme cela. Il se forme alors tout un plan de racines dans lequel on ne sait pas où finissent les unes et où commencent les autres. Or ce que je vous ai dessiné là comme une hypothèse, existe véritablement dans l'arbre. La plante qui pousse sur l'arbre a perdu sa racine, elle s'en est même séparée et ne garde avec elle qu'un lien, dirais-je, plus éthérique. Et le dessin que j'ai fait là à titre d'hypothèse représente dans l'arbre la couche cambiale, le cambium, de sorte que nous ne pouvons que considérer les racines de cette plante comme étant remplacées par le cambium.

Le cambium n'a pas l'aspect de racines. C'est la couche formatrice qui engendre constamment de nouvelles cellules, celle qui préside à la continuité de la croissance comme une racine souterraine déterminerait la vie végétale en surface d'une plante herbacée. Nous voyons donc parfaitement comment dans l'arbre avec sa couche de cambium, laquelle est à proprement parler formatrice et capable de produire des cellules végétales – vous savez que les autres couches de l'arbre seraient incapables de renouveler les cellules – comment donc la terre s'est effectivement soulevée, hissée dans le domaine aérien, et qu'à cause de cela il lui faut interioriser davantage le principe vivant qu'elle porte habituellement en elle du fait qu'elle abrite encore des racines. C'est là que commence à nous venir l'intelligence de l'arbre. Aussitôt, nous comprenons que l'arbre est un être merveilleux dont le rôle est de séparer les « plantes » qui poussent sur lui, ramilles, fleurs et fruits, de leurs racines, de les éloigner les unes des autres et de ne maintenir entre elles qu'un lien spirituel, de les lier respectivement par l'éthérique.

Ainsi, il faut considérer la croissance avec l'intelligence du macrocosme. Mais ce n'est pas tout, de loin pas. Que se passe-t-il du fait que l'arbre se dresse ? Eh bien voici : ce qui pousse là-haut sur l'arbre a dans l'air et dans la chaleur extérieure une nature végétale différente de ce qui pousse sur le sol au contact immédiat de l'air et de la chaleur et qui constitue ensuite la plante herbacée qui surgit du sol (voir croquis).



C'est un autre monde végétal, un monde végétal qui a une relation beaucoup plus intime avec l'astralité environnante qui se dégage dans l'air et la chaleur afin que l'air et la chaleur puissent se minéraliser et prendre ainsi la forme dont l'homme et les animaux ont besoin. C'est donc un fait que lorsque nous regardons les plantes qui poussent au niveau du sol, celles-ci sont entourées, comme je l'ai dit, d'un nuage d'astralité en suspension. Mais autour de l'arbre cette astralité est beaucoup plus dense. Plus dense, de sorte qu'autour de nos arbres s'accumule de la substance astrale. Nos arbres sont manifestement des accumulateurs de substance astrale.

C'est dans ce domaine qu'il est à proprement parler le plus facile, aimerais-je dire, de parvenir à un développement supérieur. Quand on s'en donne la peine, on peut très facilement sur ce terrain accéder à l'ésotérisme. Si l'on ne peut arriver tout droit à être clairvoyant, du moins peut-on très facilement devenir clair sentant, à savoir lorsqu'on acquiert un certain sens olfactif pour les différents arômes, ceux qui émanent des plantes poussant au sol et ceux qui émanent des plantations fruitières, dès la floraison, voire des essences forestières. On pourra alors éprouver la différence entre une atmosphère végétale pauvre en astralité, telle que nous pouvons la sentir sur les légumes qui poussent à hauteur de sol, et un monde végétal riche en astralité comme ce qui vient nous flatter si agréablement

les narines lorsque nous respirons les odeurs qui descendent de la cime des arbres. Et si vous vous habituez de cette façon à reconnaître spécifiquement, à distinguer dans leur individualité les odeurs des plantes au sol de celles des arbres, vous serez dans le premier cas clair sentant pour une astralité plus faible et dans le second cas clair sentant pour une astralité plus dense. Vous voyez qu'il est facile au paysan de devenir clair sentant. Ces derniers temps, il ne fait plus guère usage de cette faculté comme c'était le cas à l'époque de l'ancienne clairvoyance instinctive. Je l'ai dit, le paysan a la possibilité de devenir clair sentant.

Si nous envisageons quelle suite peut avoir cette découverte, il faut nous poser maintenant cette question : qu'en est-il donc du pôle opposé en quelque sorte à l'astralité qui se crée autour de l'arbre du fait des plantes parasites qui poussent dessus ? Quelle est, autrement dit, l'action du cambium, que fait-il ?

Voyez-vous, l'arbre donne à de grandes distances à la ronde un contenu astral plus riche à l'atmosphère spirituelle. Que se passe-t-il dès lors lorsque pousse là-haut sur l'arbre le végétal herbacé ? L'arbre a d'autre part en lui une vitalité intérieure, un pouvoir éthérique propre, une certaine force de vie. Cette vie, voilà que le cambium l'atténue, la refoule vers une qualité plus minérale. Ce faisant, le cambium tend à opposer à la richesse astrale qui entoure la partie haute de l'arbre, la partie plante, une pauvreté éthérique plus grande à l'intérieur. Un éthérique plus pauvre y apparaît. Mais du fait qu'à l'intérieur de l'arbre le cambium appauvrit l'éthérique, la racine à son tour en subit une influence. La racine de l'arbre se minéralise beaucoup plus que celle des plantes herbacées.

Mais du fait qu'elle devient plus minérale, elle retire au sol, entendons à ce qui reste de vivant dans le sol, un peu de son éthérique. Pour cette raison, le sol autour de l'arbre est plus mort qu'il ne le serait autour de la plante herbacée. Voilà ce qu'il faut saisir avec rigueur. Mais les phénomènes naturels ont toujours dans l'économie de la nature une signification intérieure profonde. Il va donc nous falloir analyser ce que signifient dans la nature cette richesse astrale autour de la couronne de l'arbre et cette pauvreté éthérique dans la région des racines.

En passant la chose en revue, nous découvrons quelles en sont les conséquences dans l'économie de la nature. L'insecte au terme de son développement tire vie et mouvement de la richesse astrale qui baigne et traverse les arbres. Et ce qui sous terre s'appauvrit en éthérique et propage cette pauvreté en éthérique à travers l'arbre tout entier bien sûr, car comme je l'ai indiqué hier à propos du karma de l'homme, le spirituel agit toujours sur l'ensemble, ce qui donc agit dans le sous-sol agit sur les larves, de sorte que si les arbres n'existaient pas, il n'y aurait pas du tout d'insectes sur la terre. Car les arbres préparent le terrain pour les insectes. Les insectes qui voltigent autour de la partie visible des arbres, donc les insectes qui voltigent partout dans la forêt, tirent d'elle leur existence et leurs larves, elles aussi, tirent leur existence de la forêt.

Vous voyez que ceci nous fournit une indication supplémentaire quant à une relation extrêmement étroite entre toute l'entité racine et le monde animal souterrain. Car j'aimerais dire que l'arbre est la meilleure des leçons de choses pour le sujet que nous traitons. Grâce à lui, tout s'éclaire. Mais l'important, c'est que l'exemple éclatant, évident, que nous donne l'arbre se retrouve sous une forme atténuée dans l'ensemble du monde végétal de sorte qu'à l'intérieur de chaque plante vit une aspiration à devenir arbre. En effet, dans chaque plante, la racine et son environnement tendent à laisser partir l'éther et dans chaque plante la partie supérieure tend à attirer des forces astrales plus denses.

On peut dire que dans chaque plante se cache la volonté de devenir arbre. C'est pourquoi il s'établit dans chaque plante cette parenté avec le monde des insectes sur laquelle je me suis étendu particulièrement à propos de l'arbre. Mais cette parenté s'étend également à une parenté avec le monde animal tout entier. Les larves d'insectes qui ne peuvent strictement pas vivre sur terre sans la présence initiale des racines d'arbres ont évolué pour donner d'autres espèces animales qui leur ressemblent, qui passent toute leur vie d'animal plus ou moins dans une espèce d'état larvaire et qui par suite s'émancipent dans une certaine mesure du milieu racine propre à l'arbre pour aller vivre dans l'autre milieu racine autour des plantes herbacées et faire bon ménage avec lui.

Voici maintenant que se présente un fait particulier : nous pouvons voir comment certains animaux vivant sous la terre – déjà très éloignés de l'être larvaire, il est vrai – ont la faculté de régler la vie éthérique de la terre lorsqu'elle prend trop d'importance. Lorsque le sol aurait tendance pour ainsi dire à prendre trop de vitalité et qu'en lui la vie tendrait à proliférer anarchiquement, ces animaux du sous-sol veillent à éliminer cette vitalité trop forte. Ce sont par là de merveilleuses soupapes de régulation pour la vitalité contenue dans la terre. Ces précieux animaux, qui ont ainsi une importance capitale pour la terre, ce sont les vers de terre. Les vers de terre, il faudrait les étudier dans leur coexistence avec la terre. Car ce sont eux, ces animaux merveilleux, qui laissent à la terre, ni plus ni moins, la quantité d'éthérique dont elle a besoin pour la croissance végétale.

Nous avons donc sous la terre ces vers de terre et autres animaux semblables qui nous rappellent les larves. Il faudrait à vrai dire même se préoccuper, pour certains sols qui en manquent visiblement, d'y développer la présence bénéfique des vers de terre qui s'y trouvent. Nous verrions alors tout le parti à tirer d'une telle population souterraine exerçant son emprise sur la végétation et par extension – nous aurons l'occasion d'y revenir – sur le monde animal tout entier.

Il y a encore une ressemblance lointaine de certains animaux avec le monde des insectes lorsque ceux-ci ont atteint leur plein développement et sont capables de voler. Je veux parler des oiseaux. On sait qu'entre les oiseaux et les insectes s'est produit au cours de l'évolution de la terre un événement remarquable. On aimerait si possible en rendre compte à l'aide d'une image. Or donc les insectes un jour ont dit : Nous ne nous sentons pas assez forts pour élaborer comme il convient l'astralité qui foisonne autour des arbres. Nous allons donc pour notre part utiliser la volonté qui se manifeste chez les autres plantes de devenir arbres et voltiger autour d'elles ; à vous oiseaux, nous vous laisserons pour l'essentiel le soin de vous occuper de l'astralité à l'entour des arbres.

Il s'est ainsi opéré une véritable division du travail dans la nature entre l'entité oiseau et l'entité papillon, et à elles deux elles collaborent merveilleusement à répartir l'astralité dans une juste proportion, que ce soit à la surface du sol ou dans les airs. Enlevez la gent ailée, vous priverez l'astralité du service qui lui est normalement dû et vous constaterez dans la végétation comme une sorte d'étiollement. On ne peut pas séparer la gent ailée de la végétation qui pousse entre ciel et terre. En dernière analyse, l'un n'est pas pensable sans l'autre. C'est pourquoi, quand on s'occupe d'agriculture, il faudrait toujours veiller à laisser voltiger insectes et oiseaux dans les limites raisonnables. Parallèlement l'agriculteur lui-même devrait avoir quelque idée de l'élevage des insectes et des oiseaux. Car dans la nature – je n'y insisterai jamais assez – tout se tient, tout va de pair.

Ces choses-là sont d'une importance absolument capitale pour nous éclairer et c'est pour cela qu'il nous faut les regarder avec les yeux de l'âme, exactement. Nous pouvons dire : le monde volant des insectes assure à l'air une astralisation correcte. Cette astralisation de l'air est fondée sur un échange permanent avec la forêt qui guide l'astralité de la bonne manière, de même que dans notre corps le sang est guidé de la bonne manière par certaines forces. L'action qu'exerce la forêt sur son entourage proche ou lointain – et elle s'exerce sur de très vastes surfaces – dans ce sens, il faut la remplacer par des influences tout à fait différentes là où il n'y a pas de forêts. Et il faudrait comprendre que la couverture du sol dans les régions où alternent bois, champs et prairies obéit à de tout autres lois que dans les pays où il y a de vastes espaces sans un arbre.

Or, il y a certaines régions de la terre dont on voit de prime abord qu'elles ont été richement boisées avant que l'homme n'y mette la main – car il y a certains domaines où la nature est toujours plus intelligente que l'homme ; on peut donc supposer que si la nature a prévu de la forêt dans une certaine contrée, c'est qu'elle a son utilité pour l'agriculture environnante, pour la végétation des plantes herbacées et des plantes à tiges. Il faudrait donc avoir assez de jugeote pour ne pas déboiser dans ces contrées-là, mais au contraire pour bien soigner la forêt. Et comme la terre se transforme peu à peu par suite de toutes sortes d'influences climatiques et cosmiques, il faudrait avoir à cœur, lorsqu'on constate un dépérissement de la végétation, non pas de faire toutes sortes d'expériences sur les champs et au profit des champs seulement, mais d'augmenter dans le voisinage la surface des étendues

boisées. Et quand on s'aperçoit que la végétation devient trop luxuriante et n'a plus la force de produire assez de semences, il faudrait en venir à ménager des clairières, à faire des coupes dans la forêt. C'est bien simple, l'équilibre forestier, dans les régions destinées depuis longtemps au boisement, fait partie de l'agriculture et il faut l'envisager d'une façon générale du point de vue spirituel et avec toute sa portée.

Nous pouvons répéter que le monde des vers et des larves est lui aussi dans un rapport de réciprocité avec le calcaire de la terre, donc avec le minéral ; le monde des insectes et des oiseaux, tout ce qui voltige et vole est dans une situation de réciprocité par rapport à l'astral. Le monde souterrain des vers et des larves est dans un rapport de réciprocité avec le minéral et plus précisément avec la substance calcaire, et c'est par ce moyen que l'éthérique se trouve canalisé, comme je vous l'ai dit voici quelques jours en partant d'un autre point de vue. Cette tâche incombe au calcaire mais il s'en acquitte en collaboration avec le monde des larves et des insectes.

Voyez-vous, lorsqu'on étudie plus en détail ce que je viens d'indiquer, on rencontre encore d'autres éléments de connaissance qui jadis, à n'en pas douter – je ne me hasarderais pas à en parler avec autant de certitude de ma propre autorité – au temps de la clairvoyance instinctive, ont été mis en pratique avec un sens très sûr de l'à-propos. Seulement, on ne sent plus d'instinct ces choses-là. L'intellect a justement perdu et supplanté tous les instincts. La faute en est au matérialisme, si les hommes sont devenus si intelligents, si forts de la tête. Au temps où ils étaient moins intellectualisés, ils n'étaient pas aussi astucieux, mais ils étaient beaucoup plus sages et leur sentiment leur dictait la façon de procéder comme il nous faut réapprendre à procéder, en connaissance de cause, si nous voulons, par un chemin qui lui non plus n'a rien d'intelligent – l'anthroposophie ne se veut pas intelligente, elle tend davantage vers la sagesse – si donc nous tentons par cette voie de nous approcher de la sagesse en toutes choses, sans nous contenter de ressasser abstraitement des mots : « L'homme se compose d'un corps physique, d'un corps éthérique, etc... » que l'on peut apprendre par cœur et débiter comme une recette de cuisine. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, il s'agit au contraire d'introduire vraiment partout la connaissance de ces choses, d'y voir clair partout ; on sera alors conduit – notamment si l'on devient vraiment clairvoyant de la façon que je vous ai expliquée – à mettre vraiment chaque chose à sa place dans la nature.

On s'aperçoit alors que le monde des oiseaux devient nuisible si ceux-ci n'ont pas à proximité un bois de résineux qui permette de transformer en un apport utile les effets nuisibles de leur présence. Et si l'on aiguise encore un peu plus son regard, voici qu'apparaît un autre lien de parenté. Si l'on a reconnu cette affinité remarquable des oiseaux avec les forêts de résineux précisément, on voit apparaître une autre parenté qui s'impose avec force et qui est d'abord subtile, aussi subtile que celle que je viens d'indiquer mais qui peut même se convertir en quelque chose de plus palpable. Il existe en effet, entre tout ce qui ne devient pas vraiment arbre mais ne reste pas non plus petite plante, je veux dire entre les arbustes, comme le noisetier, et les mammifères, une affinité intime : on fait donc bien pour améliorer le cheptel sur son domaine de planter sur le site des espèces arbustives. Par leur seule présence, les plantes arbustives exercent déjà une influence salutaire. Car dans la nature tout agit par réciprocité.

Mais allons plus loin. Les animaux sont loin d'être aussi fous que les hommes, ils ont tôt fait de remarquer cette affinité. Et quand ils s'aperçoivent qu'ils aiment les arbustes, que le goût en est inné chez eux, ils sont contents quand on leur en donne et ils commencent à trouver dans cette nourriture ce dont ils ont besoin et qui fait office de régulateur prodigieux sur le reste de leur provende. D'autre part, en s'attachant à suivre ainsi dans la nature cette affinité intime, on peut une fois encore avoir un aperçu de la nature des éléments nuisibles.

De même que la forêt de résineux a un rapport étroit avec les oiseaux, les arbustes un rapport étroit avec les mammifères, de même tout ce qui est champignon a un rapport étroit avec le monde des animaux inférieurs, bactéries et autres, notamment avec les parasites nuisibles. Les parasites nuisibles vivent en symbiose avec tout ce qui est champignon, ils se développent là où le champignon prolifère. C'est là l'origine de ces maladies chez la plante et aussi de dégâts plus importants. Si nous faisons en sorte de n'avoir pas seulement des forêts mais aussi des prés à proximité convenable du terrain cultivé, ces prés seront d'une efficacité

tout à fait particulière en ce qui concerne l'agriculture, du fait qu'ils constituent un terrain d'élection pour les champignons. Et voilà où l'expérience devient remarquable : là où il y aura un pré, riche en champignons, même si le pré est de petite taille, au voisinage d'un domaine cultivé, ces champignons, grâce à leur affinité pour les bactéries et autres animaux parasites, empêcheront ces parasites d'infester le reste. Car les champignons ont plus d'affinités avec ces parasites que n'en ont les autres plantes. En plus des moyens que j'ai indiqués pour combattre ce genre de parasites, vous avez encore la possibilité de tenir éloignés de votre domaine la faune microscopique nuisible en créant des prairies.

L'essence d'une agriculture prospère est si fortement liée à une juste distribution du domaine en bois, en vergers, en bosquets, en prés naturellement pourvus en champignons qu'il vaut mieux réduire un peu la surface utilisable de la terre cultivée et être assuré d'obtenir des résultats vraiment meilleurs. En tout cas, ce n'est pas de bonne politique agraire que d'utiliser la surface du sol au point de faire disparaître tout ce dont je viens de parler en spéculant sur une augmentation de la surface arable. La terre qu'on aura mise en culture en plus perdra en qualité d'une façon que ne pourra pas compenser le supplément de récolte qu'on obtiendra en augmentant les surfaces au détriment du reste. Il n'est littéralement pas possible de s'occuper d'agriculture, c'est-à-dire d'exercer une activité aussi proche de la nature que celle-là, sans comprendre de cette façon l'interdépendance et la réciprocité qui président à la marche naturelle des choses.

Il faut encore saisir l'occasion, pendant que nous y sommes, de soumettre à notre examen les points de vue qui placent en somme devant les yeux de notre âme les rapports unissant le végétal à l'animal et vice-versa. Car qu'est-ce au juste qu'un animal et qu'est-ce au juste que le monde végétal ?

En parlant de monde végétal, c'est davantage le monde végétal dans son ensemble qu'il faut avoir en vue. Qu'est-ce au juste qu'un animal et qu'est-ce que le monde végétal ? S'il est nécessaire de chercher le rapport qui les unit, c'est qu'on ne comprend rien à la nourriture des animaux si l'on n'a pas quelque idée de ce rapport. Car on ne peut nourrir correctement un animal que si sa nourriture respecte le juste rapport de la plante et de l'animal. Que sont les animaux ?

Oui, on a cette façon de regarder les animaux, on les dissèque aussi, ce qui donne le squelette dont les formes peuvent être source de joie et qu'on peut aussi étudier comme je l'ai indiqué. Sans doute étudie-t-on encore le système musculaire et nerveux, mais cela ne donne aucun renseignement sur le rôle que jouent les animaux au sein de l'économie de la nature. Ce renseignement, on ne l'obtient qu'en portant son attention sur la relation d'intimité immédiate dans laquelle ils se trouvent par rapport à ce qui les entoure. Voyez ce qu'il en est : l'animal élabore directement à partir de ce qui l'entoure, dans son système neuro-sensoriel et dans une partie de son système respiratoire, ce qui passe d'abord par l'air et par la chaleur. L'animal est essentiellement, dans la mesure où il a un être propre, un agent d'élaboration immédiate de l'air et de la chaleur par l'intermédiaire de son système neurosensoriel.



Nous pouvons donc représenter schématiquement l'animal comme ceci (voir croquis). Dans tout ce qui constitue sa périphérie, son environnement, dans son système neuro-sensoriel et dans une partie de son système respiratoire, l'animal est un être en soi qui vit immédiatement dans l'air et dans la chaleur. Il a un rapport direct avec l'air et la chaleur et son système osseux est formé à proprement parler à partir de la chaleur qui transmet effectivement l'action de la lune et celle du soleil. Son système musculaire est formé à partir de l'air puisqu'ici aussi les forces du soleil et de la lune s'exercent par l'intermédiaire de l'air.

Par opposition à ceci, l'animal ne peut entretenir un rapport d'élaboration aussi direct avec l'élément terre ni avec l'élément eau. L'animal ne peut pas élaborer la terre et l'eau de manière aussi immédiate. Il faut qu'il prenne en lui la terre et l'eau et pour cela qu'il ait un tube digestif orienté de l'extérieur vers l'intérieur, et alors il élabore tout à l'intérieur de lui avec l'aide de ce qu'il est devenu grâce à la chaleur et à l'air, il élabore la terre et l'eau au moyen de son système métabolique et d'une partie de son système respiratoire. Le système respiratoire passe donc dans le système métabolique. Il utilise une partie de son système respiratoire et une partie de son système métabolique pour élaborer la terre et l'eau. Il faut donc que l'animal soit déjà là par là vertu de l'air et de la chaleur pour pouvoir élaborer comme il le doit la terre et l'eau. C'est ainsi qu'il vit dans le domaine de la terre et dans le domaine de l'eau. Bien entendu, cette élaboration, telle que je l'ai indiquée, a lieu en termes de forces plus qu'en termes de substance. Demandons-nous maintenant en regard de ceci ce qu'est une plante.

Voyez-vous, la plante a avec l'eau et la terre le même rapport immédiat que l'animal avec l'air et la chaleur. Il se passe ceci chez la plante qu'elle aussi, par l'intermédiaire d'une sorte de respiration et de quelque chose qui ressemble de loin au système sensoriel, prend immédiatement en elle tout ce qui est terre et eau, comme l'animal prend immédiatement en lui l'air et la chaleur. La plante, on le voit, vit en contact direct avec l'eau et la terre.

Vous allez dire : bon, on peut savoir ce qui va venir ; puisqu'on a saisi le fait que la plante vit directement au contact de la terre et de l'eau comme l'animal au contact de l'air et de la chaleur, il devrait en découler nécessairement que la plante élabore à l'intérieur d'elle-même l'air et la chaleur comme le fait l'animal pour la terre et l'eau.

Eh bien, ce n'est pas le cas. Il n'est pas possible de tirer par analogie des conclusions de ce que l'on sait lorsqu'on veut arriver aux vérités spirituelles ; au contraire, alors que l'animal prend en lui et élabore l'élément terre et l'élément eau, la plante élimine justement l'air et la

chaleur en même temps qu'elle en fait l'expérience au sein de la terre. Ainsi, l'air et la chaleur ne pénètrent pas dans la plante ou du moins, s'ils y ont pénétré, ils ne vont pas essentiellement en profondeur, au contraire l'air et la chaleur sortent d'elle et au lieu d'être consommés par la plante, ils en sont éliminés.

Et c'est ce processus d'élimination qui nous intéresse. En ce qui concerne ses rapports avec la matière organique, la plante se comporte à tous égards à l'inverse de l'animal, c'est vraiment un animal inversé. Ce qui chez l'animal a toute l'importance d'un phénomène d'absorption de nourriture est chez la plante rejet de l'air et de la chaleur ; de même que l'animal vit de la nourriture qu'il absorbe, de même la plante vit de l'air et de la chaleur qu'elle rejette. La plante, aimerait-on dire, a ceci de virginal qu'elle ne convoite rien de son propre chef, mais qu'au contraire elle donne véritablement ce que l'animal prend au monde et qu'elle en vit. La plante donne et ce don la fait vivre.

Si vous mesurez pleinement ce phénomène du prendre et du donner, vous aurez connaissance de quelque chose qui jouait un grand rôle dans l'appréhension instinctive qu'on avait autrefois de ces choses. Cette phrase, que je tire ici de la réflexion anthroposophique : « Dans l'économie de la nature, la plante donne, l'animal prend », était d'un emploi tout à fait courant au temps où l'on possédait une clairvoyance instinctive pour les choses de la nature. Et chez des hommes doués d'une sensibilité particulière, une grande partie de cette clairvoyance a subsisté plus tardivement ; vous trouvez encore précisément chez Goethe cette phrase qui revient souvent : « Dans la nature, tout est prendre et donner. » Parcourez les œuvres de Goethe, vous la trouverez [{12}](#). Il n'en comprenait plus la signification véritable, mais il l'avait reprise d'usages et de traditions anciens et il sentait obscurément qu'avec cette phrase on caractérisait une vérité de la nature. Ceux qui sont venus par la suite n'ont plus rien compris du tout à la question et ne comprennent pas non plus ce que Goethe voulait dire quand il parle de prendre et de donner. Il parle aussi de la respiration, dans la mesure où il se produit des échanges entre respiration et métabolisme, comme d'un prendre et d'un donner. La façon dont il emploie l'expression est à la fois claire et obscure.

En conclusion, vous voyez que d'une façon bien définie, forêts, vergers, réseau arbustif au-dessus de la terre sont des régulateurs qui permettent à la végétation de se développer comme il le faut. Sous la terre par ailleurs se trouve semblablement un régulateur, en l'espèce le monde des larves inférieures, des vers et autres animaux, qui collabore avec le calcaire. Voilà de quel œil il faudrait voir le rapport entre culture des sols, culture des fruits, élevage, avant d'aborder la mise en pratique. Nous tenterons donc, dans le dernier cours qui nous reste, de faire notre possible pour que le cercle des chercheurs, animé des meilleures intentions, puisse vraiment progresser dans la connaissance et dans l'application de ces principes.

HUITIÈME CONFÉRENCE

Koberwitz, 16 juin 1924

La nature de la nourriture animale

Dans cette dernière conférence, que nous pourrions peut-être compléter selon vos besoins au cours des entretiens qui suivront, je voudrais, dans la mesure où nous le permettra le court laps de temps dont nous disposons, apporter en complément un grand nombre d'indications et donner encore quelques aperçus pratiques. Mais ces aperçus pratiques seront aujourd'hui d'une nature telle qu'il serait extrêmement difficile de les énoncer au moyen de formules générales et autres règles : il s'agira bien davantage et surtout d'applications ayant un caractère individuel et demandant un tour de main personnel. C'est la raison pour laquelle, précisément, il sera nécessaire, dans ce domaine particulier, de forger les connaissances de science spirituelle qui pourront ensuite conduire à une individualisation rationnelle des mesures à prendre.

Il n'est que de penser au peu de discernement que l'on rencontre aujourd'hui sur le chapitre pourtant primordial entre tous de la nourriture à donner à notre bétail. En dépit des multiples indications que l'on donne dans ce sens, on ne peut pas dire qu'on améliore grand'chose. Quelle nourriture donner ? Je suis convaincu, pour ma part, que les possibilités d'amélioration existent, à condition que l'enseignement agricole débouche de plus en plus sur des connaissances qui mettent en cause la nature même de la nutrition. C'est à cela que je voudrais d'emblée apporter ma contribution aujourd'hui.

Voyez-vous – et j'y ai déjà fait allusion – la signification de la nourriture pour l'animal comme pour l'homme donne constamment lieu à des conceptions totalement fausses. Il ne s'agit pas du processus tel qu'il se déroule en gros, absorption de substances alimentaires extérieures au corps, puis, comme on se le représente toujours plus ou moins en pensant à toutes les transformations par lesquelles passent ces substances, dépôt dans l'organisme. A grands traits, en gros, on se représente les aliments au dehors ; l'animal les absorbe, emmagasine ce qui lui est utile et élimine ce dont il n'a pas l'usage. Il faut donc veiller à différentes choses, à ne pas surcharger l'animal par exemple, à lui donner autant que possible une nourriture substantielle choisie de façon qu'il puisse au maximum tirer profit des substances nutritives qu'elle contient.

On distingue – puisqu'aussi bien on aime dans ce domaine à faire des distinctions matérialistes – entre substances nutritives proprement dites et ces autres substances qui favorisent les processus de combustion, comme on dit, dans l'organisme, et on bâtit là-dessus toutes sortes de théories, qui donnent également lieu à des applications pratiques, tout cela pour constater comme il faut s'y attendre que la pratique confirme en partie la théorie mais l'infirmes beaucoup plus qu'elle ne la confirme, ou l'infirmes totalement au bout d'un certain temps, ou se modifie sous telle ou telle influence. Et comment pourrait-il en être autrement ?

Car on parle, n'est-ce pas, de processus de combustion dans l'organisme. Bien entendu, il n'y a pas un seul processus de combustion dans l'organisme et quand il y a combinaison de quelque substance que ce soit avec l'oxygène, cela signifie dans l'organisme tout autre chose qu'un processus de combustion. Une combustion est un processus appartenant à la nature minérale, inanimée. En outre, de même qu'un organisme diffère d'un cristal de quartz, de même ce qu'on appelle combustion dans un organisme n'est pas ce processus de combustion mort qui se déroule extérieurement, c'est au contraire quelque chose de vivant, c'est même quelque chose de sentant.

Le seul fait de s'exprimer comme ci-dessus et par conséquent de donner à ses pensées une certaine direction conduit à un désordre d'une portée incalculable. Car celui qui parle de combustion dans l'organisme fait preuve de négligence, ni plus ni moins. S'il a en vue la vérité, il n'y a pas de mal à ce qu'il soit négligent en paroles si tant bien que mal il agit d'après

l'instinct et la tradition. Mais si petit à petit, profitant de ces discours insoucians, la « psychopathia professoralis * » – c'est une expression que j'ai déjà employée maintes fois – vient à s'implanter dans ce terrain, elle transforme ce qui était purement et simplement des paroles en l'air en théories empreintes de spiritualité.

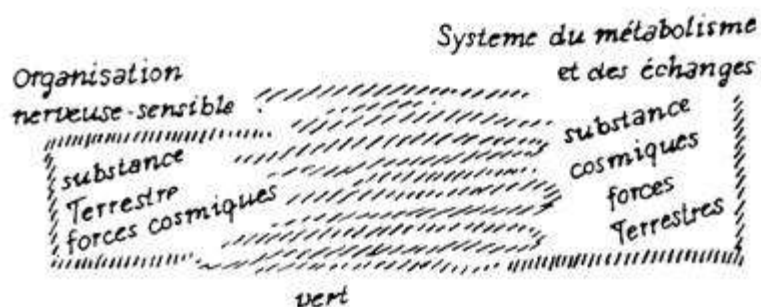
** L'expression, propre à Rudolf Steiner, est du latin de cuisine et s'applique à une forme d'esprit où la gravité professorale tourne à la pathologie. On pourrait envisager comme équivalent : « pédantisme maladiif ».*

Le stade est alors atteint où ces théories servent de guide à l'action et où on est tout à fait à côté de la question. On parle de quelque chose qui n'a plus rien à voir avec ce qui se passe dans la plante et dans l'animal. C'est à quoi nous assistons aujourd'hui : on fait tout autre chose que ce qui est en accord avec les processus naturels. C'est pourquoi il faut jeter un coup d'œil, dans ce domaine justement, sur le fond du problème. Revenons aux considérations qui nous ont occupés hier : nous sommes arrivés à la conclusion que la plante a un corps physique et un corps éthérique et que dans sa partie supérieure, elle est plus ou moins entourée d'une astralité qui flotte, pourrait-on dire, autour d'elle. La plante ne parvient pas à mener à terme un corps astral, mais elle est comme entourée d'astralité flottante.

S'il se crée un lien défini entre elle et cette astralité, comme c'est le cas pour la formation du fruit, elle produit alors quelque chose de nourrissant qui soutient ensuite l'astral de l'homme et de l'animal. En regardant le phénomène de plus près, on verra bel et bien à l'aspect de n'importe quelle plante ou de n'importe quoi d'autre si elle est destinée à soutenir ou non un élément quelconque de l'organisme animal. Mais attention, il ne faudrait pas oublier de considérer aussi le pôle opposé. Il y a là, en effet, quelque chose d'extraordinairement important. C'est un point auquel j'ai déjà touché, mais puisque nous nous proposons de jeter ici les bases des processus de la nutrition du bétail, il nous faut une fois encore le mettre particulièrement en évidence.

Partons, puisqu'il s'agit de nutrition, de l'animal. Chez l'animal, l'organisation tripartite n'est pas aussi tranchée que chez l'homme. Chez l'animal aussi nous avons indubitablement l'organisation neuro-sensorielle et l'organisation du métabolisme et des membres. Ces deux systèmes sont nettement distincts, mais le médian, l'organisation rythmique est, chez différents animaux, imprécise. Entre dans le système rythmique quelque chose qui a encore son origine dans le système sensoriel et quelque chose encore qui a son origine dans le système métabolique, en sorte qu'il est juste de ne pas parler de l'animal et de l'homme dans les mêmes termes. Pour l'homme on est fondé à parler d'organisme tripartite.

Mais pour l'animal, on devrait parler de l'organisation neuro-sensorielle localisée principalement dans la tête et du système métabolisme-membres qui a son siège dans l'arrière-train et dans les membres, mais qui pénètre de plus l'organisme tout entier. Et au milieu, le métabolisme devient plus rythmique que chez l'homme, le système neuro-sensoriel devient plus rythmique aussi et il y a interpénétration des deux, de sorte que chez l'animal le système rythmique n'a pas une autonomie aussi nette que chez l'homme. Il s'agit plutôt d'une fusion obscure où les deux pôles extrêmes sont à l'unisson (voir croquis). Chez l'animal on parlerait donc à juste titre d'une bipartition, mais telle que les deux composants fusionnent dans la partie médiane et déterminent ce qu'on appelle l'organisation animale.



Or, tout ce qu'il y a comme substance dans l'organisation tête – c'est vrai de l'homme aussi, mais restons-en à l'animal – est de la matière terrestre. La matière présente à l'intérieur de la tête est de la matière terrestre. Dès le stade embryonnaire, de la matière terrestre est introduite dans l'organisation tête. L'organisation de l'embryon doit être telle que la tête reçoive sa substance de la terre. Nous avons donc là un matériau terrestre. En revanche, ce que nous avons comme substance dans l'organisation métabolisme-membres, ce qui dans cette région pénètre nos intestins, nos membres, nos muscles, nos os, etc... ne provient pas de la terre, mais de l'air et de la chaleur captés au-dessus de la terre. C'est de la substance cosmique. Il est important de ne pas considérer un sabot comme une formation résultant de la matière physique absorbée par l'animal, transformée en sabot et déposée là où il se trouve. Ce n'est pas vrai du tout : c'est par les sens et la respiration qu'est absorbée la matière cosmique.

Et ce que mange l'animal n'a d'autre fonction que de développer en lui les forces de mouvement qui permettent aux substances cosmiques d'être véhiculées jusque dans l'organisation métabolisme-membres, en l'occurrence de donner le sabot, de sorte que nous n'avons affaire ici qu'à de la substance cosmique. En revanche, c'est l'inverse qui se produit pour les forces. Cette fois, c'est dans la tête que nous avons affaire à des forces cosmiques, car dans la tête justement sont localisés les sens et les sens tirent leurs perceptions du cosmos. Dans l'organisation métabolisme-membres – songez donc, quand on marche on s'insère continuellement dans la pesanteur terrestre, en d'autres termes tout ce que nous faisons avec nos membres est lié à la terre – on a affaire à des forces telluriques, terrestres, donc à des substances cosmiques et à des forces terrestres.

Il n'est vraiment pas indifférent que la vache, dont les membres lui servent à travailler, si on veut l'employer comme animal de service, ou le bœuf dans les mêmes conditions, reçoivent une nourriture qui leur permette d'ingérer le plus possible de substance cosmique et que la nourriture, qui passe par leur estomac, soit choisie de façon à développer beaucoup de forces pour acheminer cette substance cosmique partout dans les membres, les muscles et les os. Il faut savoir, de même, que les substances dont on peut avoir besoin dans la tête, c'est bien par le moyen de la nourriture qu'il faut les lui procurer et qu'il faut que soient conduits dans la tête les aliments une fois élaborés par leur passage dans l'estomac.

En l'occurrence, ce n'est pas le sabot, mais la tête qui dépend de l'estomac ; et, ne nous y trompons pas, la tête ne peut élaborer cette nourriture qu'elle reçoit du corps qu'à condition de pouvoir recevoir les forces du cosmos en proportion. Qu'on n'enferme donc pas tout simplement les bêtes dans des étables où elles étouffent et où aucune force cosmique ne peut couler jusqu'à elles, mais au contraire qu'on les mène à la pâture et qu'on leur donne en un mot l'occasion d'entrer elles aussi en contact avec le monde environnant en se servant de leurs organes de perception. Vous le voyez, il faut donc prendre garde à ceci par exemple :

Représentez-vous un animal devant sa mangeoire, dans une étable morne et à qui la sagesse des hommes mesure le contenu de cette mangeoire. Eh bien, cet animal présente une grande différence, si la nourriture dans la mangeoire ne varie pas – et elle ne peut varier qu'à l'air libre – avec un autre qui se sert de ses sens, par exemple de son odorat, qui cherche au dehors sa nourriture en toute liberté, qui se dirige d'après son odorat, qui poursuit les forces cosmiques selon son odorat, qui cherche sa nourriture et la prend lui-même et dont toute l'activité se déploie dans cette prise de nourriture.

Un animal qu'on met à la mangeoire ne donnera pas tout de suite – cela se transmet par hérédité – les signes d'une absence de forces cosmiques en lui ; il vit encore sur son héritage, mais il engendre une postérité chez laquelle petit à petit les forces cosmiques cessent d'être innées, qui ne les possède plus. Et l'animal s'affaiblit quant à la tête, c'est-à-dire que sa tête ne peut plus nourrir son corps parce qu'elle ne peut plus capter les substances cosmiques qui doivent pénétrer dans son corps. Ceci vous montre déjà qu'il n'est tout simplement pas question de dire en général : « Telle nourriture dans ce cas-ci, telle nourriture dans ce cas-là » mais qu'il faudrait se faire une idée de la valeur de certaines méthodes d'alimentation pour tout ce qui constitue l'organisation animale.

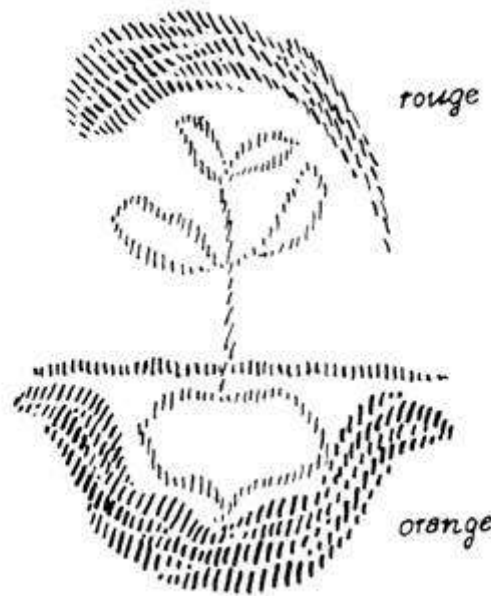
Mais faisons maintenant un pas de plus. Qu'est-ce qui est contenu dans la tête au juste ? De la substance terrestre. Donc, quand on coupe à l'animal son organe le plus noble, l'encéphale, on y trouve de la substance terrestre. Chez l'homme, on a de la substance terrestre dans le cerveau, seules les forces sont cosmiques, la substance est de nature terrestre. A quoi sert ce cerveau ? Il sert de support au moi. L'animal ne possède pas encore de moi. Retenons donc bien ceci : le cerveau sert de support au moi, l'animal n'a pas encore de moi, son cerveau n'est encore qu'en chemin vers la formation du moi. Chez l'homme, le cerveau va toujours plus loin dans la formation du moi. L'animal a donc un cerveau ; comment s'est-il formé ?

Prenez le processus organique dans son ensemble : tout ce qui se passe là, tout ce qui apparaît dans le cerveau comme matière terrestre est tout simplement éliminé, résulte d'une élimination, d'une exclusion hors du processus organique. De la matière terrestre se trouve éliminée pour servir de base au moi. Il y a ainsi une certaine quantité de matière terrestre qui, sur la base du processus qui s'élabore dans le système métabolisme-membres depuis l'absorption de nourriture en passant par la distribution liée à la digestion, est capable de conduire les aliments terrestres de là jusque dans la tête et le cerveau, il y a une certaine quantité de substance terrestre qui parcourt ce chemin et qui est ensuite proprement éliminée et déposée dans le cerveau.

Mais cette substance nutritive ne se trouve pas seulement éliminée dans le cerveau, elle l'est déjà chemin faisant dans l'intestin. Ce qui ne peut pas être élaboré davantage s'élimine dans l'intestin et c'est ici que nous rencontrons une parenté, que vous allez trouver extraordinairement paradoxale, mais qu'il n'est pas permis de négliger si l'on veut comprendre l'organisation animale et humaine. Qu'est-ce que la masse cérébrale ? C'est tout simplement de la matière fécale conduite à terme. L'excrément cérébral qui ne parvient pas à son terme est éliminé par l'intestin. A en juger d'après les processus auxquels il est soumis, le contenu de l'intestin est de même nature que le contenu du cerveau.

En termes caricaturaux, je dirais que ce qui se répand dans le cerveau, c'est un tas de fumier à son stade supérieur ; mais la comparaison est en tous points conforme à la réalité. C'est le fumier qui, sous l'effet d'un processus organique qui lui est propre, se transmue en masse noble du cerveau et y devient support pour le développement du moi. Chez l'homme, qui, n'est-ce pas, est porteur de son moi sur la terre, un maximum de fumier intestinal se transforme en fumier cérébral ; chez l'animal, moins, et c'est la raison pour laquelle son fumier intestinal garde plus de pouvoir quand on l'utilise ensuite comme engrais. Il subsiste davantage de moi dans l'intestin de l'animal et ceci parce que celui-ci n'amène pas cette force jusqu'au stade du moi.

Le fumier animal et le fumier humain sont donc deux choses totalement différentes. Le fumier animal contient encore le moi en puissance. Et lorsque nous fumons, nous constatons, quand de l'extérieur nous avons amené de l'engrais aux racines, amené le moi aux racines, aux plantes, que, si nous dessinons la plante dans son entier (voir croquis), nous avons ici en bas les racines, en haut les feuilles et les fleurs qui se développent, et que dans la partie supérieure l'astralité se développe et s'accroît par échange avec l'air tandis que dans la partie inférieure le moi potentiel de la plante se développe par l'entremise de l'engrais.



L'agriculture conçue de cette façon est donc bien un organisme. Cet organisme développe son astralité dans sa partie supérieure et la présence de vergers et de forêts est un stimulant de l'astralité. Lorsque les animaux se nourrissent correctement de ce qui pousse au-dessus du sol, ils développent dans le fumier qu'ils éliminent les justes forces du moi qui à leur tour agissent à partir de la racine et font pousser les plantes comme il le faut, dans l'axe de la pesanteur terrestre. Cette action réciproque est quelque chose de merveilleux, mais il faut la comprendre par étapes successives.

Les choses étant ce qu'elles sont, l'agriculture est donc, comme vous le voyez, une sorte d'individualité. On en viendra donc nécessairement à concevoir qu'au sein de ce système d'échanges, les bêtes comme les plantes doivent peu ou prou garder leur place. Dans cette mesure, c'est déjà porter préjudice à la nature en un certain sens que de ne pas utiliser le fumier que produisent les animaux appartenant au domaine, de supprimer au contraire ces animaux et de faire venir son engrais du Chili. Car ce faisant on évacue le fait qu'un cycle fermé sur lui-même doit continuer à vivre sur lui-même. Il faut donc s'organiser pour que le cycle puisse se suffire à lui-même. C'est bien simple, il faut avoir sur son domaine le nombre et la qualité d'animaux nécessaires pour obtenir une qualité et une quantité suffisantes de fumier. Et inversement il faut veiller à cultiver les plantes que les animaux d'élevage se plairont instinctivement à manger et à rechercher.

Cela va naturellement compliquer les expériences, parce qu'elles vont varier avec chaque personne. Mais il s'agit précisément d'indiquer des directions dans lesquelles il faut travailler pour procéder à ces essais. Et ils seront nombreux. Il se dégagera alors des règles d'usage, mais toutes ces règles ne devraient jamais dévier du principe que l'agriculture vive le plus possible en circuit fermé pour pouvoir ne dépendre que d'elle-même. Pas tout à fait pourtant. Pourquoi ? Considérer objectivement les choses, au sens où l'entend la science spirituelle, ne rend personne fanatique. Organisée comme elle l'est aujourd'hui, l'économie officielle ne permet pas d'arriver tout à fait à un tel résultat. Mais il faudrait faire tout son possible pour chercher à y parvenir.

Munis de ces éléments, nous pouvons maintenant découvrir d'une façon plus concrète le rapport qui existe entre l'organisme animal et l'organisme végétal, c'est-à-dire l'organisme nourricier. Examinons-le d'abord dans ses grandes lignes, dans son ensemble. Considérons la racine : elle se développe en règle générale à l'intérieur de la terre et par l'intermédiaire de l'engrais elle est pénétrée d'une force du moi en devenir ; elle absorbe la force du moi en devenir par toute sa façon d'être à l'intérieur de la terre et elle trouve un appui pour absorber cette force du moi lorsqu'elle peut trouver dans la terre la quantité de sels appropriée.

Supposons que notre racine soit conforme aux conditions énoncées ci-dessus. Il nous faut maintenant déclarer que les racines sont, entre tous les aliments, celui qui par l'intermédiaire de la digestion a le moins de mal, quand il pénètre dans l'organisme humain, à trouver le chemin de la tête. Il en résulte que nous choisirons une alimentation à base de racines lorsqu'il nous faut prendre comme hypothèse de travail que nous voulons apporter à la tête de la substance, des substances matérielles afin que les forces cosmiques, qui agissent par l'intermédiaire de la tête, trouvent précisément la substance appropriée à leur activité modelante. Si vous entendez dire : quand un animal a besoin d'acheminer de la substance vers sa tête afin d'entrer en relation sensible aussi active que possible, c'est-à-dire en relation cosmique avec le cosmos environnant, il faut que je le nourrisse de racines, ne pensez-vous pas tout de suite à un veau et à des carottes ? Faites manger les carottes au veau, vous aurez accompli le processus de bout en bout. Dès l'instant où vous exprimez une chose comme celle-là en sachant comment les choses se présentent dans leur réalité vivante, vous avez le regard fixé sur ce qui doit se passer. Il vous suffit de savoir comment ce processus d'échanges se trouve là.

Allons plus loin. Il faut maintenant, une fois que la substance a vraiment été acheminée jusque dans la tête, une fois que nous avons servi la carotte au veau, que puisse commencer le processus inverse, en d'autres termes il faut que maintenant la tête puisse travailler, volontairement, et qu'elle puisse ainsi produire des forces dans l'organisme pour qu'à leur tour des forces semblables puissent être élaborées et introduites dans l'organisme. Il ne suffit pas que le fumier de carottes soit déposé dans la tête, il faut encore que des forces rayonnantes émanant de ce qui est déposé là, c'est-à-dire de ce qui est en voie de déconstruction, pénètrent dans l'organisme, et pour cela il leur faut un second aliment qui permette à la tête, donc à cet élément du corps qui a été servi, de travailler à son tour de manière juste au profit du reste de l'organisme.

Voyez donc : j'ai donné les carottes. Je veux que maintenant le corps soit correctement pénétré par les forces qui peuvent se développer à partir de la tête. J'ai besoin pour cela de ce qui a dans la nature une forme radiée ou qui rassemble cette forme radiée, dirons-nous, en une structure concentrée. Que me faut-il ? Il me faut en complément de la carotte une seconde nourriture qui dans la plante prenne la forme radiée et rassemble ensuite en elle cette force de rayonnement. Le regard se porte alors sur les graines de lin et leurs semblables. Et si vous nourrissez de cette façon le jeune bétail, avec des carottes et des graines de lin ou quelque chose qui se complète d'une autre façon comme, disons, du foin frais avec des carottes, vous arriverez à obtenir une action vraiment dominante dans la bête tout entière et qui en un mot la met sur la voie à laquelle sa nature la prédispose.

En fin de compte, nous devons précisément chercher à nourrir le bétail jeune de façon telle que d'un côté sa nourriture stimule la force du moi et que de l'autre elle stimule ce qui va du haut vers le bas, c'est-à-dire le plein d'influences astrales. C'est particulièrement le cas pour tout ce qui a tige longue (voir croquis), qu'on laisse libre de se développer sous cette forme longitige et qui avec sa longue tige devient foin. Ainsi se trouve envisagée l'alimentation et quant à l'agriculture en général, c'est également comme cela qu'il faudrait l'envisager, en sachant chaque fois ce qu'il en est du processus en cause selon que le chemin parcouru va de l'animal au sol ou de la plante à l'animal.



Approfondissons encore notre examen. Prenons un animal chez lequel on veut fortifier spécifiquement cette zone médiane où l'organisation tête, neurosensorielle, se développe davantage dans le sens de la respiration et où, d'autre part, l'organisation métabolique se développe davantage dans le sens du pôle rythmique, où par conséquent il y a interpénétration des deux mouvements. Quels sont les animaux dont il faut fortifier la zone médiane ? Ce sont ceux qui produisent du lait. Il leur faut un médian fort. La production de lait exige purement et simplement que les animaux soient forts de ce côté-là. A quoi faudra-t-il alors veiller ? A ce que le courant qui part de la tête et va vers l'arrière – courant de forces essentiellement – et le courant qui va de l'arrière vers l'avant – courant de substance essentiellement – agissent de concert correctement. Si cette interaction se déroule de telle façon que le courant d'arrière en avant soit élaboré du mieux possible par les forces qui affluent d'avant en arrière, le lait est bon et abondant.

Car le bon lait contient ce qui s'élabore spécialement dans le métabolisme, une préparation substantielle qui n'est pas encore passée par le système sexuel mais qui, en passant par le processus de digestion, est devenue semblable au possible au processus de digestion sexuelle. Le lait n'est autre qu'une transformation de sécrétion de glandes sexuelles et cette transformation s'opère alors qu'une substance qui se trouve en chemin vers une sécrétion sexuelle rencontre sur sa route les forces de la tête qui exercent là leur action de pénétration. Le processus qui se déroule ici est quelque chose de parfaitement accessible à la compréhension.

Pour tous ces processus dont le déroulement doit se construire ainsi, il nous faut chercher une alimentation qui agisse moins dans le sens de la tête que les racines, lesquelles ont absorbé la force du moi. Mais gardons-nous également, puisqu'il s'agit de respecter la parenté avec la force sexuelle et de ne pas apporter trop d'astralité, de trop prendre dans ce qui est proche de la fleur et du fruit. En d'autres termes, pour ce qui concerne la production laitière, il faut porter son choix sur ce qui est entre racine et fleur, sur la verdure de l'élément feuille, sur tout le système foliaire et sur ce qui est tige (voir croquis).



En particulier, au cas où nous voudrions stimuler la production de lait chez une bête dont nous pensons qu'elle pourrait donner davantage, nous obtiendrons un résultat certain en procédant comme suit : Supposez que je commence par donner à une vache laitière quelconque, parce que les circonstances s'y prêtent, un fourrage de tiges et de feuillage. Je désire augmenter la production de lait et dans mon idée c'est là chose possible. Que fais-je alors ? J'utilise maintenant des plantes qui font passer dans le processus des feuilles et de la tige le processus de fructification, ce qui se déroule dans les fleurs et dans la fécondation.

C'est ce que font par exemple les légumineuses ou notamment les trèfles. Dans la substance du trèfle se développent différents éléments qui s'apparentent au fruit, exactement comme un chou. Quand on applique ce traitement à une vache, on n'en voit pas encore beaucoup les effets sur la vache elle-même ; mais quand la vache vêle – car cette réforme de l'alimentation demande en général une génération pour s'accomplir en totalité – le veau devient une bonne vache productrice de lait. Mais il y a une chose entre toutes à laquelle il faudra faire particulièrement attention.

Lorsque les anciennes traditions inspirées de la sagesse instinctive en la matière ont disparu, on en a la plupart du temps conservé quelque chose, de même que les médecins ont conservé certains remèdes sans plus savoir pourquoi ; mais ils les ont gardés parce qu'ils ont toujours eu leur utilité. Même quand on sait quelque chose des anciennes traditions, on ne sait assurément pas pourquoi on s'en sert et par-dessus le marché on essaie, et tout ce qu'on essaie, on le donne en bloc au bétail d'embouche, aux vaches laitières, etc... Et il en va souvent ici comme de tous les tâtonnements propres à l'homme, particulièrement lorsque ces tâtonnements sont laissés au hasard. Songez plutôt à ce qui arrive lorsqu'on est pris quelque part d'un mal de gorge au milieu d'une foule d'autres hommes : chacun d'eux, pour peu qu'il vous veuille du bien, vous donne un remède différent. En une demi-heure on a réuni autour de soi toute une pharmacie. Si l'on prenait tout, l'effet des remèdes s'annulerait et sans l'ombre d'un doute on s'abîmerait gravement l'estomac sans pour autant apporter d'amélioration au mal de gorge. Voilà un exemple où par la force des circonstances la simplicité du remède qui s'imposerait se transforme en une complication.

Mais quand on procède empiriquement pour l'alimentation du bétail, il se passe exactement la même chose. Car vous m'accorderez qu'on choisit alors des aliments qui conviennent dans telle direction mais pas dans telle autre. On change de nourriture, puis on change encore et tout ce qu'on en retire, c'est une quantité d'aliments donc chacun a une signification soit pour le bétail jeune, soit pour le bétail d'embouche ; mais tout se complique au point qu'on ne s'y reconnaît plus, parce qu'on n'est plus capable de reconnaître les rapports de forces. Ou alors, les effets de ces forces s'annuleront.

C'est effectivement ce qui se produit fréquemment et en particulier quand on fait de l'agriculture en n'étant qu'à demi instruit du métier. On consulte des livres, on se souvient de ce qu'on a appris : « Telle nourriture convient au bétail jeune, telle autre au bétail d'embouche. » On se guide d'après cela. Mais il ne faut pas attendre grand' chose de cette façon de faire, parce que les données livresques peuvent contredire, à tort, ce que l'on fait sans leur secours. Il n'y a qu'une façon rationnelle de procéder, c'est de penser le problème comme je l'ai indiqué et en partant de là de simplifier la multiplicité des formules dans l'alimentation animale afin de la maîtriser.

Voici un exemple de vue d'ensemble : carottes et graines de lin agissent de telle manière. Tout le monde peut s'en convaincre. Pas besoin de tout mélanger, on regarde agir ce que l'on donne. Vous comprenez l'intérêt qu'il y a pour un agriculteur à s'y prendre de cette manière, en toute lucidité, en connaissance de cause. C'est ainsi qu'on apprend à simplifier, au lieu de le compliquer, le problème de l'alimentation animale. Les essais qu'on a pu faire ont donné certains résultats, beaucoup de bons résultats même, mais ces résultats ne peuvent être généralisés, ils ne sont pas exacts. On pense aujourd'hui appliquer des méthodes exactes, mais c'est une exactitude qui n'en est pas une, parce qu'on mélange toutes choses au lieu d'en avoir une vision claire et totale ; ce que j'ai proposé en revanche est d'une simplicité, en soi et dans sa façon d'agir, qui permet d'en suivre le cheminement jusque dans l'organisme animal. Tourmons-nous d'un autre côté.

Envisageons la question davantage sous l'angle de l'élément fleur, de ce qui dans la fleur prépare la fructification. Mais cela ne suffit pas, il faut encore considérer ce qui dans le reste de la plante tend à fructifier. La plante a en elle quelque chose qui ravissait particulièrement Goethe. Elle possède dans toutes ses parties cette disposition à fructifier qui s'individualise dans une partie spécifique. N'est-il pas vrai que pour obtenir de nouvelles plantes nous mettons en terre les prémices de fruits qui apparaissent dans la fleur, sauf dans le cas des pommes de terre où nous utilisons les yeux des tubercules ? Pour beaucoup de plantes, nous ne procédons pas ainsi, ce sont celles où l'élément fructifiant est disponible. Et cette tendance à la fructification, qui n'a pas encore atteint son stade final dans la nature – car dans la nature tout ne parvient pas à son terme – nous pouvons toujours en accroître l'action en ayant recours à des processus qui vus de l'extérieur ne sont pas sans ressembler à la combustion matérielle.

Ce qui de la plante vive passe dans le fourrage sec voit son activité accrue si on le laisse étuver quelque temps en l'étalant au soleil ; le processus en puissance franchit une étape de plus vers la fructification. Sous-jacent, se trouve un instinct véritablement merveilleux.

Lorsqu'on contemple le monde avec le désir de le comprendre, on est vraiment fondé à se demander : pourquoi les hommes en sont-ils venus à faire cuire leurs aliments ? Importante question. L'ennui, c'est qu'on se pose rarement des questions sur ce qu'on voit tous les jours. Alors, pourquoi les hommes en sont-ils venus à faire cuire leurs aliments ? Ils en sont venus à faire cuire leurs aliments parce que précisément ils ont découvert peu à peu que dans toutes les forces qui tendent à la fructification, les processus inhérents à la cuisson ont leur rôle à jouer : combustion, réchauffement, dessiccation, étuvage, parce que tous ces processus mettent les parties de la plante, en premier lieu l'élément fleur et l'élément graine, mais aussi et par contrecoup les autres, notamment celles qui se situent vers l'étage supérieur, en mesure de développer avec une vigueur particulière les forces qui doivent être développées dans le système métabolisme-membres de l'animal. Au niveau de la fleur et de la graine déjà, les parties correspondantes de la plante agissent sur le système métabolique de l'animal, sur son système digestif, de telle manière que leur moyen d'action, ce sont les forces qu'elles développent et non pas la substance qu'elles apportent. Car le système métabolisme-membres a besoin de forces terrestres et il faut lui en donner autant qu'il en a besoin.

Prenons les bêtes qui paissent sur les alpages. Elles sont placées dans d'autres conditions que les bêtes vivant en plaine, puisqu'elles se meuvent au milieu de difficultés auxquelles il faut ajouter l'inégalité du sol. Ce n'est pas la même chose de se déplacer sur un sol en pente et sur un terrain plat. Ces bêtes de montagne doivent donc recevoir en elles ce qui développe dans la région des membres les forces que la volonté doit tendre. Sans cela, ce ne seraient ni de bonnes travailleuses, ni de bonnes laitières et elles ne donneraient pas de bonne viande. Il faut donc veiller à ce qu'elles reçoivent en quantité suffisante une nourriture à base de plantes alpestres aromatiques chez lesquelles la nature elle-même, grâce au processus de cuisson par le soleil, a activé dans la zone fleur la floraison et la fructification.

Mais on peut aussi apporter de la force dans les membres en activant artificiellement la fructification, notamment lorsque ce traitement artificiel repose sur la cuisson et l'ébullition. On aura tout intérêt à ne prendre dans la plante que ce qui est fruit et fleur, et en fait de plantes à traiter celles qui dès le début montrent une prédilection pour les fleurs et les fruits, qui font peu de tige et peu de feuilles mais sont pressées de fleurir et de porter des fruits. Nous devons cuire tout ce qui tient pour négligeable la formation d'une tige et qui fait des fleurs et des fruits en abondance.

Les hommes, quant à eux, feront très bien de tirer plutôt deux fois qu'une la leçon de ces choses, sans quoi ceux qui sont sur la pente glissante de la paresse, de la fainéantise, n'aboutiraient jamais dans leurs entreprises. Il peut arriver que l'on soit sur cette pente glissante et qu'on se dise en toute logique : comment pourrais-je devenir un vrai mystique s'il me faut vaquer tout le jour à mes occupations ? Mystique, je ne peux vraiment le devenir que si j'ai toute ma tranquillité, si je n'ai pas sans cesse sujet de me tourmenter, que ce soit de mon fait ou du fait de mon entourage, si je deviens tel que je puisse dire à mon entourage : je n'ai pas la force de travailler à droite et à gauche, j'ai donc tout ce qu'il faut pour devenir un vrai mystique. De plus, je m'efforce de me nourrir de façon à devenir un vrai mystique.

C'est comme cela que l'on ne mange plus que des crudités, on ne fait plus de cuisine, on devient vraiment mangeur de crudités. Oui mais voilà : une chose en cache une autre et rien n'est plus dans l'ordre normal. Car bien entendu, si quelqu'un se met à ne plus manger que des crudités, quelqu'un qui de cette façon s'engage résolument sur la pente glissante du mysticisme, si de plus cette personne est a priori d'une constitution physique faible, alors elle progressera, n'en doutons pas, elle avancera à grands pas, elle deviendra de plus en plus paresseuse, c'est-à-dire de plus en plus mystique. Ce qui se passe chez l'homme peut s'appliquer trait pour trait à l'animal ; nous saurons donc qu'il faut tenir l'animal en éveil.

Nous pouvons également chez l'homme avoir le cas inverse : il peut avoir une nature physique très forte et ne concevoir que par la suite l'idée saugrenue de devenir mystique. Il peut avoir en lui d'importantes forces physiques. Dans ce cas vont se développer en lui les processus qui sont les siens par nature et par dessus le marché les forces que continuent à élaborer en lui les crudités qu'il a mangées. Il n'aura guère à en pâtir. Et s'il fait ensuite appel aux forces qui, inutilisées, sont génératrices de rhumatisme et de goutte, s'il fait appel à ces forces et les élabore davantage, ce mangeur de crudités, il n'en devient que plus fort.

Il y a deux faces en toutes choses, comme il y a deux plateaux à une balance. Il faut donc apprendre à les distinguer dans leur individualité. On ne peut pas donner de principes généraux. C'est cela l'avantage du régime végétarien : il rend plus fort parce que l'on tire de son organisme des forces qu'autrement on y laisse en friche et qui sont véritablement les mêmes que celles qui causent goutte, rhumatisme, diabète, etc... et quand on ne prend qu'une nourriture végétale, ces forces n'ont d'autre choix que de faire mûrir les plantes pour l'homme. Mais si l'on absorbe également une nourriture animale, ces forces sont entreposées dans l'organisme sans trouver d'utilisation, elles s'emploient alors elles-mêmes en emmagasinant les produits du métabolisme aux endroits les plus variés, ou bien elles tirent des organes des substances nécessaires, les captent à leur profit et aux dépens de l'homme, comme c'est le cas dans le diabète et autres maladies. On ne peut comprendre ces choses qu'en saisissant le phénomène de l'intérieur.

Comment donc engraisser des animaux, demandera-t-on. Il va s'agir de traiter la question en se disant : il faut que cela se passe comme si je mettais dans un sac le maximum de substance cosmique. Ah ! Les cochons gros et gras, quels animaux célestes ! Car dans ce corps bien dodu, ils n'ont – exception faite de leur système neuro-sensoriel – que de la substance cosmique, rien de terrestre. Tout ce dont ils se délectent ne leur sert qu'à une chose : à redistribuer dans leur corps toute cette plénitude de substance cosmique qu'ils ne peuvent faire autrement que d'absorber en la prenant de tous les côtés. Il faut que le cochon mange ce qu'il mange, afin de pouvoir répartir cette substance qui doit être tirée du cosmos.

Il faut qu'il ait en lui les forces nécessaires pour la répartir et il en est de même pour les autres animaux qu'on engraisse. Vous verrez par là que ces animaux engraissent quand on leur donne une nourriture en voie de fructification, si possible sous une forme renforcée par la cuisson ou l'étuvage, et quand on leur donne des aliments qui ont déjà en eux cet élément fructifiant mais amplifié, donc, dirons-nous, le plus possible de betteraves, qui sont déjà plus grosses par rapport à leur état d'origine, parce qu'elles sont passées par un processus, pourrait-on dire, de progression, ces betteraves qu'une culture poursuivie d'année en année a déjà rendues plus grosses qu'elles ne l'étaient auparavant à l'état sauvage.

Nous retrouvons ainsi notre question : que faut-il donner par exemple à une bête à l'engrais ? Quelque chose qui contribue le plus possible à la diffusion de la substance cosmique, c'est-à-dire qui soit en premier lieu en voie de fructification et deuxièmement qui ait en outre été traité de la bonne façon. Cette condition est remplie pour l'essentiel par certains tourteaux et assimilés. Mais il faut aussi faire en sorte que chez un animal de ce genre la tête ne soit pas complètement négligée et qu'au cours de ce régime d'engraissement il y ait encore un peu de substance terrestre qui monte jusque dans la tête. A ce qui précède nous devons donc ajouter parallèlement un aliment à donner en petite quantité, car la tête n'a pas de grands besoins. Il faut donc l'administrer en faible quantité. C'est dire qu'il faudrait tout de même, fût-ce à dose réduite, mélanger au fourrage qu'on donne au bétail d'embouche un élément racine.

Voyez-vous, il existe encore une substance – pure, celle-là – qui n'a pas de mission spécifique. On peut dire d'une façon générale que la mission de l'élément racine est de nourrir la tête, celle de l'élément fleur de nourrir le système des échanges et des membres, celle de l'élément tige et feuille de nourrir le système rythmique, chacun avec sa substance dans l'organisme humain. Adjuvant nécessaire parce qu'il a à voir avec tous les systèmes de l'organisation animale, il faut encore ajouter le sel. Et comme il entre généralement très peu de sel dans la nourriture, que ce soit celle des hommes ou celle des animaux, vous voyez tout de suite que dans cette addition de sel, ce n'est pas forcément la quantité qui compte, mais la qualité, qui doit être la bonne, et que cela revient à dire que les petites quantités remplissent parfaitement leur fonction pourvu que la qualité soit bonne.

Il reste encore à mentionner quelque chose de particulièrement important et pour quoi je vous prierais de faire des expériences d'une exactitude rigoureuse ; ces expériences pourront être étendues à l'homme lorsqu'il a du goût pour l'aliment en question. Vous n'êtes pas sans savoir que récemment et seulement depuis relativement peu de temps, la tomate est devenue un produit de consommation. Elle a trouvé beaucoup d'amateurs fervents. Mais elle est aussi un sujet d'étude d'une importance extraordinaire. La production et la consommation des

tomates peuvent être pleines d'enseignements. Ceux d'entre les hommes – et il y en a aujourd'hui, sans aucun doute – qui réfléchissent un peu à ces choses trouvent, et ils ont bien raison, que la faveur dont jouit la tomate auprès des hommes a une signification profonde – on peut étendre cette remarque aux animaux, on pourrait les accoutumer aux tomates – une signification profonde pour tout ce qui dans l'organisme fait le plus bande à part, se détache de l'organisme et s'approprie une organisation au sein de l'organisme. Il en résulte deux choses : la confirmation d'une indication donnée par un Américain et selon laquelle dans certaines conditions la consommation de tomates à titre de régime a un effet bénéfique sur les personnes qui ont tendance à une maladie de foie, parce que le foie est celui de nos organes qui a le fonctionnement le plus autonome dans l'organisme, de sorte que les maladies du foie, qui chez l'animal sont davantage des indispositions, pourraient être combattues d'une façon générale grâce à la tomate précisément.

Vous voyez, nous sommes ici de plain-pied avec le rapport qui existe entre la plante et l'animal. Il découle de ceci – j'ouvre une parenthèse – qu'il faudrait immédiatement interdire de consommer des tomates à une personne qui souffre d'un cancer, puisqu'un cancer crée a priori dans l'organisme humain, dans l'organisme animal, une zone d'autonomie. Mais demandons-nous maintenant : comment se fait-il, par quel concours de circonstances se peut-il que la tomate agisse tout particulièrement sur ce qui est autonome ou qui voudrait faire sécession dans l'organisme ?

Ceci est lié aux exigences et aux besoins de la tomate en ce qui concerne sa propre genèse. Elle ne se développe jamais plus à son aise que lorsqu'elle dispose d'un fumier qui a encore sa structure d'origine, tel qu'il a été éliminé par un animal ou tel qu'il a été éliminé par n'importe quel autre organisme. Quand le fumier n'a pas le temps de s'élaborer longuement dans la nature, quand il est encore à l'état brut, quand vous jetez quelque part des détritiques qui vous donneraient un tas de fumier ou de compost tout à fait anarchique dont la plupart des éléments sont encore dans leur état primitif, sans intervention ni préparation, et que vous y plantez des tomates, c'est là que se forment les plus beaux spécimens, comme vous le verrez. Et même si vous employiez un compost fait de déchets de tomates, même si vous laissez pousser la tomate sur son propre fumier, elle se développe splendidement. La tomate ne veut absolument pas sortir d'elle-même, sortir de sa forte vitalité, elle s'y refuse. Elle y est, elle y reste. La tomate est l'être le plus asocial de tout le monde végétal. Elle ne veut rien prendre hors d'elle-même, en aucune manière. Elle rejette par-dessus tout un fumier qui est passé par un processus de décomposition, elle n'en veut pas. C'est ce qui explique pourquoi elle peut agir sur toute organisation qui a tendance à l'autonomie dans l'organisme humain et animal.

Apparentée à la tomate à certains égards, la pomme de terre a aussi des tendances semblables. Elle aussi a un comportement indépendant, indépendant en tout cas au point de traverser de préférence tout le processus de la digestion sans aucun mal, de pénétrer dans le cerveau et de le rendre indépendant, indépendant même de l'action des autres organes humains. Et si les hommes et les animaux sont devenus matérialistes depuis l'introduction de la pomme de terre en Europe, c'est entre autres qu'ils consomment trop de pommes de terre, précisément. On ne devrait consommer que ce qu'il faut de pommes de terre pour stimuler en nous l'organisation cerveau ou tête. Mais il ne faut pas en abuser. On comprend à la lumière de faits comme ceux-là le rapport intrinsèque et parfaitement objectif qui existe entre l'agriculture et la vie sociale. Cette interdépendance de l'agriculture et de la vie sociale dans son ensemble a une importance sans bornes.

Je n'ai bien entendu pu donner que quelques lignes directrices éparses sur ces problèmes, mais elles pourront longtemps encore servir de point de départ pour les expériences multiples et variées à faire dans ce domaine. Il peut en résulter des découvertes retentissantes si on les exploite scrupuleusement dans un souci d'expérimentation. La façon dont nous avons conçu la conduite du présent cours doit également nous servir de fil conducteur. Je suis pleinement d'accord avec la ferme décision qu'ont prise les agriculteurs ici présents, à savoir de limiter dans un premier temps au seul cercle des agriculteurs les enseignements qu'ils ont reçus pendant le cours, de les élever au niveau de l'expérimentation jusqu'à ce que la communauté des agriculteurs, le cercle que vous formez, juge que

l'expérience a été poussée assez loin pour que le moment soit venu d'en rendre publique la substance.

Il faut saluer comme elle le mérite la largeur d'esprit qui a permis à des personnes s'intéressant à l'agriculture sans être elles-mêmes du métier de participer à ce cours. J'engage ces personnes à se souvenir de l'opéra bien connu, à garder bouche cousue et à ne pas tomber dans ce travers commun à la plupart des anthroposophes qui consiste à aller répandre partout tout ce qu'on a appris. Car combien de fois n'avons-nous pas eu à souffrir parce que certaines personnes parlent de quelque chose par oui-dire, sans y connaître vraiment quoi que ce soit et qu'à cause de cet enthousiasme intempestif la chose se répand de proche en proche.

Il y a une grande différence selon que c'est un agriculteur qui s'exprime sur le sujet ou bien une personne qui voit l'agriculture de très loin. On voit tout de suite pourquoi. Qu'arriverait-il si tout ceci se trouvait colporté par des non-agriculteurs qui en parleraient comme d'un chapitre intéressant de l'anthroposophie ? On verrait alors ce qu'on a pu voir à propos de différents cycles : les gens, y compris des agriculteurs, en entendraient parler par personne interposée, ni plus ni moins. Soit un agriculteur qui le tient d'un autre agriculteur, bon, il dira : « En voilà un qui est tombé sur la tête, dommage pour lui. » Peut-être le dira-t-il une fois, deux fois. Mais quand un agriculteur voit quelque chose de ses yeux, il n'a plus tellement envie de le rejeter.

Au contraire, lorsque c'est une personne qui n'est pas du métier qui lui en parle, une personne qui ne fait que s'y intéresser, il n'y accorde aucune attention. Le discrédit est ainsi jeté sur la chose, qui ne peut donc plus progresser. Il est nécessaire que ceux de nos amis auxquels leur qualité de sympathisants a permis d'assister à ce cours mais qui n'appartiennent pas au cercle des agriculteurs, restent positivement sur la réserve, gardent la chose pour eux et ne la colportent pas comme on le fait par ailleurs si volontiers pour l'anthroposophie. C'est la position qu'a adoptée le cercle des agriculteurs, qui a été communiquée ce matin par Monsieur le Comte Keyserlingk, notre ami très estimé, et à laquelle je déclare m'associer au plein sens du terme.

Qu'il me soit permis au demeurant, puisqu'à l'exception des entretiens qui vont suivre nous sommes maintenant arrivés au terme de ces conférences, de vous exprimer d'abord ma satisfaction devant la spontanéité avec laquelle vous êtes venus ici participer à tout ce qui a pu se dire et à tout ce qui doit en résulter et continuer à se développer. Qu'il me soit permis d'autre part de me déclarer unanime avec vous tous en disant que le travail qui vient de s'accomplir ici se veut résolument utile et qu'à ce titre il a en soi une valeur considérable. Mais il y a deux choses à ne pas oublier : l'énergie qu'ont dû déployer le comte Keyserlingk, la comtesse Keyserlingk et les membres de la maison Keyserlingk pour mener à bien la mise sur pied de ce cours. En plus de l'énergie, il y fallait la conscience du but à atteindre, un sens anthroposophique des réalités, une connaissance intime de la chose anthroposophique, du dévouement, que sais-je encore ?

C'est également grâce à tout cela que ce travail, que tous ont probablement ressenti comme intense et qui implique de plus un effort à poursuivre en vue d'améliorer considérablement les conditions de vie de l'humanité entière, a pu se dérouler, pendant que nous étions ici, dans le cadre d'une fête, oui, d'une véritable fête, grâce à la façon dont nous avons été reçus. Vous pourrez encore en avoir un petit exemple dans les cinq minutes qui viennent. Tout ce qui est venu s'ajouter à cela, à commencer par l'extraordinaire amabilité cordiale des gens de maison du premier jusqu'au dernier, tout cela a donné à notre travail le cadre d'une fête tout à fait merveilleuse, nous a permis, à la faveur d'une session de travail sur l'agriculture, de célébrer une véritable fête de l'agriculture ; c'est donc du fond du cœur que nous offrons à la comtesse et au comte Keyserlingk ainsi qu'à toute leur maison nos remerciements sincères pour s'être mis pendant ces dix jours au service de notre cause et pour l'accueil agréable qu'ils nous ont réservé à tous en ce lieu.

RÉPONSES AUX QUESTIONS POSÉES

16 juin 1924

*Engrais et purin. La question des constellations
du zodiaque. Le rôle de l'électricité dans la
nature. L'acidification du fourrage
L'engrais vert. L'utilisation de l'engrais humain
Ethique de la méthode*

Question. – Le purin structure-t-il le moi avec la même force que le fumier ?

R. Steiner. – Bien entendu, cela dépend essentiellement du fait qu'on utilise purin et fumier en conjonction, c'est-à-dire de façon qu'ils collaborent à la force organisatrice du sol. Ce lien avec le moi vaut parfaitement pour le fumier, mais pas pour le purin d'une façon générale. Car tout ce qui est « moi », y compris cette virtualité de moi que contient le fumier, doit nécessairement agir en liaison avec un élément astral, et sans la présence du purin, le fumier n'aurait pas d'astralité. Ce support astral, c'est le purin qui le fournit, parce qu'il a une force astrale supérieure, tandis que le fumier, lui, a une force du moi supérieure. Le fumier est davantage matière cérébrale, tandis que le purin est davantage sécrétion de matière cérébrale, force astrale, davantage liquide cervical, il ressortit davantage à ce qui est fluide dans le cerveau.

Question. – Pourrait-on donner ici des indications sur le choix des constellations pour incinérer les parasites et préparer le poivre ?

Mademoiselle Vreede. – Il n'est pas possible de donner ici des indications précises. Il faudrait encore y ajouter des calculs qui ne peuvent être faits sur-le-champ. Est valable en gros pour l'incinération des insectes la période qui va du début février jusqu'au milieu d'août. Pour cette année (1924), la deuxième quinzaine de novembre et la première quinzaine de décembre seraient propices à l'extermination des campagnols, mais il se produit un décalage d'une année à l'autre.

R. Steiner. – Si nous établissions sur des bases plus précises ce calendrier anthroposophique que nous avons envisagé naguère, il pourrait devenir un guide tout à fait fiable.

Question. – Quand on parle de pleine lune et de nouvelle lune, faut-il comprendre ponctuellement le jour où le phénomène se produit, ou bien aussi les périodes qui précèdent et qui suivent directement ?

R. Steiner. – On compte la nouvelle lune à partir du moment où son image se présente à peu près comme ceci. On a cette image ici, elle disparaît ici. On compte la pleine lune à partir du moment où son image se présente ainsi (voir croquis), où la lune est réduite à une faucille et puis disparaît. La période est toujours d'environ douze à quatorze jours.



Question. – Si l'on ne peut pas se procurer les insectes sous le signe correspondant, peut-on les conserver jusqu'au moment de l'incinération ?

R. Steiner. – Le moment où il faut préparer le poivre sera indiqué ultérieurement avec plus de précision encore. On peut conserver les différentes catégories d'insectes.

Question. – Faut-il incinérer la semence de mauvaise herbe en été ou peut-on le faire n'importe quand ?

R. Steiner. – Pas trop longtemps après l'avoir récoltée.

Question. – Comment répandre le poivre d'insectes provenant d'espèces qui par nature n'ont aucun contact avec la terre ?

R. Steiner. – En le faisant pénétrer dans la terre, comme pour les autres. Qu'il soit ou non en contact avec la terre n'a aucune importance pour l'insecte ; l'important, c'est la propriété que donne au poivre la dose homéopathique. L'insecte a une sensibilité totalement différente et il fuit précisément les effets du poivre approprié qu'on a répandu et mélangé à la terre. Le fait que l'insecte ne soit pas en contact avec la terre ne constitue pas un obstacle.

Question. – Qu'en est-il des dégâts causés à l'agriculture par les gelées, en particulier à la tomate ? Et dans quel contexte cosmique comprendre le gel ?

R. Steiner. – Quand on veut avoir de belles grosses tomates, il faut les maintenir au chaud. Elles craignent beaucoup le gel. En ce qui concerne le gel d'une façon générale, il suffit de bien discerner les influences qui s'expriment dans le phénomène. Les effets du gel sont toujours dus à une recrudescence importante de l'influence cosmique à l'œuvre dans la terre. Or cette influence cosmique se maintient dans la moyenne à certaines températures. A certaines températures, cette influence est précisément celle dont la plante a besoin.

Mais s'il vient à geler de façon durable et si le gel s'intensifie, s'il gèle en profondeur, l'influence du ciel sur la terre devient trop forte et nous voyons se développer chez la plante une tendance à faire des tiges dans toutes les directions, à former des filaments, donc à s'effiler, et bien entendu cet ensemble filiforme, à cause de sa minceur, se trouve saisi par le gel le cas échéant et anéanti, de sorte que nous aurions dans un gel excessif un phénomène qui ne saurait manquer de nuire considérablement à la végétation du fait que justement il entre dans le sol terrestre trop de ciel.

Question. – Pensez-vous qu'il faille épandre les résidus d'incinération des taons sur le corps de ces animaux ou simplement les disperser sur les prés et les prairies ?

R. Steiner. – On les épand sur les lieux où l'animal cherche sa nourriture. On disperse ces reliefs d'animaux sur les champs. Dans tous ces poivres il faut voir un additif à la fumure.

Question. – Quelle peut bien être la meilleure façon de combattre le chiendent ? Il est très difficile d'en récolter les graines.

R. Steiner. – Comme vous le dites, le chiendent a une façon de se multiplier qui ne lui permet pas de monter en graine, mais du même coup il finit par se supprimer. Quand on n'obtient pas de graines, on n'a pas de chiendent non plus. Si cette plante s'arrange pour s'enterrer et pour continuer à proliférer, alors on a aussi les moyens de la combattre. Et quant aux graines, on en trouve toujours assez puisque les quantités dont on a besoin sont très faibles. On trouve bien des trèfles à quatre feuilles.

Question. – Est-il permis de conserver de grandes quantités de fourrage en y faisant passer du courant électrique ?

R. Steiner. – Quel est ici le but recherché ? Votre question nous oblige évidemment à une réflexion sur l'étendue du rôle que joue l'électricité dans la nature en général. J'aimerais dire qu'il est tout de même consolant d'entendre d'ores et déjà des voix venues d'Amérique, ce pays où le sens de l'observation se manifeste en général mieux que chez nous en Europe, qui s'expriment dans ce sens que les hommes ne peuvent pas évoluer de la même façon dans une atmosphère sillonnée de toutes parts par des courants et des radiations électriques et qu'au contraire cet état de choses a un retentissement sur toute l'évolution humaine. La vie de l'âme ne sera plus la même si l'on donne à ces choses l'extension qu'on projette de lui donner. Il y a déjà une différence selon que vous équipez les chemins de fer d'une région quelle qu'elle soit de locomotives à vapeur, de machines à vapeur, ou que vous électrifiez le réseau.

Sur les effets de la vapeur, nous savons ici davantage à quoi nous en tenir tandis que l'électricité est redoutable parce qu'elle a des effets insoupçonnés. A bien y réfléchir, il ne fait pas de doute qu'il y a là une évolution dans le sens d'une utilisation de l'électricité en surface sous forme rayonnante, mais aussi sous forme conductrice afin de transmettre des nouvelles le plus vite possible d'un point à un autre ; à vivre ainsi, notamment dans l'électricité rayonnante, les hommes finiront par ne plus comprendre ces nouvelles qui leur parviennent avec tant de rapidité. Cette vie agit comme un éteignoir sur la faculté de comprendre. Déjà maintenant, on en remarque certains effets. Vous pouvez remarquer dès aujourd'hui que les hommes ont beaucoup plus de mal à saisir ce qui leur arrive qu'il y a encore quelques décennies. Toujours est-il qu'il est consolant de voir se répandre une conscience de ces choses qui nous vient tout droit d'Amérique. D'autre part, nous savons que quand apparaît quelque chose de nouveau, on commence d'ordinaire par en faire également un remède. Mais par la suite les prophètes se servent également de la chose. Il est curieux de voir qu'à l'apparition d'une nouveauté la clairvoyance se réduit aussi à des dimensions humaines.

Ainsi tel est pris d'un délire prophétique et va annonçant aux hommes les vertus curatives de l'électricité qui auparavant ne s'en serait même pas avisé. C'est ainsi que naissent les modes. Tant que l'électricité n'existait pas, qui donc aurait pensé qu'elle pût soigner ? Personne. Et tout à coup, pas seulement parce qu'elle est là mais parce que la mode en est venue, la voilà brusquement promue de ce fait au rang de thérapeutique. L'électricité n'a souvent guère plus de valeur thérapeutique, lorsqu'on l'emploie pour ses radiations, que de petites aiguilles fines qu'on prend pour faire des piqûres. Ce n'est pas l'électricité qui guérit en l'occurrence, mais c'est le choc qu'elle provoque qui a un effet salutaire. Il ne faut pas oublier non plus que l'électricité agit toujours particulièrement sur l'organisation supérieure, l'organisation tête chez l'homme et chez l'animal et que par conséquent, chez la plante, c'est sur le système racine qu'elle agit avec une force extraordinaire. Donc lorsqu'on se sert de l'électricité pour irradier les aliments, on obtient une nourriture qui petit à petit a nécessairement sur l'animal qui la consomme un effet sclérosant.

C'est un processus lent – on ne s'en aperçoit pas tout de suite – on s'apercevra tout d'abord que pour une raison ou pour une autre les animaux meurent avant l'heure. On n'en attribuera pas la cause à l'électricité, on trouvera toutes les raisons possibles et imaginables. Mais l'électricité, après tout, n'est pas une force qui devrait agir sur de la matière vivante, elle ne devrait pas servir à stimuler le vivant ; elle en est incapable. Quand on sait que l'électricité se situe en dessous du niveau de la vie et que plus le vivant est à un stade évolué, plus il s'évertue à repousser l'électricité – il s'agit effectivement de répulsion – et quand d'autre part on oblige le vivant à utiliser des moyens de défense alors qu'il n'y a pas nécessité de se défendre, alors petit à petit la nervosité, l'agitation et la sclérose s'emparent de ce vivant.

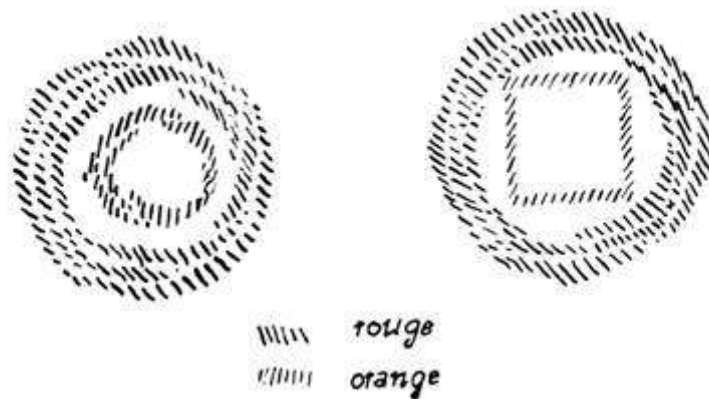
Question. – Que dit la science spirituelle de la conservation du fourrage par acidification et plus généralement de la technique d'acidification ?

R. Steiner. – Quand on élargit ce procédé à l'utilisation de substances salines, la différence n'est pas bien grande selon qu'en définitive on ajoute le sel immédiatement au moment de la consommation ou qu'on le mélange au fourrage à conserver. Quand on a un fourrage dont la teneur en sel est trop faible pour que la nourriture puisse en quelque sorte être dirigée vers les endroits de l'organisme où elle est censée agir, il est parfaitement justifié de l'acidifier. Soit par exemple une région betteravière. Nous avons vu que les betteraves se prêtent particulièrement à agir de la façon juste sur l'organisation tête.

Pour certains animaux tels que le bétail jeune elles constituent donc une nourriture de choix. En revanche, quand on remarque que dans telle ou telle région les animaux consommateurs de betterave pèlent, perdent leur poil trop tôt et en trop grande abondance, on ajoutera du sel au fourrage, sachant bien que la nourriture se ne dépose pas en quantité suffisante aux endroits où elle devrait parvenir. Elle s'arrête en cours de route. Le sel est cet élément qui d'une façon générale a un effet prodigieusement puissant sur l'acheminement de la nourriture vers les points de l'organisme où elle doit parvenir.

Question. – Comment se situe la science spirituelle par rapport aux procédés d'acidification des feuilles de betterave et des autres fourrages verts ?

R. Steiner. – Il faudrait s'assurer ici que l'on a déterminé la quantité de substance acidifiante à ne pas dépasser lorsqu'on a recours à ce procédé. D'une façon générale, l'acidification ne pourra pas avoir d'effets nuisibles tant qu'on garde la mesure et qu'on n'apporte pas de substances en excès, car justement les composants de nature saline sont ceux qui restent le plus pareils à eux-mêmes dans l'organisme. En général, l'organisme est ainsi prévu, chez l'animal et plus encore chez l'homme, qu'il transforme de la façon la plus variée tout ce qu'il absorbe. C'est un préjugé de s'imaginer par exemple que le moindre fragment d'albumine que l'on introduit en soi par l'estomac puisse encore être utilisé plus loin dans le corps sous la même forme. Il faut d'abord que cette albumine soit totalement transformée en substance morte avant d'être retransformée par le corps éthérique propre à l'homme en albumine qui sera cette fois spécifiquement animale ou humaine. Tout ce qui pénètre dans l'organisme est forcément soumis à transformation. Ce que je dis là vaut même pour la chaleur ordinaire. Si vous voulez une représentation schématique de la chose (voir croquis), ici vous auriez un organisme et ici de la chaleur ambiante.



Admettez que vous ayez ici, à côté, du bois mort, d'origine organique lui aussi, mais déjà mort, et de nouveau de la chaleur ambiante. Quand il s'agit d'un organisme vivant, la chaleur ne se contente pas d'y pénétrer un petit peu sans l'imprégner totalement ; au contraire, dès l'instant où elle pénètre dans le territoire organique, elle se trouve élaborée par l'organisme, se transforme en une chaleur fabriquée par l'organisme lui-même – il ne saurait en être autrement – tandis que dans le bois la chaleur se contente de pénétrer et de rester en tant que chaleur identique à ce qu'elle était dans le règne minéral à l'extérieur.

Lorsque nous pénétre une chaleur qui ne se transforme pas en nous-mêmes, comme cela se passe pour le bois, à l'instant même nous nous refroidissons. Ce qui, venant de l'extérieur, pénètre dans l'organisme ne saurait rester tel quel, il faut que cela se transforme aussitôt. Le sel est la substance pour laquelle ce processus se déroule sous sa forme la plus atténuée. C'est pourquoi on ne peut pas faire grand mal en utilisant des sels, comme vous venez de l'indiquer bien sûr, pour acidifier les fourrages, à condition d'être un peu raisonnable et de ne pas en donner trop – ce qui du reste répugnerait au goût des animaux.

Un processus est juste jusqu'à un certain point, lorsque l'observation montre qu'il est nécessaire pour conserver un aliment.

Question. – Est-il à conseiller d'acidifier le fourrage sans se servir de sel ?

R. Steiner. – C'est là une technique poussée trop loin. Il faudrait parler dans ce cas de processus supra-organique. Pousser trop loin le processus a, le cas échéant, des effets extrêmement nuisibles.

Question. – Est-ce nuire aux animaux que d'employer la craie lévignée* pour atténuer les effets de l'acidification ?

R. Steiner. – Il y a certains animaux qui ne le supportent absolument pas. Cela les rend malades. Quelques-uns le supportent mais pour le moment je ne peux pas vous préciser

lesquels. Mais d'une façon générale cela ne tourne guère à l'avantage des animaux, au contraire ils tombent malades.

** Léviger de la craie, c'est la broyer et la délayer dans un liquide en laissant précipiter la poudre. En répétant l'opération, on obtient une poudre de plus en plus pure. Le blanc de Meudon est un exemple de craie lévignée (N. d. T.).*

Question. – La craie lévignée ne neutralise-t-elle pas le suc gastrique ?

R. Steiner. – Elle le rend inutilisable.

Question. – Je voudrais demander si les dispositions dans lesquelles on aborde le détail des opérations n'ont pas une grande importance. Il y a une grande différence entre semer des céréales et répandre une substance destinée à anéantir. C'est toute une attitude qui est ici à considérer. Lorsqu'on lutte contre les insectes avec les moyens qui viennent de nous être indiqués, cela n'a-t-il pas un retentissement infiniment plus considérable sur le karma que des actions isolées visant à supprimer certains animaux par des moyens mécaniques ?

R. Steiner. – Eh bien, l'essentiel, n'est-ce pas, quand on parle de dispositions, c'est de savoir si l'on est bien ou mal disposé. Et qu'entendez-vous par : « quand on détruit » ? Prenez dans sa totalité la perspective dans laquelle il faut réfléchir à ces questions. Voyez-vous, si vous réfléchissez à la conférence d'aujourd'hui en partant du point de vue qui l'a inspirée, par exemple quand j'ai attiré votre attention sur le recul qu'on prend par rapport à ce que l'on sait d'une chose – pour les graines de lin et la carotte on suit le chemin qu'ils parcourent dans l'animal – l'objectivation par laquelle on passe alors est d'une telle nature, lorsqu'elle devient réalité, qu'elle n'est tout simplement pas pensable à moins de se pénétrer soi-même d'une certaine dévotion.

Et vous y gagnerez de travailler au bien de l'humanité, au bien de l'univers. Pour que des dommages puissent résulter d'une disposition intérieure, il faudrait les provoquer avec l'intention déclarée de mal faire. Il faudrait donc avoir au départ de mauvaises intentions. De sorte que je me représente mal comment une action qui en même temps sert les intérêts de l'éthique pourrait avoir des conséquences néfastes. Vous pensez donc tout simplement qu'en poursuivant l'animal pour le tuer, on donnerait à son geste une signification moins mauvaise ?

Question. – La question était pour moi de savoir si la façon de détruire fait une différence, selon qu'on a recours à des moyens mécaniques ou qu'on agit par le procédé cosmique.

R. Steiner. – Oui, eh bien il entre ici en ligne de compte des considérations très complexes ; on ne peut les comprendre qu'en examinant leurs tenants et aboutissants d'un point de vue plus vaste. Supposez que vous péchez un poisson dans la mer et que vous le tuez. Vous avez donc tué et par là consommé un processus qui se situe à un certain niveau. Admettons maintenant que pour une raison ou pour une autre vous ramenez un récipient plein d'eau de mer contenant une très grande quantité d'œufs de poisson : ce geste anéantit d'un seul coup une myriade d'êtres vivants.

Mais vous n'avez pas fait qu'anéantir tant et tant de poisson, vous avez encore fait quelque chose de tout à fait différent ; vous avez en effet mené à son terme un processus à un niveau entièrement différent. Or, quand un organisme présent dans la nature atteint la forme achevée du poisson, il a emprunté un certain chemin. Si vous annulez ce chemin, vous créez quelque part un désordre. Si donc j'interromps prématurément le processus, avant qu'il soit parvenu à terme ou avant qu'il aboutisse dans l'impasse d'un organisme achevé, je n'ai pas fait la même chose, n'est-ce pas, que quand j'accomplis le même geste sur un organisme parvenu à son terme. Il me faut donc ramener la question que vous posez à la formulation suivante :

Quelle injustice y a-t-il à préparer du poivre d'insecte ? Car ce que j'anéantis au moyen de ce poivre n'entre plus en ligne de compte, cela se passe dans un autre domaine. Il s'agirait simplement de ce qu'il me faut pour préparer le poivre. Dans la plupart des cas, il apparaîtra que j'anéantis beaucoup moins d'animaux que s'il me faut récolter toutes ces espèces

d'animaux et les tuer jusqu'au dernier d'une manière ou d'une autre. A mon sens, si vous considérez la question sous l'angle pratique, d'une façon moins abstraite, vous n'y verrez plus rien de tellement monstrueux.

Question. – Peut-on utiliser les excréments humains et à quel traitement faut-il les soumettre avant l'emploi ?

R. Steiner. – Le moins possible, de toute évidence. Car leur action dans la fumure est quasiment nulle et ils ont des effets beaucoup plus néfastes que ne peut être néfaste aucun autre engrais. Si vous voulez les employer, ce qui s'ajoute de soi-même à l'engrais sur une exploitation normale suffira largement. Pour connaître précisément la mesure de ce que l'on peut employer sans danger, il faut savoir qu'il y a tant et tant de personnes sur un domaine et que lorsque viennent encore se mélanger au fumier animal d'autre provenance les excréments humains, on arrive au maximum de ce que l'on peut employer. C'est une hérésie sans nom que d'employer de l'engrais humain au voisinage des grandes villes, parce que dans les grandes villes se trouvent de telles quantités d'engrais humain qu'elles suffiraient sans le moindre doute pour approvisionner un domaine gigantesque.

Pensez donc, il faudrait être complètement fou pour vouloir employer sur un territoire réduit au voisinage des grandes villes l'engrais humain provenant, disons, de tout Berlin. Consommez un peu les légumes qui poussent là-bas, vous en aurez la preuve. Essayez avec des asperges ou avec tout autre produit resté assez honnête et sincère, et vous verrez comment cela se passe là-bas. Et n'oubliez pas que si vous employez cet engrais pour des plantes fourragères, ce qui en résultera aura des effets particulièrement nuisibles. Car dans les excréments humains, beaucoup de substances ne se décomposent pas. Durant le passage dans l'organisme, n'est-ce pas, beaucoup de substances en restent au même stade ; ces substances, l'asperge les retient lorsqu'elle passe par l'organisme humain. En ce sens les désordres terribles auxquels nous assistons dans ce domaine sont dus à l'ignorance la plus crasse.

Question. – Comment soigner le rouget du porc ?

R. Steiner. – C'est là une question qui s'adresse à un vétérinaire. Je n'ai jamais eu à me pencher sur un cas de ce genre, personne ne m'ayant encore demandé conseil, mais je crois qu'on pourrait traiter cette affection par des applications de blende d'antimoine grise, d'oxyde d'antimoine. Il s'agit là d'une véritable maladie, qui relève de la médecine.

Question. – Peut-on également combattre la ravenelle, qui est un hybride, en préparant de ce poivre ?

R. Steiner. – Ces poivres dont j'ai parlé n'ont d'effet que spécifiquement, sur les espèces végétales qui ont servi à les préparer. S'il y a croisement ou autre avec une espèce différente, la plante échappe à toute action. Les poivres n'ont aucune influence sur les symbioses.

Question. – Qu'y aurait-il à dire sur l'engrais vert ?

R. Steiner. – Il a du bon, notamment quand on l'emploie davantage pour les cultures fruitières. On ne peut pas en généraliser l'application. Il a son utilité pour certaines choses. Il faut s'en servir pour les plantes chez lesquelles on veut stimuler fortement la formation des feuilles. Si l'on voulait agir dans cette intention, ou pourrait faire un petit apport d'engrais vert.

ALLOCUTION

Koberwitz, 11 juin 1924

Permettez-moi tout d'abord d'exprimer ma satisfaction la plus profonde à constater que ce cercle expérimental, dont l'initiative revient au comte Keyserlingk, a pu être mis sur pied et vient de s'élargir à des personnes qui, s'intéressant à l'agriculture, ont assisté pour la première fois à une réunion de ce genre. Temporellement parlant, la fondation de ce cercle tire son origine du fait que Monsieur Stegemann s'est d'abord déclaré prêt, comme on l'en priait de divers côtés, à communiquer en partie la teneur des conversations que nous avons eues, lui et moi, au cours des dernières années, sur les directives de tous ordres à proposer pour l'agriculture, ainsi que les expériences qu'au prix d'efforts si appréciables il a pu faire d'un côté ou de l'autre sur son domaine. Il s'en est suivi cet échange de vues entre le comte Keyserlingk, grâces soient rendues à ses mérites, et Monsieur Stegemann, échange qui a conduit tout d'abord à un entretien au cours duquel a été rédigé le texte de la résolution qui vous a été lue aujourd'hui en préambule ; cet entretien a ensuite permis que nous nous réunissions à nouveau aujourd'hui.

On ne peut que se réjouir du fond du cœur, n'est-ce pas, que se soient trouvées un certain nombre de personnes pour se charger en quelque sorte d'enchaîner par l'expérimentation sur les directives données dans les présentes conférences – car dans un premier temps il ne peut s'agir que de lignes directrices – de faire des expériences afin de confirmer ces indications de base et d'en montrer les applications pratiques possibles. Seulement, il nous faut garder présente à l'esprit, en un moment où quelque chose comme cela prend forme pour notre plus grande satisfaction, la nécessité de mettre à profit les leçons de l'expérience acquise au cours de nos essais de réalisations pratiques dans le cadre du mouvement anthroposophique, et notamment d'éviter les erreurs, dont on ne s'est vraiment aperçu que pendant la période où elles se sont propagées de l'activité anthroposophique, disons centrale, à l'activité périphérique, et que nous avons commises en présentant partout l'anthroposophie telle qu'elle doit être et peut être. Tout particulièrement intéressante, bien entendu, pour les travaux qui attendent cette communauté d'agriculteurs, se révélera l'expérience acquise lorsqu'on a introduit la démarche anthroposophique dans la pensée scientifique courante.

Voyez-vous, en pareille matière il y a ceux qui jusqu'à maintenant ont géré pour ainsi dire l'anthroposophie en son centre, à leur façon, intérieurement fidèles, intérieurement engagés, et ceux qui restent à la périphérie et qui veulent travailler à l'anthroposophie dans un domaine isolé des autres ; en règle générale il n'existe pas entre les premiers et les seconds d'unité d'action fondée sur une compréhension pleine et entière. Nous en avons assez fait l'expérience, particulièrement en collaborant avec nos instituts scientifiques. D'un côté se trouvent les anthroposophes qui disent leur nom, ceux qui ont fait de l'anthroposophie le centre de leur vie, leur vision du monde, le contenu de leur vie, c'est-à-dire peut-être ce qu'avec la force d'une certitude intérieure de tous les instants on porte de par le monde. Ceux-là, ce sont les anthroposophes qui travaillent l'anthroposophie, qui l'aiment, qui en remplissent leur vie personnellement ; ceux-là s'imaginent d'ordinaire – pas toujours – qu'on a fait œuvre importante quand on a gagné ici une personne, là un grand nombre, à l'anthroposophie.

Quand leur action prend une forme extérieure, ils n'ont littéralement d'autre désir que de faire venir des gens à l'anthroposophie et ils s'imaginent que ces gens-là vont eux aussi – pardonnez-moi l'expression – nécessairement passer à l'anthroposophie avec armes et bagages, par exemple qu'un monsieur enseignant telle ou telle discipline scientifique à l'université va tout de go devenir anthroposophe tel qu'il était quand on l'a placé dans le monde scientifique où il est plongé. Des anthroposophes de cette trempe, avec la bonté d'âme et les réserves d'amour qu'on leur connaît, pensent donc tout naturellement qu'on peut du jour au lendemain et sans aucun problème transformer en anthroposophe l'agriculteur avec

armes et bagages, le sol et tout ce qui s'y rattache ainsi que les produits que l'agriculture fait passer par ailleurs au monde. C'est ce que pensent les anthroposophes « du centre ». Bien entendu, ils font erreur. Et quoique bon nombre d'entre eux se disent mes fidèles disciples, ils ne sont souvent mes fidèles disciples que de cœur et ils passent à côté de ce qu'il me faut bien dire, à des moments décisifs. Par exemple, ils n'entendent pas lorsque je dis : Il faut être naïf pour croire que l'on peut gagner subitement à l'anthroposophie un professeur ou tout autre savant d'aujourd'hui. Rien à faire. L'homme en question a un passé de vingt ou trente années avec lequel il lui faut rompre, il lui faudrait pour cela creuser derrière lui un abîme ; il faut laisser les choses suivre leur cours normal.

Les anthroposophes croient souvent que vivre, c'est penser. Ce n'est pas seulement penser. Ce sont là des choses qu'il faut dire afin qu'elles s'enracinent là où elles le doivent. Ceux qui, en toute bonne foi, veulent lier à l'anthroposophie tel ou tel domaine de la vie, y compris des domaines scientifiques, ne s'en sont pas clairement rendu compte lorsqu'ils ont commencé à travailler au sein de l'anthroposophie et ils continuent à partir du point de vue erroné qu'il faut faire les choses comme on les a toujours faites à l'intérieur de sa discipline, en procédant exactement de la même manière scientifiquement éprouvée. Il y a par exemple un certain nombre de membres du corps médical qui travaillent avec nous, qui sont de bons et braves anthroposophes et qui ont cru pouvoir appliquer les enseignements de la médecine anthroposophique sans rien changer aux méthodes qu'ils pratiquaient jusque-là. A cet égard, Madame la Doctoresse Wegman [{13}](#) fait entièrement exception, elle qui a perçu les exigences spécifiques à notre société.

Que nous dit l'expérience en la matière ? Qu'il s'agit moins de développer l'anthroposophie centrale que de diffuser l'anthroposophie dans le monde. On entend les gens tenir le langage suivant : nous ne vous avons pas attendus pour faire cela, nous sommes orfèvres en la matière, nous avons des techniques éprouvées et nous sommes sans aucun doute bons juges. Mais leurs arguments sont en contradiction avec les découvertes que nous avons faites en appliquant nos méthodes à nous. Ils disent alors que nous faisons erreur et nous savons par expérience que quand nous voulons appliquer purement et simplement les méthodes des savants, ceux-ci nous disent qu'ils font mieux que nous. Il ne faut d'ailleurs pas s'y tromper, ils savent mieux s'y prendre, ne serait-ce que parce que ces dernières années la science s'est laissé bouffer {sic} par ses méthodes, littéralement. Les sciences se réduisent à des méthodes.

Elles ne s'attaquent plus au concret, elles ont été la proie de leurs méthodes de sorte qu'aujourd'hui, si la recherche existe toujours, elle n'a plus de contenu. Nous avons donc pu observer chez ces savants, qui avaient mis au point leurs méthodes avec une précision impeccable, des accès de fureur lorsque sont venus les anthroposophes et que tout bonnement ils se sont servis des mêmes méthodes. Que peut-on prouver par là ? Tout ce que nous pouvons faire de beau, toutes les recherches remarquables auxquelles nous nous livrons dans notre institut biologique n'ont eu d'autre effet que de provoquer la colère générale lorsque nos savants à nous ont donné des conférences où il a été question des mêmes méthodes. Les gens ont été furieux d'entendre exprimer sous une autre forme des choses qu'ils avaient pris l'habitude d'enfermer dans certains schémas de pensée.

Mais nous avons encore vécu autre chose, qui a son importance. Certains de nos savants se sont laissé aller à planter là leurs méthodes pour imiter celles des autres, mais en en prenant et en en laissant, uniquement de façon à raisonner en parfaits savants dans un premier temps et à appliquer intégralement dans leurs explications les méthodes de la science classique. C'est alors que la fureur des auditeurs s'est déchaînée. Comment ? On vient piétiner nos plates-bandes ? Des amateurs qui se mêlent de parler notre langage scientifique sans rien y connaître, quel toupet, quelle insolence ! Nos orateurs abordaient alors leur seconde partie et passaient au vivant proprement dit, auquel conduit non pas une démarche ancienne manière mais une démarche anthroposophique fondée sur le supra-terrestre. Et voilà les furieux de tout à l'heure devenus follement attentifs, brûlant d'entendre, s'enflammant. Le public veut bien de l'anthroposophie, mais il ne peut pas souffrir – et il faut convenir qu'il n'a pas tort – ce mélange composite, cet amalgame d'anthroposophie et de science où les choses ne sont pas claires. Ce n'est pas ainsi qu'on progresse.

C'est donc avec une grande joie que je salue l'occasion qui se présente à la communauté des agriculteurs professionnels, grâce à l'initiative du comte Keyserlingk, de se rattacher à la section pour les sciences de la nature fondée à Dornach. Comme les autres sections qui se présentent maintenant à nos yeux, elle est issue du Congrès de Noël. Il sortira de Dornach ce qui doit en sortir et nous tirerons sans aucun doute de l'anthroposophie elle-même les méthodes scientifiques et les lignes directrices les plus exactes. Vous comprendrez pourtant que je ne sois pas du même avis que le comte Keyserlingk lorsqu'il dit que la communauté de professionnels ainsi créée ne saurait être qu'un organe d'exécution. Vous vous convaincrez sans peine que ce qui vient de Dornach, ce sont comme des lignes directrices, des indications qui exigent de chacun à l'endroit où il se trouve, s'il veut coopérer, d'être coopérant à part entière.

Mieux encore, et cela apparaîtra à la fin de mes conférences car c'est à ce moment-là que j'aurai à donner les premiers éléments de la marche à suivre, la base du tout premier travail que nous avons à accomplir à Dornach, ce sera à vous de nous la fournir en premier lieu. Nos premières directives devront être conçues de telle façon que nous ne puissions rien entreprendre sans avoir au préalable reçu vos réponses. Il nous faudra donc dès le début des collaborateurs actifs, les plus actifs qui soient, pas seulement des exécutants. Car voyez-vous, et pour ne parler que de cela – nous en avons parlé en long et en large ces jours-ci, le comte Keyserlingk et moi-même – un domaine est toujours une individualité en ce sens qu'il n'est vraiment identique à aucun autre. Le climat, la nature du sol constituent la base première de cette individualité. Une terre en Silésie n'est pas la même qu'en Thuringe ou en Allemagne du Sud. Chacune a son individualité. Et précisément, dans l'optique anthroposophique, les généralités, les abstractions, n'ont pas la moindre valeur, surtout quand on veut passer à la pratique. A quoi bon ne parler qu'en général d'une question pratique comme celle des domaines ?

Il faut s'attacher au concret, toujours et partout, c'est ainsi qu'on découvre les moyens à employer. De même qu'avec les vingt-six lettres de l'alphabet on peut obtenir les combinaisons les plus diverses, de même il nous faudra, c'est évident, agir en fonction de ce qui va se dégager pendant ces conférences, parce que c'est seulement à la lumière de ces conférences que nous saurons ce qu'on attend. Si l'on veut parler de questions pratiques sur la base des soixante collaborateurs que nous avons, la seule façon de le faire, c'est de trouver des indications pratiques et des documents que puissent utiliser ces soixante agriculteurs bien présents.

Et la première des choses à faire, ce sera de chercher ce que nous savons de ce côté-là. C'est après seulement que se présentera la toute première série d'expériences, après quoi on pourra envisager un travail vraiment pratique. Pour cela il nous faut des membres très actifs. Et ce qu'il nous faut, ce sont vraiment des hommes de terrain dans la Société anthroposophique, des hommes qui ne partent pas du principe que la pratique permet tout de même d'acquérir un peu plus vite ce qui ne peut se réaliser du jour au lendemain. Si les anthroposophes du centre, comme je les ai appelés, s'imaginent qu'un professeur, un agriculteur, un médecin, après avoir été plongés pendant des décennies dans un milieu déterminé, peuvent devenir du jour au lendemain des anthroposophes convaincus, eh bien ils se trompent.

On s'en rendra bien compte pour l'agriculture. Il n'est pas impossible qu'un agriculteur anthroposophe, s'il y a en lui assez d'idéal pour cela, engage aussi totalement son exploitation dans le sillage de l'anthroposophie en passant de vingt-neuf à trente ans ; mais suivront-ils le mouvement, les champs et les installations qui servent d'intermédiaire entre lui et les consommateurs et ainsi de suite ? On ne peut tout de même pas en faire des anthroposophes le jour de ses trente ans. Et quand on s'aperçoit qu'il y a là une impossibilité, on perd souvent courage tout de suite.

Mais justement, il s'agit de ne pas toujours perdre courage, de savoir au contraire que ce qui compte ce n'est pas le succès instantané, mais le travail et rien que le travail. On ne fait que ce qu'il est possible de faire à un moment donné. Tel en fait un peu plus, tel autre un peu moins. En fin de compte, on en fera même d'autant plus, si paradoxal que cela paraisse, qu'on réduira davantage la partie du domaine que l'on commencera par cultiver selon notre

méthode. On fait moins de gâchis, n'est-ce-pas, sur une petite superficie, dans un périmètre réduit, que sur une grande échelle.

De plus, les améliorations qu'apportent les données anthroposophiques peuvent se manifester très rapidement du fait qu'on n'a pas tellement à transformer. On obtiendra aussi plus facilement du rendement que sur une propriété importante. Mais, s'agissant d'un domaine aussi pratique que l'agriculture, notre entreprise communautaire ne peut réussir que si l'on est d'accord sur les principes. C'est très curieux, on a beaucoup parlé, mais avec une parfaite urbanité et sans ironie, parce qu'on trouvait que c'était une bonne chose, des divergences de vues entre le comte Keyserlingk et Monsieur Stegemann. Interviennent alors certaines nuances, tant et si bien que j'ai été tenté de croire qu'il fallait se demander si ce soir-là il n'aurait pas fallu mander sur place le président de la Société anthroposophique ou quelque autre personnage afin de réconcilier les esprits en bisbille. Mais, petit à petit, je me suis pénétré d'une conviction bien différente : ce qui prévaut ici, c'est fondamentalement un esprit de tolérance entre agriculteurs, qui permet à chacun d'exprimer ses convictions intimes devant ses collègues sous des dehors parfois un peu raboteux.

Le fond de la chose, c'est que l'agriculteur plus que tout autre a sa peau à défendre et qu'il est très facile de le blesser en lui parlant de choses qu'il est seul à pouvoir comprendre. Le fait est, en tout cas, qu'on découvre vraiment ensuite une certaine tolérance sur le fond. Il faut que tout cela soit ressenti comme il convient dans notre communauté et si je fais ici cette remarque, c'est simplement parce que je pense honnêtement qu'il est nécessaire de partir tout de suite du bon pied. Je crois donc pouvoir une fois encore exprimer ma satisfaction la plus profonde devant ce qui s'est passé ici grâce à vous : nous avons, me semble-t-il, tenu compte comme il convenait des expériences faites au sein de la Société anthroposophique ; je crois aussi que les nouveautés présentées ici rencontreront un grand succès et que Dornach ne manquera de travailler résolument en collaboration avec ceux qui veulent nous aider activement à cette tâche.

Nous ne pouvons donc que nous féliciter que l'initiative ait été prise de ce travail qui a lieu à Koberwitz. A entendre le comte Keyserlingk, qui ne cesse de le dire, je me serais imposé une tâche en venant ici, mais sans vouloir soulever à présent une telle controverse, j'aimerais tout de même rétorquer quelque chose : Quelle peine me suis-je donc tant donnée ? Il m'a fallu faire le voyage et voici que je me trouve dans les conditions les plus agréables possibles. Les tâches rebutantes, d'autres y pourvoient et quant à moi je n'ai qu'à parler chaque jour, certes sur des sujets qui m'inspiraient une certaine vénération parce que ce sont des territoires encore vierges. Cela ne me donne pas tant de peine. Mais quand je vois toute la peine que se donnent le comte Keyserlingk et toute cette maison, tous les imprévus qui leur sont tombés dessus, j'ai bien l'impression, et il me faut le dire, que toute l'organisation matérielle qui a nécessairement reposé sur les personnes sans l'aide desquelles nous ne pourrions pas être réunis, est sans commune mesure en définitive avec ce que j'ai moi-même accompli.

Et sur ce point précis je ne peux pas partager le sentiment de Monsieur le Comte. C'est pourquoi je voudrais vous prier instamment de le remercier lui pour tout ce qui concerne la mise sur pied de ce cours aux agriculteurs et qui vous paraît mériter votre reconnaissance, et de vous rappeler que sans la volonté de fer avec laquelle il a été au bout de ses intentions, sans le représentant qu'il a envoyé à Dornach, sans son énergie inlassable, peut-être l'extraordinaire multiplicité des tâches qui nous incombent à Dornach n'aurait-elle pas permis que ce cours, déplacé jusqu'aux confins extrêmes à l'est du pays, ait lieu. Je ne suis pas du tout d'avis que les sentiments de reconnaissance affluent vers ma personne : ils appartiennent éminemment et de plein droit au comte Keyserlingk et à toute sa maison.

Je ne vois pas qu'il y ait encore tellement à dire en préambule sinon qu'à Dornach nous aurons besoin d'une description que chaque collaborateur appartenant au cercle voudra bien nous donner de ce qu'il a sur ses terres, en surface et en sous-sol, et de la coopération qui existe entre les deux domaines. Lorsque nous devons travailler sur un soubassement, n'est-ce pas, il faut naturellement savoir exactement quelles indications il nous donne. C'est-à-dire que ce qui entre ici en considération, ce serait ce que vous savez encore mieux que nous à Dornach du fait de votre expérience pratique : la nature du sol dans chaque domaine particulier, la présence ou l'étendue des surfaces boisées et autres existantes, ce qui a été

cultivé au cours des dernières années, quel en a été le rapport, bref il nous faut savoir tout ce que chaque agriculteur pour son compte doit savoir s'il veut gérer son bien en homme, et plus précisément en paysan avisé. Voilà les premières données dont nous avons besoin : les ressources dont le bien dispose et les enseignements que chacun a pu en tirer. Au fond, c'est vite dit. Comment coordonner tout cela, c'est ce que nous verrons au cours de cette session d'où se dégageront encore pour les agriculteurs des points de vue qui pour ainsi dire fourniront maintes indications sur les relations qui existent entre la nature du sol et son environnement et en dernier lieu ce que le sol produit.

Je crois que ces paroles suffisent à définir le projet que Monsieur le Comte Keyserlingk souhaite voir mis au point par les membres du cercle. Les paroles amicales et bonnes que Monsieur le Comte nous a adressées à tous en traçant une distinction exquise entre paysans et savants, selon laquelle il était établi d'un côté que dans le cercle se trouvent tous les paysans tandis qu'à Dornach siègent les savants, expriment une manière de voir qui ne peut ni ne doit rester telle quelle. Il faut que pour ainsi dire nous grandissions ensemble, il faut qu'à Dornach l'esprit de la paysannerie ait son mot à dire dans toute la mesure où il peut le faire malgré l'esprit scientifique. Quant à la science qui émane de Dornach, il faut qu'elle soit de nature à éclairer la tête paysanne la plus conservatrice.

J'espère qu'en disant qu'il ne me comprend pas, le comte Keyserlingk n'a fait qu'exprimer encore l'amitié qu'il me témoigne. C'est une forme particulière d'amitié. Car je pense que nous allons nous développer, Dornach et le cercle, de pair comme deux natures jumelles. Il a fini par me qualifier de gros paysan. Cela donne déjà à penser que dans son sentiment on peut avoir une croissance parallèle. Mais voyez-vous, le petit début de brassage auquel il a fallu que je me livre en toute hâte à titre d'essai avant mon départ pour Koberwitz – il a fallu que je me fasse remplacer, je n'ai pas pu tourner pendant tout le temps nécessaire, car il faut tourner très longtemps, je n'ai pu que commencer et il a fallu qu'on continue à ma place – ne suffit pas encore pour que je me laisse adresser la parole en ces termes.

Détails insignifiants que tout cela. Il n'empêche que mes origines ne sont pas à proprement parler paysannes. Je peux simplement dire que j'ai grandi en milieu paysan et qu'en esprit j'y suis toujours resté. J'ai – je le mentionne dans mon autobiographie – planté des pommes de terre, sinon sur des domaines aussi importants que celui-ci, du moins dans un périmètre plus réduit, j'ai fait de l'élevage, non pas de chevaux mais de porcs, au moins en aidant à les soigner, et j'ai encore participé de très près à l'entretien des vaches. Toutes ces activités sont longtemps restées proches de moi au cours de ma vie, j'y ai mis la main et de ce fait, pour ainsi dire du moins, je suis effectivement parlant porté vers l'agriculture, effectivement parlant j'y suis né.

Dans l'immédiat, ce passé m'engage bien davantage que ce petit peu de brassage. Et en ce sens également je voudrais me déclarer quelque peu en désaccord sur cet autre point et j'aimerais dire que, lorsque je considère ma vie rétrospectivement, ce qui a le plus de prix dans le monde paysan, ce n'est pas le gros paysan, mais le petit, celui qui dès son jeune âge a participé aux travaux des champs. Si l'activité agricole doit maintenant prendre de l'extension et passer sous l'égide de la science, cette évolution ne se fera vraiment qu'à partir de ce qu'en langage de la Basse-Autriche on nomme de la caboche de paysan. Quant à moi, mes origines me seront beaucoup plus utiles que ce que j'ai appris par la suite. Considérez-moi donc comme ce petit paysan qui s'est pris d'affection pour l'agriculture, qui se rappelle sa condition de petit paysan et qui grâce à cela précisément peut véritablement comprendre le trésor de vie que représente la paysannerie, comme on l'appelle, dans l'agriculture. Cela sera compris à Dornach, vous pouvez en être certains. J'ai toujours eu idée – on y a vu apparemment une intention ironique que j'étais loin d'y mettre – que cette bêtise paysanne – je disais cette folie – est finalement sagesse au regard de Dieu, au regard de l'esprit.

Car j'ai toujours trouvé diablement plus sensée l'opinion des paysans sur les affaires qui les concernent que celle des savants. Je l'ai toujours trouvée beaucoup plus sensée et je ne change pas d'avis aujourd'hui. Je préfère écouter tout ce que dit à l'occasion un homme qui parle d'expérience, parce qu'il a un contact direct avec ses champs, plutôt que toutes les statistiques d'inspiration ahrimaniennes qui nous viennent de la science, et j'ai toujours été content quand j'ai pu entendre tenir ce langage parce que je l'ai toujours trouvé empreint

d'une sagesse extraordinaire. Et justement, sur le terrain des effets pratiques, de la mise en œuvre, j'ai toujours trouvé la science d'une bêtise extraordinaire. Or, si quelque chose peut aujourd'hui donner aux savants un peu de bon sens, c'est justement la « bêtise » paysanne : introduire dans la science un peu de cette « bêtise » paysanne, c'est à quoi nous nous efforçons à Dornach.

Alors cette bêtise deviendra sagesse au regard de Dieu. Si nous sommes résolus à collaborer dans ce sens, nous prendrons un départ foncièrement conservateur mais en même temps radicalement progressiste sans restriction aucune. Ce cours restera pour moi un souvenir à jamais précieux s'il peut servir de point de départ pour introduire la sagesse paysanne authentique dans la méthodologie scientifique dont je ne dirai peut-être pas qu'elle a été frappée d'imbécillité – ce serait lui faire outrage – mais sans doute qu'elle a été frappée de mort ; Monsieur Wachsmuth [{14}](#) n'a-t-il pas lui aussi rejeté cette science, qui est vraiment désormais à l'état de cadavre, et souhaité l'avènement de la science vivante que seule peut féconder la sagesse paysanne ? Nous voulons grandir ensemble de cette façon, Dornach et le cercle, comme des frères siamois. On dit des jumeaux qu'ils se caractérisent par une commune façon de sentir et de penser ; c'est en parvenant nous aussi à la même unité de sentiment et de pensée que nous nous donnerons le mieux les moyens de progresser dans notre domaine.

NOTE DES ÉDITEURS

Comment aborder le travail d'après les directives données dans le cours aux agriculteurs.

Les idées et les lignes directrices communiquées par Rudolf Steiner dans le cours aux agriculteurs furent aussitôt après le cours mises en pratique par les membres du Cercle de recherche des agriculteurs anthroposophes fondé à Koberwitz. On fit les préparations et on les utilisa selon les indications pour préparer fumier et compost en vue des soins à donner aux champs et aux cultures. Parmi les premières observations positives, on note une amélioration de la qualité des légumes, mais aussi une saveur et une valeur nutritive accrues du fourrage. A ceci vinrent bientôt s'ajouter des effets bénéfiques sur la santé des animaux domestiques.

Ainsi, d'une observation à l'autre, l'éventail des expériences s'élargit. On ne tarda pas non plus à constater que, pour adapter une ferme aux indications données à Koberwitz, il fallait favoriser en conséquence toutes les mesures à prendre en priorité pour développer la vie du sol et pour organiser le domaine selon une conception globale. Dans les fermes où l'on avait depuis des générations des méthodes de ce genre, l'adaptation ne souleva aucune difficulté. Cependant, là où la couche végétale, la terre arable, n'était pas assez développée ou bien quand on avait affaire à des fermes où la nature du sol et les conditions climatiques étaient particulièrement défavorables, il fallut avant toute chose consacrer spécialement son attention à la reconstitution de l'humus.

Parallèlement, les idées émises par Rudolf Steiner permirent de regarder avec des yeux neufs et de comprendre à nouveau le sens profond de maints procédés dont l'emploi se perpétuait parmi les agriculteurs et jardiniers comme faisant partie de la tradition et de leur expérience. Cela facilita beaucoup les choses. Autrement, beaucoup de ces procédés, tels que la préparation du compost, l'implantation des haies, la consommation de feuilles et de racines aromatiques mélangées au fourrage, étaient appelés – signe des temps – à disparaître des fermes et à tomber dans l'oubli. Les jeunes générations, qui en tenaient déjà pour une conception chimique de l'agriculture, n'étaient même plus en mesure bien souvent de saisir la signification de pareilles manipulations.

La méthode agricole bio-dynamique, comme on l'appela désormais, trouva de plus en plus de points de contact avec nombre de pratiques individuelles en honneur chez les agriculteurs et jardiniers, du fait que dès 1930 un nombre croissant de paysans et de gros propriétaires, soucieux de trouver des remèdes pour guérir leurs exploitations malades, s'intéressèrent à la question et se joignirent au Cercle de recherche pour travailler avec lui. Ces personnes avaient encore pu, au cours d'une jeunesse passée dans les villages et dans les fermes, recueillir beaucoup de traditions qu'ils métamorphosaient maintenant à partir de leurs souvenirs et de leur expérience et qui pouvaient porter leurs fruits et contribuer au développement de ce nouveau mouvement dans l'agriculture.

Comme les directives données à Koberwitz avaient mis l'accent sur le devoir de développer le sol, de donner en somme au terroir une fertilité durable d'une part, et d'autre part de donner aux entreprises agricoles la forme d'un tout harmonieux, et comme il fallait qu'on s'occupât avec toute la diligence possible de prendre les mesures appropriées à cette double tâche, le mouvement bio-dynamique se fit bientôt connaître comme champion de la cause à servir et des méthodes propres à la faire avancer. Parmi ces méthodes, on peut citer : le traitement des sols au moyen d'engrais organiques soigneusement préparés, l'épandage de compost sur les prairies, l'emploi diversifié des légumineuses même sur des sols lourds en culture principale ou en culture dérobée, le recouvrement du sol au moyen du mulching ou couverture végétale, au moyen de l'engrais vert, au moyen de plantes aromatiques mélangées aux semis d'herbe et de trèfle, l'amélioration de la santé des animaux domestiques par addition de feuillage et de plantes aromatiques au fourrage, l'assainissement du paysage par la plantation de haies et l'accélération des plantations forestières en harmonie avec la nature,

bien d'autres encore. Il fallait en effet veiller à tout cela si l'on devait atteindre les objectifs fixés à Koberwitz, l'assainissement des cultures et la production de denrées de la meilleure qualité possible.

Les agriculteurs et jardiniers présents à Koberwitz furent amenés à poser leurs questions à Rudolf Steiner parce qu'ils étaient au courant de la science spirituelle anthroposophique et des voies nouvelles, souvent étonnantes, que la diffusion de ces connaissances avait permis d'ouvrir en vue de trouver une solution aux problèmes importants qui se posent dans le domaine du vivant, par exemple dans l'art de guérir et dans l'art d'éduquer. Pour ces personnes-là, il n'y avait d'autre voie qu'un élargissement des sciences de la nature dans l'esprit goethéen et anthroposophique ; elles en attendaient une compréhension approfondie des tâches à accomplir dans le domaine de l'agriculture et des éclaircissements sur ces tâches. Rudolf Steiner conseilla à ces agriculteurs et jardiniers, s'ils voulaient se placer dans les meilleures conditions pour comprendre les conférences du cours aux agriculteurs, d'étudier au préalable les deux ouvrages de base de la science spirituelle anthroposophique : « Théosophie » et « Science de l'Occulte ».

Parmi ceux qui vinrent ensuite, beaucoup cherchèrent néanmoins à trouver les voies justes pour remédier aux dommages causés à leurs exploitations en faisant directement des observations sur l'organisation du travail et les résultats obtenus dans les fermes où l'on suivait déjà les nouvelles lignes directrices. Ou encore en participant aux sessions organisées par le Cercle de recherche, pendant lesquelles on rendait surtout compte des expériences faites dans les exploitations. Une sensibilité aiguisée à tout ce qui touche aux champs et aux jardins les faisait progresser également dans la compréhension des pensées directrices qui sont à la base du travail biodynamique et dans la marche à suivre pour les appliquer.

Le nombre croissant des agriculteurs et jardiniers vit la fondation d'associations locales, elles-mêmes regroupées, le plus souvent à l'échelon fédéral ou provincial, en *communautés de travail*. Comme les propriétaires d'exploitations travaillant en bio-dynamie, trop occupés par la responsabilité de leurs propres fermes, finissaient par ne plus pouvoir donner aux nouveaux venus l'information qu'ils souhaitaient, on créa bientôt dans les divers Etats et provinces des *centres d'information* où l'on conseillait les intéressés. Grâce à l'organisation du travail ainsi mise sur pied, certaines entreprises agricoles parmi les plus importantes et ceux qui à leur tête s'attachaient à faire progresser l'agriculture, purent apporter une aide importante. Lorsque se créa une organisation ayant pour but de faire connaître aux consommateurs que cela intéressait les denrées de haute valeur produites par les agriculteurs, ceux-ci lui apportèrent également un important soutien. On choisit pour ces produits la marque déposée « Demeter ». A la base de ce travail se trouvait l'« Association économique Demeter ». Il existe aujourd'hui dans beaucoup d'autres pays en dehors de l'Allemagne de l'Ouest des associations semblables à cette « Association Demeter ».

Ces associations ont pour tâche de contrôler les denrées produites par les exploitations qui travaillent en bio-dynamie, de les mettre à la disposition des consommateurs, de conclure des contrats de culture avec les producteurs, de servir d'intermédiaire avec les industries de transformation, de protéger la qualité en concluant des accords de protection avec les producteurs, les usines de transformation et les détaillants. Il s'agit donc pour l'essentiel d'un travail qui repose sur la confiance.

Quelques années seulement après le cours de Koberwitz, le mouvement bio-dynamique commença à s'implanter aussi hors d'Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Angleterre, dans les pays Scandinaves, en France et aux Etats-Unis. Il y eut aussi quelques exploitations isolées en Amérique du Sud, en Afrique du Sud, en Australie et en Nouvelle-Zélande. Dans ces pays également se créèrent des cercles de recherche et des communautés de travail d'agriculteurs et jardiniers. C'est ainsi qu'en beaucoup d'endroits de la terre eurent lieu des manifestations locales, visites de fermes en été, sessions de fin de semaine, cours d'introduction en hiver, manifestations qui permirent à chacun de confronter ses expériences sur le vif à celles des autres. En Hollande on en vint à fonder une école de jardinage et d'agriculture où on enseigne la bio-dynamie en trois années de cours. Depuis plus de trente ans, les agriculteurs et jardiniers bio-dynamistes se rencontrent chaque hiver à l'Université

libre du Goethéanum à Dornach pour approfondir ensemble la compréhension des méthodes proposées par Rudolf Steiner dans le cours aux agriculteurs de 1924.

L'extension du mouvement aux différents pays dans différentes parties de la terre a rendu nécessaire une adaptation du travail dans chaque exploitation en fonction des conditions climatiques, sociales, économiques. Les changements dans les structures économiques intervenus au fil du temps ont eux aussi nécessité ce processus de transformation perpétuelle. Si en 1924, et surtout dans les provinces de l'Allemagne de l'Est, on disposait encore d'une main-d'œuvre agricole expérimentée presque illimitée pour des salaires économiquement supportables, au cours des deux dernières décennies surtout, qui ont été marquées par une élévation du niveau de vie, il a fallu avoir de plus en plus recours à la machine pour accomplir les travaux courants.

Dans beaucoup de pays, il n'est plus possible de faire vivre une exploitation biodynamique sans épandeur de compost et de fumier, sans élévateur de fumier ou sans chargeur, sans pulvérisatrice pour les préparations, sans compter ce qui va désormais de soi, les tracteurs, charrues, semoirs et machines à récolter. En culture fruitière il faut de plus des girobroyeurs et des sous-soleuses, en maraîchage une planteuse mécanique et bien d'autres appareils encore. Seule l'introduction délibérée de la machine permettait, compte tenu des changements dans la situation économique, de mener à bien en temps voulu les opérations nécessaires au développement de la vie dans le sol.

Ainsi donc l'adaptation aux nécessités du lieu et du moment s'est révélée comme étant le préalable à un travail fructueux dans la ligne de Koberwitz et en accord avec l'indication de Rudolf Steiner : « Un domaine est toujours une individualité, n'est-ce pas, en ce sens qu'il n'existe jamais deux domaines pareils. Le climat, la nature du sol donnent à un domaine les fondements mêmes de son individualité. Un domaine en Silésie n'est pas le même qu'un domaine en Thuringe ou en Allemagne du Sud. Ce sont vraiment des individualités... Au regard de l'anthroposophie, les généralités, les abstractions sont sans valeur et c'est au moment où on veut passer à la pratique qu'elles en ont le moins. »

Comme Rudolf Steiner, du fait de sa mort survenue le 30 mars 1925, ne pouvait plus collaborer en personne au travail bio-dynamique, ce ne fut pas chose facile que d'adapter les fermes aux conditions locales individuelles. Ici fut d'un précieux secours l'observation des effets consécutifs aux mesures prises, sur la santé et la fécondité des animaux domestiques et des plantes de culture dans les fermes. Dès l'instant en effet où l'on n'utilise pas de poison pour protéger les plantes ni, pour supprimer les maladies des animaux domestiques, de ces remèdes infailibles, la santé, la résistance et la fécondité qui en résultent sont un baromètre sensible qui permet de juger des mesures curatives prises. Cette méthode procure souvent au cultivateur et au jardinier une vision plus profonde du rapport entre les choses, vision que ne peuvent lui donner les recherches analytiques telles que les pratique la science d'école.

Au fur et à mesure que se développait le travail bio-dynamique ont été fondés, à côté du laboratoire bio-chimique près le Goethéanum à Dornach, d'autres instituts de recherche en relation avec la bio-dynamie, aux Etats-Unis, en Suède et en Allemagne. Pour témoigner de la qualité supérieure des produits biodynamiques, la *méthode des cristallisations sensibles*, développée sur les conseils de Rudolf Steiner par E. Pfeiffer, a rendu d'importants services. Dans ces instituts, on travaille en contact étroit avec les fermiers et on s'occupe de questions touchant à la fécondité du sol, à l'obtention et au contrôle de la qualité, à la santé des plantes, à la défense contre la vermine cryptogamique et animale, mais aussi de problèmes concernant la culture des plantes de même que l'élevage et la nourriture des bêtes.

Grâce à cette collaboration entre les fermes en développement et les recherches poursuivies dans les instituts, bien des indications données par Rudolf Steiner ont pu se vérifier. Il s'est avéré avant tout qu'en centrant les méthodes de fumure et de soins sur le développement de la vie commune au sol et au monde végétal dans l'agriculture et en intensifiant la culture des fruits et des légumes, on peut jeter les bases d'une saine croissance végétale et d'une production de denrées végétales d'une plus haute qualité diététique. Tâches dont l'importance s'est accrue de décennie en décennie au fil des années qui ont suivi le cours.

Les connaissances permettant d'améliorer les conditions de vie des plantes et des animaux ont également pu être élargies grâce à un respect scrupuleux des rythmes cosmiques. Ces connaissances vont maintenant être consignées dans des calendriers astronomiques des semis qui paraîtront chaque année.

Pour ceux qui s'intéressent à la mise en pratique des directives données à Koberwitz ou qui désirent conduire leurs exploitations d'après les méthodes biodynamiques, l'expérience montre qu'il est indiqué de commencer par chercher à se mettre en contact avec les fermes et les organisations représentatives dans les différents pays du travail en bio-dynamie : elles font paraître des revues, renseignent sur les possibilités de se faire conseiller et organisent des cours.

Il est possible à tout moment de demander à :

Mouvement de culture bio-dynamique
Siège social : Paris
Secrétariat : 5, Place de la Gare, 68000 Colmar

Naturwissenschaftliche Sektion
Abteilung Landwirtschaft am Goetheanum
CH-4143 Dornach Tél. (061) 706 42 10

Une liste des centres d'activité et des organisations dans les différents pays, ainsi que de plus amples informations, y compris sur les ouvrages à consulter en introduction.

Ecrits de Rudolf Steiner qui peuvent contribuer à faire comprendre le cours aux agriculteurs : Epistémologie de la pensée goethéenne et Goethe et sa conception du monde ; Ecrits scientifiques de Goethe ; Théosophie, Introduction à la connaissance suprasensible du monde et de la destinée de l'homme ; Science de l'Occulte. Seraient en outre à conseiller : Gerbert Grohmann, La Plante, Vol. I et II ; Ehrenfried Pfeiffer, Fécondité de la Terre.

POSTFACE

E. Pfeiffer

Vers les années 1922/23 plusieurs agriculteurs, dont Ernst Stegemann, allèrent trouver Rudolf Steiner pour lui demander conseil. Ils avaient constaté la dégénérescence croissante des semences et de nombreuses plantes cultivées. Leur question était celle-ci : « Comment pourrait-on arrêter la dégénérescence des semences et de la valeur nutritive ? »

Ils se basaient entre autres, sur les faits suivants. Autrefois on pouvait cultiver et récolter la luzerne jusqu'à 30 années de suite sur le même champ. Cette durée se réduisit à 9 ans puis à 7. Lorsque la question fut posée, on était même bien content de pouvoir la garder 4 ou 5 ans. Autrefois un agriculteur pouvait utiliser comme semence du seigle, du froment, de l'avoine ou de l'orge de sa propre récolte pendant des années. Mais dans les dernières années il devait introduire fréquemment de nouvelles variétés de semences. On se trouvait à choisir entre une multitude chaotique de variétés qui disparaissaient après quelques années.

Un autre groupe s'adressa au Dr Steiner au sujet de l'extension des maladies du bétail, particulièrement de la stérilité et de la fièvre aphteuse. Ce groupe comprenait le Dr Joseph Werr, vétérinaire, le Dr Eugène Kolisko, médecin, et quelques responsables des laboratoires de produits pharmaceutiques « Weleda » en cours d'installation.

Un troisième appel fut lancé par le comte Karl von Keyserlingk. Des questions ayant plutôt trait à l'éthérique des plantes et aux forces formatrices en général furent posées par le Dr Wachsmuth et moi-même. En réponse à l'une de ces premières questions au sujet des maladies des plantes, Rudolf Steiner expliqua que la plante ne devient pas malade d'elle-même puisqu'elle est formée à partir du monde éthérique sain. Mais l'environnement, surtout le sol, peut la rendre malade. Il faut chercher la cause des prétendues maladies des plantes dans l'état du sol et de tout l'environnement.

Au cours des années préparatoires du futur mouvement bio-dynamique, Rudolf Steiner donna, en particulier à M. Ernst Stegemann, les conseils sur l'attitude intérieure qui devait être celle de tout agriculteur et les premières recherches à faire en vue de l'obtention de nouvelles plantes cultivées.

En 1923, Rudolf Steiner communiqua pour la première fois la façon d'obtenir les préparations biodynamiques en donnant simplement la recette : « Faites ceci et puis cela » sans autre explication. Le Dr Wachsmuth et moi-même entreprîmes la dynamisation de la première préparation « 500 ». Elle fut enterrée dans le jardin de la propriété « Sonnenhof » à Arlesheim (Suisse).

Cette première préparation, N500 devait être, un jour mémorable du début de l'été 1924, sortie de terre en la présence du Dr Steiner, de la doctoresse Wegman, du Dr Wachsmuth, de la mienne et de celle de quelques autres collaborateurs. C'était un après-midi ensoleillé ! Nous commençâmes à creuser là où nous croyions trouver la préparation, nous fiant à notre mémoire, au vu de quelques jalons. Nous creusâmes et nous creusâmes. Le lecteur peut s'imaginer combien nous avons transpiré, moins par le travail de la fouille que par le gaspillage du temps précieux du Dr Steiner. Celui-ci s'impatienta alors et se prépara à nous quitter, disant qu'il était attendu à l'atelier pour 5 heures.

A ce moment-là la bêche buta contre la première corne de vache. Le Dr Steiner revint vers nous, demanda qu'on lui remplisse un seau d'eau, et nous montra comment il fallait diluer et brasser le contenu de la corne dans l'eau. Il se servit de ma canne pour brasser, car il n'avait rien d'autre sous la main. Le Dr Steiner attachait beaucoup d'importance à nous montrer le brassage énergétique, la formation de l'entonnoir à la surface et le renversement rapide de la direction de la rotation, c'est-à-dire la formation de remous dus au brassage énergétique.

Le Dr Steiner ne dit rien concernant le brassage avec la main ou avec un balai en bouleau. Il donna des indications succinctes sur la manière de pulvériser la préparation brassée. D'un

geste de la main il indiqua la superficie du jardin sur laquelle la quantité qu'il avait faite devrait être employée. Ainsi se termina la séance mémorable qui devait inaugurer un mouvement agronomique mondial.

Ce qui me frappa et ce qui est encore aujourd'hui matière à réflexion, c'est le développement progressif, pas à pas, qui montrait la manière pratique de travailler du Dr Steiner. Il prenait, comme point de départ, les faits de la situation et non pas une théorie abstraite préconçue. Le cours aux agriculteurs est un exemple de la condensation spirituelle que Rudolf Steiner manifestait par ses directives. Dans ce cours, il lui suffisait de quelques phrases ou d'un seul paragraphe pour fournir une base à toute la carrière d'un agriculteur ou d'un savant en sciences naturelles. On ne peut donc pas étudier trop soigneusement ses directives. Il ne faut pas y chercher des subtilités, il n'y a qu'à se laisser guider par leur teneur et les suivre au pied de la lettre.

Dans une autre circonstance également très sérieuse, le Dr Steiner dit un jour avec un sourire plein de compréhension, que les personnes engagées dans le développement du travail anthroposophique étaient de deux types. Il y a des gens âgés qui comprennent tout... mais alors rien ne se passe. Il y aussi les plus jeunes, qui exécutent immédiatement ce qu'ils n'ont pas compris ou seulement à moitié compris.

Dans le mouvement agricole nous avons évidemment suivi le chemin des jeunes, qui avaient à apprendre à la dure école de l'expérience. Ce n'est que maintenant que nous avons une vue d'ensemble de l'impulsion agricole de Rudolf Steiner, bien que ses possibilités soient encore loin d'avoir été toutes exploitées. Nous en sommes encore au début malgré l'expérience déjà acquise. Chaque jour apporte de nouvelles expériences et ouvre de nouvelles perspectives.

D'autre part, des années auparavant un médecin, le Dr Ludwig Woll, avait suggéré différents traitements de cultures de plantes médicinales par des préparations dynamisées de métaux et de silice. Rudolf Steiner m'avertit que ces traitements n'étaient valables que pour les plantes médicinales, et qu'en aucun cas on ne peut ajouter de métaux aux préparations destinées aux plantes alimentaires. Il souligna la différence fondamentale entre les plantes médicinales et les plantes alimentaires. Elle est si radicale qu'une plante à usage médicinal peut perdre ses vertus curatives si on lui donne un engrais abondant comme à une plante alimentaire. Inversement, l'emploi des métaux pour traiter les plantes alimentaires est même malsain. Il aborda évidemment ce sujet à propos de l'emploi de bains de trempage des semences et de produits antiparasitaires contenant des métaux (cuivre, plomb, mercure, arsenic) ainsi que certaines poudres de roches.

Peu avant le début de 1924, le comte Keyserlingk chercha à persuader le Dr Steiner de donner un cours sur l'agriculture. Mais comme il était déjà surchargé de travail, de voyages et de conférences, le Dr Steiner renvoyait sa décision de semaine en semaine. Alors, le comte Keyserlingk n'hésita plus et envoya son neveu à Dornach. Ce jeune homme déclara qu'il se coucherait en travers de la porte du Dr Steiner et n'en décamperait pas avant d'avoir la promesse d'un cours. Celle-ci lui fut alors donnée.

Le cours aux agriculteurs fut tenu du 7 au 16 juin 1924 à Koberwitz, près de Breslau, dans la propriété toujours accueillante du comte et de la comtesse Keyserlingk. Il fut accompagné de quelques exposés et conférences anthroposophiques à Breslau, y compris le fameux discours à la jeunesse. Il ne me fut pas donné d'être présent au cours, le Dr Steiner m'ayant demandé d'aider à donner des soins à un grand malade. « Je vous écrirai ce qui se passe au cours », me dit-il en guise de consolation. Cette lettre ne me parvint jamais, sans doute par suite de la surcharge de travail, et il fallut bien que je le comprenne et l'accepte.

En revanche, lorsque le Dr Steiner revint à Dornach, j'eus l'occasion de discuter de la situation d'ensemble avec lui. Lorsque je lui demandai s'il fallait tout de suite faire des essais pour introduire les nouvelles méthodes dans la pratique, il me répondit ceci : « Le plus important, c'est de faire profiter des bienfaits des préparations les plus grandes superficies possibles aux quatre coins du monde afin de guérir la terre malade et d'améliorer les propriétés nutritives des produits agricoles de la façon la plus complète. Voilà à quoi il faut

tendre. Les essais viendront plus-tard. » Il était évidemment d'avis d'utiliser immédiatement les méthodes qu'il proposait.

On comprendra mieux ces paroles en mettant à l'arrière-plan une conversation que j'eus avec Rudolf Steiner sur le trajet de Stuttgart à Dornach peu avant le cours aux agriculteurs. Au cours de cette conversation, le Dr Steiner souligna d'abord la nécessité d'approfondir le côté ésotérique, puis il mentionna quelques défauts intérieurs des mouvements spirituels.

Alors je lui demandai : « Comment se fait-il que, malgré vos directives nombreuses et précises, l'impulsion spirituelle et particulièrement la formation intérieure des individus aient eu si peu d'effet ? Pourquoi montrent-ils si peu d'expérience spirituelle en dépit de leurs efforts ? Comment se fait-il surtout qu'en dépit des connaissances théoriques, la volonté de passer à l'action, de mener à bien l'impulsion spirituelle, soit si faible ? »

Je tenais surtout à ce qu'il me dise comment jeter un pont vers la participation active et l'exécution des intentions spirituelles sans être détourné du droit chemin par l'ambition personnelle, les illusions et les jalousies mesquines. Rudolf Steiner avait mentionné ces trois défauts comme étant les principaux obstacles intérieurs à surmonter. Sa réponse fut mémorable et surprenante :

« Ceci est un problème de nutrition. Telle qu'elle est actuellement, la nourriture ne donne plus à l'être humain la force de manifester l'esprit dans le physique. On n'est plus capable de jeter un pont de la pensée vers la volonté et l'action. Les plantes alimentaires ne contiennent plus les forces qu'elles devraient donner aux gens. »

C'était donc un problème de nutrition, dont la solution permettait à l'esprit de se manifester et de se réaliser à travers les êtres humains ! Avec cette pensée à l'arrière plan, on comprend que le Dr Steiner ait dit que les bienfaits des préparations additives de fumure bio-dynamique devaient être « répandus aussi vite que possible sur les plus grandes superficies possibles pour guérir la terre malade ».

Il faut voir tout le cours aux agriculteurs donné à Koberwitz dans cette perspective : il est une introduction à la compréhension et à la pratique des forces qui réintroduiront dans le règne végétal les forces spirituelles que l'on appelle aussi souvent les forces cosmiques.

En discutant les méthodes à appliquer, le Dr Steiner dit que les effets des préparations et des méthodes sont offerts « à tout le monde, à tous les agriculteurs. »

C'est-à-dire qu'ils ne sont pas le privilège d'un petit groupe d'élus. Il était d'autant plus nécessaire de le signaler que, seuls les agriculteurs, horticulteurs et scientifiques naturalistes dont les connaissances englobaient à la fois la pratique et la partie spirituelle de l'anthroposophie étaient admis à entendre le cours aux agriculteurs.

L'anthroposophie était nécessaire pour comprendre et évaluer ce que Rudolf Steiner exposait, bien que la méthode bio-dynamique puisse être pratiquée par n'importe quel cultivateur. Il est bon de le dire, car par la suite beaucoup de personnes crurent que l'on ne pouvait pas appliquer la méthode bio-dynamique à moins d'être anthroposophe. D'ailleurs, la connaissance de la pratique bio-dynamique donne à ceux qui l'emploient une tout autre perspective du monde. En premier lieu on apprend à évaluer les processus et les faits biologiques, vivants, autrement que le cultivateur imbu de chimie. Ensuite on s'intéresse davantage à la dynamique de la nature, c'est-à-dire au jeu de ses forces, on en est plus conscient.

Mais il faut se rendre compte qu'utiliser simplement la méthode ou coopérer au travail créateur sont deux choses très différentes. Il fut donc particulièrement question de la coopération entre les praticiens et leur centre spirituel, la section des sciences naturelles du Goethéanum à Dornach. Cette dernière doit être la source de l'élément créateur qui assure la fécondité de l'esprit. Les praticiens ont à apporter leurs questions et leurs résultats. D'ailleurs, le nom de méthode biodynamique fut proposé, non pas par le Dr Steiner, mais par le cercle des personnes qui s'occupèrent en premier lieu de l'application pratique des nouveaux principes directeurs.

Le cours aux agriculteurs fut donné devant un auditoire d'environ soixante personnes. Rudolf Steiner y exposa les nouveaux principes fondamentaux des rapports entre la terre, le sol, et les forces formatrices de l'éthérique, l'astral et l'activité du Moi de la nature. La

condition pour que le sol, le règne végétal et le règne animal soient sains est, comme il le précisa, que la nature soit remise en rapport avec les forces cosmiques créatrices et formatrices.

Rudolf Steiner donna, entre autres, les méthodes pratiques du traitement du sol, du fumier, du compost et particulièrement la façon de dynamiser les préparations bio-dynamiques à ajouter à la fumure. Le but principal de ces pratiques est de ranimer les forces naturelles en train de se perdre dans la nature et dans l'agriculture moderne. Un jour Rudolf Steiner me dit : « Maintenant l'essentiel est de mettre cela en pratique ».

A une autre occasion, il montra combien la coopération entre l'université libre de science spirituelle et la pratique de la vie courante lui tenait à cœur. Le Dr Steiner suggéra que les enseignants ne travaillent à l'université que quelques années (il parla de trois ans) et travaillent ensuite trois ans en dehors de l'université dans la pratique. Par cette alternance répétée, ils ne perdraient jamais le contact avec la vie ordinaire, ses particularités, ses exigences.

Le cercle de personnes, praticiens ou scientifiques, qui, inspirées par le cours aux agriculteurs se sont mises ensemble à cette tâche, continua à s'élargir. Il suffira à nommer ici M. M. Guenther Wachsmuth, le comte Keyserlingk, Ernst Stegemann, Erhard Bartsch, Franz Dreidax et beaucoup d'autres qui s'y joignirent par la suite. Le Dr Werr fut le premier vétérinaire. Le mouvement bio-dynamique prit naissance dans la collaboration des praticiens et de la section des sciences naturelles du Goethéanum. En peu de temps il s'étendit à l'Autriche, la Suisse, l'Italie, l'Angleterre, la France, les pays nordiques, les Etats-Unis, et aujourd'hui il compte des collaborateurs dans toutes les parties du monde.

Lorsque le cours aux agriculteurs eut lieu, l'orientation de la pensée bio-dynamique et la chimie agricole représentaient deux pôles opposés. La chimie agricole est basée essentiellement sur les idées de Justus v. Liebig. Elle explique tout ce qu'on appelle les besoins nutritifs de la plante par la quantité de substances que l'on constate avoir été tirées du sol par la plante. Ce fut l'origine de la théorie monovalente de la fumure chimique satisfaisant aux besoins des plantes cultivées, en azote-phosphate-potasse-chaux (NPK). Cette théorie régente encore aujourd'hui l'agriculture orthodoxe d'orientation scientifique.

Mais on ne rend pas justice à J. v. Liebig avec cette théorie. Il avait dit lui-même douter que la théorie NPK soit strictement applicable à tous les sols. Des symptômes de déficience apparaissent plus souvent dans les sols pauvres en humus que dans ceux où l'humus est abondant. La citation qui suit permet de croire, en allant davantage au fond des choses, que Liebig n'était pas le matérialiste endurci que ses adeptes nous dépeignent. Il disait : « Les forces inorganiques ne forment jamais que de l'inorganique. La matière organique, avec sa forme particulière, différente de celle du cristal et dotée de propriétés vitales, est créée par une force supérieure agissant dans le corps vivant et ayant les forces inorganiques à son service... Les conditions cosmiques nécessaires à la nature végétale sont la chaleur et la lumière solaire. »

Les forces supérieures agissant dans les corps vivants seraient donc « les forces cosmiques » ; il appartient à Rudolf Steiner de donner la réponse à cette question. Il résolut le problème posé par Liebig en ne se cramponnant pas au côté purement matériel de la vie végétale et en franchissant le pas suivant, résolument et sans parti pris.

Aujourd'hui nous constatons une évolution intéressante : les partisans de la théorie purement matérialiste, qui s'étaient crus obligés de rejeter les idées progressistes de Rudolf Steiner, sont forcés maintenant de faire au moins un pas en avant pour tenir compte des découvertes de la biologie des sols. Entre 1924 et 1934, les cercles de tendance bio-dynamique connaissaient déjà ce qui est devenu un lieu commun aujourd'hui : l'importance de la vie du sol, le sol en tant qu'organisme vivant, le rôle de l'humus, la nécessité de l'entretenir en tout cas et d'en former là où il manque.

La connaissance des lois biologiques organiques s'est ajoutée à celle du rôle indéniable joué par le sol dans la nutrition des plantes. On peut même se risquer à dire que la partie biologique de la méthode biodynamique est acceptée sans discussion. Peut-être même cette notion a-t-elle été déjà dépassée.

On peut aller aujourd'hui jusqu'à reconnaître l'importance des conditions biologiques qui régissent la vie des espèces végétales en elles-mêmes et avec leurs voisines, de la structure du sol, de la destruction biologique des parasites, des progrès dans le domaine de l'économie de l'humus. Mais cela ne donne quand même pas la réponse à la question de la source d'énergie ou de force, c'est-à-dire des conditions cosmiques de la vie végétale. L'orientation « biologique » de la pensée a été acceptée à un certain point de vue mais elle a aussi été matérialisée. Le côté dynamique attend encore la compréhension particulière à laquelle mènent les indications fondamentales de Rudolf Steiner.

De nombreux comptes rendus de travaux ont été publiés depuis 1924 et il est possible de les considérer comme les premiers tâtonnements de la science dans cette direction. Il s'agit de travaux sur les facteurs régulateurs de la croissance, ce que l'on appelle les phytohormones, les enzymes, les hormones, les vitamines, les oligo-éléments et les bio-catalyseurs.

Mais ces tâtonnements ne sortent pas encore du domaine de la matière. Pourtant on a fait des progrès. Le pouvoir des hautes dilutions au 1 : 1 million et même au 1 : 100 millions n'appartient plus au domaine de l'impensable, du fantaisiste. Ce pouvoir n'amène plus des sourires sceptiques comme ce fut le cas pour la mise en œuvre des préparations bio-dynamiques, que l'état actuel de nos connaissances générales permet de concevoir même à des dilutions entre 1 : 10 millions et 1 : 100 millions.

La connaissance de la photosynthèse, c'est-à-dire de la formation de substance dans la cellule végétale, vivante, soulève le problème de l'influence de l'énergie (soleil, lumière, chaleur, lune). Il s'agit donc de la transformation de la source d'énergie cosmique en énergie et en états chimiques et matériels. A titre d'exemple, on pourra lire cette citation, tirée de la traduction d'un ouvrage intitulé : « Principes d'agriculture » publié en 1952 en langue russe par W. R. Williams, membre de l'Académie des Sciences de l'URSS.

« La tâche de l'agriculture est de transformer l'énergie potentielle emmagasinée dans les aliments destinés à l'être humain. La lumière solaire est la matière première de base de l'industrie agricole... »

« La lumière et la chaleur sont les conditions indispensables de la vie végétale et, par conséquent, aussi celles de l'agriculture. La lumière est la matière première dont proviennent les produits agricoles, et la chaleur est la force qui actionne le mécanisme de la plante. La plante verte transforme l'énergie dynamique des rayons solaires en substance organique sous forme de matière. Ainsi notre première tâche bien définie est-elle la fabrication ininterrompue de matière organique, à la fois support et réservoir de l'énergie interne nécessaire à la vie humaine... »

« On peut séparer les quatre facteurs fondamentaux en deux groupes, d'après leur origine : la lumière et la chaleur en tant que facteurs cosmiques, l'eau et les substances nutritives en tant que facteurs terrestres. Le premier groupe provient de l'espace interplanétaire... »

« Les facteurs cosmiques, la lumière et la chaleur, agissent directement sur la plante, tandis que les facteurs terrestres agissent seulement par un intermédiaire, qui est la substance. »

L'auteur de cet ouvrage, dont l'édition originale parut en langue russe, considère la reconnaissance de l'action conjuguée des facteurs cosmiques et terrestres comme le premier objectif de l'agronomie, et celle de la substance organique, de l'humus, comme le second en importance dans la production agricole. Voilà ce qui était publié en 1952.

Or, en 1924 Rudolf Steiner avait déjà mis en relief la nécessité de réintroduire les forces cosmiques dans les processus de croissance d'une façon consciente, directe et indirecte. C'est-à-dire qu'il faut rompre l'isolement matériel, purement terrestre dans lequel a été placée la connaissance de la croissance végétale. C'est le seul moyen de rendre leur efficacité aux forces formatrices saines qui s'opposent à la dégénérescence. Le Dr Steiner me donna, entre autres, cet avertissement : « Dès le milieu du siècle, l'anthroposophie devra être mise en pratique dans la vie courante si on veut préserver la santé de la nature et de l'humanité d'une détérioration indescriptible. »

Le premier objectif de nos recherches fut de mettre en évidence les forces formatrices puis de leur trouver un réactif sensible. C'est dans ce but que je reçus les indications qui me permirent de mettre au point ma méthode de cristallisation. Notre second objectif fut de mettre en lumière les points faibles de la conception matérialiste et de réfuter les résultats des recherches matérialistes au moyen de leurs propres méthodes d'investigation, c'est-à-dire d'employer et de perfectionner des méthodes d'analyse exactes dans l'étude de la matière. Notre intention était de travailler sur des données quantitatives et pas seulement qualitatives.

Par exemple, pendant que je poursuivais mes études à l'université, je devais soumettre chaque semestre mon programme d'études à Rudolf Steiner, qui orienta minutieusement le choix de mes études par ses conseils.

Il lui arriva de me recommander de choisir en même temps deux et même trois matières principales (chimie analytique, physique et botanique) qui prennent chacune six heures d'étude par jour. Lorsque j'objectai qu'il n'y avait pas moyen de les suivre en même temps, il me répondit simplement : « Oh, vous y arriverez bien ! » Il m'orienta continuellement vers le travail pratique, au laboratoire, loin des subtilités théoriques.

Ces conseils me restèrent à l'esprit pendant les dizaines d'années de travail qui suivirent. Ils m'engageaient non seulement à travailler au laboratoire mais aussi à appliquer les nouvelles connaissances acquises à la conduite d'exploitations agricoles à la fois du point de vue bio-dynamique et du point de vue économique. Le Dr Steiner me dit : « Si on ne travaille pas d'une façon commerciale, c'est-à-dire si le travail ne rapporte pas de bénéfices, il ne marche pas. »

Il me demanda alors de suivre des cours et des conférences dans le domaine de l'économie politique, en sus de mes cours de sciences naturelles. Il me proposa des cours d'économie politique, d'histoire commerciale, d'administration et même de psychologie sociale et d'autres sujets apparentés à ceux-là, et il demandait un rapport sur les connaissances acquises à chaque cours.

En cela Rudolf Steiner montrait une connaissance extraordinaire non seulement des différents sujets mais aussi des méthodes d'enseignement et du caractère des différents professeurs d'université. Il disait, par exemple : « Un tel est un esprit brillant qui a des connaissances très étendues, mais il lui manque une connaissance approfondie des détails. Tel autre est un orateur élégant. Il n'est pas nécessaire de croire tout ce qu'il dit, mais il faut comprendre à fond sa méthode de présentation. »

Ces conseils, avec beaucoup d'autres, indiquaient clairement ce qu'il y avait à faire pour introduire la méthode bio-dynamique. Il y avait là un groupe nombreux de cultivateurs praticiens. C'était à eux de prendre en main l'introduction de la méthode dans leurs exploitations. Il fallait déterminer les meilleurs modes d'emploi des préparations, les assolements qui permettent la formation de l'humus au lieu de le détruire, et les idées directrices pour orienter les méthodes d'élevage du bétail et la sélection des semences.

Il fallut des années pour « traduire » complètement les idées fondamentales en travail pratique. Tout cela fut soumis à la dure école de l'expérience afin d'obtenir une image complète d'une méthode qui puisse être enseignée et apprise, à laquelle n'importe quel cultivateur eut intérêt à avoir accès. Ce n'est que par la pratique qu'on pouvait résoudre les questions du labourage, de la rotation des cultures, du traitement du fumier et du compost, du choix des périodes propices pour les soins et l'élevage du bétail, pour l'arboriculture et bien d'autres activités.

Ensuite vinrent les discussions sur la science de l'agriculture ; les laboratoires et les cultures expérimentales devaient fournir des faits, des résultats d'observations. C'est là où je pus mettre à profit les formations en technologie et en chimie quantitative recommandées par le Dr Steiner. C'est peut-être dans ce domaine qu'apparaissent le plus clairement les carences et les faiblesses de la théorie chimique des sols et des matières nutritives. Après plus de trente années d'attente, c'est là où l'on peut espérer pouvoir jeter un pont entre la connaissance des forces cosmiques et les sciences exactes.

La première brèche ouverte dans l'enseignement officiel alors complètement figé fut peut-être les découvertes se rapportant au concept d'oligo-élément. Rudolf Steiner avait déjà

signalé en 1924 l'existence de ces fines particules disséminées dans l'atmosphère et ailleurs et avait mentionné leur importance et leur influence sur la croissance équilibrée de la végétation. Mais il restait encore une question à résoudre : ces fines particules sont-elles captées du sol par les racines ou de l'atmosphère par les feuilles et les autres organes ?

Vers 1930, l'analyse spectrale démontra que presque tous les éléments sont présents dans l'atmosphère dans la proportion de 1 : 106 à 1 : 109. L'absorption de ces oligo-éléments de l'atmosphère fut établie expérimentalement d'abord chez une plante aérienne, *Tillandsia Usneodis* (cheveux du roi). En Californie et en Floride, il est de pratique courante d'appliquer le zinc et d'autres oligo-éléments sur les feuilles au lieu de les fournir au domaine des racines sous forme d'engrais, car les feuilles absorbent très bien ces particules, même mieux que les racines.

On découvrit que l'emploi exclusif d'engrais minéraux appauvrit le sol et les plantes en oligo-éléments et, surtout, que fournir des oligo-éléments cela ne veut pas dire permettre aux plantes de les absorber dans tous les cas. Ainsi la production d'une récolte d'oranges saines est liée à la présence ou à l'absence du zinc en dilution de l'ordre de 1 : 100 millions. Cela n'empêche que, de 1924 à 1930, on se moquait des préparations bio-dynamiques sous prétexte que les hautes dilutions étaient incapables d'influencer les plantes.

Si nous citons le zinc à cet endroit, c'est d'abord parce que des dilutions extrêmes de cet élément sont excessivement importantes pour la bonne végétation et le rendement de nombreuses plantes. D'autre part il est considérablement plus concentré dans les champignons. Une remarque de Rudolf Steiner touche un rapport intéressant, qui ne peut être compris qu'à la lumière des recherches des dix dernières années. Dans la 7^{me} conférence du cours aux agriculteurs, il nous dit :

« Les parasites nuisibles se tiennent au voisinage des champignons... sinon, leur présence est à l'origine de ces maladies des plantes qui occasionnent les pires dégâts... On devrait s'assurer que le sol des prairies contient des champignons. Alors on constatera le fait intéressant que si, près d'une ferme, il n'y a ne fut-ce qu'une petite prairie riche en champignons, ceux-ci, grâce à leur parenté avec les bactéries et autres parasites animaux, les retiennent loin des cultures... De cette façon on peut éloigner d'une manière générale les microbes pathogènes d'un domaine... en y installant des prairies. Avec les champignons et autres organismes apparentés on classe aussi les *Fungi imperfecti* et une espèce botanique intermédiaire, les champignons rayonnants, les actinomycètes et les streptomycètes, dont, depuis quelques années, on extrait des substances antibiotiques. J'ai démontré que ces organismes prennent une part importante à la décomposition organique et à la formation de l'humus. Ils sont particulièrement abondants dans les préparations biodynamiques destinées à la maturation des composts. Ces préparations contiennent aussi en abondance les oligo-éléments les plus importants, comme le molybdène, le cobalt, le zinc, etc., dont l'action a été établie expérimentalement.

Un phénomène très curieux s'est manifesté à propos des sols. L'analyse d'un sol donné, dans le but d'en déterminer les éléments nutritifs disponibles pour la plante, donne des résultats très différents suivant les saisons. De plus ces différences sont non seulement saisonnières mais même journalières. Les variations que l'on constate dans une même parcelle à divers moments sont souvent plus fortes que la différence entre les valeurs relevées sur deux champs voisins, l'un fertile et l'autre plus ou moins stérile.

Or ces variations saisonnières et journalières sont déterminées par les positions de la terre dans le système solaire. Elles sont donc d'origine cosmique. On trouve en fait, suivant l'heure du jour et la saison de l'année, que la solubilité et la disponibilité des substances nutritives varient sensiblement. Ces influences sont prédominantes dans d'innombrables phénomènes de la physiologie des plantes et des animaux (sécrétions glandulaires, hormones). La concentration de l'acide oxalique dans les feuilles du *bryophyllum a*, pendant la journée, une marche presque aussi régulière que celle d'une horloge.

Sous l'influence de différents rythmes et cycles de lumière, l'assimilation et la désassimilation des plantes peuvent varier radicalement bien qu'ici, comme dans d'autres cas, les plantes reçoivent les mêmes substances nutritives. Joachim Schultz, un savant

travaillant au Goethéanum, malheureusement trop tôt disparu, entreprit la vérification expérimentale d'une importante indication de Rudolf Steiner : Le matin et le soir la lumière accélère la croissance des plantes, tandis qu'aux heures du milieu du jour et de la nuit elle la retarde.

En analysant les expériences de Schultz, je fus frappé par le fait que différents cycles de lumière donnaient à des plantes, cultivées avec la même solution nutritive, des assimilations tout à fait différentes, particulièrement en ce qui concerne l'azote. Le matin et le soir, elles font preuve d'une croissance notable favorisée par l'action de l'azote. Aux heures du milieu de la journée elles donnent des signes de rabougrissement et de carence.

La voie est donc préparée expérimentalement pour démontrer que le métabolisme est soumis à l'influence de ce que l'on appelle l'action « cosmique » de la lumière, de la chaleur, du soleil en particulier mais aussi d'autres sources de lumière. Ces influences règlent le cours du métabolisme. La direction que ceux-ci prennent et la part qu'ils prennent à la croissance totale et à la forme de la plante dépendent de la conjonction et de la source d'énergie cosmiques.

Les recherches récentes dans le domaine de la photosynthèse sont de nature à ouvrir les yeux au sujet de ce phénomène même pour un observateur matérialiste. Ici encore Rudolf Steiner nous apparaît comme un précurseur en orientant la recherche dans une nouvelle direction. Le cadre de cet article ne permet pas de donner un compte rendu de tous les phénomènes qui ont déjà été relevés, un volume entier n'y suffirait pas. Le terme de « superstition » ne suffit plus pour permettre de négliger les influences cosmiques dont dépendent le métabolisme de la vie microbienne du sol, le courant de sève dans la plante et particulièrement les processus de la sphère de la racine, tous ces phénomènes physiologiques et biochimiques solidaires du cosmos.

Une conception ancienne de la nature reposait en partie sur la tradition des mystères et en partie sur la clairvoyance instinctive. Elle date de l'époque d'Aristote et de son élève Théophraste et se maintint jusqu'à l'époque d'Albert le Grand et de la doctrine des signatures de la fin du moyen âge. Cette conception voyait un rapport entre les différentes espèces végétales et des conjonctions cosmiques déterminées. Ces conjonctions sont les moments créateurs sous l'influence desquels les espèces se différencièrent permettant à diverses formes d'existence de prendre naissance.

Si on réfléchit au fait que les rythmes cosmiques exercent une si grande influence sur la physiologie du métabolisme, les fonctions glandulaires, le courant de sève et sa pression (turgescence) on voit qu'il ne reste qu'un petit pas à faire pour arriver à l'étape suivante. Celle-ci est une recherche future intentionnelle visant à établir une compréhension expérimentale des conjonctions créatrices. De nombreux collaborateurs de Rudolf Steiner (Pfeiffer, Krüger, Bessenich, etc.) ont déjà démontré expérimentalement l'action prédominante des forces formatrices (méthode des images capillaires de L. Kolisko) ou par des essais portant sur des plantes ou des cristallisations.

Les indications de Rudolf Steiner dans le domaine de la culture des plantes posèrent un problème particulier. Les recherches dans ce domaine furent faites en partie individuellement et en partie en collaboration par Immanuel Vögele, Erika Riese, Martha Künzel, Martin Schmidt et moi-même. Partant de l'idée fondamentale de la conjonction cosmique initiale créative, on peut présupposer que l'impulsion originelle de chaque espèce et sous-espèce va en s'affaiblissant et tend à se perdre.

Cette impulsion originelle devient la force formatrice qui passe dans la ligne héréditaire de la plante par l'intermédiaire de certains organes tels que les chromosomes. L'usage exclusif d'engrais minéraux affaiblit graduellement les effets hérités des forces originelles si bien que la plante devient plus « faible ». La qualité de la semence dégénère. Voilà le problème qui fut posé à Rudolf Steiner et qui suscita la création de la méthode biodynamique.

Le problème était de rendre la plante, en tant que système de forces, solidaire de la nature entière baignant dans l'influence des effets cosmiques. Rudolf Steiner indiqua que de nombreuses plantes, qui ont été pour ainsi dire violées, c'est-à-dire aliénées de leur origine,

sont déjà si dégénérées qu'il faudra sans doute renoncer à les cultiver à la fin du 20^e siècle. Il cita entre autres, le blé et la pomme de terre, mais d'autres céréales l'avoine et l'orge, ainsi que la luzerne, sont dans le même cas. Il esquaissa les méthodes à suivre pour partir de plantes sauvages, non encore épuisées, apparentées aux plantes cultivées et obtenir de nouvelles variétés ayant des forces germinatrices développées.

Ces tâches furent abordées et donnèrent des résultats, en particulier avec de nouvelles variétés de froment. Les travaux importants de Martin Schmidt montrent le rythme de l'arrangement des grains dans l'épi et en particulier la différence entre la plante alimentaire et la plante à semence. Selon Rudolf Steiner, on obtient l'une ou l'autre de ces caractéristiques radicalement différentes selon que les semailles ont été faites vers l'hiver ou vers l'été. En faisant usage des méthodes de la chromatographie moderne, le biochimiste pourra par la suite déterminer physiquement leurs différences en mesurant leur teneur en protéides, acides aminés, phospho-lipides, familles d'enzymes, etc.

Aujourd'hui la dégénérescence du froment est un fait bien connu. La teneur en protéines est tombée, même sur de bons sols, de 13 % à 8 % dans bien des régions des Etats-Unis, au cours des 30 dernières années, dans le cas du blé rouge. Le cultivateur de pommes de terre sait combien il est difficile de produire une pomme de terre saine, indemne de parasites et de virus, et qu'il n'est plus question d'avoir des pommes de terre savoureuses.

Le froment de culture bio-dynamique, au contraire, a gardé sa haute teneur en protéines. Le travail touchant à la culture de la pomme de terre, alors plein de promesses, fut malheureusement interrompu par la guerre et par d'autres obstacles.

Le problème des parasites est un des plus intéressants et instructifs du point de vue dynamique. Lorsque l'équilibre biologique est altéré, la dégénérescence s'ensuit et les parasites et les maladies apparaissent. La nature elle-même élimine ce qui n'est plus vigoureux. Les parasites sont donc l'avertissement donné par la nature en cas d'affaiblissement des forces originelles et de rupture d'équilibre. Selon les statistiques officielles les dommages de cet ordre coûtent annuellement à l'agriculture américaine 5000 millions de dollars en pertes de récoltes et 750 millions de dollars en pesticides.

On commence à s'apercevoir que les pesticides n'atteignent pas leur but ; au contraire, la destruction d'une partie des parasites a pour seul résultat de faire apparaître de nouvelles races plus résistantes. La recherche la plus poussée (Albrecht, au Missouri) a établi, par exemple, que l'emploi exclusif d'engrais chimiques dérange l'équilibre entre les protéides et les glucides de la cellule végétale aux dépens des protéides et de la couche protectrice de cire à la surface des feuilles. Les plantes deviennent ainsi plus « savoureuses » au goût des parasites.

Le fait que les pesticides ne font que conserver un cadavre en formation dans la nature, sans arrêter la course à la mort, est amer à constater. On commence à entendre la voix d'entomologistes chevronnés, qui ont vu l'échec des pesticides chimiques, véritable menace pour notre santé, et qui réclament des contrôles biologiques. Seulement, d'après les stations expérimentales des Etats-Unis, le contrôle biologique n'est effectif que si on renonce aux poisons en s'efforçant de rétablir l'équilibre de la nature.

Les leçons du cours aux agriculteurs de Rudolf Steiner tendent à montrer que notre santé et notre vigueur dépendent de l'équilibre biologique obtenu en tenant compte des facteurs cosmiques. Nous voyons encore une fois combien cette pensée anthroposophique basée sur celle de Goethe était en avance sur son temps.

Je sais bien que cet exposé ne touche qu'une très petite partie de l'ensemble des questions soulevées par la nouvelle méthode d'agriculture de Rudolf Steiner. Je sais aussi que chacun de mes collaborateurs se serait exprimé autrement et aurait traité d'autres sujets. Ces lignes doivent être prises pour ce qu'elles prétendent être : la vue d'une seule fenêtre d'une maison qui comprend de nombreuses chambres.

NOTES

Note du traducteur. – La traduction du « Cours aux agriculteurs » paraît sous un double nom. Il convient néanmoins de préciser qu'elle est avant tout l'œuvre de Marcel Bideau, elle-même appuyée sur le travail plus ancien de Monsieur Rinck, qui s'adressait aux seuls professionnels de langue française et n'a jamais fait l'objet d'une publication.

Marcel Bideau, à la demande de quelques amis agriculteurs, avait accepté d'entreprendre cette nouvelle traduction. Il avait travaillé pendant les derniers mois de sa vie à l'introduction, aux quatre premières conférences, à la presque totalité de la cinquième et à une partie des réponses aux questions posées par l'auditoire. Mais ce texte n'était pas définitif. La rédaction adoptée voudrait être un hommage à sa mémoire.

Gilbert Durr

**OUVRAGES DE RUDOLF STEINER
DISPONIBLES EN LANGUE FRANÇAISE**

Editions Anthroposophiques Romandes

Autobiographie Vol. I et II

Vérité et Science

Philosophie de la Liberté

Nietzsche, un homme en lutte contre son temps

Chronique de l'Akasha

Le Congrès de Noël. Lettres aux membres

Les degrés de la connaissance supérieure

Goethe et sa conception du monde

Théorie de la connaissance de Goethe

Des énigmes de l'âme

Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité

Anthroposophie : L'homme et sa recherche spirituelle

La vie entre la mort et une nouvelle naissance

Histoire occulte Réincarnation et Karma

Le Karma, considérations ésotériques I, II, III, IV, V, VI

Un chemin vers la connaissance de soi

Le seuil du monde spirituel

Les trois rencontres de l'âme humaine

Développement occulte de l'homme

Le calendrier de l'âme

Métamorphoses de la vie de l'âme

Eveil au contact du moi d'autrui

Psychologie du point de vue de l'Anthroposophie

Culture pratique de la pensée. Nervosité et le Moi. Tempéraments

Anthroposophie, Psychosophie, Pneumatosophie

Connaissance. Logique. Pensée pratique

Rapports entre générations, les forces spirituelles qui les régissent

Fondements de l'organisme social

Economie sociale

Impulsions du passé et d'avenir dans la vie sociale

Education, un problème social.

Education des Educateurs

Pédagogie et connaissance de l'homme

Enseignement et éducation selon l'Anthroposophie

Pédagogie curative

Psychopathologie et médecine pastorale

Physiologie et thérapie en regard de la science de l'esprit

Physiologie occulte

Médecine et science spirituelle
Thérapeutique et science spirituelle
L'Art de guérir approfondi par la méditation
Santé et maladie
Lumière et matière

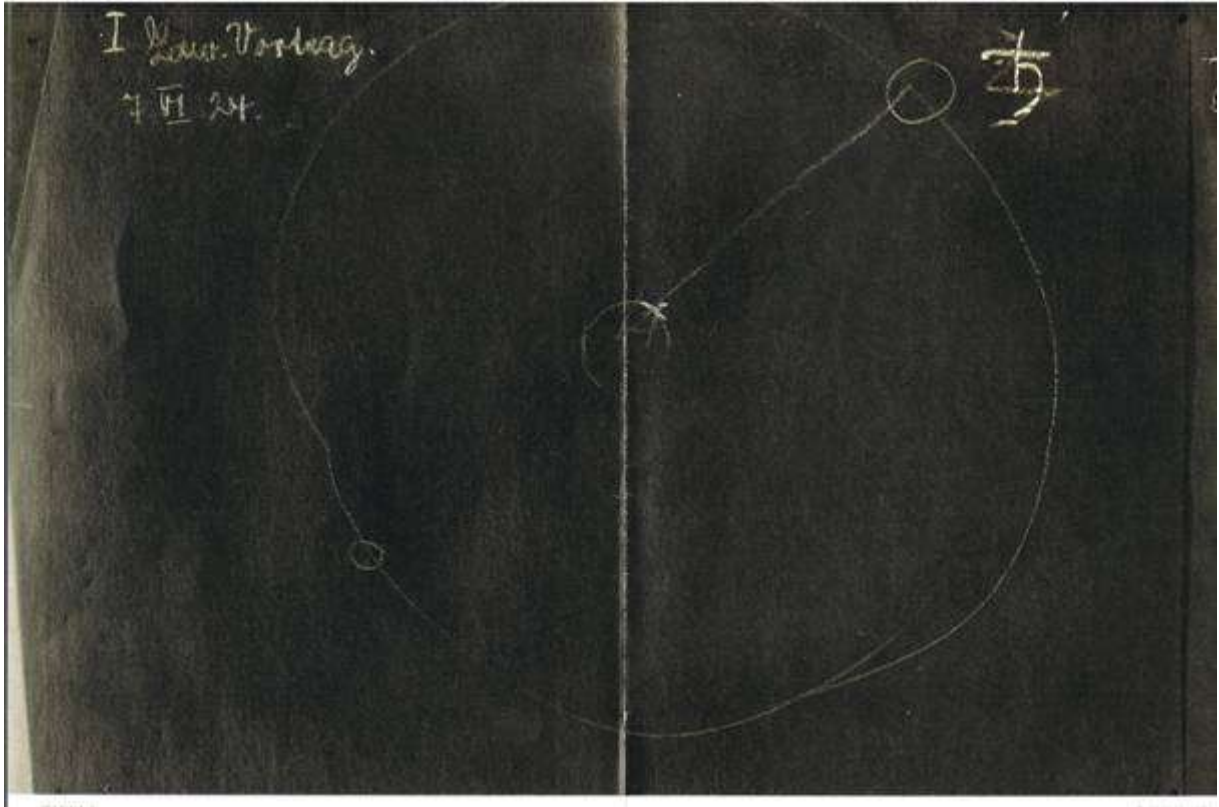
Agriculture : fondements de la méthode biodynamique

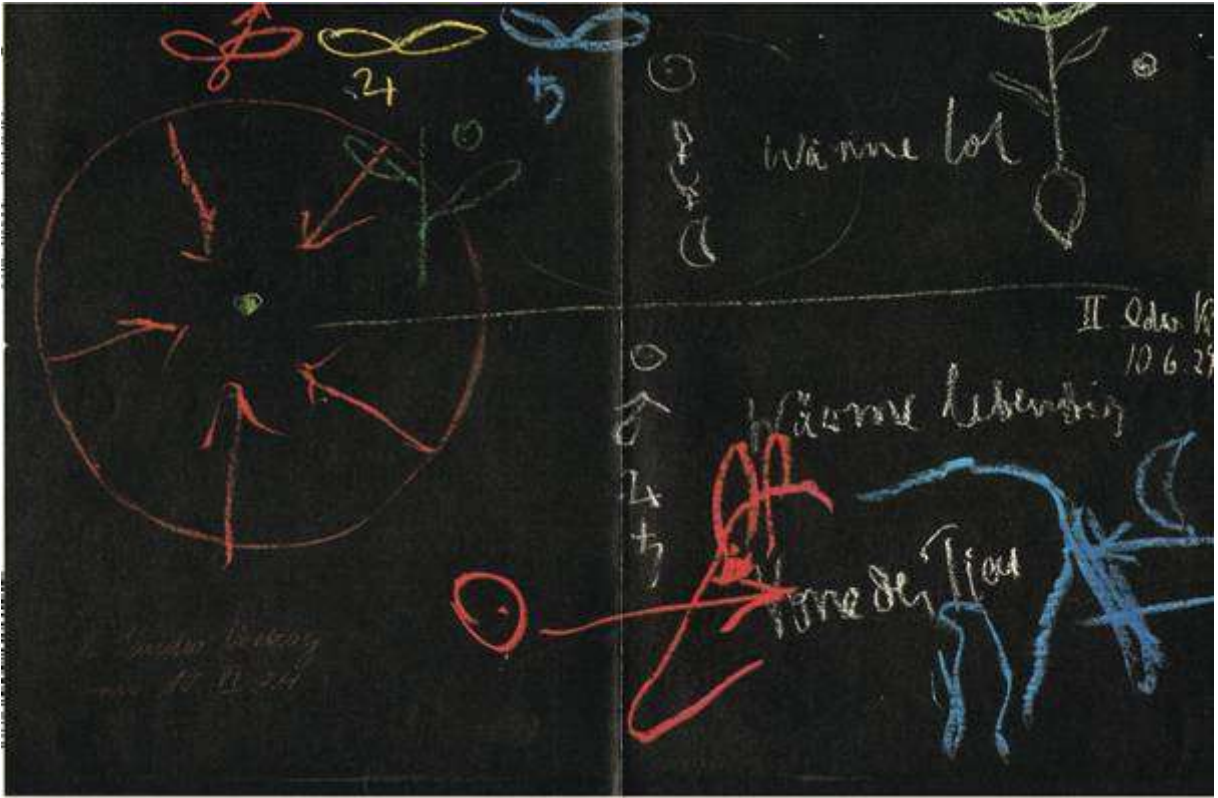
Le christianisme et les mystères antiques
Entités spirituelles dans les corps célestes et dans les règnes de la nature
Forces cosmiques et constitution de l'homme.
Le mystère de Noël
Macrocosome et microcosme
L'apparition du Christ dans le monde éthérique
Aspects spirituels de l'Europe du Nord et de la Russie :
Kalevala – Songe d'Olaf Asteson – L'âme russe
Lucifer et Ahriman
Centres initiatiques
Mystères : Moyen Age, Rose-Croix, Initiation moderne
Mystères du Seuil
Théosophie du Rose-Croix
Christian Rose-Croix et sa mission
Noces chymiques de Christian Rose-Croix

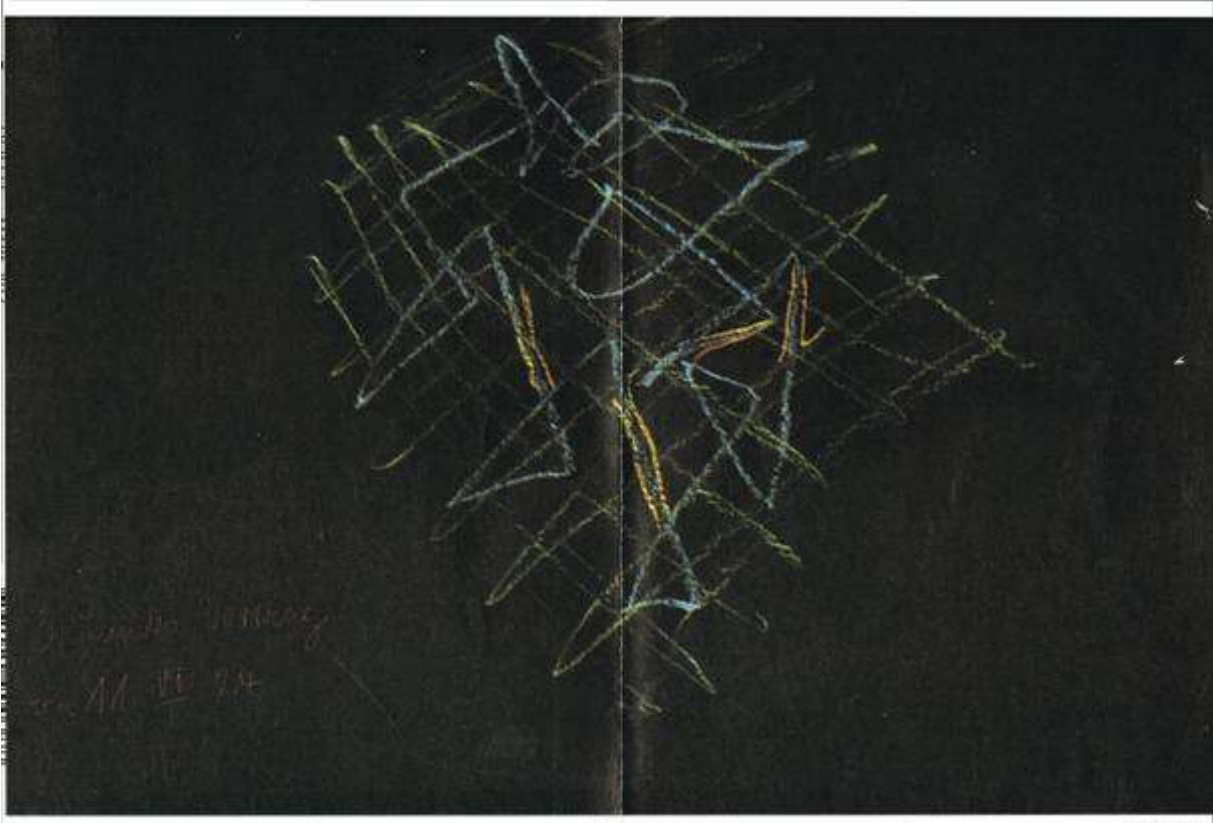
Mission cosmique de l'art
L'art à la lumière de la sagesse des mystères
Le langage des formes
Essence de la musique. Expérience du son
Nature des couleurs
Premier Goethéanum, témoin de nouvelles impulsions artistiques
L'esprit de Goethe, sa manifestation dans Faust et le Conte du Serpent vert

Goethe : Le Serpent vert, Les Mystères
Bindel : Les nombres, leurs fondements spirituels
Biesantz/Klingborg : Le Goethéanum : l'impulsion de Rudolf Steiner en architecture
Raab : Bâtir pour la pédagogie Rudolf Steiner
Klockenbring : Perceval
Mücke/Rudolf : Souvenirs : R. Steiner et l'Université populaire de Berlin 1899-1904
Floride : Les Rencontres humaines et le Karma
Streit : Légendes de l'enfance. Naissance et enfance de Jésus

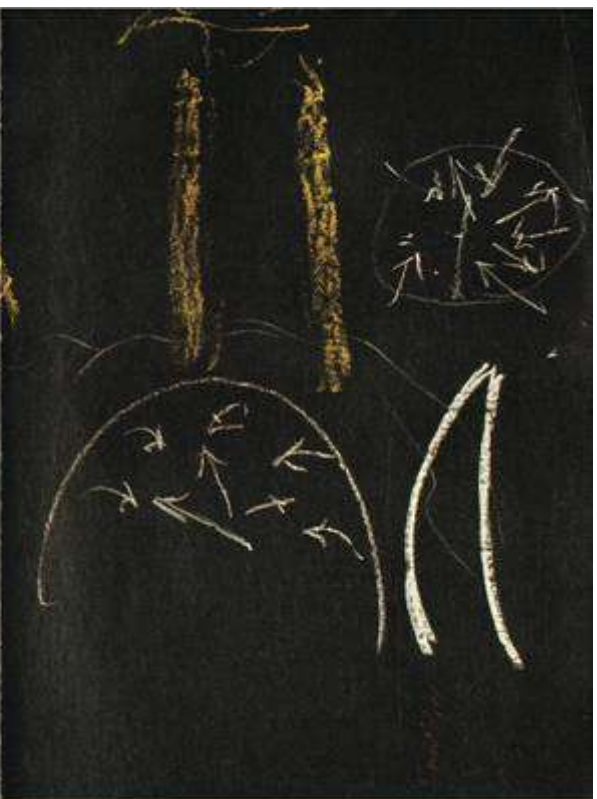
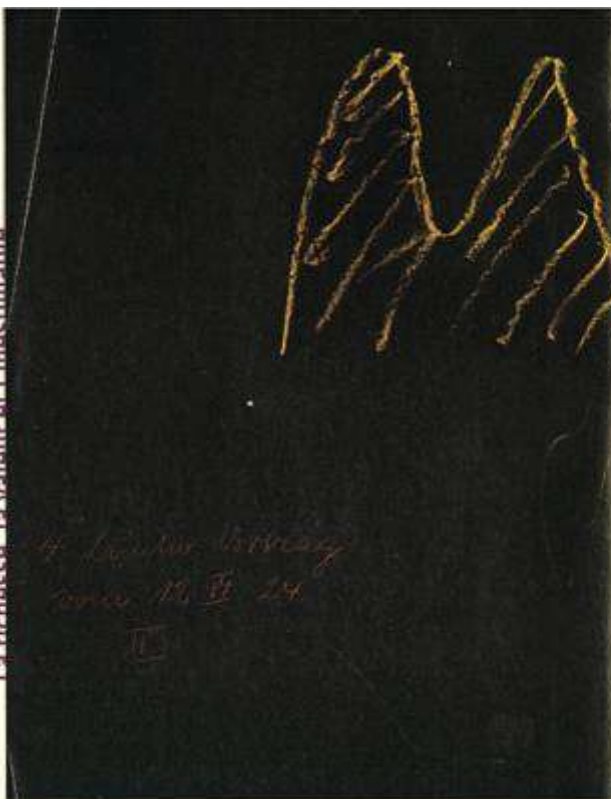
PLANCHES EN COULEURS

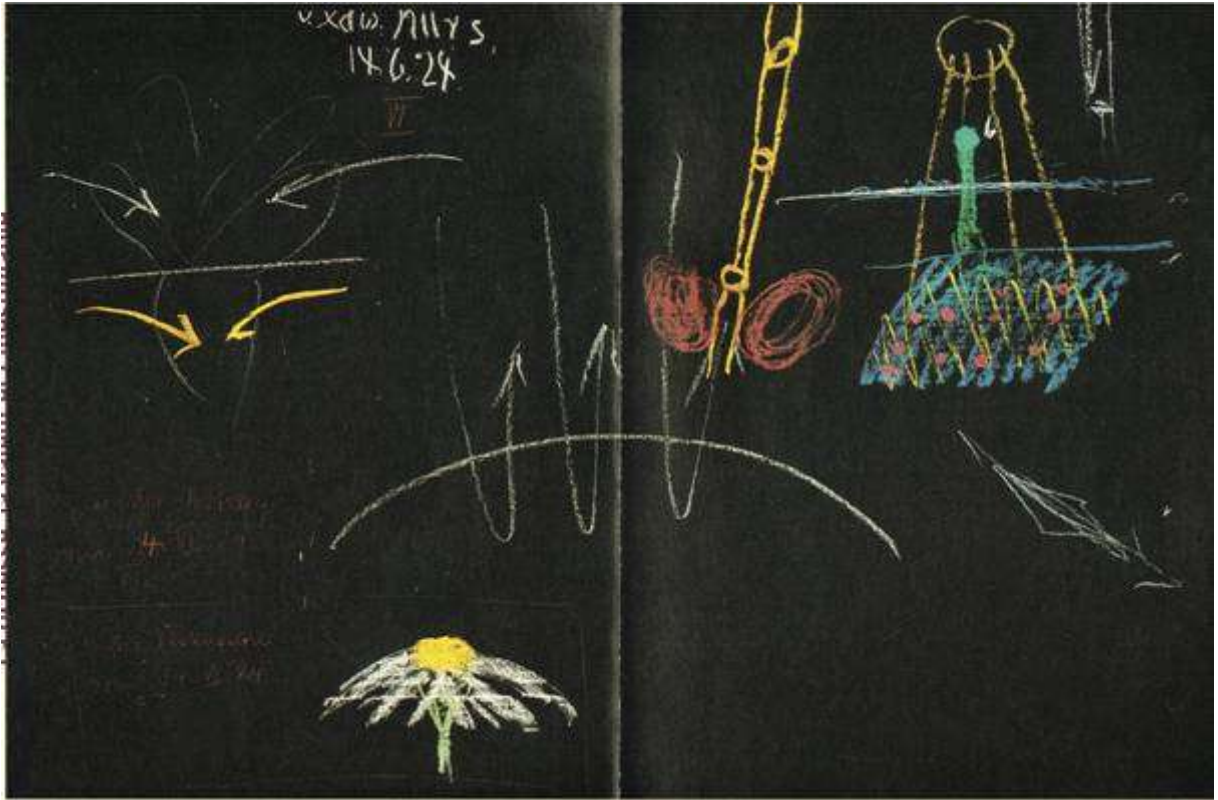


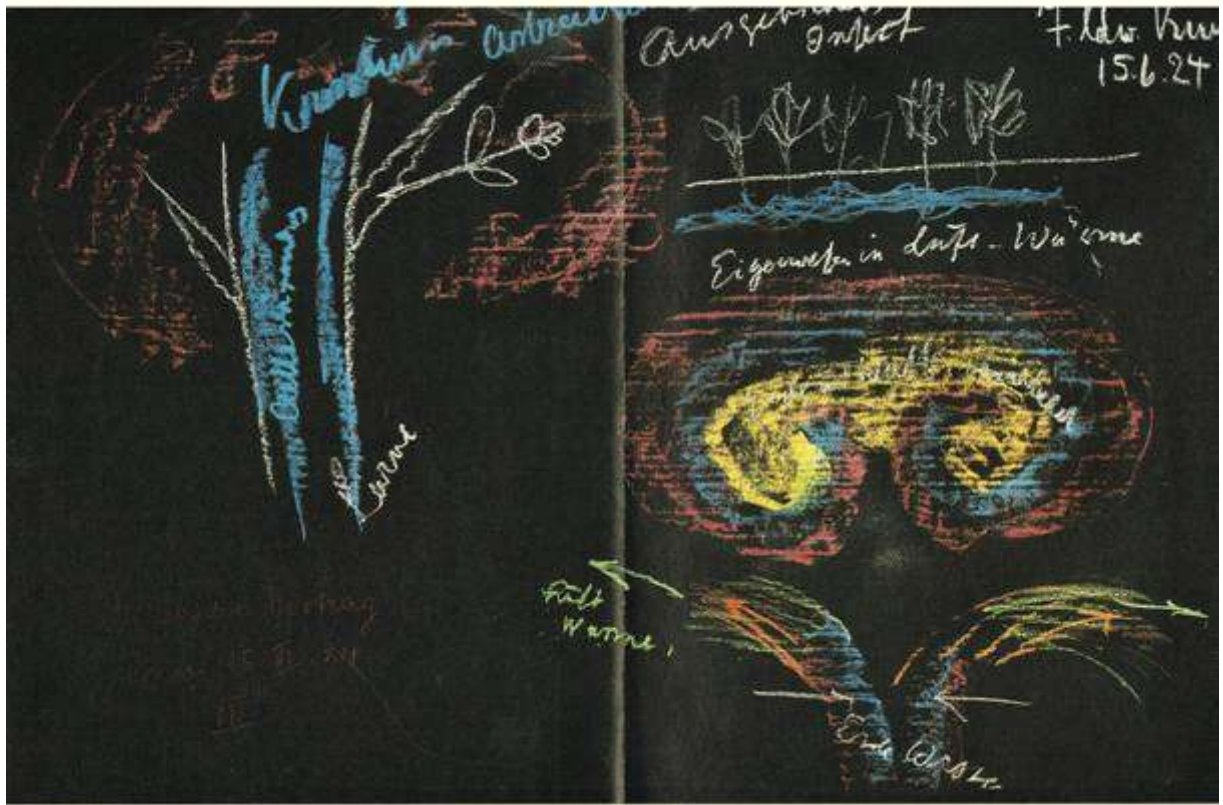


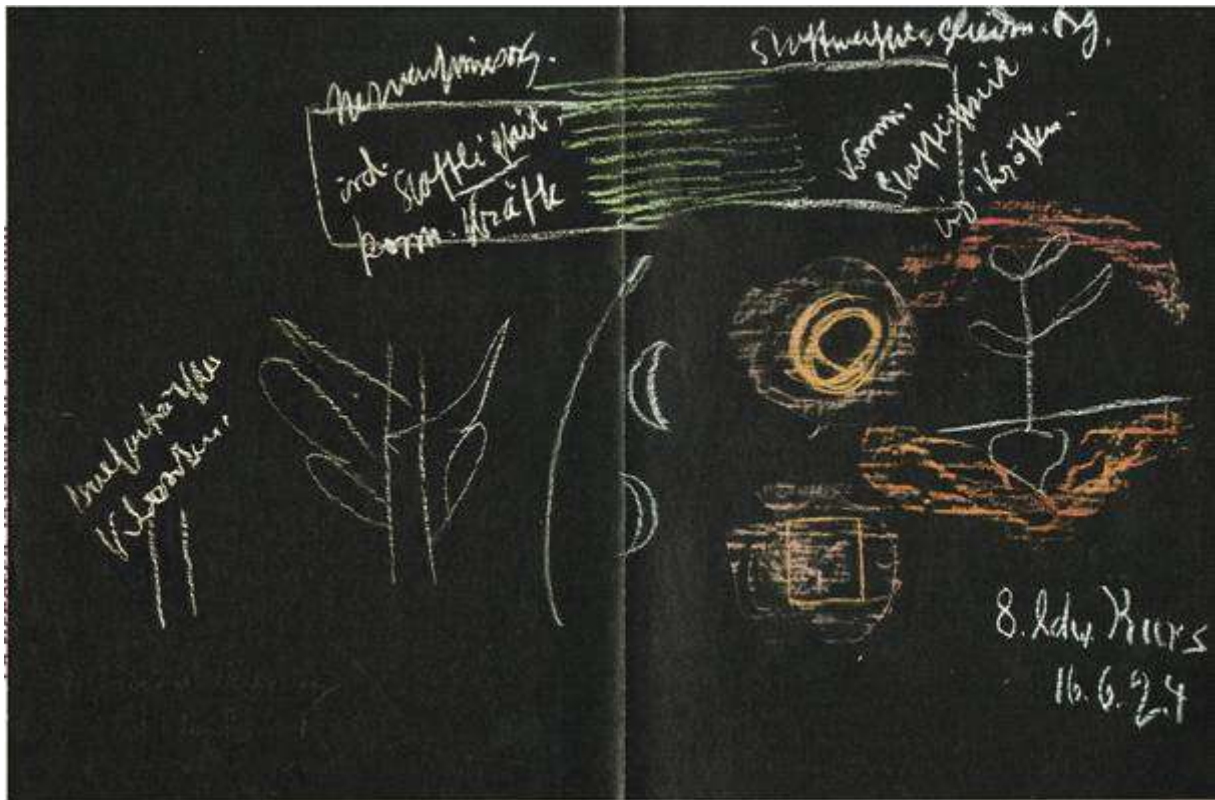


LA BIBLIOTECA DEL MUSEO DI STORIA NATURALE









[11](#) Passage du Kali Yuga à l'âge de lumière : Le Kali Yuga ou ère de ténèbres, qui a commencé en l'an 3101 avant J. C. et dont le point culminant se situe au moment de l'incarnation du Christ, a pris fin en 1899. Cf. les exposés contenus dans la 3- et la 4 conférence du cycle : « L'impulsion du Christ et de la conscience du moi » (Ed. du Centre Triades) et dans le volume : « L'apparition du Christ dans le monde éthérique » (Ed. Anthroposophiques Romandes).

[12](#) Neuf conférences sur le karma : « Le Karma – « Considérations ésotériques V » (Ed. Anthroposophiques Romandes).

[13](#) Compte rendu dans la Feuille pour les Membres : Voir la Feuille pour les Membres : les manifestations de Koberwitz et de Breslau dans « Ce qui se passe dans la Société anthroposophique » – Nouvelles pour les membres, année, n° 24 du 22 juin 1924 ; réimprimé dans « La Constitution de la Société anthroposophique universelle et de l'Université libre de science spirituelle. La reconstruction du Goethéanum 1924-1925 » (à paraître aux Ed. Anthroposophiques Romandes).

[14](#) Ce qui est sorti du Congrès de Noël : Voir Rudolf Steiner : « Le Congrès de Noël et la fondation de la Société anthroposophique universelle 1923-24 », et aussi la « Constitution... » citée plus haut (à paraître aux Ed. Anthroposophiques Romandes).

[15](#) Les indications données à Penmaenmaur : Voir Rudolf Steiner : « La connaissance initiatique. L'évolution spirituelle et physique du monde et de l'humanité du point de vue de l'anthroposophie. » (Ed. du Centre Triades).

[16](#) Le « Kommender Tag » : Approximativement, « L'Aube d'un jour nouveau » : Société par actions ayant son siège social à Stuttgart et fondée pour promouvoir les valeurs spirituelles dans l'agriculture. Etaient membres, entre autres : le moulin de Dischingen avec sa ferme, son moulin à céréales et sa scierie, de même que les domaines agricoles Ölhaus, Unterhueb, Lachen, Dorenwaid et Lanzenberg dans le Wurtemberg et l'Allgäu.

[17](#) Gustave Théodore Fechner : Savant, fondateur de la psychophysique (1801-1887). Voir de lui « Le Professeur Schleiden et la lune », Leipzig, 1856, p. 153 sqq.
Mathias Jacob Schleiden : Savant (1804-1881).

[18](#) 90 % d'acide silicique : Dans les cendres !

{9} 48 % de silice : Les ouvrages de minéralogie donnent 45 à 50 % pour la teneur de la croûte terrestre en silice (acide silicique = Si O₂) ou quartz.

{10} Saturne n'est donc visible que pendant quinze ans : Par ces quinze années, il faut probablement entendre le temps pendant lequel, au cours des trente que dure sa révolution, Saturne reste au-dessus de l'horizon en un point de la terre. Pour qu'il soit visible au sens littéral du mot, il faut encore que le soleil ne soit pas au-dessus de l'horizon en même temps.

{11} Les recherches de Madame Kolisko : Voir L. Kolisko : « Preuve matérielle de l'action des entités les plus petites », Stuttgart, 1923 (non traduit).

{12} La phrase de Goethe : « Dans la nature... » : Mot à mot : « Dante a déjà parfaitement décrit la métamorphose, au sens élevé du terme, par le prendre et le donner, le gain et la perte. » Maximes en prose, n° 461 (Edition de poche avec introduction et notes de Rudolf Steiner, Stuttgart, 1967).

{13} Madame la Doctoresse Wegman : Ita Wegman, 1876-1943. Médecin et collaboratrice de Rudolf Steiner, fondatrice de la clinique de soins qui porte son nom à Arlesheim (Suisse). Voir Rudolf Steiner et Ita Wegman : « Données de base pour un élargissement de l'art de guérir selon les connaissances de la science spirituelle. » (Ed. du Centre Triades).

{14} Monsieur Wachsmuth : Günther Wachsmuth, 1893-1963. Membre du Comité directeur de la Société anthroposophique universelle depuis le Congrès de Noël 1923 jusqu'en 1963. Il en fut secrétaire et trésorier en même temps qu'il dirigea la section scientifique.